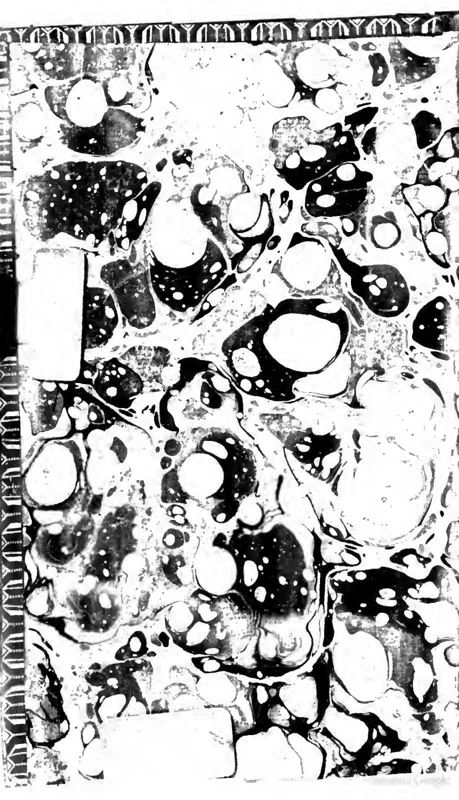




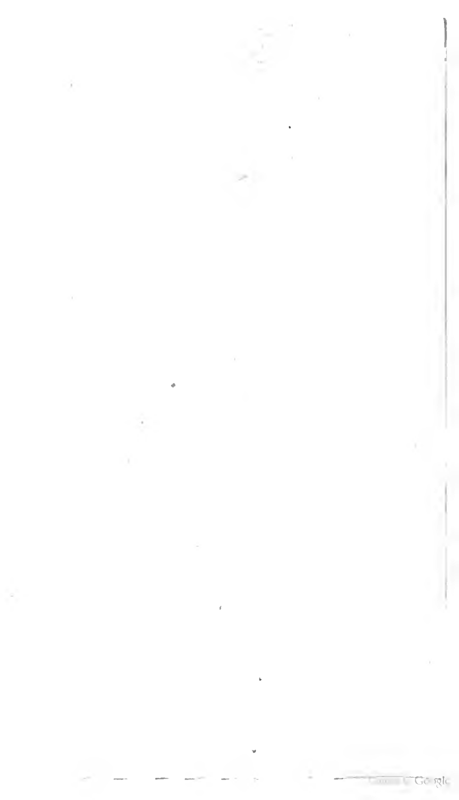


OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.



OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME CINQUANTE-SIXIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

1758–1760.

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lausane, 5 de janvier.

LE roi de Pruſſe, en parlant à M. *Mitchel*, miniſtre d'Angleterre, de la belle entrepriſe de la flotte anglaiſe 1758. ſur nos côtes, lui dit : Eh bien, que faites-vous à préſent ? Nous laiſſons faire DIEU, répondit *Mitchel*. Je ne vous connaiſſais pas cet allié, dit le roi. C'eſt le ſeul à qui nous ne payons pas de ſubſides, répliqua *Mitchel* : auſſi, dit le roi, c'eſt le ſeul qui ne vous aſſiſte pas.

Voilà, mon cher ange, les dernières nouvelles après la priſe de Breſlau. Le roi de Pruſſe a quarante mille priſonniers à préſent, en nous comptant. Je fais des vœux et je crains pour M. de *Richelieu :* quoiqu'il ait refuſé un malheureux quart de part à *le Kain*, je l'aime toujours. Mais *que diable allait-il faire dans cette galère ?* et vous, pourquoi avez-vous une maiſon dans une maudite île ? ç'eſt l'affaire de M. de *Boulogne*,

1758. de vous la payer. Son père l'aurait peinte ; il a peint le plafond de la comédie.

Mais daignez donc me dire ce qu'on fait en faveur des pauvres auteurs qui viennent se faire siffler sous ce plafond. De mon temps, on ne cherchait pas à les consoler. Nous allons, nous autres suisses donner nos comédies gratis ; nous ne payons ni auteurs, ni acteurs ; mais aussi nous ne sommes point sifflés. Nous n'avons point de premier gentilhomme, et nous ne jouons point à la cour. *Le Kain* m'a fait faire des habits pour *Zamti* et pour *Narbas*. Nous jouerons la Femme qui a raison ; et, si cette femme et Fanime font plaisir, nous vous les enverrons.

Pour comble de bénédiction, il nous vient un peintre assez bon. Il ne peint qu'en pastel : il travaillera sur ma maigre effigie, pour vous et pour les quarante. Il faudra une copie à l'huile pour mes confrères qui ne veulent pas de crayons. Vous aurez l'original, mon cher et respectable ami ; cela est bien juste. Il y a une comédie du roi de Prusse, intitulée le Singe de la mode : nous pourrions bien la jouer, tandis qu'il fait de si terribles tragédies en Allemagne. La catastrophe était peu attendue : vous n'auriez pas dit, au premier octobre, qu'il écraserait tout, quand vous autres le teniez pour écrasé, et qu'il m'écrivait qu'il était perdu et qu'il voulait mourir, et que j'essuyais de loin ses larmes que je ne veux plus essuyer de près. Il n'y a qu'à vivre pour voir des prodiges.

Adieu, mon divin ange. Ah! si vous pouviez voir ma maison qui forme un cintre sur mon jardin, et qui voit d'un côté quinze lieues de lac, et sept de l'autre, et qui a le lac en miroir au bout du jardin,

et la Savoie par-delà ce lac, et les Alpes au-delà de cette Savoie. Vous me diriez : tenez-vous là. Mais je fuis trop loin de vous. 1758.

LETTRE II.

A M. D'ARGET.

A Laufane, 8 de janvier.

VOUS me demandez, mon cher et ancien compagnon de Potfdam, comment *Cinéas* s'eft raccommodé avec *Pyrrhus*. C'eft, premièrement, que *Pyrrhus* fit un opéra de ma tragédie de Mérope, et me l'envoya; c'eft qu'enfuite il eut la bonté de m'offrir fa clef qui n'eft pas celle du paradis, et toutes fes faveurs qui ne conviennent plus à mon âge ; c'eft qu'une de fes fœurs, qui m'a toujours confervé fes bontés, a été le lien de ce petit commerce qui fe renouvelle quelquefois entre le héros-poëte-philofophe-guerrier-malin-fingulier-brillant-fier-modefte, &c. et le fuiffe *Cinéas* retiré du monde. Vous devriez bien venir faire quelque tour dans nos retraites, foit de Laufane, foit des Délices : nos converfations pourraient être amufantes. Il n'y a point de plus bel afpect dans le monde que celui de ma maifon de Laufane. Figurez-vous quinze croifées de face en cintre, un canal de douze grandes lieues, une terraffe qui domine fur cent jardins, ce même lac qui préfente un vafte miroir au bout de ces jardins, les campagnes de la Savoie au-delà du lac, couronnées des Alpes qui s'élèvent

1758. jufqu'au ciel en amphithéâtre; enfin, une maifon où je ne fuis incommodé que des mouches au milieu des plus rigoureux hivers. Madame *Denis* l'a ornée avec le goût d'une parifienne. Nous y fefons beaucoup meilleure chere que *Pyrrhus;* mais il faudrait un eftomac: c'eft un point fans lequel il eft difficile aux *Pyrrhus* et aux *Cinéas* d'être heureux. Nous répétâmes hier une tragédie; fi vous voulez un rôle, vous n'avez qu'à venir. C'eft ainfi que nous oublions les querelles des rois et celles des gens de lettres, les unes affreufes, les autres ridicules.

On nous a donné la nouvelle prématurée d'une bataille entre M. le maréchal de *Richelieu* et M. le prince de *Brunfwick*. Il eft vrai que j'ai gagné aux échecs une cinquantaine de piftoles à ce prince; mais on peut perdre aux échecs, et gagner à un jeu où l'on a pour feconds trente mille baïonnettes. Je conviens avec vous que le roi de Pruffe a la vue baffe et la tête vive; mais il a le premier des talens au jeu qu'il joue, la célérité. Le fonds de fon armée a été difcipliné pendant plus de quarante ans. Songez comment doivent combattre des machines régulières, vigoureufes, aguerries, qui voient leur roi tous les jours, qui font connues de lui, et qu'il exhorte, chapeau bas, à faire leur devoir. Souvenez-vous comme ces drôles-là font le pas de côté et le pas redoublé, comme ils efcamotent les cartouches en chargeant, comme ils tirent fix à fept coups par minute. Enfin, leur maître croyait tout perdu, il y a trois mois; il voulait mourir; il me fefait fes adieux en vers et en profe, et le voilà qui, par fa célérité et par la difcipline de fes foldats, gagne deux grandes batailles en un mois,

court aux Français, vole aux Autrichiens, reprend Breslau, a plus de quarante mille prisonniers, et fait des épigrammes. Nous verrons comment finira cette sanglante tragédie, si vive et si compliquée. Heureux qui regarde d'un œil tranquille tous ces grands événemens du meilleur des mondes possibles. 1758.

Je n'ai point encore tiré au clair l'aventure de l'abbé de *Prades*. On l'a dit pendu, mais la renommée ne fait souvent ce qu'elle dit. Je ferais fâché que le roi de Prusse fît pendre ses lecteurs. Vous ne me dites rien de M. *Duverney;* vous ne me dites rien de vous. Je vous embrasse bien tendrement, et j'ai une terrible envie de vous voir.

Le suisse V.

LETTRE III.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lausane, 22 de janvier.

J'AI reçu votre lettre du 13, mon cher et respectable ami, mais rien de M. de *Choiseul*. J'ai présumé, par ce que vous me dites, qu'il s'agissait d'obtenir un congé pour monsieur son fils blessé et prisonnier. Je doute fort que le roi de Prusse voulût, à ma chétive recommandation, s'écarter des idées qu'il s'est prescrites, et je suis d'autant moins à portée de lui demander une pareille grâce pour M. de *Choiseul*, que je lui écrivis, il y a huit jours, en faveur d'un génevois qui est dans le même cas, et qui, probablement, restera estropié à Mersbourg.

1758. Mais le roi de Prusse a une sœur qui doit avoir quelque crédit auprès de lui, et à qui je puis tout demander. Je lui ai écrit de la manière la plus pressante, et je lui ai recommandé M. le marquis de *Choiseul* comme je le dois. Ne doutez pas qu'elle n'en écrive au roi son frère : il ne doit lui rien refuser. Je crois que le roi de Prusse peut s'amuser actuellement à faire des grâces ; il n'y a pas moyen de se battre avec six pieds de neige : aussi Schwednitz n'est pas pris, mais j'ai toujours grand'peur que M. de *Richelieu* ne se trouve entre les Hanovriens et les Prussiens. On se moque de tout cela dans votre Paris, et, pourvu que les rentes de l'hôtel de ville soient payées, et qu'on ait quelques spectacles, on se soucie fort peu que les armées périssent. La chose peut pourtant devenir sérieuse, et vos sibarites peuvent un jour gémir.

Pour moi, mon cher ange, qui ne m'occupe que des siècles passés, je ne crois pas devoir cette année m'exposer au refus de la médaille. Qui diable a imaginé cette médaille ? on ne l'aurait pas donnée à l'auteur de Britannicus qui n'eut que cinq représentations, et on l'aurait donnée à l'auteur de Régulus ! Fi donc ! il n'y a de médailles que celles que la postérité donne. Il faut un ami comme vous pour le temps présent, et de beaux vers pour l'avenir ; mais je suis plus sensible à votre amitié qu'aux vains applaudissemens de quelques connaisseurs obscurs qui pourront dire dans cent ans : Vraiment ce drôle-là avait quelques talens.

Mille respects à madame d'*Argental* et à tout ange.

LETTRE IV.

1758.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

Laufane, 26 de janvier.

JE reçois votre lettre du 19, ma chère nièce, et je me flatte que vous aurez la bonté de m'accufer la réception de celles que je vous ai envoyées par M. d'*Alembert*. Il faut d'abord que je juftifie M. *Conftant* que vous appelez *gros fuiffe*. Il n'eft ni fuiffe ni gros. Nous autres laufannais, qui jouons la comédie, nous fommes du pays roman, et point fuiffes. Il envoya, avant de partir, chercher la boîte chez madame de *Fontaine*. On alla chez la fermière générale qui envoya promener le courier, et qui dit qu'elle n'envoyait jamais rien à Laufane.

On peint, il eft vrai, la charpente de mon vifage; mais c'eft à condition que vous le copierez. Votre fœur attend l'habit d'*Idamé* avec plus d'impatience que je n'attends ceux de *Narbas* et de *Zamti*. Si elle avait bien fait, elle fe ferait habillée à fa fantaifie, fans fuivre la fantaifie des autres, et fans vous donner tant de peines. Pour moi, avec fept ou huit aunes d'étoffe de Lyon, j'aurais très-bien arrangé mes guenilles de vieux bon homme: je n'aime à imiter ni le jeu, ni le ftyle, ni la manière de fe mettre; chacun a fon goût, bon ou mauvais. Madame *Denis* a cru qu'on ne pouvait avoir une jarretière bien faite, fans la faire venir de Paris, à grands frais: elle voulait

1758. que je fisse faire mon jardin des Délices à Paris ; mais, comme ce jardin est pour moi, j'ai été mon jardinier, et je m'en trouve très-bien. Vous en jugerez, s'il vous plaît. J'aurais tout aussi-bien été mon tailleur, et je voudrais que vous pussiez en juger. Toutes ces dépenses réitérées ruinent quand on a acheté, réparé, raccommodé, meublé une maison spacieuse, et qu'on l'embellit ; mais il ne faut pas y prendre garde : il ne faut songer qu'à la bonté que vous avez d'entrer dans ces misères.

Je ne crois pas que l'abbé de *Prades* soit à Breslau, et je crois encore moins qu'on le fouette avec un écriteau au dos : car, s'il avait au dos cette belle devise, ce serait sur l'écriteau qu'on frapperait. Peut-être le fouette-t-on sur le cu, mais cela est sujet à des inconvéniens : les théologiens disent que cette façon peut occasionner ce qu'ils appellent des pollutions. Je crois encore moins qu'on ait exigé à Paris des cartons pour l'article *Genève* : la cour se soucie peu de nos hérétiques, et d'ailleurs il n'est pas possible d'aller proposer un carton à tous les souscripteurs qui ont reçu le livre. Il n'y a pas quatre lecteurs qui l'achètent sans avoir souscrit.

Je ne crois pas non plus que M. le maréchal de *Richelieu* soit disgrâcié ; il n'a point perdu la bataille de Rosbac ; il a passé l'Aller, il a fait reculer les Hanovriens, il a fait de son mieux : on ne doit punir que la mauvaise volonté, et le roi est toujours juste.

Je ne crois point encore qu'il faille vingt ans pour détromper le public sur une très-mauvaise pièce ; mais je crois fermement que le public d'aujourd'hui

ne vaut pas la peine qu'on travaille pour lui, en quelque genre que ce puiſſe être. 1758.

Voilà, ma chère nièce, tout ce que je crois, et tout ce que je ne crois pas. Je vous ai ouvert le fond de mon cœur. Si vous avez quelque choſe à croire dans ce monde, croyez que ce cœur eſt à vous. Vous ne me dites point ſi vous continuez à vous frotter circulairement avec de l'artanit, ſi vous mangez, ſi vous digérez, ſi vous êtes agréablement logée. Il faut, s'il vous plaît, que vous m'inſtruiſiez de votre manière d'exiſter, car mon être s'intéreſſe tendrement au vôtre.

Savez-vous ſi c'eſt à Paris qu'on élève le prince de Parme, ou ſi l'abbé de *Condillac* va à Parme lui apprendre à raiſonner? ſavez-vous quand il part? ſeriez-vous femme à lui perſuader de prendre ſa route par Genève et par Turin? S'il fait ce voyage cet hiver, nous le recevrions à Lauſane, nous le mènerions aux Délices, et de là nous le guinderions par le mont Cénis à Turin, de Turin dans le Milanais, et du Milanais dans le Parmeſan.

Portez-vous bien, et aimez-nous.

1758.

LETTRE V.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Laufane, le 3 de février.

MON adorable gouverneur, béni foit le fieur *Légier* et fes conforts, et fes mauvais vers, et fa fottife, puifque tout cela m'attire tant de bontés de votre part. Soyez bien sûr que je ne fuis fenfible qu'aux marques généreufes de votre amitié, et point du tout à ces platitudes moitié franc-comtoifes et moitié lotharingiennes. La nation des petits collets et des petits beaux efprits de province, a été oubliée par M. de *Réaumur* dans l'hiftoire des infectes, ainfi ne prenons pas garde à leur exiftence.

J'étais fort malade quand on me régala de ces beaux vers, dignes d'une académie de ... Madame *Denis* les renvoya à Toul, bien cachetés; elle eft auffi fenfible que moi à la mention que vous voulez bien faire d'elle : vous l'aimeriez davantage fi vous l'aviez vue jouer avant-hier dans une tragédie nouvelle, fur un très-joli théâtre, avec de très-bons acteurs dont j'étais le plus médiocre. Je ne me tirai pourtant pas mal du rôle de vieillard, attendu que malheureufement je le joue d'après nature. J'aurais bien voulu que monfieur le gouverneur de Toul nous eût honorés de fa préfence réelle.

Les infamies et les perfécutions dont on a affublé nos philofophes *Diderot* et d'*Alembert*, me tiennent plus au cœur que les beaux vers de M. l'abbé *Légier*.

Je perſiſte toujours dans mon idée qu'il faut déclarer qu'on renonce unanimement à l'Encyclopédie juſqu'à ce qu'on ſoit aſſuré d'une honnête liberté, et d'un peu de protection. Trois mille ſouſcripteurs ſe joindront à eux ; ils crieront comme des aveugles, et le cri public eſt la plus infaillible des intrigues et la meilleure des protections. 1758.

Vous avez vu, ſans doute, que notre ami d'*Alembert* appelé *O*, a, dans l'article *Genève*, loué beaucoup cette égliſe calviniſte de n'être pas chrétienne ; vous ſavez que ces prêtres en ont été très-ébaubis, et qu'ils ont fait une belle profeſſion de foi dans laquelle ils réſument, pour ſolde totale, qu'ils ont de la vénération pour *Jéſu*, et qu'ils croient en DIEU. Leurs voiſins leur reprochent à préſent d'avoir autrefois brûlé *Servet*, et d'aller aujourd'hui plus loin que *Servet* : c'eſt un bon article pour l'hiſtoire des contradictions de ce monde.

Voici le champ de l'hiſtoire des meurtres qui va ſe rouvrir. M. le comte de *Clermont* aura une armée terriblement délabrée ; ſon biſaïeul y eût été bien empêché. Qu'aurait dit *Louis XIV*, s'il avait vu un marquis de Brandebourg réſiſter mieux que lui aux trois quarts de l'Europe ? Heureux qui voit du port tous ces orages !

Je vais planter aux Délices ; de là, je reviens à Lauſane pour nos ſpectacles ; cela eſt plus ſenſé que d'aller en Allemagne. Je ne regrette aucun roi, aucun prince, mais je regrette fort le gouverneur de Toul, pour qui je ſuis pénétré de la plus tendre et de la plus reſpectueuſe reconnaiſſance, et à qui je ſerai attaché toute ma vie.

1758. LETTRE VI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Laufane, 5 de février.

Je me flatte, mon divin ange, que M. le comte de *Choifeul* a reçu ma lettre; je lui fais mon compliment, et furtout au prince *Henri* qui a prévenu fa fœur: c'était à qui des deux ferait une action honnête. Ce *Henri* eft très-aimable; ce n'eft pas *Henri IV*, mais il a des grâces, des talens, de la douceur; et c'eft lui qui était à la tête de cinq bataillons devant qui toute votre armée prit la poudre d'efcampette, le 5 novembre, journée qui a changé la deftinée de l'Allemagne. Je reconnais bien mes chers compatriotes à l'enthoufiafme où ils font à préfent pour le roi de Pruffe, qu'ils regardaient comme *Mandrin*, il y a cinq ou fix mois. Les Parifiens paffent leur temps à élever des ftatues et à les brifer; ils fe divertiffent à fiffler et à battre des mains, et, avec bien moins d'efprit que les Athéniens; ils en ont tous les défauts, et font encore plus exceffifs.

Je m'affermis tous les jours dans l'opinion qu'il ne faut pas perdre un demi-quart d'heure de fommeil pour leur plaire. La perfécution excitée contre l'Encyclopédie achève de me rendre mon lac délicieux; je goûte le plaifir d'être mieux logé que les trois quarts de vos importans, et d'être entièrement libre: fi j'avais été à la tête de l'Encyclopédie, je ferais venu où je fuis; jugez fi j'y dois refter. La littérature eft un brigandage; le théâtre eft une arène où on eft livré

aux bêtes ; et une médaille pour deux fuccès qi d'ordinaire font deux exemples de mauvais goût, n'eft qu'une fottife de plus. Les fous de la cour portaient autrefois des médailles, c'eft apparemment celles-là qu'on donnera. 1758.

Nos médailles font ici d'excellens foupers ; nous n'avons point de cabales : on regarde comme une très-grande faveur d'être admis à nos fpectacles. Les habits font magnifiques, nos acteurs ne font pas mauvais. Madame *Denis* eft devenue fupérieure dans les rôles de mère ; je ne fuis pas mauvais pour les vieux fous : nous ne pouvons commencer que dans quinze jours, parce que nous avons eu des malades : voilà l'état des chofes. Je fuis très-touché de l'état de madame d'*Argental ;* il faut qu'elle vienne à Epidaure confulter *Efculape*. Madame d'*Epinai* a obtenu des nerfs, madame de *Muy* a été guérie, ma nièce *Fontaine* a été tirée de la mort. Il faut aller à Lyon voir fon oncle ; de là, dans une terre qui eft à M. de *Mondorge* ou à fon frère ; et, de cette terre, aux Délices.

Je vous prie de dire à M. le chevalier de *Chauvelin* que je lui fouhaite quelque étifie, quelque marafme, quelque atrophie, afin qu'il prenne fon chemin par Genève, quand il retournera à Turin.

Mais qu'eft devenue la maifon de votre île ? Que ne demandez-vous un rembourfement fur Hanovre ou fur Clèves ?

Comment vont vos affaires de Cadix ? ne recevez-vous pas quelques débris de temps en temps ? Vivez heureux, mon cher ange ; ce font les vœux du plus maigre fuiffe des Treize-Cantons.

1758.

LETTRE VII.

AU MÊME.

A Lausane, ce 9 de fevrier.

Avez-vous, lisez-vous l'Encyclopédie, mon cher ange? savez-vous les tracasseries, les tribulations qu'elle essuie? J'ai retiré mes enjeux, et j'ai mandé à M. *Diderot* de me renvoyer les articles et les papiers concernant cet ouvrage, et j'ai pris la liberté de stipuler qu'il renverrait chez vous les papiers cachetés; vous me le permettrez, sans doute: ce n'est plus la peine de travailler pour une entreprise qui va cesser d'être utile, et qui est traversée de tous côtés. Si *Diderot*, qui est entouré de sacs comme *Perrin Dandin*, et qui est accablé du fardeau, oubliait mes paperasses, j'ose vous supplier de vouloir bien envoyer chez lui, rue Taranne, quand vous serez à la comédie.

Nous allons, nous autres Suisses, jouer Fanime et la Femme qui a raison. Je pense qu'il faut différer long-temps pour le tripot de Paris, et laisser dégorger Iphigénie en Crimée. Par ma foi, vous autres Parisiens, vous n'avez pas le sens commun; *Luc* n'en a pas davantage d'avoir commencé cette horrible guerre qui lui a donné, à la vérité, de la gloire, mais qui le rend très-malheureux, lui et onze ou douze cents mille hommes ses semblables, s'il y a quelque chose de semblable à *Luc*. Je ne vois que folie et bêtise. *Interim*, *vale*. Heureux qui digère tranquillement. Comment va la santé de madame d'*Argental*?

LETTRE

LETTRE VIII.

1758.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Laufane, 13 de février.

Je reçois, Monfieur, une réponfe à la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire hier. Votre bonté m'avait prévenu. Je ne favais pas que vous euffiez déjà reçu le fatras énorme dont vous voulez bien charger les tablettes de votre bibliothéque. Il y a là bien des inutilités; mais, fi on fe réduifait à l'utile, l'Encyclopédie même n'aurait pas tant de volumes. Il y a d'excellens articles; et celui de *Génie* n'eft pas le moindre. Si vous étiez encore dans les gardes, n'eft-il pas vrai que vous auriez arrêté ce père *Chapelain* qui prêche comme l'autre *Chapelain* fefait des vers, et qui a l'infolence de condamner, devant le roi, un livre muni du fceau du roi? Ces marauds-là ont peut-être raifon de crier contre la vérité, et de fonner l'alarme quand leur ennemi eft aux portes; mais on n'a pas raifon de fouffrir leurs impertinentes et punif-fables clameurs.

Voilà le temps où tous les philofophes devraient fe réunir. Les fanatiques et les fripons forment de gros bataillons, et les philofophes difperfés fe laiffent battre en détail: on les égorge un à un; et, pendant qu'ils font fous le couteau, ils fe brouillent enfemble, et prêtent des armes à l'ennemi commun. D'*Alembert* fait bien de quitter, et les autres font lâchement de continuer. Si vous avez du crédit fur *Diderot* et

1758. confors, vous ferez une action de grand général de les engager à se joindre tous, à marcher serré, à demander justice, et à ne reprendre l'ouvrage que quand ils auront obtenu ce qu'on leur doit, justice et liberté honnête. Il est infame de travailler à un tel ouvrage comme on rame aux galères. Il me semble que les exhortations d'un homme comme vous doivent avoir du poids : c'est à vous de donner du cœur aux lâches.

Vous pensez comme il faut d'Iphigénie en Crimée; mais ce n'est pas la première fois que les badauds de Paris se sont trompés, et ce ne sera pas la dernière.

Vous persistez donc dans le goût de la physique; c'est un amusement pour toute la vie. Vous êtes-vous fait un cabinet d'histoire naturelle ? Si vous avez commencé, vous ne finirez jamais. Pour moi, j'y ai renoncé, et en voici la raison : un jour en soufflant mon feu, je me mis à songer pourquoi du bois fesait de la flamme; personne ne me l'a pu dire; et j'ai trouvé qu'il n'y a point d'expérience de physique qui approche de celle-là. J'ai planté des arbres, et je veux mourir si je sais comment ils croissent. Vous avez eu la bonté de faire des enfans, et vous ne savez pas comment. Je me le tiens pour dit, je renonce à être scrutateur : d'ailleurs, je ne vois guère que charlatanisme; et, excepté les découvertes de *Newton* et de deux ou trois autres, tout est systême absurde; l'histoire de *Gargantua* vaut mieux.

Ma physique est réduite à planter des pêchers à l'abri du vent du Nord. C'est encore une belle invention que les poêles dans les antichambres; j'ai eu des mouches dans mon cabinet tout l'hiver. Un bon

cuifinier eft encore un brave phyficien ; cela eft rare à Laufane. Plût à Dieu que le mien pût vous fervir de nos groffes truites, et que je fuffe affez heureux pour philofopher avec vous le long de mon beau lac de Laufane à Genève. 1758.

Recevez les tendres refpects du vieux fuiffe *V*.

LETTRE IX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Laufane, 25 de février.

Il ne s'agit point, mon cher et refpectable ami, des articles qu'on m'avait demandés pour le huitième tome de l'Encyclopédie, ils font à préfent entre les mains de d'*Alembert* : il s'agit de papiers que *Diderot* a entre fes mains, au fujet de l'article *Genève*, et des Kakouacs.

Il faut que mon ame foit bien à fon aife pour retravailler à Fanime, dans la multiplicité de mes occupations et de mes maladies. Nous la jouâmes hier, et avec un nouveau fuccès. Je jouais *Mohadar* ; nous étions tous habillés comme les maîtres de l'univers. Je vous avertis que je jouai le bon homme de père mieux que *Sarrazin* : ce n'eft point vanité, c'eft vérité. Quand je dis mieux, j'entends fi bien, que je ne voudrais pas de *Sarrazin* pour mon facriftain. J'avais de la colère et des larmes, et une voix tantôt forte, tantôt tremblante ; et des attitudes ! et un bonnet ! non, jamais il n'y eut de fi beau bonnet.

1758. Mais je veux encore donner quelques coups de rabot à mon loiſir, ſi DIEU me prête vie.

Oui, vous êtes des ſibarites, fort au-deſſous des Athéniens, dans le ſiècle préſent. La décadence eſt arrivée chez vous beaucoup plutôt que chez eux; mais vous leur reſſemblez dans votre inconſtance : vous traitiez le roi de Pruſſe de *Mandrin*, il y a ſix mois; aujourd'hui c'eſt *Alexandre*. Dieu vous béniſſe; *Alexandre* n'a point fui dix lieues à Molvitz, et n'a point crocheté les armoires de *Darius*, pour avoir un prétexte de prendre l'argent du pays. Peut-être *Alexandre* aurait récompenſé l'Iphigénie en Crimée, comme il récompenſa *Chérile*.

Je vous remercie, mon divin ange, de ce que vous faites pour ces *Douglas*. C'eſt vous qui ne démentez jamais votre caractère, et qui êtes toujours bienfeſant. Voulez-vous bien faire mes complimens à M. de *Chauvelin* ? Je ſuis toujours fâché qu'il s'en retourne par Lyon; M. l'abbé de *Bernis* trouverait fort bon qu'il paſsât par les Délices. J'ai reçu trois lettres de lui, dans leſquelles il me marque *toujours* la même amitié. Madame de *Pompadour* a *toujours* la même bonté pour moi. Il eſt vrai qu'il y a *toujours* quelques bigots qui me voient de travers, et que le roi a *toujours* ſur le cœur ma chambellanie; mais je n'en ſuis pas moins content dans la retraite que j'ai choiſie. Je n'aime point votre pays dans lequel on n'a de conſidération qu'autant qu'on a acheté un *office*, et où il faut être janſéniſte ou moliniſte pour avoir des appuis. J'aime un pays où les ſouverains viennent ſouper chez moi. Si vous aviez vu hier Fanime, vous auriez cabalé pour me faire avoir la

médaille. Mais qui donc jouera *Enide?* Si c'eſt la *Gauſſin*, elle a les feſſes trop avalées, et elle eſt trop monotone. Madame d'*Hermenches* l'a très-bien jouée. Et que dirons-nous de la belle-fille du marquis de *Langalerie*, belle comme le jour? et elle devient actrice, ſon mari ſe forme, tout le monde joue avec chaleur. Vos acteurs de Paris ſont à la glace. Nous eûmes après Fanime des rafraîchiſſemens pour toute la ſalle; enſuite le très-joli opéra des Troqueurs, et puis un grand ſouper. C'eſt ainſi que l'hiver ſe paſſe: cela vaut bien l'empire de madame *Geoffrin*, &c. 1758.

Il faut ajouter à ma lettre que la déclaration des prêtres de Genève juſtifie entièrement d'*Alembert*. Ils ne diſent point que l'enfer ſoit éternel, mais qu'il y a dans l'Ecriture des menaces de peines éternelles: ils ne diſent point *Jéſus* égal à DIEU le père; ils ne l'adorent point; ils diſent qu'ils ont pour lui plus que du reſpect; ils veulent apparemment dire du goût. Ils ſe déclarent, en un mot, chrétiens déiſtes.

1758.

LETTRE X.

A M. DE CIDEVILLE.

A Lauſàne, le 3 de mars.

JE reçois de vous, mon cher et ancien ami, deux lettres charmantes; vers et proſe, tout me rappelle la bonté de votre cœur et les grâces de votre eſprit. J'aime mieux vous dire bien vîte, et tout ſimplement, combien j'en ſuis touché, que d'attendre l'inſpiration et le moment heureux de faire des vers, pour vous remercier dignement. D'ailleurs je ſuis plongé dans les détails de l'hiſtoire, attendu qu'on va reimprimer cette Hiſtoire générale, ce portrait des ſottiſes et des horreurs du genre-humain pendant huit à neuf ſiècles.

Un peu d'hiſtrionage partage encore mon temps. Nous avons joué une pièce nouvelle ſur un très-joli théâtre; madame *Denis* a été applaudie comme mademoiſelle *Clairon*, et elle l'aurait été de même à Paris. Je vous avertis, ſans vanité, que je ſuis le meilleur vieux fou qu'il y ait dans aucune troupe. Croyez que vous auriez été bien ſurpris, ſi vous aviez vu ſur le bord de notre lac, une tragédie nouvelle très-bien jouée, très-bien ſentie, très-bien jugée, ſuivie de danſes exécutées à merveille, et d'un opéra-buffa, encore mieux exécuté; le tout par de belles femmes, par des jeunes gens bien faits, qui ont de l'eſprit, et devant une aſſemblée qui a du

goût. Les acteurs se sont formés en un an ; ce sont des fruits que les Alpes et le mont Jura n'avaient point encore portés. *César* ne prévoyait pas, quand il vint ravager ce petit coin de terre, qu'il y aurait un jour plus d'esprit qu'à Rome. 1758.

Comptez que les Iphigénie, les Astarbé, ne nous épouvantent pas, et que notre pays roman n'est pas à dédaigner. Je suis malheureusement obligé de quitter tout cela, pour aller faire quelques jours le métier de jardinier aux Délices. Chacun a son Launay. Je cours du théâtre à mes plans, à mes vignes, à mes tulipes ; et de là je reviens au théâtre, du théâtre à l'histoire ; et de tout cela à votre amitié, qui est la première des consolations.

Les vers du roi de Prusse, dont vous me parlez, étaient fourrés dans une lettre qu'il m'écrivit trois jours avant la journée de Rosbac. La date rend les vers très-beaux. Je lui avais gardé le secret ; mais il a donné lui-même des copies : et vous savez que les rois, qui sont les maîtres du bien d'autrui, sont aussi les maîtres du leur. Ce diable d'homme est, sans contredit, celui de tous les rois qui fait le plus de vers, et qui donne le plus de batailles. Nous verrons comment le tout finira.

La canaille de vos convulsionnaires est, sans doute, digne des petites-maisons ; mais il y a eu des corps, des ordres qui mériteraient d'y être admis. Il faut toujours qu'il y ait en France quelque maladie épidémique, et très-souvent elle tombe sur les cervelles ; si la guerre continue, elle tombera sur les bourses, j'entends *supra loculos*.

Vous ne me dites rien du grand abbé ; on parlait

1758. d'un voyage qu'il devait faire au pays roman ; mais il n'ofera , ni vous non plus. Je vous embraſſe avec bien de la tendreſſe et des regrets.

LETTRE XI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lauſane, 7 de mars.

MON cher ange, êtes-vous couché ſur le teſtament de M. le cardinal de *Tençin* ? a-t-il laiſſé quelque choſe à ſon *Gouſſaut* ? viendrez-vous à Lyon diſcuter la ſucceſſion ? Ce ferait-là une belle occaſion pour madame d'*Argental* de venir conſulter *Tronchin ;* nous ferions un feu de joie aux Délices, non pas pour la mort de l'oncle, mais pour le joyeux avénement du neveu. J'ai perdu, dans cet oncle, un homme qui, depuis trois mois, s'était lié avec moi de la manière la plus intime et la plus extraordinaire ; mais il n'y a pas moyen de vous dire comment.

Il ſuffit que tout le monde nous redemande Fanime, et que nous la rejouons encore demain.

Je perſiſte, mon cher ange, à conſeiller aux encyclopédiſtes de s'unir comme des frères, et d'être opiniâtres comme des prêtres ; de déclarer qu'ils abandonnent tout, et de forcer le public à ſe mettre à leurs pieds.

Avez-vous vu le vainqueur de Mahon, qui ne devait pas aller ſur le Véſer ? eſt-il encore fâché contre moi, de ce que madame *Denis* étant très-malade des ſuites de cette ancienne cuiſſe, je ne l'ai

pas abandonnée pour aller à Strasbourg dans l'antichambre de monfieur le maréchal qui, en paffant le nez haut au milieu de deux haies d'officiers, m'aurait demandé s'il y avait une bonne troupe dans la ville? Ce ferait pour vous, mon cher ange, que je ferais cent lieues. 1758.

LETTRE XII.

AU MEME.

A Laufane, 12 de mars.

MON cher ange, je viens de lire un volume de lettres de mademoifelle *Aiffé*, écrites à une madame *Calendrin* de Genève. Cette circaffienne était plus naïve qu'une champenoife; ce qui me plaît de fes lettres; c'eft qu'elle vous aimait comme vous méritez d'être aimé. Elle parle fouvent de vous, comme j'en parle et comme j'en penfe.

Vous dites donc que *Diderot* eft un bon homme. Je le crois, car il eft naïf. Plus il eft bon homme, et plus je le plains d'être dépendant des libraires qui ne font point du tout bonnes gens, et d'être en proie à la rage des ennemis de la philofophie. C'eft une chofe pitoyable que des affociés de mérite ne foient ni maîtres de leur ouvrage, ni maîtres de leurs penfées; auffi l'édifice eft-il bâti moitié de marbre, moitié de boue. J'ai prié d'*Alembert* de vous donner les articles que j'avais ébauchés pour le huitième volume; je vous fupplie de vouloir bien me les

1758. renvoyer contre-fignés, ou de les donner à *Jean-Robert Tronchin* qui me les apportera à fon retour.

J'avais toujours cru que *Diderot* et d'*Alembert* me demandaient de concert les articles dont on m'envoyait la lifte; je fuis très-fâché que ces deux hommes néceffaires l'un à l'autre, foient défunis, et qu'ils ne s'entendent pas pour mettre le public à leurs pieds.

Pour moi, je me fuis amufé à jouer Fanime et Alzire. Mademoifelle *Clairon*, je vous demande pardon, mais vous n'avez jamais bien joué la tirade du troifième acte :

De l'hymen, de l'amour venge ici tous les droits;
Punis une coupable, et fois jufte une fois.

Pourquoi cela, Mademoifelle? c'eft que vous n'avez jamais lié les quatre vers de la fin, et appuyé fur le dernier : c'eft le fecret. Vous n'avez jamais bien joué l'endroit où l'Alzire demande grâce à fon mari pour fon amant, et cela par la même raifon. Vous êtes une actrice admirable, j'en conviens; mais madame *Denis* a joué ces deux endroits mieux que vous. Et vous, vieux débagouleur de *Sarrazin*, vous n'avez jamais joué Alvarès comme moi, entendez-vous.

Mon divin ange, depuis cette maudite affaire de Rosbac, tout a été en décadence dans nos armées, comme dans les beaux arts à Paris. Je ne vois de tous côtés que fujets d'affliction et de honte. On dit pourtant que M. *Colardeau* eft remonté fur fon Aftarbé; je ne fais pas fur quoi nos généraux remonteront. Dieu nous foit en aide!

Comment fe porte madame d'*Argental*? quelles

nouvelles sottises a-t-on faites ? quel nouveau mauvais livre avez-vous ? quelle nouvelle misère ? Si vous voyez ce bon *Diderot*, dites à ce pauvre esclave que je lui pardonne d'aussi bon cœur que je le plains. 1758.

LETTRE XIII.

A M. LINANT. (*)

A Lausane, le 12 de mars.

QUAND je lis vos vers séduisans,
Je ressemble aux vieilles coquettes,
Qui n'osant plus avoir d'amans,
Baissent leurs yeux et leurs cornettes;
Mais si quelque jeune galant
Parle d'amour en leur présence,
Adieu sagesse, adieu prudence,
La rage d'aimer leur reprend.

La rage des vers ne me reprend pas tout-à-fait, Monsieur; je me contente de sentir le mérite des vôtres. Il est plus aisé que vous ne le dites, de faire entendre raison à mes suisses de Lausane : il y a suisses et suisses; ceux de Lausane diffèrent plus des petits Cantons, que Paris des Bas-Bretons.

Je reviendrai aux Délices le plutôt que je pourrai, pour faire ma cour à madame d'*Epinai*. Ne m'oubliez pas auprès du grand philosophe, votre pupille, &c.

(*) Ce M. *Linant* n'est point de la famille d'un autre *Linant*, élève de M. de *Voltaire*.

1758.

LETTRE XIV.

A M. LE BARON DE ZURLAUBEN,

BRIGADIER D'INFANTERIE, ET CAPITAINE AU RÉGIMENT DES GARDES-SUISSES.

A Lauſane, le 14 de mars.

MONSIEUR,

Il y a long-temps que je reſpectais votre nom ; et votre hiſtoire militaire des Suiſſes en France m'a inſpiré pour votre perſonne l'eſtime qu'on ne peut lui refuſer. Je conviens avec vous que *Benjamin de Rohan* était un grand et digne chef de parti. Il prenait de l'argent des Eſpagnols, ſuperſtitieux catholiques, pour faire révolter les calviniſtes fougueux de France ; il en prenait enſuite du roi de France, pour faire la paix. Il feſait toujours étaler une grande Bible ſur une table dans tous les cabarets où il couchait ; d'ailleurs, entendant mieux que perſonne la manière dont on feſait la guerre dans ce temps-là. J'ai fait mention de lui dans une Hiſtoire générale, au chapitre du miniſtère du cardinal de *Richelieu ;* mais je n'en ai parlé dans ce tableau des malheurs de l'univers, qu'autant qu'on le peut d'un ambitieux ſubalterne qui n'a troublé qu'une petite province dans un coin du monde, et qui n'a pas réuſſi. Il aurait fait de plus grandes choſes ſur un plus grand théâtre, ſurtout s'il eût employé contre les ennemis de l'Etat le

génie qu'il employa contre sa patrie. Les hommes, qui n'ont pas changé le destin des Etats, n'ont aujourd'hui qu'une place bien médiocre dans les niches du temple de la gloire, où l'on trouve une foule prodigieuse de guerriers. On a tant célébré de grands-hommes, qu'il n'y a presque plus de grands-hommes. Cependant, Monsieur, si un homme de votre mérite gratifie le public d'une partie des mémoires du duc de *Rohan* sur la guerre de la Valteline, je me ferai un plaisir et un honneur d'obéir à vos ordres, supposé que je trouve par hasard quelque idée qui ne soit pas tout-à-fait indigne de vos peines et du service que vous rendez aux amateurs de l'histoire. 1758.

J'ai l'honneur d'être, &c.

AU MEME.

Aux Délices, près de Genève.

Vous me donnez, Monsieur, une extrême envie de vous obéir, mais vous ne pouvez me donner le talent de faire quelque chose d'heureux qui remplisse votre idée, et qui plaise au public et à vous. La langue française n'est guère propre aux inscriptions et aux épigraphes ; cependant, si vous en voulez souffrir une médiocre à la tête d'un bon livre, et au bas du portrait du duc de *Rohan*, en voici une que je hasarde, uniquement pour obéir à vos ordres. Puisqu'il s'agit du petit pays et de la petite guerre de la Valteline, ne trouvez pas mauvais que je trouve

1758. le théâtre petit ; c'eſt aſſez que votre héros ne le ſoit pas.

Sur un plus grand théâtre il aurait dû paraître :
Il agit en héros, en ſage il écrivit.
Il fut même un grand-homme en combattant ſon maître,
Et plus grand lorſqu'il le ſervit.

Vous voudriez, ſans doute, de meilleurs vers, Monſieur, et moi auſſi ; mais il y a long-temps que j'ai renoncé à rimer. Une choſe à laquelle je ſens que je ne renoncerai jamais, c'eſt aux ſentimens d'eſtime que je vous dois, et à l'envie de vous plaire. Pardonnez cette courte proſe et ces plats vers à un pauvre malade. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XV.

A M. L'ABBÉ AUBERT, *à Paris.*

Aux Délices, 22 de mars.

JE n'ai reçu, Monſieur, que depuis très-peu de jours, dans ma campagne où je ſuis de retour, la lettre pleine d'eſprit et de grâces dont vous m'avez honoré, accompagnée de votre livre qui me rend encore votre lettre plus précieuſe. Je ne ſais quel contre-temps a pu retarder un préſent ſi flatteur pour moi. J'ai lu vos fables avec tout le plaiſir qu'on doit ſentir, quand on voit la raiſon ornée des charmes de l'eſprit. Il y en a quelques-unes qui reſpirent la philoſophie la plus digne de l'homme. Celle du Merle, du Patriarche, des

Fourmis, font de ce nombre. De telles fables font du fublime écrit avec naïveté. Vous avez le mérite 1758.
du ftyle, celui de l'invention, dans un genre où tout paraiffait avoir été dit. Je vous remercie et je vous félicite. Je donnerais ici plus d'étendue à tous les fentimens que vous m'infpirez, fi le mauvais état de ma fanté me permettait les longues lettres; je peux à peine dicter, mais je ne fuis pas moins fenfible à votre mérite et à votre préfent.

J'ai l'honneur d'être, avec toute l'eftime que je vous dois, &c.

LETTRE XVI.

A MADAME DE GRAFFIGNI.

Aux Délices, le 22 de mars.

DIEU conferve votre fanté, Madame! Je vous tiens ce propos parce que je fuis revenu malade à ma retraite des Délices, et je fens que, fans la fanté, on n'a ni plaifir, ni philofophie, ni idées.

Si j'étais capable de regretter Paris, je regretterais furtout de ne me pas trouver à la naiffance de *la Fille d'Ariftide* (*), et de ne pas faire ma cour à madame fa mère. *Melpomène* et *Thalie* font donc logées dans la même maifon? Vous dites que M. de *la Touche* connaît les livres, et très-peu le monde; mais c'eft le connaître très-bien que de vivre avec vous. Vous lui apprendrez comme le monde eft fait, et il verra en vous ce que le monde a de meilleur.

(*) Comédie de madame de *Graffigni*, repréfentée le 29 avril 1758.

Vous le peindrez tous deux ; vous, Madame, avec
1758. le pinceau de *Ménandre*, et lui, avec ceux d'*Euripide* ; car vous voilà tous deux grecs.

Vous avez voulu mettre un homme juſte ſur le théâtre, il a fallu chercher dans l'ancienne Gréce : nous n'avons eu que *Louis XIII* qui ait eu ce beau ſurnom ; DIEU ſait comme il le méritait. Ce titre de *juſte* fut la définition d'*Ariſtide*, et le ſobriquet de *Louis XIII*.

Quant au très-aimable et très-brillant petit-neveu du miniſtre plus grand que juſte de *Louis le juſte*, je vous félicite tous deux de ce qu'il vient oublier avec vous les tracaſſeries de la cour et de l'armée. Je ne puis pas me vanter à vous de recevoir de ſes lettres, comme vous vous vantez de jouir des charmes de ſa converſation ; il m'a abandonné : c'eſt depuis qu'il eſt allé guerroyer chez les Cimbres. Il m'avait donné rendez-vous à Strasbourg ; mais, préciſément dans ce temps-là, une des cuiſſes de ma nièce s'aviſa de devenir auſſi groſſe que ſon corps. Elle avait déjà été à la mort de cette maladie : c'était une ſuite de la belle peur que le roi de Pruſſe lui avait faite à Francfort. Si tous ceux à qui il a fait peur, avaient la cuiſſe enflée, il faudrait élargir bien des chauſſes. Je ne ſais ſi M. le maréchal de *Richelieu* m'a trouvé un oncle trop tendre de ne lui pas ſacrifier une cuiſſe pour le voyage de Strasbourg ; mais, depuis ce temps-là, il a eu la barbarie de ne me plus écrire.

Je me ſuis dépiqué avec le roi de Pruſſe qui eſt beaucoup plus régulier que lui ; mais je ſens cependant que je ferais plus volontiers un voyage pour revoir mon héros français, que mon héros pruſſien.

Je

Je voudrais bien, Madame, me trouver entre vous deux ; ma destinée ne le veut pas ; elle m'a fait suisse 1758.
et jardinier. Je m'accommode très-bien de ces deux qualités. Heureux qui fait vivre dans la retraite ; cela n'est pas aisé aux grands de ce monde, mais cela est très-facile pour les petits.

Je me trouve fort bien, et je suis toujours, Madame, votre très-fidelle suisse, *Voltaire*.

LETTRE XVII.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON,

Qui avait envoyé à l'auteur son motet français : Les Israélites sur la montagne d'Oreb.

Mars.

MON cher évêque (*), j'ai été enchanté de votre souvenir, et de votre beau mandement israélite : on ne peut pas mieux demander à boire : c'est dommage que *Moïse* n'ait donné à boire que de l'eau à ces pauvres gens ; mais je me flatte que vous ferez, pour Pâques prochain, au moins une noce de Cana. Ce miracle est au-dessus de l'autre ; et rien ne vous manquera plus, quand vous aurez apaisé la soif des buveurs de l'ancien et du nouveau Testament. Franchement, votre petit ouvrage est très-bien fait et très-lyrique. *Mondonville* doit vous avoir beaucoup d'obligation ; et j'ai plus de soif de vous revoir que vous

(*) On l'appelait l'évêque de Montrouge, parce qu'il était souvent au château de M. le duc de la *Vallière*, à Montrouge.

1758. n'en avez de venir à mes petites Délices; mais ce n'eſt pas aux Délices qu'il fallait venir, c'eſt à Lauſane. Madame *Denis* y a la même réputation que mademoiſelle *Clairon* a dans votre pays. Vous ſeriez aſſez étonné de voir des pièces nouvelles en Suiſſe, et mieux jouées, en général, qu'elles ne le feraient à Paris : c'eſt à quoi nous avons paſſé notre hiver, pour nous dépiquer du malheur de nos armées. Nous vous aurions très-bien logé; nous vous aurions fait manger force gélinotes et de groſſes truites; nous vous aurions crevé, et M. *Tronchin* vous aurait guéri; mais vous n'êtes pas un prêtre à faire une miſſion chez nous autres hérétiques; jamais votre zèle ne fera aſſez grand pour venir ſur notre beau lac de Genève. Je vous avertis pourtant qu'il y a de très-jolies femmes à convertir dans Lauſane. Madame *Denis* ſe ſouvient toujours de vous avec bien de l'amitié, et n'en compte pas ſur vous davantage. Vous nous écrivez une fois en cinq ans; nous reconnaiſſons-là les mœurs de Paris : encore eſt-ce beaucoup que, dans vos diſſipations, vous vous ſoyez reſſouvenu de vos amis, qui ne vous oublient jamais, et qui ſavent, autant que vos pariſiennes, combien vous êtes aimable. Nous ne regrettons pas beaucoup de choſes, mais nous regrettons toujours le très-aimable et très-volage évêque de Montrouge.

LETTRE XVIII.

1758.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Aux Délices, 4 d'avril.

MON cher et respectable ami, je ne devrais être étonné de rien à mon âge. Je le suis pourtant de ce testament. Je sais, à n'en pouvoir douter, que le testateur (*) était l'homme du sacré collége qui avait le plus d'argent comptant. Il y a sept ou huit ans que l'homme de confiance, dont vous me parlez, lui sauva cinq cents mille livres qui étaient en dépôt chez un homme d'affaires dont le nom ne me revient pas; c'est celui qui se coupa la gorge pour faire banqueroute, ou qui fit croire qu'il se l'était coupée. On eut le temps de retirer les cinq cents mille livres avant cette belle aventure.

Certainement, si madame de *Groslée* ne se retire pas à Grenoble, si elle reste à Lyon, l'homme de confiance sera l'homme le plus propre à vous servir; et vous croyez bien, mon cher ange, que je ne manquerai pas à l'encourager, quoiqu'un homme qui vous a vu et qui vous connaît, n'ait assurément nul besoin d'aiguillon pour s'intéresser à vous.

Je suis charmé que M. le maréchal de *Richelieu* ait exigé du cardinal, votre oncle, l'action honnête qu'il fit quand il vous assura une partie de sa pension;

(*) Le cardinal de *Tençin*.

1758. mais s'il faut toujours envoyer de nouvelles armées se fondre en Allemagne, il est à craindre qu'à la fin les pensions ne soient mal payées. Heureux ceux dont la fortune est indépendante. Je ne reviens point de votre singulière aventure de cette maison dans une île que les Anglais ont brûlée. Il faut au moins que, par un dédommagement très-légitime, la pension vous soit payée exactement.

Je ne sais si M. le maréchal de *Richelieu* a beaucoup de crédit à la cour; je crois que vous le voyez souvent. Je ne suis pas trop content de lui. Je vous ai déjà dit qu'il s'était figuré que je devais courir à Strasbourg pour le voir à son passage, lorsqu'il alla commander cette malheureuse armée. Madame *Denis* était alors très-malade; elle avait la fièvre. Vous vous souvenez que le roi de Prusse lui avait fait enfler une cuisse, il y a cinq ans; cette cuisse renflait encore. Les maux que les rois causent n'ont point de fin. M. de *Richelieu* a trouvé mauvais apparemment que je ne lui aye pas sacrifié une cuisse de nièce. Il ne m'a point écrit, et le bon de l'affaire est que le roi de Prusse m'écrit souvent. Cependant je veux toujours plus compter sur M. de *Richelieu* que sur un roi. Il est vrai que, dans mon agréable retraite, ni les monarques ni les généraux d'armées ne troublent guère mon repos.

Je suis toujours affligé que *Diderot*, d'*Alembert* et autres ne soient pas réunis, n'aient pas donné des lois, n'aient pas été libres, et je suis toujours indigné que l'Encyclopédie soit avilie et défigurée par mille articles ridicules, par mille déclamations d'écolier qui ne mériteraient pas de trouver place dans le

Mercure. Voilà mes sentimens, et parbleu j'ai raison. 1758.

Mille tendres respects à tous les anges. Je vous embrasse tant que je peux.

LETTRE XIX.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Aux Délices, près de Genève, le 20 d'avril.

MONSIEUR,

Je me console du retardement des instructions que votre excellence veut bien m'envoyer, dans l'espérance qu'elles n'en seront que plus amples et plus détaillées. La création de *Pierre le grand* devient chaque jour plus digne de l'attention de la postérité. Tout ce qu'il a créé se perfectionne sous l'empire de son auguste fille l'impératrice, à qui je souhaite une vie plus longue que celle du grand-homme dont elle est née. Je me flatte, Monsieur, que ceux qui sont chargés par votre excellence du soin de rédiger ces Mémoires n'oublieront ni les belles campagnes contre les Turcs, ni celles contre les Suédois, ni ce que votre illustre nation fait aujourd'hui. Plus votre empire sera bien connu, plus il sera respecté. Il n'y a point d'exemple sur la terre d'une nation qui soit devenue si considérable en tout genre, en si peu de temps. Il ne vous a fallu qu'un demi-siècle pour embrasser tous les arts utiles et agréables. C'est surtout ce prodige unique que je voudrais développer.

1758. Je ne ferai, Monſieur, que votre ſecrétaire dans cette grande et noble entrepriſe. Je ne doute pas que votre attachement pour l'impératrice et pour votre patrie ne vous ait porté à raſſembler tout ce qui pourra contribuer à la gloire de l'une et de l'autre. La culture des terres, les manufactures, la marine, les découvertes, la police publique, la diſcipline militaire, les lois, les mœurs, les arts, tout entre dans votre plan. Il ne doit manquer aucun fleuron à cette couronne. Je conſacrerai avec zèle les derniers jours de ma vie à mettre en œuvre ces monumens précieux, bien perſuadé que la collection que je recevrai de vos bontés ſera digne de celui qui me l'envoie, et répondra à la grandeur et à l'univerſalité de ſes vues patriotiques. J'ai, &c.

LETTRE XX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 8 de mai.

MON cher ange, il doit y avoir une petite caiſſe plate, qui contient quelque choſe d'aſſez plat, à votre adreſſe, au bureau des coches de Dijon. Cette platitude eſt mon portrait. Un gros et gras ſuiſſe, barbouilleur en paſtel, qu'on m'avait vanté comme un *Raphaël*, me vint peindre à Lauſane, il y a ſix ſemaines, en bonnet de nuit et en robe de chambre. Je fis partir ma maigre effigie par le coche de Dijon ou par les voituriers. Une madame *Rameau*, commiſſionnaire de Dijon, s'eſt chargée de vous faire tenir

ce barbouillage. Je vous demande pardon pour ma face de carême ; mais non-feulement vous l'avez permis, vous l'avez ordonné ; et j'obéis toujours tôt ou tard à mon cher ange. Eft-il-vrai que *la Fille d'Ariftide* le jufte, ait été auffi maltraitée par le parterre parifien, que fon père le fut par les Athéniens ? Cela n'eft pas poli ; heureufement vous aurez bientôt madame *du Bocage* qui revient, dit-on, avec une tragédie. Madame *Geoffrin* ne nous donnera-t-elle rien ? 1758.

J'ignore ce qu'on fait fur mer et fur terre ; il paraît que les chiens de la guerre, comme dit *Shakefpeare*, ceffent de mordre et même d'aboyer : les Anglais admirent cette expreffion. Je fuis toujours émerveillé de ce qui fe paffe : celui que vous appeliez tous *Mandrin*, il y a deux ans, il y a un an, devient un homme fupérieur à *Guftave-Adolphe* et à *Charles XII*, par les événemens. On fera réduit à faire la paix. Dieu nous doint cette douce humiliation ! Cependant nous avons une affez bonne troupe aux portes de Genève. La nièce et l'oncle vous baifent les ailes.

1758.

LETTRE XXI.

AU MEME.

Aux Délices, 15 de mai.

Je suis chargé, mon cher ange, de vous supplier encore de vouloir bien donner un petit coup d'aiguillon au rapporteur de MM. de *Douglas:* je plains plus que jamais les plaideurs que les rapporteurs négligent. Il y a huit ans que, madame *Denis* et moi, nous sommes très-négligés dans une affaire plus grave que celle de MM. de *Douglas*. Mon émerveillement dure toujours que le fils de *Samuel* nous ait fait banqueroute six mois après avoir pris notre argent, et qu'il ait trouvé le secret de fricasser huit millions obscurément et sans plaisir. Votre premier président, son beau-frère, ne serait-il pas, entre nous, un peu engagé par son honneur et par celui de sa place à faire finir une affaire si odieuse? Le fils d'un banqueroutier, dans notre Suisse, ne peut jamais parvenir à aucun emploi, à moins d'avoir payé les dettes de son père; mais c'est que nous sommes des barbares, et vous autres, gens polis, vous donnez vîte une belle charge d'avocat général au fils d'un banqueroutier frauduleux. Cependant une partie de la succession entre dans les coffres du receveur des consignations, qui prend d'abord cinq pour cent par an pour garder l'argent, et qui gagne six pour cent à le faire valoir; le tout pendant vingt années.

Eſt-ce-là faire droit, eſt-ce-là comme on juge? Pardon; je ſuis un peu en colère, parce que j'ai perdu environ le quart de mon bien en opérations de cette eſpèce; mais je ne dois pas me plaindre devant celui dont les Anglais ont brûlé la maiſon. 1758.

Mon divin ange, je ſonge à une choſe. Si *Babet* vous procurait une ambaſſade! Vous me direz que vous êtes trop honnête homme pour négocier; mais il y a des honnêtes gens par-tout. Je voudrais que vous relevaſſiez M. de *Chavigny*. Comptez que tous nos Suiſſes feraient enchantés. Que fait-on? Ce que je vous dis là n'eſt point ſi ſot; penſez-y.

Ma nièce *Fontaine* eſt à Lyon : j'eſpère qu'elle m'apportera mes paperaſſes encyclopédiques. Savez-vous des nouvelles de cette Encyclopédie? Je les aime mieux que les nouvelles publiques qui ſont preſque toujours affligeantes. Mille reſpects à tous les anges. Je baiſe toujours le bout de vos ailes; le ſuiſſe *V.*

1758.

LETTRE XXII.

A MADAME DE GRAFFIGNI.

Aux Délices, le 16 de mai.

Je suis bien senſible, Madame, à la marque de confiance que vous me donnez. Nous pouvons nous dire l'un à l'autre ce que nous penſons du public, de cette mer orageuſe que tous les vents agitent, et qui tantôt vous conduit au port, tantôt vous briſe contre un écueil ; de cette multitude qui juge de tout au haſard, qui élève une ſtatue pour lui caſſer le nez, qui fait tout à tort et à travers ; de ces voix diſcordantes qui crient *hoſanna* le matin et *crucifige* le ſoir ; de ces gens qui ſont du bien et du mal ſans ſavoir ce qu'ils ſont. Les hommes ne méritent certainement pas qu'on ſe livre à leur jugement, et qu'on faſſe dépendre ſon bonheur de leur manière de penſer. J'ai tâté de cet abominable eſclavage, et j'ai heureuſement fini par fuir tous les eſclavages poſſibles.

Quand j'ai quelques rogatons tragiques ou comiques dans mon porte-feuille, je me garde de les envoyer à votre parterre. C'eſt mon vin du cru ; je le bois avec mes amis. J'hiſtrionne pour mon plaiſir, ſans avoir ni cabale à craindre, ni caprice à eſſuyer. Il faut vivre un peu pour ſoi, pour ſa ſociété ; alors on eſt en paix. Qui ſe donne au monde eſt en guerre ; et, pour faire la guerre, il faut qu'il y ait prodigieuſement à gagner, ſans quoi on la fait en dupe : ce

qui est arrivé quelquefois à quelques puissances de ce monde. 1758.

Au reste, les cabales n'empêcheront jamais que vous ne soyez du monde qui a l'esprit le plus aimable et le meilleur goût. Je n'ose vous prier de m'envoyer votre grecque ; mais je vous avoue pourtant que les lettres de la mère me donnent une grande envie de voir *la Fille*. Comptez, Madame, sur la tendre et respectueuse amitié du suisse *V.*

LETTRE XXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 24 de mai.

MON divin ange, je vous envoie de la prose. Vous aimeriez mieux une tragédie, je le sais bien ; et j'aimerais mieux travailler pour vous que pour l'Encyclopédie ; mais, entre nous, il est plus aisé de faire le métier de *Diderot* que celui de *Racine*. Je vous demande en grâce de lire cet article *Histoire;* il me semble qu'il y a quelque chose d'assez neuf et d'assez utile ; mais si vous n'en jugez pas ainsi, j'en jugerai comme vous. J'ai plus de foi à votre goût que je n'ai d'amour propre.

Je n'en ai point sur mon portrait, c'est d'amour propre dont je parle. Vous dites que le portrait ne me ressemble pas : vous êtes la belle *Javote*, et moi le beau *Cléon*. Vous croyez donc qu'après huit ans

1758. la charpente de mon visage n'a point changé. Je vous jure, en toute humilité, que le portrait ressemble. Je le trouve encore bien honnête à mon âge de soixante et quatre ans, et si vous vouliez vous entendre avec mon patron d'*Olivet*, pour en faire tirer une copie et la nicher dans l'académie, au-dessous de la grosse et rubiconde face de M. l'abbé de *Bernis*, vous empêcheriez nos amis les dévots de dire qu'on n'a pas osé mettre la mine d'un profane comme moi au-dessous de celle du plus gras des abbés. J'aurais plus de raisons, mon cher et respectable ami, de vous demander votre effigie que vous de demander la mienne; mais j'espère vous voir en personne. Je ne peux pas concevoir que madame de *Groslée* ne vous prie pas à mains jointes de venir la voir, et alors je serai un homme heureux. J'aurais bien des choses à vous dire à présent *secretò;* et surtout sur le ridicule dont je suis affublé de ne pouvoir venir qu'après la paix. Cette aventure est d'un très-bon comique.

Il est vrai, mon cher ange, que, dans les horreurs et les vicissitudes de cette guerre, il y a eu des scènes bouffonnes comme dans les tragédies de *Shakespeare*. Premièrement, le roi de Prusse, qui a un petit grain dans la tête, fait un opéra en vers français, de ma tragédie de Mérope, en sesant son traité avec l'Angleterre, et m'envoie ce beau chef-d'œuvre; ensuite, quand il est battu, et que les Hanovriens sont chassés d'Hanovre, il veut se tuer, il fait son paquet, il prend congé en vers et en prose; moi qui suis bon dans le fond, je lui mande qu'il faut vivre. Je le conseille comme *Cinéas* conseillait *Pyrrhus*. J'aurais voulu même qu'il se fût adressé à M. le maréchal de

Richelieu, pour finir tout en cédant quelque chofe. 1758.
Arrive alors l'inconcevable affaire de Rosbac; et voilà que mon homme, qui voulait fe tuer, tue en un mois, Français, Autrichiens, et eft le maître des affaires. Cette fituation peut changer demain, mais elle eft très-affermie aujourd'hui.

Or, maintenant je fuppofe que les Autrichiens ont intercepté mes lettres; y a-t-il là de quoi leur donner la moindre inquiétude? n'eft-ce pas le lion qui craint une fouris? qu'ai-je affaire à tout cela; s'il vous plaît? Tout le monde, je crois, fouhaite la paix. Si on empêche de venir dans votre ville tous ceux qui défirent la fin de tant de maux, il ne viendra chez vous perfonne. J'avoue que je voudrais que M. de *Staremberg* fût bien perfuadé que perfonne n'a plus applaudi que moi au traité de Verfailles, en qualité de fpectateur de la pièce; j'ai battu des mains dans un coin du parterre.

C'eft une chofe rare que le roi de Pruffe m'ayant tant fait de mal, les Autrichiens m'en faffent encore. Patience: DIEU eft jufte. Mais, en attendant que je fois récompenfé dans l'autre monde, votre ami, le chevalier de *Chauvelin*, l'ambaffadeur, ne pourrait-il pas, à votre inftigation, dire un petit mot de moi à cet ambaffadeur impérial et royal? ne pourrait-il pas lui gliffer qu'il y a un barbouilleur de papier qui a trouvé fon traité admirable, et qui défire d'en écrire un jour les fuites heureufes. Ce ferait-là une belle négociation: M. de *Chauvelin* verrait ce que M. de *Staremberg* penfe. Pour moi, je penfe que ce monde eft fou, et que vous êtes le plus aimable des hommes.

1758.

LETTRE XXIV.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

7 de juin.

M. de *Florian* ne ſera pas aſſurément le ſeul, mon très-cher gouverneur, qui vous écrira du petit hermitage des Délices ; c'eſt un plaiſir dont j'aurai auſſi ma part. Il y a bien long-temps que je n'ai joui de cette conſolation. Ma déplorable ſanté rend ma main auſſi pareſſeuſe que mon cœur eſt actif : et puis on a tant de choſes à dire qu'on ne dit rien. Il s'eſt paſſé des aventures ſi ſingulières dans ce monde, qu'on eſt tout ébahi, et qu'on ſe tait ; et, comme cette lettre-ci paſſera par la France, c'eſt encore une nouvelle raiſon pour ne rien dire. Quand je lis les Lettres de *Cicéron*, et que je vois avec quelle liberté il s'explique au milieu des guerres civiles, et ſous la domination de *Céſar*, je conclus qu'on diſait plus librement ſa penſée du temps des Romains que du temps des poſtes ; cette belle facilité d'écrire d'un bout de l'Europe à l'autre traîne après elle un inconvénient aſſez triſte, c'eſt qu'on ne reçoit pas un mot de vérité pour ſon argent. Ce n'eſt que quand les lettres paſſent par le territoire de nos bons Suiſſes qu'on peut ouvrir ſon cœur. Par quelque poſte que ce petit billet paſſe, je peux au moins vous aſſurer que vous n'avez ni de plus vieux ſerviteur, ni de plus tendrement attaché que moi. Peut-être, quand vous

aurez la bonté de m'écrire par la Suiſſe, me direz-vous ce que vous penſez ſur bien des choſes. Par exemple, ſur l'Encyclopédie, ſur *la Fille d'Ariſtide*, ſur l'académie françaiſe. N'aurai-je jamais le bonheur de m'entretenir avec vous? n'irai-je jamais à Plombières? pourquoi *Tronchin* ne m'ordonne-t-il point les eaux? pourquoi ma retraite eſt-elle ſi loin de votre gouvernement, quand mon cœur en eſt ſi près? 1758.

Mille tendres reſpects, le ſuiſſe *V.*

LETTRE XXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de juin.

MON divin ange, ce paquet contient de plats articles pour ce Dictionnaire encyclopédique. L'article *Heureux* a pourtant quelque choſe d'intéreſſant, ne fût-ce que par le ſujet. Il n'appartient guère à un homme éloigné de vous de traiter cette matière.

Si vous avez la bonté de donner ces paperaſſes avec *Hiſtoire*, on commence à préſent le huitième volume, et votre préſent ſera bien reçu. *Diderot* ne m'a point écrit; c'eſt un homme dont il eſt plus aiſé d'avoir un livre qu'une lettre. Il eſt vrai qu'il n'a pas trop de temps, et qu'on peut lui pardonner. Ce n'eſt qu'à la campagne qu'on a du temps, encore n'en ai-je guère.

Il eſt toujours bon, mon cher ange, de dire aux auteurs que leur pièce eſt bonne. Il n'y a que moi à

1758. qui on puiſſe dire franchement la vérité; d'ailleurs, la pièce en queſtion eſt ſi intriguée, ſi chargée, que je n'y comprends plus rien. On dit que les places du parterre ont été miſes au double, et que cela indiſpoſe le public contre l'auteur : il n'y a que le temps qui décide du mérite des ouvrages. Il faut donc attendre.

Je rends mille grâces à votre aimable ami, au plus aimable des ambaſſadeurs. Je ſuis pénétré de reconnaiſſance pour vous et pour lui. Sa médiation ſera d'autant mieux placée qu'elle ſera ſeulement l'effet de la bonté de ſon cœur, qu'elle ne paraîtra point mendiée, qu'elle ne pourra embarraſſer en rien la perſonne à qui cette médiation s'adreſſera, et que probablement elle ſera très-bien reçue. Rien ne preſſe; et on peut attendre très-patiemment le *mollia ſandi tempora*. Ce qui me tient beaucoup plus au cœur, c'eſt que vous veniez à Lyon, mon cher ange. Il faut abſolument que *Tronchin*, qui va partir, faſſe cette négociation, et qu'il la faſſe de lui-même, et qu'il y réuſſiſſe. Comptez qu'il entend ces affaires-là comme celles du change. Mon Dieu, le joli coup que ce ſerait! On eſt riche comme un puits. On radote. J'aurais le bonheur de vous voir. J'ai toujours peur de radoter moi-même en me livrant trop à mes idées; mais pardonnez-moi la plus douce illuſion du monde.

Madame de *Fontaine* vous rapportera Fanime et la Femme qui a raiſon. Si ces miſères vous amuſent, elles en amuſeront bien d'autres.

Je me flatte que madame d'*Argental* eſt en bonne ſanté. Je baiſe les ailes de tous les anges.

Je

Je fais mille tendres complimens à M. de *Sainte-Palaye ;* je suis aussi honoré qu'enchanté de l'avoir pour confrère. 1758.

LETTRE XXVI.

AU MEME.

Aux Délices, 16 de juin.

MON cher ange, je cours grand risque de vous déplaire en ne vous envoyant que de la prose pour l'Encyclopédie, au lieu de vous dépêcher des cargaisons de vers pour *Clairon* et pour *le Kain.* Je fais partir sous l'enveloppe de M. de *Chauvelin*, *Imagination* et *Idolâtrie ;* ce sont deux morceaux qui m'ont coûté bien de la peine. C'est une entreprise hardie de prouver qu'il n'y a point eu d'idolâtres. Je crois la chose prouvée, et je crains de l'avoir trop démontrée. C'est à vous à protéger les vérités délicates que j'ai dites dans les articles *Idolâtrie* et *Imagination.* Elles pourront passer au tribunal des examinateurs, si elles ne sont pas annoncées sous mon nom. Ce nom est dangereux, et met tout bon théologien en garde.

Enfin, *sermonum nostrorum candide judex*, voyez si vous pouvez avoir la bonté de donner ces articles à *Diderot.* Je vous ai déjà envoyé celui d'*Histoire* par M. de *Chauvelin ;* tout cela composerait un livre. J'ai sacrifié mon temps à l'Encyclopédie ; je ne plaindrai pas mes peines, si le livre devient meilleur de jour en jour, et je souhaite que mes articles soient les moins bons.

1758. Peut-être eſt-ce prendre bien mal ſon temps de vous parler de ce qui ne peut occuper que des philoſophes, tandis qu'il ſe paſſe tant de choſes qui doivent intéreſſer tout le monde.

Je me flatte au moins que vous n'avez de maiſon ni à Saint-Malo, ni ſur les bords du Rhin.

Puiſſe M. le comte de *Clermont* battre les Hanovriens! puiſſent les Anglais, qui ſont deſcendus près de Saint-Malo, ne pas retourner chez eux! et puiſſiez-vous approuver et faire approuver *Hiſtoire*, *Idolâtrie*, *Imagination!* Je n'en ai plus de cette imagination; mais les ſentimens qui m'attachent à vous ſont plus vifs que jamais.

J'ajoute encore un petit mot ſur ma triſte figure. Je vous jure que je ſuis auſſi laid que mon portrait; croyez-moi. Le peintre n'eſt pas bon, je l'avoue; mais il n'eſt pas flatteur. Faites-en faire, mon cher ange, une copie pour l'académie. Qu'importe, après tout, que l'image d'un pauvre diable qui ſera bientôt pouſſière, ſoit reſſemblante ou non. Les portraits ſont une chimère comme tout le reſte. L'original vous aimera bien tendrement tant qu'il vivra.

LETTRE XXVII. 1758.

AU MEME.

Aux Délices, 21 de juin.

PREMIÈREMENT, mon divin ange, le confident *Tronchin* fera sa principale occupation de ménager mon bonheur, c'est-à-dire, de vous attirer à Lyon, et je veux absolument croire qu'il en viendra à bout.

Quant à la négociation d'un très-aimable ambassadeur, je n'en connais pas de plus facile, et je vous aurai la plus grande obligation, à vous et à lui, du petit mot en général qu'il veut bien avoir la bonté de dire de lui-même. Il peut très-aisément, et sans se compromettre, encourager les sentimens favorables qu'on me conserve ; il peut faire regarder comme une chose honnête, et même honorable, de revoir un ancien camarade en poësie, en académie, et non pas en visage. Il y a du mérite, il y a de la gloire à faire certaines actions, et tout cela peut être représenté sans être mendié, et sans autre dessein que de vouloir échauffer, dans le cœur d'un homme qui se pique de sentimens, les bontés dont votre aimable ambassadeur lui donne l'exemple. C'est d'ailleurs un plaisir de dire à un auteur, que je suis un des plus ardens partisans de sa pièce, et que je la prône partout. Je ne veux point qu'on me donne un éloge. Je ne veux rien, mais je désire ardemment que votre ancien ami parle à votre ancien ami comme vous

1758. parleriez vous-même, et je vous prie de remercier d'avance votre ambaſſadeur.

Il faut que je vous confie, mon cher ange, que je vais paſſer quelques jours à la campagne, chez monſeigneur l'électeur palatin. Je laiſſerai mes nièces ſe réjouir et apprendre des rôles de comédie pendant ma petite abſence. Je ne peux remettre ce voyage: il faut que, pour mon excuſe, vous ſachiez que ce prince m'a donné les marques les plus eſſentielles de ſa bonté; qu'il a daigné faire un arrangement pour ma petite fortune et pour celle de ma nièce; que je dois au moins l'aller voir et le remercier. M. l'abbé de *Bernis* a bien voulu m'envoyer, de la part du roi, un paſſe-port dans lequel ſa Majeſté me conſerve le titre de ſon gentilhomme ordinaire, de façon que mon petit voyage ſe fera avec tous les agrémens poſſibles. J'aimerais mieux, je vous en réponds, en faire un pour venir remercier madame la princeſſe de *Robecq* de la bonté qu'elle a de m'accorder ſon ſuffrage. Elle a bien ſenti que rien ne devait être plus glorieux et plus conſolant pour moi. C'eſt à vous que je dois l'honneur de ſon ſouvenir, et c'eſt par vous que mes remercîmens doivent paſſer. Adieu, mon cher et reſpectable ami, je pars dans quelques jours, et à mon retour je ne manquerai pas de vous écrire.

LETTRE XXVIII. 1758.

A M. DIDEROT.

Aux Délices, 26 de juin.

Vous ne doutez pas, Monfieur, de l'honneur et du plaifir que je me fais de mettre quelquefois une ou deux briques à votre grande pyramide. C'eft bien dommage que, dans tout ce qui regarde la métaphyfique et même l'hiftoire, on ne puiffe pas dire la vérité. Les articles qui devraient le plus éclairer les hommes font précifément ceux dans lefquels on redouble l'erreur et l'ignorance du public. On eft obligé de mentir, et encore eft-on perfécuté pour n'avoir pas menti affez. Pour moi, j'ai dit fi infolemment la vérité dans les articles *Hiftoire*, *Idolâtrie* et *Imagination*, que je vous prie de ne les pas donner fous mon nom à l'examen. Ils pourront paffer, fi on ne nomme pas l'auteur ; et s'ils paffent, tant mieux pour le petit nombre de lecteurs qui aiment le vrai.

Je vais faire un petit voyage à la cour palatine. Cette diverfion m'empêche d'ajouter de nouveaux articles à ceux que M. d'*Argental* veut bien fe charger de vous rendre. J'enverrai feulement *Humeur* (*moral*) et je l'adrefferai à *Briaffon*.

Je vous avais trouvé deux aides maçons, dont l'un eft un favant dans les langues orientales, et l'autre un amateur de l'hiftoire naturelle, qui connaît toutes les curiofités des Alpes, et qui peut donner de bons mémoires fur les foffiles et fur les changemens arrivés

1758. à ce globe ou globule qu'on nomme la terre. Ces deux meſſieurs ne demandaient qu'un exemplaire, afin de ſe régler par ce qui a déjà été imprimé. L'un d'eux a fourni quelques articles, mais il ne paraît pas que les libraires veuillent leur faire ce petit préſent. Il y a grande apparence qu'on peut ſe paſſer de leur ſecours.

Je ſouhaite que vos peines vous procurent autant d'avantages que de gloire. Comptez qu'il n'y a perſonne au monde qui faſſe plus de vœux pour votre bonheur, et qui ſoit plus pénétré d'eſtime et d'attachement pour vous que le petit ſuiſſe.

LETTRE XXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 30 de juin.

MON cher ange, quand j'allais partir pour Manheim, madame *du Bocage* eſt venue juger entre Genève et Rome, et j'ai retardé mon voyage. On a donné pour elle une repréſentation de la Femme qui a raiſon; elle en a été ſi contente qu'elle a voulu abſolument vous l'apporter. J'ai obéi dès qu'elle m'a prononcé votre nom. Il eſt vrai que nous n'eſpérons, ni elle ni moi, que cette pièce ſoit auſſi-bien jouée à Paris qu'elle l'a été à Genève, à moins que ce ne ſoit *Préville* qui faſſe le principal rôle. Vous avez un *la Thorillière* et un *Bonneval* qui ſont l'antipode du comique. Je ſuis toujours émerveillé de

la disette où vous êtes de gens à talent. Je ne sais si la Femme qui a raison vaut quelque chose, et si l'on n'est pas plus difficile à Paris qu'à Genève. J'ignore surtout si on peut être plaisant à mon âge; c'est à vous à en décider, à donner la pièce, si vous la jugez passable, et à la jeter au feu, si vous la croyez mauvaise. Pour Fanime, nous la jouerons encore à Lausane, s'il vous plaît; après quoi vous en serez le maître absolu, comme vous l'êtes de l'auteur. Je vais faire un voyage dont je n'ai pu me dispenser; et le seul voyage que je voudrais faire m'est interdit. Il est triste de courir chez des princes, et de ne pas voir son ami. 1758.

J'ai vu enfin les Sept Péchés mortels de M. de *Chauvelin;* c'est le plus aimable damné du monde. Je le remercie du huitième péché mortel qu'il veut faire en disant à qui vous savez combien je lui suis attaché, &c.

Je me flatte que madame d'*Argental* est en bonne santé. Mes respects à tous les anges. Adieu, mon cher et respectable ami. Je me console toujours de mon voyage, en espérant une lettre de vous à mon retour.

1758.

LETTRE XXX.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Schwetzingen, maison de plaisance de monseigneur l'électeur palatin, 17 de juillet.

MONSIEUR,

J'AI reçu, en passant à Strasbourg, le paquet dont vous m'avez honoré, par le courier de Vienne. J'ai lu toutes vos remarques et toutes vos instructions. Je suis confirmé dans l'opinion que vous étiez plus capable que personne au monde d'écrire l'Histoire de *Pierre le grand*. Je ne serai que votre secrétaire, et c'est ce que je voulais être.

La plus grande difficulté de ce travail consistera à le rendre intéressant pour toutes les nations; c'est-là le grand point. Pourquoi tout le monde lit-il l'histoire d'*Alexandre*, et pourquoi celle de *Gengis-kan*, qui fut un plus grand conquérant, trouve-t-elle si peu de lecteurs?

J'ai toujours pensé que l'histoire demande le même art que la tragédie, une exposition, un nœud, un dénouement, et qu'il est nécessaire de présenter tellement toutes les figures du tableau, qu'elles fassent valoir le principal personnage, sans affecter jamais l'envie de le faire valoir. C'est dans ce principe que j'écrirai et que vous dicterez,

Si ma mauvaise santé et les circonstances présentes le permettaient, j'entreprendrais le voyage de

Pétersbourg, je travaillerais fous vos yeux, et j'avancerais plus en trois mois, que je ne ferai en une année loin de vous; mais les peines que vous voulez bien prendre fuppléeront à ce voyage. 1758.

Ce que j'ai eu l'honneur d'envoyer à votre excellence n'eft qu'une première et légère efquiffe du grand tableau dont vous me fourniffez l'ordonnance.

Je vois par vos mémoires que le baron de *Stralenheim*, qui nous a donné de meilleures notions de la Ruffie qu'aucun étranger, s'eft pourtant trompé dans plufieurs endroits. Je vois que vous relevez auffi quelques méprifes dans lefquelles eft tombé M. le général *le Fort* lui-même, dont la famille m'a communiqué les mémoires manufcrits. Vous contredites furtout un manufcrit très-précieux, que j'ai depuis plufieurs années, de la main d'un miniftre public qui réfida long-temps à la cour de *Pierre le grand;* il dit bien des chofes que je dois omettre, parce qu'elles ne font pas à la gloire de ce monarque, et qu'heureufement elles font inutiles pour le grand objet que nous nous propofons.

Cet objet eft de peindre la création des arts, des mœurs, des lois, de la difcipline militaire, du commerce, de la marine, de la police, &c., et non de divulguer, ou des faibleffes ou des duretés qui ne font que trop vraies; il ne faut pas avoir la lâcheté de les défavouer, mais la prudence de n'en point parler, parce que je dois, ce me femble, imiter *Tite-Live* qui traite les grands objets, et non *Suétone* qui ne raconte que la vie privée.

J'ajouterai qu'il y a des opinions publiques qu'il eft bien difficile de combattre. Par exemple, *Charles XII*

1758. avait en effet une valeur perfonnelle dont aucun prince n'approche. Cette valeur, qui aurait été admirable dans un grenadier, était peut-être un défaut dans un roi.

M. le maréchal de *Schwerin*, et d'autres généraux qui fervirent fous lui, m'ont dit que, quand il avait arrangé le plan général d'un combat, il leur laiffait tous les détails; qu'il leur difait: *faites donc vîte, toutes ces minuties dureront-elles encore long-temps;* et il partait le premier à la tête de fes drabans, fe fefait un plaifir de frapper et de tuer, et paraiffait enfuite, après la bataille, d'un auffi grand fang froid que s'il fût forti de table.

Voilà, Monfieur, ce que les hommes de tous les temps et de tous les pays appellent un héros; mais c'eft le vulgaire de tous les temps et de tous les pays qui donne ce nom à la foif du carnage. Un roi foldat eft appelé un héros; un monarque dont la valeur eft plus réglée et moins éblouiffante; un monarque légiflateur, fondateur et guerrier, eft le véritable grand-homme, et le grand-homme eft au-deffus du héros. Je crois donc que vous ferez content quand je ferai cette diftinction. Permettez-moi de foumettre à vos lumières une obfervation plus importante. *Oléarius*, et depuis le comte de *Carlifle*, ambaffadeur à Mofcou, regardent la Ruffie comme un pays où prefque tout était encore à faire. Leurs témoignages font refpectables, et fi on les contredifait, en affurant que la Ruffie connaiffait dès-lors les commodités de la vie, on diminuerait la gloire de *Pierre I* à qui on doit prefque tous les arts; il n'y aurait plus alors de création.

Il ſe peut que quelques ſeigneurs aient vécu avec ſplendeur du temps du comte de *Carliſle;* mais il s'agit d'une nation entière, et non de quelques boyards. Il faut que l'opulence ſoit générale, il faut que les commodités de la vie ſe trouvent dans tous les ordres de l'Etat, ſans quoi une nation n'eſt point encore formée, et la ſociété n'a point reçu ſon dernier degré de perfection. 1758.

Il eſt peu important que l'on ait porté un manteau par-deſſus une ſoutane; cependant, par pure curioſité, je déſire ſavoir pourquoi, dans toutes les eſtampes de la relation d'*Oléarius*, les habits de cérémonie ſont toujours un manteau par-deſſus la ſoutane, retrouſſé avec une agrafe. Je ne peux m'empêcher de regarder cet habillement ancien comme très-noble.

Quant au mot tſar, je déſirerais ſavoir dans quelle année fut écrite la Bible ſlavone, où il eſt queſtion du tſar *David* et du tſar *Salomon*. J'ai plus de penchant à croire que tſar ou tshar vient de *sha* que de céſar; mais tout cela n'eſt d'aucune conſéquence.

Le grand objet eſt de donner une idée préciſe et impoſante de tous les établiſſemens faits par *Pierre I*, et des obſtacles qu'il a ſurmontés; car il n'y a jamais eu de grandes choſes ſans de grandes difficultés.

J'avoue que je ne vois, dans ſa guerre contre *Charles XII*, d'autre cauſe que celle de ſa convenance, et que je ne conçois pas pourquoi il voulait attaquer la Suède vers la mer Baltique, dans le temps que ſon premier deſſein était de s'établir ſur la mer Noire. Il y a ſouvent dans l'hiſtoire des problèmes bien difficiles à réſoudre.

1758. J'attendrai, Monfieur, les nouvelles inftructions dont vous voudrez bien m'honorer fur les campagnes de *Pierre le grand*, fur la paix avec la Suède, fur le procès de fon fils, fur fa mort, fur la manière dont on a foutenu les grands établiffemens qu'il a commencés, et fur tout ce qui peut contribuer à la gloire de votre empire. Le gouvernement de l'impératrice régnante eft ce qui me paraît de plus glorieux, puifque c'eft, de tous les gouvernemens, le plus humain.

Un grand avantage dans l'Hiftoire de Ruffie, eft qu'il n'y a point de querelles avec les papes. Ces miférables difputes qui ont avili l'Occident ont été inconnues chez les Ruffes.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXXI.

AU MEME.

A Schwetzingen, 1 d'augufte.

MONSIEUR,

LES agrémens de la cour palatine ne m'empêchent pas de fonger à la gloire de *Pierre le grand*, et au foin que vous prenez de l'immortalifer. Les mémoires que votre excellence a bien voulu m'envoyer feront mes guides. Je ne vous avais envoyé la première efquiffe, que pour favoir de vous fi l'ordre dans lequel j'ai travaillé eft en général conforme à vos

vues. Les faits, les dates s'arrangeront aiſément, et pour peu que j'aye de ſanté, le bâtiment dont vous aurez fourni les matériaux ſera bientôt achevé. 1758.

Permettez-moi, Monſieur, de joindre ici un petit mémoire des nouvelles inſtructions que je demande au ſujet des remarques ſur la première eſquiſſe.

Au reſte, je regarde les médailles de l'impératrice comme la marque la plus flatteuſe de votre bienveillance, et comme un témoignage de la perfection où les arts ſont parvenus dans votre empire.

J'ai eu l'honneur de voir à la cour de l'électeur palatin le jeune M. de *Vorontzof.* Il eſt une preuve que l'eſprit eſt formé de bonne heure dans votre pays; mais vous, Monſieur, vous en êtes une preuve plus frappante. J'apprends que vous n'avez que vingt-cinq ans, et je ſuis étonné de la profondeur et de la multiplicité de vos connaiſſances. De tels exemples redoublent la reconnaiſſance qu'on doit à *Pierre le grand*, d'avoir amené tous les arts dans un pays où les hommes naiſſent avec tant de génie. Mon attachement redouble pour vous, Monſieur, auſſi-bien que la reconnaiſſance avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.

Mémoire d'inſtructions joint à la lettre.

LE baron de *Stralemberg* n'eſt-il pas en général un homme bien inſtruit? Il dit en effet qu'il y avait ſeize gouvernemens, mais que, de ſon temps, ils furent réduits à quatorze; apparemment depuis lui on a fait un nouveau partage.

La Livonie n'eſt-elle pas la province la plus fertile du Nord? ſi vous remontez en droite ligne quelle province produit autant de froment qu'elle?

1758. Brême étant plus éloignée de la Livonie que Lubeck, et étant bien moins puiſſante, eſt-il vraiſemblable qu'elle ait commercé avec la Livonie avant Lubeck?

En 1714, l'ordre teutonique n'était-il pas ſuzerain de la Livonie? *Albert de Brandebourg* ne céda-t-il pas ſes droits à *Gautier de Plettemberg*, en 1514? et le grand prieur de Livonie ne fut-il pas déclaré prince de l'empire germanique en 1530? Ces faits ſont conſtatés dans la plupart des annaliſtes allemands.

Il eſt dit, dans le petit eſſai envoyé ci-devant, que le capitaine *Chancelor* remonta la rivière de la Dwina, mais il n'eſt point dit qu'il arriva à Moſcou par eau, ce qui eût été abſurde.

On lit dans l'Hiſtoire du commerce de Veniſe, que les Vénitiens avaient bâti le petit bourg qu'ils appelaient Rana, vers la mer Noire, et de là vient le proverbe vénitien *ire a la Rana*. Les Génois s'en emparèrent depuis, cependant les remarques envoyées par M. de *Stralemberg* m'apprennent que les Génois bâtirent Rana.

Pour ce qui regarde les Lapons, il y a grande apparence que, s'étant mêlés avec quelques natifs du nord de la Finlande, leur ſang a pu être altéré; mais j'ai vu, il y a vingt ans, chez le roi *Staniſlas*, deux lapons dont le roi *Charles XII* lui avait fait préſent. Ils étaient probablement d'une race pure; leur beauté naturelle s'était parfaitement conſervée, leur taille était de trois pieds et demi, leur viſage plus large que long, des yeux très-petits, des oreilles immenſes. Ils reſſemblaient à des hommes à peu-près comme les ſinges. Il eſt vraiſemblable que les Samoïèdes ont conſervé toutes leurs grâces, parce qu'ils n'ont pas eu l'occaſion de ſe mêler aux autres nations comme les Lapons ont fait; l'un et l'autre peuple parait une production de la nature faite pour leur climat, comme leurs rangifères ou rennes. Un vrai lapon, un vrai ſamoïède, un rangifère ont bien l'air de ne point venir d'ailleurs.

Si du temps de ce coſaque qui, ſelon le baron de *Stralemberg*, découvrit et conquit la Sibérie avec ſix cents hommes, les chefs des Sibériens s'appelaient *tſars*, comment ce titre peut-il venir de céſar? eſt-il probable qu'on ſe fût modelé en Sibérie ſur l'empire romain?

Knès ſignifie-t-il originairement duc? Ce mot *duc* aux dixième et onzième ſiècles était abſolument ignoré dans tout le Nord.

Knès ne signifie-t-il pas seigneur? ne répond-il pas originairement au mot *baron?* n'appelait-on pas knès un possesseur d'une 1758.
terre considérable? ne signifie-t-il pas chef, comme mirza ou kan le signifie? Les noms des dignités ne se rapportent exactement les uns aux autres en aucune langue.

Je suis bien aise que l'agriculture n'ait jamais été négligée en Russie; elle l'a beaucoup été en Angleterre, et encore plus en France; et ce n'est que depuis environ quatre-vingts ans que les Anglais ont su tirer de la terre tout ce qu'ils en pouvaient tirer. Leur terre est très-fertile en froment, et cependant ce n'est que depuis peu de temps qu'ils sont parvenus à s'enrichir par l'agriculture; il a fallu que le gouvernement donnât des encouragemens à cet art, qui paraît très-aisé et qui est très-difficile.

Je suis fort surpris d'apprendre qu'il était permis de sortir de Russie, et que c'était uniquement par préjugé qu'on ne voyageait pas. Mais un vassal pouvait-il sortir sans la permission de son boyard? un boyard pouvait-il s'absenter sans la permission du czar?

Je voudrais savoir quel nom on donnait à l'assemblée des boyards qui élut *Michel Féderowitz*. J'ai nommé cette assemblée *sénat*, en attendant que je sache quelle était sa vraie dénomination. Pourrait-on l'appeler diète, convocation? enfin était-elle conforme ou contraire aux lois?

Quand une fois la coutume s'introduisit de tenir la bride du cheval du patriarche, cette coutume ne devint-elle pas une obligation, ainsi que l'usage de baiser la pantoufle du pape? et tout usage dans l'Eglise ne se tourne-t-il pas en devoir?

La question la plus importante est de savoir s'il ne faudra pas glisser légérement sur les événemens qui précèdent le règne de *Pierre le grand*, afin de ne pas épuiser l'attention du lecteur qui est impatient de voir tout ce que ce grand-homme a fait.

On suivra exactement les mémoires envoyés. A l'égard de l'orthographe, on demande la permission de se conformer à l'usage de la langue dans laquelle on écrit; de ne point écrire *Moskwa*, mais *Mosca*, d'écrire Vesonise, Moscou, Alexiovis, &c. On mettra au bas des pages les noms propres tels qu'on les prononce dans la langue russe.

1758. *N. B.* Il ferait néceſſaire que je fuſſe inſtruit du temps où les diverſes manufactures ont été établies, de la manière dont on s'y eſt pris, et des encouragemens qu'on leur a donnés.

LETTRE XXXII.

A M. LE COMTE D'ALBARET, *à Turin*.

Aux Délices, 16 d'auguſte.

L'ONCLE et la nièce, Monſieur, devraient avoir répondu plutôt à la lettre dont vous les avez honorés; mais l'oncle était malade, et la nièce apprenait ſon rôle. Vous êtes parti dans le temps où nous avions le plus beſoin de vous. Nous avons un petit théâtre à Tourney; et, hors moi, tous les acteurs ſe portent bien. Tous vous regrettent, tous diſent que ſans vous on n'aura qu'une troupe médiocre; mais on vous regrette encore davantage dans la ſociété: vous en feſiez l'agrément. La bonne compagnie de Turin, qui vous poſsède, ne vous permettra pas de la quitter pour venir nous voir. Nous le ſentons avec douleur; mais ſi jamais vous revenez ſur les bords de notre lac, n'oubliez pas ceux qui ſont pénétrés pour vous de tous les ſentimens que vous méritez. Comptez-nous parmi ceux qui vous ſont le plus dévoués, et ſoyez perſuadé ſurtout de l'attachement tendre et reſpectueux du ſolitaire et du malade *V*.

LETTRE

LETTRE XXXIII.

1758.

A M. L'ABBÉ COMTE DE BERNIS,

Au ſujet de ſa promotion au cardinalat.

A Soleure, du 19 d'auguſte.

Le vieux ſuiſſe, Monſeigneur, apprend dans ſes tournées que cette tête qualifiée carrée par M. de *Chavigny*, eſt ornée d'un bonnet qui lui ſied très-bien. Votre éminence doit être excédée des complimens qu'on lui a faits ſur la couleur de ſon habit, que j'ai vue autrefois ſur ſes joues rebondies, et qui, je crois, y doit être encore.

Mes trente-huit confrères ont pu vous ennuyer, et c'eſt un devoir à quoi, moi trente-neuvième, je ne dois pas manquer. Je dois prendre plus de part qu'un autre à cette nouvelle agréable, puiſque vous avez daigné honorer mon métier avant d'être de celui du cardinal de *Richelieu*. Je me ſouviendrai toujours et je m'énorgueillirai que notre *Mécène* ait été *Tibulle*. Gentil *Bernard* doit en être bien fier auſſi.

J'imagine que votre éminence n'a eu ni le temps ni la volonté peut-être de répondre à la propoſition qu'on lui a faite ſur l'Angleterre : ſi vous ne vous en ſouciez pas, je vous jure que je ne m'en ſoucie guère, et que tous mes vœux ſe bornent à vos ſuccès. Je n'imagine pas comment quelques perſonnes ont pu ſoupçonner que mon cœur avait la faibleſſe de pencher un peu pour qui vous ſavez, pour mon

ancien ingrat; on ne laiſſe pas d'avoir de la politeſſe,
1758. mais on a de la mémoire, et on eſt attaché auſſi vivement qu'inutilement à la bonne cauſe, qu'il n'appartient qu'à vous de défendre. Je ne ſuis pas, en vérité, comme les trois quarts des Allemands : j'ai vu par-tout des éventails où l'on a peint l'aigle de Pruſſe mangeant une fleur de lis; le cheval de Hanovre donnant un coup de pied au cu à M. de *Richelieu;* un courier portant une bouteille d'eau de la reine de Hongrie, de la part de l'impératrice, à madame de *Pompadour.* Mes nièces n'auront pas aſſurément de tels éventails à mes petites Délices où je retourne. On eſt pruſſien à Genève comme ailleurs, et plus qu'ailleurs; mais quand vous aurez gagné quelque bonne bataille ou l'équivalent, tout le monde ſera français ou françois.

Je ne ſais pas ſi je me trompe, mais je ſuis convaincu qu'à la longue votre miniſtère ſera heureux et grand, car vous avez deux choſes qui avaient auparavant paſſé de mode, génie et conſtance. Pardonnez au vieux ſuiſſe ſes bavarderies. Que votre éminence lui conſerve les bontés dont la belle *Babet* l'honorait. *Miſce conſiliis jocos.* Agréez le profond et tendre reſpect d'un ſuiſſe qui aime la France, et qui attend la gloire de la France de vous.

LETTRE XXXIV.

1758.

A M. P. ROUSSEAU, *à Liége.*

A Lauſane, le 24 d'auguſte.

EN revenant de Schwetzingen, château de monſieur l'électeur palatin, j'ai reçu à mon paſſage les deux lettres que vous avez bien voulu m'écrire. Il eſt vrai que les choſes écrites à M. d'*Arget*, avec la liberté de l'amitié, ne devaient pas être publiques, et que ma lettre n'a pas été imprimée bien fidellement; mais c'eſt-là un des plus légers chagrins qu'on puiſſe avoir dans ce monde. Ces bagatelles ſont confondues dans la foule des malheurs publics.

Je déſire fort que la néceſſité où l'on eſt de chercher des diverſions à tant de déſaſtres, ramène un peu les hommes aux belles-lettres qui ſont conſolantes. Votre journal ſera continuellement une des plus agréables lectures qui puiſſe amuſer les gens de goût. Je n'aurais guère que des fleurs très-fanées à vous offrir pour votre parterre; et d'ailleurs, on dit qu'il y a des épines qui bleſſeraient certains lecteurs délicats. Si jamais je fais des pſaumes, je vous prierai d'en inonder votre livre; mais je le ferais tomber. En attendant, je le lis avec un très-grand plaiſir.

J'ai l'honneur d'être, &c.

1758.

LETTRE XXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 28 d'augufte.

Me voilà rendu à mon hermitage des Délices, mon divin ange, après un voyage à la cour palatine, auffi agréable qu'il était néceffaire. Votre lettre qui m'attendait redouble le feul chagrin que je puiffe avoir, en m'ôtant l'efpérance de vous embraffer. Les tantes et les débarbouillées font donc d'étranges perfonnes. Il ne faut pas fonger à réformer des têtes auffi mal faites. D'ailleurs, mes établiffemens et les dépenfes confidérables que j'y ai faites, ne me permettent pas de me tranfplanter. J'avais voulu acheter une terre, uniquement dans la vue d'avoir un bien folide que je puffe laiffer à mes héritiers, comptant fort peu fur la nature des autres biens qui peuvent périr en un jour; mais cela eft encore auffi difficile que de faire entendre raifon à des dévotes.

Je me flatte que votre ami a parlé de lui-même; je ferais fâché qu'on crût que je l'ai prié de faire cette démarche; mais je n'en aurais pas moins d'obligation à vos bontés et aux fiennes. Vous avez donc auffi des coliques, mon refpectable ami ? Ce ferait bien le cas de venir confulter *Tronchin*, en dépit des tantes; mais ces mêmes coliques vous empêchent de venir dans le temple d'Epidaure, et c'eft ce qui me défefpère. Je vous conjure de me mander des

nouvelles de votre fanté; ne me laiffez pas fans confolation. Madame *du Bocage* vous a donc montré notre Femme qui a raifon : elle nous a amufés en Savoie; mais il fe pourrait, à toute force, que le goût des Parifiens fût un peu différent de celui des Savoyards. Madame *Denis* ne m'a point encore fait voir vos commentaires critiques. Je ne crois pas en général que Fanime et madame Duru foient des perfonnes bien merveilleufes; elles peuvent avoir quelque fuccès par le mérite des actrices; mais, entre le fuccès et la gloire, la différence eft grande. Je connais des armées et des généraux, qui n'ont eu ni l'un ni l'autre. Toutes les pièces des Français font aujourd'hui fifflées de l'Europe. On dit que nous n'avons ni auteurs, ni acteurs, ni argent pour payer les places : nous voilà *in fece Romuli.* Où eft le temps où l'on donnait Iphigénie au retour de la campagne de 1672?

1758.

Il ne faut fonger qu'à vivre dans la retraite; et, fi les chofes continuent à aller du même train, on n'aura plus même de quoi y vivre. Comment fe porte madame d'*Argental?* Mille tendres refpects à tous les anges. Madame *Denis* et madame de *Fontaine* vous font mille complimens; et moi, je fuis pénétré de reconnaiffance.

1758. LETTRE XXXVI.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, 2 de feptembre.

RITORNO dalle fponde del Reno alle mie Delizzie; quì vedo la fignora errante ed amabile quì leggo, mio caro cigno di Padova, la voftra vezzofa lettera. Siete dunque adeffo à Bologna *la graffe*, ed avete lafciato Venezia la ricca. E per tutti i fanti, perchè non venire al noftro paeze libero? voi che dilettate nel viaggiare, voi che godete d'amici, d'applaufi, di novi amori, dovunque andate. Vi è più facile di venire trà i papafighi, che non è à me di andare frà i papimani. Ov'è la raccoltà delle voftre leggiadre opere? dove la potrò io trovare? dove l'avete mandata? per qual via? non lo fò. Afpetto li figliuoli per confolarmi dell' affenza del padre. Voi paffate i voftri belli anni trà l'amore, e la virtù. *Orazio* vi direbbe :

Quod tu inter fcabiem tantam et contagia lucri
Nil parvi fapias, et adhuc fublimia cures.

Ed il *Petrarca* foggiungerebbe,

Non lafciar la magnanima imprefa.

La fignora di *Bentinck* e, come il re di Pruffia, condannata dal configlio aulico, e quefta povera *Marfifa* non è feguita dà un efercito per defenderfi.

Cette pauvre miladi *Blakaker*, ou comteſſe de *Pimbêche*, va encore plaider à Vienne. C'eſt bien 1758.
dommage qu'une femme ſi aimable ſoit ſi malheureuſe ; mais je ne vois par-tout que des gens à plaindre, à commencer par le roi de France, l'impératrice, le roi de Pruſſe, ceux qui meurent à leur ſervice, ceux qui s'y ruinent, et à finir par d'*Argens*.

Felix qui potuit rerum cognoſcere cauſas,
Fortunatus et ille Deos qui novit agreſtes.

Le premier vers eſt pour vous, le ſecond pour moi. Pour miladi *Montaigu*, je doute que ſon ame ſoit à ſon aiſe; ſi vous la voyez, je vous ſupplie de lui préſenter mes reſpects.

Farewell flos Italiæ, farewell wiſe man
Whoſe ſagacity has found the ſecret
To part from Argaleon withom being
Moleſted by luin.

Si jamais vous repaſſez les Alpes, ſouvenez-vous de votre ancien ami, de votre ancien partiſan le ſuiſſe *V*.

1758.

LETTRE XXXVII.

A MADAME DU BOCAGE.

Aux Delices, 3 de ſeptembre.

EN revoyant, Madame, mon petit hermitage, mon premier devoir eſt de vous remercier, vous et M. *du Bocage*, de l'honneur que vous avez bien voulu faire aux hermites. Je pourrais en concevoir bien de la vanité, je pourrais vous redire ici tout ce que vous avez entendu de Paris jusqu'à Rome ; mais vous devez être laſſe de complimens. Permettez-moi ſeulement de vous dire que, malgré tous vos talens et tout votre mérite, je vous ai trouvée la femme du monde la plus ſimple, la plus aiſée à vivre, la plus digne d'avoir des amis, quoique vous ſoyez très-faite pour avoir mieux. Si l'intérêt que j'ai toujours pris, Madame, à vos ſuccès et à votre gloire, pouvait me donner quelques droits à votre amitié, j'oſerais vous la demander inſtamment. Il y a grande apparence que je finirai, dans la retraite, une vieilleſſe infirme ; mais ce ſera pour moi une grande conſolation de pouvoir compter ſur la bienveillance d'une perſonne qui fait tant d'honneur à ſon ſiècle et à ſon ſexe. Quel triſte ſiècle, Madame ! et que la diſette des talens, en tout genre, eſt effrayante ! Je ne vois que des livres ſur la guerre, et nous ſommes battus par-tout. Que de brochures ſur la marine et ſur le commerce ! et notre commerce et

notre marine s'anéantissent. Que de fades raisonneurs qui ont un peu d'esprit! et il n'y a pas un homme de génie. Notre siècle vit sur le crédit du siècle de *Louis XIV*. On parle, il est vrai, dans les pays étrangers, la langue que les *Pascal*, les *Despréaux*, les *Bossuet*, les *Racine*, les *Molière* ont rendue universelle, et c'est dans notre propre langue qu'on dit aujourd'hui dans l'Europe que les Français dégénèrent. S'il y a quelque homme de mérite en France, il est persécuté : *Diderot*, d'*Alembert* n'y trouvent que des ennemis. *Helvétius* a fait, dit-on, un excellent ouvrage, et on s'efforce de le rendre criminel. Il faut, Madame, que le petit nombre des sages, ne s'expose pas à la méchanceté des fous : il faut qu'ils vivent ensemble, et qu'ils fuient le public. 1758.

J'ai eu la faiblesse, Madame, de laisser sortir, de notre petit coin des Alpes, cette Femme qui a raison. Si elle avait raison, elle n'aurait pas fait le voyage de Paris : c'est un amusement de société ; mais vous avez voulu la porter à M. d'*Argental*. J'ai été trop flatté de vos bontés, pour résister à vos ordres; mais il faudra que cette bagatelle, qui a servi à nous amuser, reste dans les mains de nos amis. Je suis las du triste métier de paraître en public : cela est pardonnable dans le temps des illusions, et ce temps est passé pour moi. J'aime les Muses pour elles-mêmes, comme *Fénélon* voulait qu'on aimât DIEU ; mais je redoute le public. Que revient-il de se commettre avec lui? de l'embarras, des tracasseries de comédiens, des jalousies d'auteurs, des critiques, des calomnies. On n'entend point à cent lieues le petit

1758. bruit des louanges; celui des sifflets est perçant, et porte au bout du monde. Pourquoi troubler mon repos, que j'ai cherché, et que j'ai trouvé après tant d'orages?

Vos bontés pour moi sont plus précieuses, sans doute, que toute la petite fumée de la vaine gloire dont il n'arrive pas un atome dans mon hermitage; j'y ai vu la vraie gloire, quand je vous y ai possédée; je n'en veux pas d'autre.

Tous les habitans de notre retraite se joignent à moi, Madame, pour vous dire combien vous êtes aimable. Conservez quelque bonté, je vous en conjure, pour le vieux suisse *Voltaire*, à qui vous faites encore aimer la France, et qui est plein pour vous de respect, d'estime et de tous les sentimens que vous méritez.

LETTRE XXXVIII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, 17 de septembre.

Il faut reprendre où nous en étions, mon ancien ami. J'ai été un peu de temps par monts et par vaux; me voilà rendu à ma famille et à mes amis, dans mes chères Délices. Que faites-vous? où êtes-vous? avez-vous reçu un manuscrit concernant la Russie; que M. l'abbé *Menet* doit vous avoir remis? Il y a un domestique de madame de *Fontaine* qui repartira bientôt pour notre lac; je vous serai très-obligé d'envoyer le manuscrit chez elle. Je suppose que

vous êtes toujours chez madame de *Montmorenci*, et que votre vie eſt douce et tranquille; j'en connais 1758.
qui ne le ſont pas. Je n'ai pas été préciſément aux champs de *Mars*, mais j'étais aſſez près de ces vilains champs, quand les Hanovriens battaient une aile de notre armée, prenaient Duſſeldorff, et repaſſaient le Rhin à leur aiſe. Mes chers Ruſſes ſont venus depuis d'Archangel et d'Aſtracan, pour ſe faire égorger à Cuſtrin. Nous ſommes malheureux ſur terre et ſur mer; et on dit que l'artillerie pruſſienne porte juſqu'à Paris, où elle eſtropie la main droite de nos payeurs des rentes. Je ſuis honteux d'être chez moi paix et aiſe, et d'avoir quelquefois vingt perſonnes à dîner, quand les trois quarts de l'Europe ſouffrent.

J'avais lu, dans un journal, que M. *Helvétius* a fait un livre ſur l'eſprit, comme un ſeigneur qui chaſſe ſur ſes terres; un livre très-bon, plein de littérature et de philoſophie, approuvé par un premier commis des affaires étrangères; et j'apprends aujourd'hui qu'on a condamné ce livre, et qu'il le déſavoue, comme un ouvrage dicté par le diable. Je voudrais bien lire ce livre, pour le condamner auſſi : tâchez de me le procurer. Vous voyez, ſans doute, quelquefois cet infernal *Helvétius;* demandez-lui ſon livre pour moi. Mais vous êtes un pareſſeux, un *perdigiorno;* vous n'en ferez rien. Je vous connais, allons, courage; remuez-vous un peu. Je ſuis auſſi pareſſeux que vous, et je viens de faire trois cents lieues. On dit que cela eſt fort ſain, cependant je ne m'en porte pas mieux : une de vos lettres me fera probablement beaucoup de bien. Je ſuis toujours tout ébaubi d'être venu à mon âge avec une

1758. santé si maudite. Vous qui êtes, à peu de chose près, mon contemporain, et qui êtes gras comme un moine, n'oubliez pas le plus maigre des suisses, qui vous aime de tout son cœur.

P. S. Qu'est-ce qu'un livre de *Jean-Jacques*, contre la comédie? *Jean-Jacques* est-il devenu père de l'Eglise?

LETTRE XXXIX.

A M. VERNES.

23 de septembre.

All that is, is right,

VOILA deux rois assassinés en deux ans, la moitié de l'Allemagne dévastée, quatre cents mille hommes massacrés, &c. &c. &c.

Quelques curieux disent que les révérends pères de la compagnie de *Jésus-Christ* ont empoisonné le roi d'Espagne, et prétendent en avoir des preuves; *ipsi viderint.* Tout le monde crie dans les rues à Paris: *mangeons du jésuite, mangeons du jésuite.* C'est dommage que ces paroles soient tirées d'un livre détestable qui semble supposer le péché originel et la chute de l'homme, que vous niez vous autres damnés de sociniens, qui niez aussi la chute d'*Adam*, la divinité du verbe, la procession du Saint-Esprit, et l'enfer.

Nous sommes un peu brouillés pour les odes,

cependant ma rapsodie sera à vos ordres; mais il faudra venir dîner quelque jour avec nous; car, tout soi-disant prêtre que vous êtes, et tout orthodoxe que je suis, je vous aime de tout mon cœur. 1758.

Gratias ago du journaliste anglais; c'est un bon vivant.

LETTRE XL.

A M. PILAVOINE, *à Surate.*

Aux Délices, près de Genève, le 25 de septembre.

JE suis très-flatté, Monsieur, que vous ayez bien voulu, au fond de l'Asie, vous souvenir d'un ancien camarade. Vous me faites trop d'honneur de me qualifier de *bourgeois de Genève*. Tout amoureux que je suis de ma liberté, cette maîtresse ne m'a pas assez tourné la tête pour me faire renoncer à ma patrie. D'ailleurs, il faut être huguenot pour être citoyen de Genève; et ce n'est pas un si beau titre, pour qu'on doive y sacrifier sa religion; cela est bon pour *Henri IV*, quand il s'agit du royaume de France, et peut-être pour un électeur de Saxe, quand il veut être roi de Pologne; mais il n'est pas permis aux particuliers d'imiter les rois.

Il est vrai qu'étant fort malade, je me suis mis entre les mains du plus grand médecin de l'Europe, monsieur *Tronchin*, qui réside à Genève; je lui dois la vie. J'ai acheté dans son voisinage, moitié sur le territoire de France, moitié sur celui de Genève, un

1758. domaine aſſez agréable, dans le plus bel aſpect de la nature. J'y loge ma famille, j'y reçois mes amis, j'y vis dans l'abondance et dans la liberté. J'imagine que vous en faites à peu-près autant à Surate, du moins je le ſouhaite.

Vous auriez bien dû, en m'écrivant de ſi loin, m'apprendre ſi vous êtes content de votre ſort, ſi vous avez une nombreuſe famille, ſi votre ſanté eſt toujours ferme. Nous ſommes à peu-près du même âge, et nous ne devons plus ſonger l'un et l'autre qu'à paſſer doucement le reſte de nos jours. Le climat où je ſuis n'eſt pas ſi beau que celui de Surate; les bords de l'Inde doivent être plus fertiles que ceux du lac Leman. Vous devez avoir des ananas, et je n'ai que des pêches; mais il faut que chacun faſſe ſon propre bonheur dans le climat où le ciel l'a placé.

Adieu, mon ancien camarade; je vous ſouhaite des jours longs et heureux, et ſuis de tout mon cœur, votre, &c.

LETTRE XLI.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 3 d'octobre.

Urbis amator, credule galle,

VOUS êtes donc tous fous avec votre bataille du 26. Le fait eſt que les Ruſſes ont perdu environ quinze mille hommes le 25, et n'avaient nulle envie de ſe battre le 26; que *Frédéric*, après les avoir vaincus, et les avoir mis hors d'état de pénétrer plus avant, a couru dégager ſon frère; qu'il a fait repaſſer les montagnes au comte de *Daun*, et qu'on eſt à peu-près au même état où l'on était avant cette funeſte guerre.

Maupertuis crèverait s'il ſavait que le roi ſon maître m'a écrit deux lettres depuis ſa bataille de Cuſtrin; mais je n'en ſuis ni énorgueilli, ni ſéduit.

Les deux couplets ſur le livre d'*Helvétius* ſont aſſez jolis; mais il me paraît qu'en général il y a beaucoup d'injuſtice et bien peu de philoſophie à taxer de matérialiſme l'opinion que les ſens ſont les ſeules portes des idées. L'apôtre de la raiſon, le ſage *Locke*, n'a pas dit autre choſe; et *Ariſtote* l'avait dit avant lui. Le gros de votre nation ne ſera jamais philoſophe, quelque peine qu'on prenne à l'inſtruire.

J'ai reçu les manuſcrits concernant la Ruſſie; ce ſont des anecdotes de médiſance, et, par conſéquent, cela n'entre pas dans mon plan.

1758. Pour *Jean-Jacques*, il a beau écrire contre la comédie, tout Genève y court en foule. La ville de *Calvin* devient la ville des plaisirs et de la tolérance. Il est vrai que je ne vais presque jamais à Genève; mais on vient chez moi, ou plutôt chez mes nièces: mon hermitage est charmant dans la belle saison.

Je vous suis très-obligé, mon cher et ancien ami, du livre (*) que vous me destinez. Le bruit qu'a fait ce livre m'a engagé à relire *Locke*. J'avoue qu'il est un peu diffus; mais il parlait à des esprits prévenus et ignorans, auxquels il fallait présenter la raison sous tous les aspects et sous toutes les formes. Je trouve que ce grand-homme n'a pas encore la réputation qu'il mérite. C'est le seul métaphysicien raisonnable que je connaisse; et, après lui, je mets *Hume*.

Bonsoir; il est vrai que je me suis amusé avec la Femme qui a raison; mais c'est pour notre troupe, et non pour la vôtre: *Scurror mihi, non populo*.

Madrass pris! quel conte! Il n'y a que des *la Bourdonnais* qui le prennent. Ils en ont été bien payés!

(*) De l'Esprit, par M. *Helvétius*.

LETTRE

LETTRE XLII.

1758.

A M. DE FORMONT.

MON cher philofophe, votre fouvenir m'enchante ; vous êtes un gros et gras épicurien de Paris, et moi un maigre épicurien du lac de Genève ; il eft bon que les frères fe donnent quelquefois figne de vie. Madame *du Deffant* eft plus philofophe que nous deux, puifqu'elle fupporte fi conftamment la privation de la vue, et qu'elle prend la vie en patience. Je m'intéreffe tendrement, non pas à fon bonheur, car ce fantôme n'exifte pas, mais à toutes les confolations dont elle jouit, à tous les agrémens de fon efprit, aux charmes de fa fociété délicieufe. Je voudrais bien en jouir, fans doute, de cette fociété délicieufe, j'entends de la vôtre et de la fienne ; mais allez vous faire... avec votre Paris ; je ne l'aime point, je ne l'ai jamais aimé. Je fuis cacochyme ; il me faut des jardins, il me faut une maifon agréable dont je ne forte guère, et où l'on vienne ; j'ai trouvé tout cela, j'ai trouvé les plaifirs de la ville et de la campagne réunis, et furtout la plus grande indépendance. Je ne connais pas d'état préférable au mien ; il y aurait de la folie à vouloir en changer. Je ne fais fi j'aurai cette folie ; mais, au moins, c'eft un mal dont je ne fuis pas attaqué à préfent, malgré toutes vos grâces. Je ne regrette ni Iphigénie en Crimée, ni Hypermneftre ; je crains feulement plus encore pour la perte des fonds publics, que pour celle des talens ; la compagnie des Indes, le commerce, la marine, me

paraiſſent encore plus en décadence que le bon goût;
1758. jamais on n'a tant fait de livres fur la guerre, et jamais nos armes n'ont été plus malheureuſes. J'ai trente volumes fur le commerce, et il dépérit. Ni les livres fur l'eſprit et fur la matière, ni les arrêts du conſeil fur ces livres, ne remédieront à tant de maux.

Que dites-vous de la défaite de mes Ruſſes? C'eſt bien pis qu'à Narva; tout eſt mort, ou bleſſé, ou pris. Il y a eu trois batailles conſécutives. Les Pruſſiens n'ont eu que trois mille hommes de tués; mais ils ont dix mille bleſſés au moins. Si le comte de *Daun* tombait fur eux dans ces circonſtances, peut-être ferait-il aux Pruſſiens ce que ceux-ci ont fait aux Ruſſes. Il y a une tragédie anglaiſe dans laquelle le ſouffleur vient annoncer à la fin que tous les acteurs de la pièce ont été tués; cette cruelle guerre pourra bien finir de même.

Nota qu'il n'eſt pas vrai qu'on ait battu trois fois les Ruſſes, comme on le dit; c'eſt bien aſſez d'une.

Préſentez, je vous en prie, mes très-tendres reſpects à madame *du Deffant;* et ſouvenez-vous quelquefois du vieux ſuiſſe *Voltaire* qui vous aimera toujours.

LETTRE XLIII. 1758.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 4 d'octobre.

QUE les Ruſſes ſoient battus, mon cher et ancien ami, que Louisbourg ſoit pris, qu'*Helvétius* ait demandé pardon de ſon livre, qu'on débite à Paris de fauſſes nouvelles et de mauvais vers, que le parlement de Paris ait fait pendre un huiſſier pour avoir dit des ſottiſes, ce n'eſt pas ce dont je m'inquiète; mais M. *A.... de L.....*, et quatre années qu'il me doit, font le grave ſujet de ma lettre. Peut-être M. *A....* me croit-il mort; peut-être l'eſt-il lui-même. S'il eſt en vie, où eſt-il? s'il eſt mort, où ſont ſes héritiers? Dans l'un et l'autre cas, à qui dois-je m'adreſſer pour vivre?

Pardonnez, mon ancien ami, à tant de queſtions. Je me trouve un peu embarraſſé; j'ai eſſuyé coup ſur coup plus d'une banqueroute. Notre ami *Horace* dit tranquillement:

Det vitam, det opes, animum æquum mî ipſe parabo.

Vraiment, je le crois bien. Voilà un grand effort! Il n'avait pas affaire à la famille de *Samuel Bernard* et à M. *A.... de L.....* Ce petit babouin crut faire un bon marché avec moi, parce que j'étais fluet et maigre; *vivimus tamen*, et peut-être *A.... occidit* dans ſon marquiſat.

1758. Qu'il ſoit mort ou vivant, il me ſemble que j'ai beſoin d'un honnête procureur normand. En connaîtriez-vous quelqu'un dont je puſſe employer la proſe?

Mais vous, que faites-vous dans votre jolie terre de Launay? Bâtiſſez-vous? plantez-vous? avez-vous la faibleſſe de regretter Paris? ne mépriſez-vous pas la frivolité qui eſt l'ame de cette grande ville? Vous n'êtes pas de ceux qui ont beſoin qu'on leur diſe:

Omitte mirari beatæ
Fumum et opes ſtrepitumque Romæ.

Cependant, on dit que vous êtes encore à Paris; j'adreſſe ma lettre rue Saint-Pierre, pour vous être renvoyée à Launay, ſi vous avez le bonheur d'y être. Adieu, je vous embraſſe.

Niſi quod non ſimul eſſem, cætera lætus.

LETTRE XLIV.

A M. THIRIOT.

18 d'octobre.

M. *Helvétius* m'a envoyé ſon Eſprit, mon ancien ami; ainſi vous voilà délivré du ſoin de me le faire parvenir: je ne veux pas avoir double eſprit comme *Eliſée.* Je ſuis peu au fait des cabales de votre Paris et de votre Verſailles; j'ignore ce qui a excité un ſi grand ſoulèvement contre un philoſophe eſtimable qui (à l'exemple de St *Matthieu*) a quitté la finance

pour suivre la vérité. Il ne s'agit, dans son livre, que de ces pauvres et inutiles vérités philosophiques, qui 1758.
ne font tort à personne, qui sont lues par très-peu de gens, et jugées par un plus petit nombre encore en connaissance de cause. Il y a tel homme dont la simple signature, mise au bas d'une pancarte mal écrite, fait plus de mal à une province que tous les livres des philosophes n'en pourront jamais causer; cependant ce sont ces philosophes, incapables de nuire, qu'on persécute.

Je ne suis pas de son avis en bien des choses, il s'en faut beaucoup; et, s'il m'avait consulté, je lui aurais conseillé de faire son livre autrement; mais, tel qu'il est, il y a beaucoup de bon, et je n'y vois rien de dangereux: on dira peut-être que j'ai les yeux gâtés.

Il faut qu'*Helvétius* ait quelques ennemis secrets qui aient dénoncé son livre aux sots, et qui aient animé les fanatiques. Dites-moi donc ce qui lui a attiré un tel orage; il y a cent choses beaucoup plus fortes dans l'Esprit des lois, et surtout dans les Lettres persanes. Le proverbe est donc bien vrai, qu'il n'y a qu'heur et malheur en ce monde.

Au lieu de me faire avoir cet Esprit, pourriez-vous avoir la charité de m'indiquer quelque bon Atlas nouveau, bien fait, bien net, où mes vieux yeux vissent commodément le théâtre de la guerre et des misères humaines. Je n'ai que d'anciennes cartes de géographie; c'est peut-être le seul art dans lequel les derniers ouvrages sont toujours les meilleurs. Il n'en est pas de même, à ce que je vois, des pièces de théâtre, des romans, des vers, des ouvrages de morale, &c.

1758. Je dicte ce rogaton, mon cher ami, parce que je ſuis un peu malade aujourd'hui ; mais j'ai toujours aſſez de force pour vous aſſurer de ma main que je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE XLV.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 10 de novembre.

MON affaire avec le marquis *A....* eſt fort ſérieuſe, mon cher et ancien ami ; mais vous l'avez rendue ſi plaiſante par votre aimable lettre, que je ne peux plus m'affliger. Le *conſtat de cadavere* me fait encore pouffer de rire. Je crois ce puant marquis bien en colère que je vive encore, et que j'aye douté de ſon exiſtence. Ce petit gnome ne vous a donc pas répondu ; je le ferai *eſter à droit*, de pardieu, fût-ce dans Argentan en Baſſe-Normandie. Je vous ſuis doublement obligé de vos bons conſeils et de vos bonnes plaiſanteries.

Je vois qu'il n'eſt pas aiſé de trouver un procureur honnête homme, encore moins un marquis qui paye ſes dettes. Cet *A....* doit être furieuſement grand ſeigneur ; car, non-ſeulement il ne paye point ſes créanciers, mais il ne daigne pas leur faire civilité. Cet *A....* n'eſt point du tout poli.

Vous allez donc à Paris, mon cher ami, chercher le plaiſir, et ne le point trouver ; jouir de la ville, et ne l'aimer ni ne l'eſtimer, et y attendre le moment

de retourner à votre charmante terre. Pour moi, j'ai renoncé aux villes ; j'ai acheté une affez bonne terre à deux lieues de mes Délices, je ne voyage que de l'une à l'autre ; et, fi j'entreprenais de plus grandes courfes, ce ne ferait que pour vous. 1758.

Le roi de Pruffe m'écrit fouvent qu'il voudrait être à ma place : je le crois bien ; la vie des philofophes eft bien au-deffus de celle des rois. Le maréchal de *Daun* et le greffier de l'empire inftrumentent toujours contre *Frédéric.* Les uns le vantent, les autres l'abhorrent ; il n'a qu'un plaifir, c'eft de faire parler de lui. J'ai cru autrefois que ce plaifir était quelque chofe, mais je m'aperçois que c'eft une fottife ; il n'y a de bon que de vivre tranquille dans le fein de l'amitié. Je vous embraffe de tout mon cœur ; madame *Denis* en fait autant.

LETTRE XLVI.

A M. DIDEROT, *à Paris.*

Aux Délices, 16 de novembre.

Je vous remercie du fond de mon cœur, Monfieur, de votre attention et de votre nouvel ouvrage (*). Il y a des chofes tendres, vertueufes, et d'un goût nouveau, comme dans tout ce que vous faites ; mais permettez-moi de vous dire que je fuis affligé de vous voir faire des pièces de théâtre qu'on ne met point

(*) Le Père de famille, imprimé en 1758, et repréfenté en 1761.

au théâtre, autant que je suis fâché que *Rousseau*
1758. écrive contre la comédie, après avoir fait des comédies.

J'attends avec impatience votre nouveau tome de l'Encyclopédie : je m'intéresse bien vivement à ce grand ouvrage et à son auteur; vous méritiez d'avoir été mieux secondé. J'aurai la hardiesse de vouloir que l'article *Idolâtrie* soit de moi, s'il a passé; et j'aurais désiré que d'autres articles importans eussent été écrits avec la même passion pour la vérité. Nous étions indignés, l'autre jour, au mot *Enfer*, de lire que *Moïse* en a parlé : une fausseté si évidente révolte.

Vingt articles de métaphysique, et en particulier celui d'*Ame*, sont traités d'une manière qui doit bien déplaire à votre cœur naïf et à votre esprit juste. Je me flatte que vous ne souffrirez plus des articles tels que celui de *Femme*, de *Fat*, &c., ni tant de vaines déclamations, ni tant de puérilités et de lieux communs sans principes, sans définitions, sans instructions. Jugez, à ma franchise, de l'intérêt que votre grande entreprise m'a inspiré.

Je n'ai pu, malgré cet intérêt, travailler beaucoup à votre nouveau tome. J'ai acheté, à deux lieues de mes Délices, une terre encore plus retirée, où je compte finir mes jours dans la tranquillité, mais où je me vois obligé de me donner beaucoup de soins les premières années. Ces soins sont amusans, et les travaux de la campagne me paraissent tenir à la philosophie : les bonnes expériences de physique sont celles de la culture de la terre. Dans cet heureux oubli d'un monde pervers et frivole, j'interromprai mes travaux avec joie, quand vous me demanderez

des articles intéreſſans dont d'autres perſonnes ne ſe ſeront point chargées. 1758.

Adieu, Monſieur; honorez de quelque amitié un homme qui vous eſt attaché comme il voudrait que tous les philoſophes le fuſſent, et qui eſt extrêmement ſenſible à tous vos talens.

LETTRE XLVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Ferney, le 25 de novembre, mais écrivez toujours aux Délices.

VOTRE amitié pour moi a donc la malice, mon cher ami, de tarabuſter le marquis *A*.... et de lui faire ſentir que quelquefois les plus grands ſeigneurs ne laiſſent pas d'être obligés de payer leurs dettes, malgré les grands ſervices qu'ils rendent à l'Etat. Il ne veut pas m'écrire; vous verrez qu'il s'eſt rouillé en province. Cependant un bas-normand peut hardiment écrire à un ſuiſſe. Le petit bon homme de marquis veut donc me donner une aſſignation ſur ſon tréſor royal, et, de quatre années, m'en payer une à cauſe des dépenſes qu'il fait à la guerre! Je ferai ſignifier à monſeigneur que je ne l'entends pas ainſi, et que, lui ayant joué le tour de vivre juſqu'à la fin de cette préſente année, je veux être payé de mon *dû* ou *deu*. On écrivait autrefois *deu* ou *dub*, parce que dû eſt toujours *dubium ;* mais *dû*, ou *deu*, ou *dub*, il faut qu'il paye; et, point d'argent, point de ſuiſſe. Et M. le ſurintendant *le Doux* aura beau faire, je

1758. ferai brèche à son trésor : car je bâtis une terre, non pas un marquisat comme Lamotte, non un palais comme le palais d'*A....*, mais une maison commode et rustique, où j'entre, il est vrai, par deux tours entre lesquelles il ne tient qu'à moi d'avoir un pont-levis, car j'ai des mâchicoulis et des meurtrières; et mes vassaux feront la guerre à *la Motte-A.... Licet miscere seria jocis*, mais il ne faut pas abandonner le demeurant; *rem suam deserere turpissimum est*, dit *Cicéron.*

Le fait est que j'ai acheté, à une lieue des Délices, une terre qui donne beaucoup de foin, de blé, de paille et d'avoine; et je suis à présent

Rusticus ab normis sapiens crassâque Minervâ.

J'ai des chênes droits comme des pins, qui touchent le ciel, et qui rendraient grand service à notre marine, si nous en avions une. Ma seigneurie a d'aussi beaux droits que Lamotte; et nous verrons, quand nous nous battrons, qui l'emportera.

Nunc itaque et versus et cætera ludicra pono.

Je sème avec le semoir; je fais des expériences de physique sur notre mère commune; mais j'ai bien de la peine à réduire madame *Denis* au rôle de *Cérès*, de *Pomone* et de *Flore;* elle aimerait mieux, je crois, être *Thalie* à Paris; et moi, non : je suis idolâtre de la campagne, même en hiver. Allez à Paris, allez, vous qui ne pouvez encore vous défaire de vos passions.

Urbis amatorem fuscum salvere jubemus
Ruris amatores.

L'ami des hommes, ce M. de *Mirabeau*, qui parle, qui parle, qui parle, qui décide, qui tranche, qui aime tant le gouvernement féodal, qui fait tant d'écarts, qui se belouse si souvent; ce prétendu ami du genre-humain, n'est mon fait que quand il dit: Aimez l'agriculture. Je rends grâce à DIEU, et non à ce *Mirabeau*, qui m'a donné cette dernière passion. Eh bien, quittez donc votre aimable Launay pour Paris; mais retournez à Launay, et regrettez, comme moi, que Launay soit si loin de Ferney. Ecrivez-nous quand vous serez à Paris; parlez-nous des sottises que vous y aurez vues, et aimez toujours vos deux amis du lac de Genève, qui vous aiment de tout leur cœur. 1758.

LETTRE XLVIII.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices, 4 de décembre.

MONSIEUR,

BENEDETTO sia il cielo che v'a ispirato il gusto del più divino trastullo, che e i valenti uomini e le virtuose donne possano godere, quando sono più di due insieme.

Vous vous adressez tout juste à un homme qui ne rougit point à son âge de jouer encore la comédie avec ses amis. Nous avons à Lausane un très-joli théâtre; j'en fais bâtir un à une terre que j'ai en France, à quelques lieues de la campagne où je suis à présent.

1758. Les femmes se mettent comme elles veulent, sans beaucoup de dépense, surtout point de cornettes; un petit diadème de perles fausses, quelques rubans, des boucles ou un petit bonnet. Une femme, quand elle est jolie, est mieux coiffée pour un écu, qu'une laide pour mille pistoles.

Questo sia detto per i viventi; vengo adesso ai morti. Quand j'ai fait jouer Sémiramis, j'ai fait placer l'ombre dans un coin, au fond du théâtre; elle montait par une estrade sans qu'on la vît monter; elle était entourée d'une gaze noire: tout dépend de la manière dont sont placées les lumières. Cela fait un effet terrible, quand tout est bien disposé; car

Segniùs irritant animos demissa per aurem,
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus....

Vous me demandez, Monsieur, si on doit entendre, au premier acte, les gémissemens de l'ombre de *Ninus*; je vous répondrai que, sans doute, on les entendrait sur un théâtre grec ou romain; mais je n'ai pas osé le risquer sur la scène de Paris, qui est plus remplie de petits-maîtres français à talons rouges, que de héros antiques: je ne conseillerais pas non plus qu'on hasardât cette nouveauté sur un petit théâtre resserré, qui ne laisse pas de place à l'illusion.

Le grand-prêtre *Oroès* ne donne point l'épée de *Ninus* à *Arsace* dans le premier acte; il la lui donne dans le quatrième: je sauvai à l'acteur l'embarras de ceindre une épée et d'ôter la sienne, en le fesant venir sans épée sur le théâtre.

Le tonnerre est aisément imité par le bruit d'une

ou deux roues dentelées qu'on fait mouvoir derrière la fcène fur des planches; les éclairs fe forment avec un peu d'orcanfon. 1758.

Voilà, Monfieur, tout ce que je peux répondre aux queftions que vous avez bien voulu me faire; mais je ne pourrai jamais répondre dignement à l'honneur que je reçois de vous, ni vous exprimer affez les fentimens que je vous dois.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XLIX.

A M. THIRIOT.

A Ferney, 6 de décembre.

Ce Ferney dont je vous écris, mon ancien ami, eft une terre au bord de ce lac que je ne puis abandonner; c'eft le fupplément des Délices. *Ex nitido fit ruflicus.* Mais, au milieu de vingt maçons qui me rebâtiffent un château, et parmi les laboureurs à qui je donne de nouvelles charrues à femoir, je n'oublie point mon Atlas. Je veux avoir la terre entière préfente à mes yeux dans ma petite retraite; et, tandis que je me promène des Délices à Ferney et à Laufane, je veux que mes yeux fe promènent fur la Luface et fur la Bohème, fur Louisbourg et fur Pondichéri. *Di grazia*, amufez-vous à me faire un bel Atlas, bien complet, bien relié; ayez la bonté de me l'envoyer, par le carroffe de Lyon, à mon ami *Tronchin*, non pas *Tronchin* l'inoculateur, mais *Tronchin* le banquier, qui m'eft auffi utile que l'autre. Madame de

1758. *Fontaine* vous payera les débourfés que vous aurez eu la bonté de faire. Vous aimez les livres et vos amis; ainfi je compte vous fervir à votre goût, en vous fefant exercer votre double métier d'obliger et de bouquiner. Je fuis un peu mécontent des bouquins nouveaux; mais je me confole *cum veterum libris*. Dites de moi : *Felix nimiùm, fua nam bona novit.* Quelle nouvelle fottife avez-vous dans votre pays? *Interim, vale.*

LETTRE L.

A M. L'EVEQUE D'ANNECY.

15 de décembre.

MONSEIGNEUR,

Le curé d'un petit village nommé Moëns, voifin de ma terre, a fufcité un procès à mes vaffaux de Ferney, et ayant fouvent quitté fa cure pour aller folliciter à Dijon, il a accablé aifément des cultivateurs uniquement occupés du travail qui foutient leur vie. Il leur a fait pour quinze cents livres de frais, pendant qu'ils labouraient leurs champs, et a eu la cruauté de compter, parmi fes frais de juftice, les voyages qu'il a faits pour les ruiner. Vous favez mieux que moi, Monfeigneur, combien, dès les premiers temps de l'Eglife, les faints pères fe font élevés contre les miniftres facrés qui emploient aux affaires temporelles le temps deftiné aux autels. Mais

ſi on leur avait dit : Un prêtre eſt venu avec des ſergens rançonner de pauvres familles, les forcer de vendre le ſeul pré qui nourrit tous leurs beſtiaux, et ôter le lait à leurs enfans, qu'auraient dit les *Jérôme*, les *Irénée*, les *Auguſtin*? Voilà, Monſeigneur, ce que le curé de Moëns eſt venu faire à la porte de mon château, ſans daigner même me venir parler : je lui ai envoyé dire que j'offrais de payer la plus grande partie de ce qu'il exige de mes communes, et il a répondu que cela ne le ſatisfeſait pas. Vous gémiſſez, ſans doute, que des exemples ſi odieux ſoient donnés par des paſteurs catholiques, tandis qu'il n'y a pas un ſeul exemple qu'un paſteur proteſtant ait été en procès avec ſes paroiſſiens. Il eſt humiliant pour nous, il le faut avouer, de voir dans les villages du territoire de Genève des paſteurs hérétiques qui ſont au rang des plus ſavans hommes de l'Europe, qui poſsèdent les langues orientales, qui prêchent dans la leur avec éloquence, et qui, loin de pourſuivre leurs paroiſſiens pour un arpent de ſeigle ou de vigne, ſont leurs conſolateurs et leurs pères : c'eſt une des raiſons qui ont dépeuplé le canton que j'habite. Deux de mes jardiniers ont quitté, l'année précédente, notre religion, pour embraſſer la proteſtante; le village de Roſières avait trente-deux maiſons, et n'en a plus qu'une ; les villages de Magni et de Boiſi, ne ſont plus que des déſerts; Ferney eſt réduit à cinq familles, ayant droit de commune; et ce ſont ces cinq pauvres familles qu'un curé veut forcer d'abandonner leurs demeures pour aller chercher, ſur le territoire de la floriſſante Genève, le pain qu'on leur diſpute dans les chaumières de leurs pères.

1758.

1758. Je conjure votre zèle paternel, votre humanité, votre religion, non pas d'engager le curé de Moëns à se relâcher des droits que la chicane lui a donnés, cela est impossible; mais à ne pas user d'un droit si peu chrétien dans toute sa rigueur, à donner les délais que donnerait le procureur le plus insatiable, à se contenter de ma promesse que j'exécuterai aussitôt que mes malheureux vassaux auront rempli une formalité de justice préalable et nécessaire. J'attends de vous cette grâce, ou plutôt cette justice.

Je suis, &c.

LETTRE LI.

A M. HELVETIUS.

17 de décembre.

Vos vers semblent écrits par la main d'Apollon,
Vous n'en aurez pour fruit que ma reconnaissance.
Votre livre est dicté par la saine raison :
Partez vîte, et quittez la France.

J'aurais pourtant, Monsieur, quelques petits reproches à vous faire; mais le plus sensible, et qu'on vous a déjà fait sans doute, c'est d'avoir mis l'amitié parmi les vilaines passions : elle n'était pas faite pour si mauvaise compagnie. Je suis plus affligé qu'un autre de votre tort. L'amitié, qui m'a accompagné au pied des Alpes, fait tout mon bonheur; et je désire passionnément la vôtre. Je vous avoue que le sort de votre livre dégoûte d'en faire. Je m'en tiens actuellement à être seigneur de paroisse, laboureur,

maçon

maçon et jardinier ; cela ne fait point d'ennemis. Les poëmes épiques, les tragédies et les livres philosophiques rendent trop malheureux. Je vous embrasse ; je vous aime de même, et je présente mes respects à la digne épouse d'un philosophe aimable. 1758.

LETTRE LII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 19 de décembre.

MON cher ange, vous étendez les deux bouts de vos ailes sur tous mes intérêts. Vous voulez que je vous voye et qu'Oreste réussisse ; ce seraient-là deux résurrections dont la première me serait bien plus chère que l'autre. Je suis un peu *Lazare* dans mon tombeau des Alpes. Je vous ai envoyé mon visage de *Lazare*, il y a un an ; et si vous tardez à le faire placer à l'académie, sous la face grasse de *Babet*, bientôt je n'en aurai plus du tout à vous offrir. Je deviens plus que jamais pomme tapée. Ne comptez jamais de ma part sur un visage, mais sur le cœur le plus tendre, toujours vif, toujours neuf, toujours plein de vous.

Oui, sans doute, la scène de l'urne est très-changée et très-grecque ; et, croyez-moi, les Français, tout français qu'ils sont, y reviendront comme les Italiens et les Anglais. Ce n'est qu'à la longue que les suffrages se réunissent sur certains ouvrages et sur certaines gens.

Il n'y avait, à mon sens, autre chose à reprendre

1758. que l'inftinct trop violent de la nature, dans la fcène de la reconnaiffance, et pour rendre cet inftinct plus vraifemblable et plus attendriffant, il n'y a qu'un vers à changer. *Electre* dit :

D'où vient qu'il s'attendrit ? je l'entends qui foupire.

Voici ce qu'il faut mettre à la place :

ORESTE.

O malheureufe Electre !

ELECTRE.

Il me nomme, il foupire !
Les remords en ces lieux ont-ils donc quelque empire ? &c.

A l'égard de la fin, plus j'y penfe plus je crois qu'il faut la laiffer comme elle eft ; et je fuis très-perfuadé, étant hors de l'ivreffe de la compofition, de l'amour propre et de la guerre du parterre, que cette pièce bien jouée ferait reçue comme Sémiramis, qui manqua d'abord fon coup, et qui fait aujourd'hui fon effet. Ce ferait une confolation pour moi, et de la gloire pour vous, fi vous forciez le public à être jufte.

Pour Fanime, il y a long-temps que j'y ai donné les coups de pinceau que vous vouliez, et je vous l'enverrais fur le champ, fi vous me promettiez que les comédiens n'auraient pas l'infolence d'y rien changer. Ils furent fur le point de faire tomber l'Orphelin de la Chine, en retranchant une fcène néceffaire qu'ils ont été obligés de remettre. Ils allèrent jufqu'à donner à un confident un nom qui

eſt hébreu ; vous ſentez combien cela irrite et décourage. La Femme qui a raiſon eſt dans le même cas ; mais je vous avoue que j'aime mieux cent fois labourer mes terres, comme je fais, que de me voir expoſé à l'humiliation d'être corrigé et gâté par des comédiens. 1758.

Quand je parle de labourer la terre, je parle très à la lettre. Je me ſers du nouveau ſemoir avec ſuccès, et je force notre mère commune à donner moitié plus qu'elle ne donnait. Vous ſouvenez-vous que, quand je me fis ſuiſſe, le préſident de *Broſſes* vous parla de me loger dans un château qu'il a entre la France et Genève. Son château était une maſure faite pour des hiboux ; un comté, mais à faire rire ; un jardin, mais où il n'y avait que des colimaçons et des taupes ; des vignes ſans raiſin, des campagnes ſans blé, et des étables ſans vaches. Il y a de tout actuellement, parce que j'ai acheté ſon pauvre comté par bail emphytéotique, ce qui, joint à Ferney, compoſe une grande étendue de pays qu'on peut rendre aiſément fertile et agréable. Ces deux terres touchent preſque à mes Délices. Je me ſuis fait un aſſez joli royaume dans une république. Je quitterai mon royaume pour venir vous embraſſer, mon cher et reſpectable ami ; mais je ne le quitterais pas aſſurément pour aucun autre avantage, quel qu'il pût être.

Ne penſez-vous pas que, vu le temps qui court, il vaut mieux avoir de beaux blés, des vignes, des bois, des taureaux et des vaches ; et lire les Géorgiques, que d'avoir des billets de la quatrième loterie, des annuités premières et ſecondes, des billets ſur les fermes, et même des comptes à faire à Cadix?

qu'en dites-vous? *Et de Babeta, quid? et quid de rege*
1758. *hispano?* et des nouvelles destructions qu'on nous promet pour l'année prochaine?

Prenez du lait, Madame; engraissez, dormez, et que tous les anges se portent bien.

Je fais tout ce que M. le comte de *la Marche* exige, j'écrirai à *Monin.* J'écris en droiture à 545, qui a daigné m'écrire. Je vous remercie tendrement.

LETTRE LIII.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF, *à Moscou.*

24 de décembre.

MONSIEUR,

J'EUS l'honneur de vous écrire, il y a quatre ou cinq jours; j'ai reçu le 21 de décembre la lettre dont vous m'honorez du 23 d'octobre, et je ne sais à quoi attribuer un si long retardement. Je vous réitère mes prières, et je vous fais mes très-humbles remercîmens sur vos nouveaux mémoires; vous les intitulez: Réponses à mes objections; permettez-moi d'abord de dire à votre excellence que je n'ai jamais d'objections à faire aux instructions qu'elle veut bien me donner; que je fais simplement des questions, et que je demande des éclaircissemens à l'homme du monde qui me paraît le plus savant dans l'histoire,

Nous ne fommes encore qu'à l'avenue du grand palais que vous voulez bâtir par mes mains, et dont vous me tracez l'ordonnance. Il y a, dans cette avenue, quelques terres incultes, quelques déferts qu'il faut paffer vîte. Il eft moins queftion de favoir d'où vient le mot de *tfar*, que de faire voir que *Pierre I* a été le plus grand des tfars. Je me garderai bien de mettre en queftion fi le blé de la Livonie vaut mieux que celui de la Carélie; j'obferverai feulement ici, Monfieur, que l'agriculture a été très-négligée dans toute l'Europe jufqu'à nos jours. 1758.

L'Angleterre, dont vous me parlez, eft un des pays les plus fertiles en blé; cependant ce n'eft que depuis quelques années que les Anglais ont fu en faire un objet de commerce immenfe. La nouvelle charrue et le femoir font d'une utilité qui femble devoir déformais prévenir toutes les difettes. J'en ai vu beaucoup d'expériences, et je m'en fers avec fuccès dans deux de mes terres en France, dans le voifinage de Genève. Vous voyez par là que les arts ne fe perfectionnent qu'à la longue; et je vois auffi quelles obligations votre empire doit avoir à *Pierre le grand*, qui lui a donné plufieurs arts, et qui en a perfectionné quelques-uns.

Je me fervirai du mot de *ruffien*, fi vous le voulez, mais je vous fupplie de confidérer qu'il reffemble trop à *pruffien*, et qu'il en paraît un diminutif: ce qui ne s'accorde pas avec la dignité de votre empire. Les Pruffiens s'appelaient autrefois *Boruffes*, comme vous le favez, et, par cette dénomination, ils paraif faient fubordonnés aux *Ruffes*. Le mot de ruffes a d'ailleurs quelque chofe de plus ferme, de plus noble,

1758. de plus original que celui de ruſſien ; ajoutez que ruſſien reſſemble trop à un terme très-déſagréable dans notre langue, qui eſt celui de ruffien, et la plupart de nos dames prononçant les *ſſ* comme les *ff*, il en réſulte une équivoque indécente qu'il faut éviter.

Après toutes ces repréſentations, j'en paſſerai par ce que vous voudrez ; mais le grand point, Monſieur, l'objet important et indiſpenſable devant lequel preſque tous les autres diſparaiſſent, eſt le détail de tout ce qu'a fait *Pierre le grand* d'utile et d'héroïque. Vous ne pouvez me donner trop d'inſtructions ſur le bien qu'il a fait au genre-humain. La plupart des gens de lettres de l'Europe me reprochent déjà que je vais faire un panégyrique, et jouer le rôle d'un flatteur ; il faut leur fermer la bouche en leur feſant voir que je n'écris que des vérités utiles aux hommes.

J'eſpère auſſi, Monſieur, que vous voudrez bien me faire parvenir des mémoires fidelles ſur les guerres entrepriſes par *Pierre I*, ſur ſes belles actions, ſur celles de vos compatriotes ; en un mot, ſur tout ce qui peut contribuer à la gloire de l'empire et à la vôtre.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE LIV.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, 24 de décembre.

Vous vous trompez, mon ancien ami, j'ai quatre pattes au lieu de deux, un pied à Lausane, dans une très-belle maison pour l'hiver, un pied aux Délices près de Genève, où la bonne compagnie vient me voir; voilà pour les pieds de devant : ceux de derrière sont à Ferney et dans le comté de Tourney que j'ai acheté par bail emphytéotique, du président de *Brosses*.

M. *Crommelin* se trompe beaucoup davantage sur tous les points. La terre de Ferney est aussi bonne qu'elle a été négligée; j'y bâtis un assez beau château; j'ai chez moi la pierre et le bois; le marbre me vient par le lac de Genève. Je me suis fait, dans le plus joli pays de la terre, trois domaines qui se touchent. J'ai arrondi tout d'un coup la terre de Ferney par des acquisitions utiles. Le tout monte à la valeur de plus de dix mille livres de rente, et m'en épargne plus de vingt, puisque ces trois terres défrayent presque une maison où j'ai plus de trente personnes, et plus de douze chevaux à nourrir.

Nave ferar parvâ an magnâ ferar unus et idem.

Je vivrais très-bien comme vous, mon ancien ami, avec cent écus par mois; mais madame *Denis*,

1758. l'héroïne de l'amitié, et la victime de Francfort, mérite des palais, des cuisiniers, des équipages, grande chère et beau feu. Vous faites très-sagement d'appuyer votre philosophie de deux cents écus de rente de plus.

Imbecilla volet tractari mollior ætas.

Et il vous faut:

Mundus victus non deficiente crumenâ.

Nous serons plus heureux, vous et moi, dans notre sphère, que des ministres exilés, peut-être même que des ministres en place. Jouissez de votre doux loisir, moi je jouirai de mes très-douces occupations, de mes charrues à semoir, de mes taureaux, de mes vaches.

Hanc vitam in terris Saturnus agebat.

Quel fracas pour le livre de M. *Helvétius!* voilà bien du bruit pour une omelette! quelle pitié! quel mal peut faire un livre lu par quelques philosophes? J'aurais pu me plaindre de ce livre, et je sais à qui je dois certaine affectation de me mettre à côté de certaines gens; mais je ne me plains que de la manière dont l'auteur traite l'amitié, la plus consolante de toutes les vertus.

Envoyez-moi, je vous prie, cette abominable justification de la Saint-Barthelemi; j'ai acheté un ours, je mettrai ce livre dans sa cage. Quoi, on persécute M. *Helvétius*, et on souffre des monstres!

Je ne connais point *Jeanne*, je ne fais ce que c'est; mais je me prépare à mettre en ordre les matériaux qu'on m'envoie de Russie, pour bâtir le monument de *Pierre* le créateur, et j'aime encore mieux bâtir mon château. Je vous remercie tendrement des cartes de ce malheureux univers. 1758.

Tuus V.

LETTRE LV.

A M. SAURIN,

DE L'ACADEMIE FRANÇAISE.

Aux Délices, 27 de décembre.

Ah! ah! vous êtes donc de notre tripot, et vous faites de beaux vers, monsieur le philosophe? je vous en félicite, et vous en remercie. Les prêtres d'*Isis* n'ont pas beau jeu avec vous; l'archevêque de Memphis vous lâchera un mandement, et les jésuites de Tanis vous demanderont une rétractation. Quelle est donc cette *Adelle* dont vous parlez? est-ce qu'il y a eu une *Adelle*?

Dites-moi, je vous prie, ce que devient monsieur *Helvétius*. J'aurais un peu à me plaindre de son livre, si j'avais plus d'amour propre que d'amitié. Je suis indigné de la persécution qu'il éprouve.

Non-seulement l'article en question est imprimé dans la seconde édition des *Crammer*, mais il a excité la bile des vieux pasteurs de Lausane. Un prêtre, plus prêtre que ceux de Memphis, a écrit un libelle

1758. à cette occaſion : les miniſtres ſe ſont aſſemblés; ils ont cenſuré les trois bons et honnêtes paſteurs que j'avais fait ſigner en votre faveur. Je les ai tous fait taire. Les avoyers de Berne ont fait ſentir leur indignation à l'auteur du libelle contre la mémoire de votre illuſtre père, et nous ſommes demeurés, votre honneur et moi, maîtres du champ de bataille. Au reſte, je ſuis devenu laboureur, vigneron et berger; cela vaut cent fois mieux que d'être à Paris homme de lettres.

Je vous embraſſe du fond de mon tombeau et de mon bonheur.

LETTRE LVI.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 27 de décembre.

J'APPRENDS, Madame, que votre ami et votre philoſophe *Formont* a quitté ce vilain monde. Je ne le plains pas; je vous plains d'être privée d'une conſolation qui vous était néceſſaire. Vous ne manquerez jamais d'amis, à moins que vous ne deveniez muette; mais les anciens amis ſont les ſeuls qui tiennent au fond de notre être, les autres ne les remplacent qu'à moitié.

Je ne vous écris preſque jamais, Madame, parce que je ſuis mort et enterré entre les Alpes et le

mont Jura; mais, du fond de mon tombeau, je m'intéreſſe à vous, comme ſi je vous voyais tous les jours. Je m'aperçois bien qu'il n'y a que les morts d'heureux. 1758.

J'entends parler quelquefois des révolutions de la cour, et de tant de miniſtres qui paſſent en revue rapidement, comme dans une lanterne magique. Mille murmures viennent juſqu'à moi, et me confirment dans l'idée que le repos eſt le vrai bien, et que la campagne eſt le vrai ſéjour de l'homme.

Le roi de Pruſſe me mande quelquefois que je ſuis plus heureux que lui; il a vraiment grande raiſon; c'eſt même la ſeule manière dont j'ai voulu me venger de ſon procédé avec ma nièce et avec moi. La douceur de ma retraite, Madame, ſera augmentée, en recevant une lettre que vous aurez dictée; vous m'apprendrez ſi vous daignez toujours vous ſouvenir d'un des plus anciens ſerviteurs qui vous reſtent.

Vous voyez, ſans doute, ſouvent M. le préſident *Hénault;* l'eſtime véritable et tendre que j'ai toujours eue pour lui, me fait ſouhaiter paſſionnément qu'il ne m'oublie pas.

Je ne vous reverrai jamais, Madame; j'ai acheté des terres conſidérables autour de ma retraite; j'ai agrandi mon ſépulcre. Vivez auſſi heureuſement qu'il eſt poſſible; ayez la bonté de m'en dire des nouvelles. Vous êtes-vous fait lire le Père de famille? cela n'eſt-il pas bien comique? Par ma foi, notre ſiècle eſt un pauvre ſiècle auprès de celui de *Louis XIV;* mille raiſonneurs, et pas un ſeul homme de génie; plus de grâces, plus de gaieté; la diſette d'hommes

1758. en tout genre fait pitié; la France fubfiftera, mais fa gloire, mais fon bonheur, fon ancienne fupériorité...... qu'eft-ce que tout cela deviendra?

Digérez, Madame, converfez, prenez patience, et recevez, avec votre ancienne amitié, les affurances tendres et refpectueufes de l'attachement du fuiffe *V.*

LETTRE LVII.

A M. VERNES.

Le......

J'AI lu enfin Candide: il faut avoir perdu le fens pour m'attribuer cette coïonnerie; j'ai, Dieu merci, de meilleures occupations. Si je pouvais excufer jamais l'inquifition, je pardonnerais aux inquifiteurs du Portugal d'avoir pendu le raifonneur *Panglofs* pour avoir foutenu l'optimifme. En effet, cet optimifme détruit vifiblement les fondemens de notre fainte religion; il mène à la fatalité; il fait regarder la chute de l'homme comme une fable, et la malédiction prononcée par DIEU même contre la terre, comme vaine. C'eft le fentiment de toutes les perfonnes religieufes et inftruites; elles regardent l'optimifme comme une impiété affreufe.

Pour moi, qui fuis plus modéré, je ferais grâce à cet optimifme, pourvu que ceux qui foutiennent ce fyftême ajoutaffent qu'ils croient que DIEU, dans une autre vie, nous donnera, felon fa miféricorde, le bien dont il nous prive en ce monde, felon fa

justice. C'est l'éternité à venir qui fait l'optimisme, et non le moment présent. Vous êtes bien jeune pour penser à cette éternité, et j'en approche. 1758.

Je vous souhaite le bien-être dans cette vie et dans l'autre.

P. S. Tâchez, mon prêtre aimable, de savoir et de me dire s'il n'y a pas, au moins, cinq cents familles françaises dans Genève. Pourquoi ce monstre de *Caveyrac* dit-il qu'il n'y en a pas cinquante? Il faut confondre cet envoyé du diable, qui veut justifier la Saint-Barthelemi, et les cruautés exercées dans la révocation de l'édit de Nantes.

LETTRE LVIII.

A M. DE BASTIDE,

Auteur de l'ouvrage intitulé : le Nouveau spectateur ou le Monde.

Je n'imagine pas, monsieur le spectateur du monde, que vous projettiez de remplir vos feuilles du monde physique. *Socrate*, *Epictète* et *Marc-Aurèle* laissaient graviter toutes les sphères les unes sur les autres, pour ne s'occuper qu'à régler les mœurs. Est-ce donc le monde moral que vous prenez pour objet de vos spéculations? Mais que lui voulez-vous à ce monde moral, que les précepteurs des nations ont déjà tant sermonné avec tant d'utilité?

1758. Il eſt un peu fâcheux pour la nature humaine, j'en conviens avec vous, que l'or faſſe tout, et le mérite preſque rien; que les vrais travailleurs, derrière la ſcène, aient à peine une ſubſiſtance honnête, tandis que des perſonnages en titre fleuriſſent ſur le théâtre; que les ſots ſoient aux nues, et les génies dans la fange; qu'un père déshérite ſix enfans vertueux, pour combler de bien un premier-né qui ſouvent le déshonore; qu'un malheureux, qui fait naufrage ou qui périt de quelque autre façon, dans une terre étrangère, laiſſe au fiſc de cet Etat la fortune de ſes hériuers.

On a quelque peine à voir, je l'avoue encore, ceux qui labourent dans la diſette, ceux qui ne produiſent rien dans le luxe; de grands propriétaires qui s'approprient juſqu'à l'oiſeau qui vole, et au poiſſon qui nage; des vaſſaux tremblans qui n'oſent délivrer leurs maiſons du ſanglier qui les dévore; des fanatiques qui voudraient brûler tous ceux qui ne prient pas DIEU comme eux; des violences dans le pouvoir, qui enfantent d'autres violences dans le peuple; le droit du plus fort feſant la loi, non-ſeulement de peuple à peuple, mais encore de citoyen à citoyen.

Cette ſcène du monde, preſque de tous les temps et de tous les lieux, vous voudriez la changer! voilà votre folie, à vous autres moraliſtes. Montez en chaire avec *Bourdaloue*, ou prenez la plume avec *la Bruyère*, temps perdu: le monde ira toujours comme il va. Un gouvernement, qui pourrait pourvoir à tout, en ferait plus en un an que tout l'ordre des frères prêcheurs n'en a fait depuis ſon inſtitution.

Lycurgue, en fort peu de temps, éleva les Spartiates au-dessus de l'humanité. Les ressorts de sagesse que *Confucius* imagina, il y a plus de deux mille ans, ont encore leur effet à la Chine. 1758.

Mais, comme ni vous ni moi ne sommes faits pour gouverner, si vous avez de si grandes démangeaisons de réforme, réformez nos vertus, dont les excès pourraient à la fin préjudicier à la prospérité de l'Etat. Cette réforme est plus facile que celle des vices. La liste des vertus outrées serait longue; j'en indiquerai quelques-unes; vous devinerez aisément les autres.

On s'aperçoit, en parcourant nos campagnes, que les enfans de la terre ne mangent que fort au-dessous du besoin : on a peine à concevoir cette passion immodérée pour l'abstinence. On croit même qu'ils se sont mis dans la tête qu'ils seront plus sains en fesant jeûner les bestiaux.

Qu'arrive-t-il? les hommes et les animaux languissent, leurs générations sont faibles, les travaux sont suspendus, et la culture en souffre.

La patience est encore une vertu que les campagnes outrent peut-être. Si les exacteurs des tributs s'en tenaient à la volonté du prince, patienter serait un devoir; mais, questionnez ces bonnes gens qui nous donnent du pain, ils vous diront que la façon de lever les impôts est cent fois plus onéreuse que le tribut même. La patience les ruine, et les propriétaires avec eux.

La chaire évangélique a cent fois reproché aux grands et aux rois leur dureté envers les indigens. Cette capitale s'est corrigée à toute outrance : les

1758. antichambres regorgent de serviteurs mieux nourris, mieux vêtus que les seigneurs des paroisses d'où ils sortent. Cet excès de charité ôte des soldats à la patrie, et des cultivateurs aux terres.

Il ne faut pas, monsieur le spectateur du monde, que le projet de réformer nos vertus vous scandalise : les fondateurs des ordres religieux se sont réformés les uns les autres.

Une autre raison qui doit vous encourager, c'est qu'il est peut-être plus facile de discerner les excès du bien, que de prononcer sur la nature du mal. Croyez-moi, monsieur le spectateur, je ne saurais trop vous le dire, attachez-vous à réformer nos vertus; les hommes tiennent trop à leurs vices.

LETTRE LIX.

A M. DE SOLTIKOF.

Le . . . . . .

J'ABUSE des bontés de M. de *Soltikof.* Je le supplie de me mander comment on écrit le nom des sectaires appelés, dans mes Mémoires, ***Kalkonistky***, ou ***Ratzoniski***, ou ***Ralkoniky***, ou ***Roskolchiqui.***

Qui sont donc ces gens-là dont le nom me fait donner au diable?

Et les worsko-jésuites, ou vlorsko-jésuites, qui sont-ils? je n'y entends rien. Tous ces drôles-là ne valent pas la peine qu'on en parle, à moins qu'ils ne soient bien ridicules, comme sont, chez nous, tous nos fanatiques.

LETTRE

LETTRE LX.

1759.

A M. ***.

Aux Délices, 5 de janvier.

Il n'eſt pas moins néceſſaire, mon très-cher ami, de prêcher la tolérance chez vous que parmi nous. Vous ne ſauriez juſtifier, ne vous en déplaiſe, les lois excluſives ou pénales des Anglais, des Danois, de la Suède, contre nous, ſans autoriſer nos lois contre vous. Elles ſont toutes, je vous l'avoue, également abſurdes, inhumaines, contraires à la bonne politique; mais nous n'avons fait que vous imiter. Je n'ai pu, par vos lois, acheter un tombeau en Sichem. Si un des vôtres croit devoir préférer, pour le ſalut de ſon ame, la meſſe au prêche, il ceſſe auſſitôt d'être citoyen, il perd tout, juſqu'à ſa patrie. Vous ne ſouffririez pas qu'aucun prêtre dît ſa meſſe à voix baſſe, dans une chambre cloſe, dans aucune de vos villes. N'avez-vous pas chaſſé des miniſtres qui ne croyaient pas pouvoir ſigner je ne ſais quel formulaire de doctrine? n'avez-vous pas exilé, pour un oui et un non, de pauvres memnoniſtes pacifiques, malgré les ſages repréſentations des Etats-généraux qui les ont accueillis? n'y a-t-il pas encore un nombre de ces exilés, tranquilles dans les montagnes de l'évêché de Bâle, que vous ne rappelez point? n'a-t-on pas dépoſé un paſteur, parce qu'il ne voulait pas que ſes ouailles fuſſent damnées éternellement? Vous n'êtes pas plus ſages

que nous, convenez-en, mon cher philofophe, et
1759. avouez en même temps que les opinions ont plus caufé de maux fur ce petit globe, que la pefte ou les tremblemens de terre. Et vous ne voulez pas qu'on attaque, à forces réunies, ces opinions! N'eft-ce pas faire un bien au monde que de renverfer le trône de la fuperftition, qui arma dans tous les temps dès hommes furieux les uns contre les autres? Adorer DIEU; laiffer à chacun la liberté de le fervir felon fes idées; aimer fes femblables, les éclairer fi l'on peut, les plaindre s'ils font dans l'erreur; ne prêter aucune importance à des queftions qui n'auraient jamais caufé de troubles fi l'on n'y avait attaché aucune gravité : voilà ma religion, qui vaut mieux que tous vos fyftêmes et tous vos fymboles.

Je n'ai lu aucun des livres dont vous me parlez, mon cher philofophe; je m'en tiens aux anciens ouvrages qui m'inftruifent, les modernes m'apprennent peu de chofe. J'avoue que *Montefquieu* manque fouvent d'ordre, malgré fes divifions en livres et en chapitres; que quelquefois il donne une épigramme pour une définition, et une antithèfe pour une penfée nouvelle; qu'il n'eft pas toujours exact dans fes citations; mais ce fera à jamais un génie heureux et profond, qui penfe et fait penfer. Son livre devrait être le bréviaire de ceux qui font appelés à gouverner les autres. Il reftera, et les folliculaires feront oubliés.

Quant à tous vos écrits fur l'agriculture, je crois qu'un payfan de bon fens en fait plus que vos écrivains qui, du fond de leur cabinet, veulent apprendre à labourer les terres. Je laboure, et n'écris

pas sur le labourage. Chaque siècle a eu sa marotte. Au renouvellement des lettres, on a commencé par se disputer pour des dogmes et pour des règles de syntaxe; au goût pour la rouille des vieilles monnaies ont succédé les recherches sur la métaphysique, que personne ne comprend. On a abandonné ces questions inintelligibles pour la machine pneumatique et pour les machines électriques, qui apprennent quelque chose : puis tout le monde a voulu amasser des coquilles et des pétrifications. Après cela on a essayé modestement d'arranger l'univers, tandis que d'autres, aussi modestes, voulaient réformer les empires par de nouvelles lois. Enfin, descendant du sceptre à la charrue, de nouveaux *Triptolèmes* veulent enseigner aux hommes ce que tout le monde sait et pratique mieux qu'ils ne disent. Telle est la succession des modes qui changent; mais mon amitié pour vous ne changera jamais.

1759.

LETTRE LXI.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, 12 de janvier.

MON cher ami, je suis malade de bonne chère, de deux terres que je bâtis, de cent ouvriers que je dirige, du cultivateur et du semoir, et de nombre de mauvais livres qui pleuvent. Pardonnez-moi si je ne vous écris pas de ma main: *Spiritus enim promptus est, manus autem infirma.*

1759. Je soupçonne que vous êtes actuellement dans cette grande villace de Paris, où tout le monde craint le matin pour ses rentes, pour ses billets de loterie, pour ses billets sur la compagnie, et où l'on va, le soir, battre des mains à de mauvaises pièces, et souper avec gens qu'on fait semblant d'aimer.

J'ai appris avec douleur la perte de notre ami *Formont;* c'était le plus indifférent des sages: vous avez le cœur plus chaud, avec autant de sagesse, pour le moins. Je le regrette beaucoup plus qu'il ne m'aurait regretté, et je suis étonné de lui survivre. Vivez long-temps, mon ancien ami, et conservez-moi des sentimens qui me consolent de l'absence.

Notre odoriférant marquis a fait un effort qui a dû lui coûter des convulsions; il m'a payé mille écus, par les mains de son receveur des finances. Il faudra que je présente quelquefois des requêtes à son conseil. Le bon droit a besoin d'aide auprès des grands seigneurs, et je vous remercie de la vôtre. Si le marquis savait que j'ai acheté un beau comté, il redouterait ma puissance, et traiterait avec moi de couronne à couronne.

Bonsoir, mon ancien ami. On dit que le cardinal de *Bernis* a la jaunisse: vous êtes plus heureux que tous ces messieurs-là.

LETTRE LXII. 1759.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Aux Délices, 12 de janvier.

OUI, il y a bien quarante ans, mon charmant gouverneur, que je vis cet enfant pour la première fois, je l'avoue; mais avouez aussi que je prédis dès-lors que cet enfant ferait un des plus aimables hommes de France. Si on peut être quelque chose de plus, vous l'êtes encore. Vous cultivez les lettres et les sciences, vous les encouragez. Vous voilà parvenu au comble des honneurs, vous êtes à la tête de l'académie de Nancy.

Franchement, vous pourriez vous passer d'académies, mais elles ne peuvent se passer de vous. Je regrette *Formont*, tout indifférent qu'était ce sage; il était très-bon homme, mais il n'aimait pas assez. Madame de *Graffigny* avait, je crois, le cœur plus sensible; du moins les apparences étaient en sa faveur. Les voilà tous deux arrachés à la société dont ils fesaient les agrémens. Madame *du Deffant*, devenue aveugle, n'est plus qu'une ombre. Le président *Hénault* n'est plus qu'à la reine; et vous, qui soutenez encore ce pauvre siècle, vous avez renoncé à Paris. S'il est ainsi, que ferais-je dans ce pays-là? J'aurais voulu m'enterrer en Lorraine, puisque vous y êtes, et y arriver comme *Triptolème* avec le semoir de M. de *Châteauvieux*. Il m'a paru que je ferais mieux de rester où je suis. J'ai combattu les sentimens de mon

1759. cœur ; mais, quand on jouit de la liberté, il ne faut pas hasarder de la perdre. J'ai augmenté cette liberté avec mes petits domaines ; j'ai acheté le comté de Tourney, pays charmant qui est entre Genève et la France, qui ne paye rien au roi, et qui ne doit rien à Genève. J'ai trouvé le secret que j'ai toujours cherché, d'être indépendant. Il n'y a au-dessus que le plaisir de vivre avec vous.

Mettez-moi, je vous en prie, aux pieds du roi de Pologne : il fait du bien aux hommes tant qu'il peut. Le roi de Prusse fait plus de vers, et plus de mal au genre-humain. Il me mandait l'autre jour que j'étais plus heureux que lui ; vraiment, je le crois bien ; mais vous manquez à mon bonheur.

Mille tendres respects.

LETTRE LXIII.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

Au château de Tourney, 7 de fevrier.

MON ancien ami, on peut, dans une séance académique, reprocher à l'auteur du livre intitulé *l'Esprit*, que l'ouvrage ne répond point au titre, que des chapitres sur le despotisme sont étrangers au sujet, qu'on prouve avec emphase quelquefois des vérités rebattues, et que ce qui est neuf n'est pas toujours vrai ; que c'est outrager l'humanité de mettre sur la même ligne l'orgueil, l'ambition,

l'avarice et l'amitié ; qu'il y a beaucoup de citations fauſſes, trop de contes puérils, un mélange du ſtyle poëtique et bourſouflé avec le langage de la philoſophie ; peu d'ordre, beaucoup de confuſion, une affectation révoltante de louer de mauvais ouvrages, un air de déciſion plus révoltant encore, &c. &c. On devrait auſſi, dans la même ſéance, avouer que le livre eſt plein de morceaux excellens. 1759.

Mais on ne peut voir, ſans indignation, qu'on perſécute, avec cet acharnement continu, un livre que cette perſécution ſeule peut rendre dangereux, en feſant rechercher au lecteur le venin caché qu'on y ſuppoſe. On dit que cette vexation odieuſe eſt le fruit de l'intrigue des jéſuites qui ont voulu aller par *Helvétius* à *Diderot.* J'eſtime beaucoup ces deux hommes, et les indignités qu'ils éprouvent me les rendent infiniment chers.

Je vous prie de me dire quel eſt le conſeiller ou préſident géomètre, métaphyſicien, mécanicien, théologien, poëte, grammairien, médecin, apothicaire, muſicien, comédien, qui eſt à la tête des juges de l'Encyclopédie. Il me ſemble que je vois l'inquiſition condamner *Galilée.* L'eſprit de vertige eſt bien répandu dans votre pauvre ville de Paris.

Quelle pitié de fourrer dans leurs caquets un poëme ſur la *religion* naturelle ! Les gens un peu inſtruits ſavent qu'il y a un poëme ſur la *loi* naturelle, dans un recueil d'ouvrages aſſez connus ; et que le poëme tronqué de la *religion* naturelle eſt une mauvaiſe brochure dans laquelle l'auteur eſt eſtropié : mais l'auteur ne s'en ſoucie guère, et fait ce qu'il doit penſer des ſots et des fous. Il y a long-temps que

1759. j'ai mis entre eux et moi un fil long de plus d'une braſſe.

Quand vous ſerez *démontmorencié*, vous feriez bien de venir philoſopher, avant ma mort, dans mes retraites. Il vaut mieux vivre avec ſes amis que d'aller, juſqu'au tombeau, de gîte en gîte et de protection en protection.

Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE LXIV.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 10 de mars.

J'AI reçu par le ſavoyard voyageur, mon ancien ami, votre lettre, vos brochures très-crottées, et la lettre de madame *Bellot*. Je vais lire ſes œuvres, et je vous prie de me mander ſon adreſſe; car, ſelon l'uſage des perſonnes de génie, elle n'a daté en aucune façon; et je ne ſais ni quelle année elle m'a écrit, ni où elle demeure. Pour vous, je ſoupçonne que vous êtes encore dans la rue Saint-Honoré. Vous changez d'hoſpice auſſi ſouvent que les miniſtres de place. Madame de *Fontaine* vous reviendra inceſſamment; elle eſt chargée de vous rembourſer les petites avances que vous avez bien voulu faire pour m'orner l'eſprit.

J'ai lu Candide: cela m'amuſe plus que l'Hiſtoire des Huns et que toutes vos peſantes diſſertations ſur le commerce et ſur les finances. Deux jeunes gens de

Paris m'ont mandé qu'ils reſſemblent à *Candide*, comme deux gouttes d'eau. Moi, j'ai aſſez l'air de reſſembler ici au ſignor *Pococurante;* mais Dieu me garde d'avoir la moindre part à cet ouvrage. Je ne doute pas que M. *Joli de Fleuri* ne prouve éloquemment à toutes les chambres aſſemblées que c'eſt un livre contre les mœurs, les lois et la religion. Franchement, il vaut mieux être dans le pays des Oreillons que dans votre bonne ville de Paris. Vous étiez autrefois des ſinges qui gambadiez; vous voulez être à préſent des bœufs qui ruminent: cela ne vous va pas. 1759.

Croyez-moi, mon ancien ami, venez me voir; je n'ai de bœufs qu'à mes charrues.

Si quid novi, ſcribe; et cum otioſus eris, veni, et vale.

LETTRE LXV.

A M. LE COMTE D'ALBARET, *à Turin.*

Aux Délices, 10 d'avril.

VOUS direz, Monſieur, que je ſuis un pareſſeux, et vous aurez raiſon; mais vous connaiſſez ma déteſtable ſanté. Ne jugez point de mes ſentimens par ma négligence; croyez que, de tous les pareſſeux et de tous les malades, je ſuis celui qui vous eſt le plus dévoué. Madame *Denis* va rejouer; mais pour moi je renonce au tripot. Je ſuis trop vieux, et je m'affaiblis tous les jours. Vraiment, je ſerais charmé de voir la traduction de cette Alzire. Je ſuis comme les

1759. vieilles qui aiment les portraits dans lesquels elles se trouvent embellies.

Tout ce que vous me dites de madame l'ambassadrice de France se rapporte fort à ce qu'elle nous a laissé entrevoir. Elle paraît pétrie de grâces et de talens. Si j'avais la hardiesse de passer les Alpes, ce serait pour elle, pour M. de *Chauvelin*, pour vous, Monsieur, et non pour entendre des opéra; mais il faut achever ma carrière dans ma retraite. Je suis assez semblable aux girouettes qui ne se fixent que quand elles sont rouillées. Comptez que, malgré mes misères, je sens bien vivement votre mérite et vos bontés; autant en fait madame *Denis*. *Umillimo Voltaire.*

LETTRE LXVI.

A M. THIRIOT.

Le 5 de mai.

MORT-DIEU, mon ancien ami, envoyez-moi au plus vîte *Abraham Chaumeix crucifié;* on dit que c'est-là le titre, c'est au moins quelque chose de semblable. Il pleut des brochures, il en pleuvra toujours, et il faut laisser pleuvoir; mais pour la prophétie d'*Abraham Chaumeix*, ce n'est pas chose à négliger par gens comme nous. Employez le crédit de M. *Bouret* pour me faire tenir *Abraham Chaumeix.*

Vous avez vu sans doute madame de *Fontaine* que nous vous avons renvoyée en assez bonne santé: elle est chargée de payer tous les bijoux que vous m'avez

fait tenir de Paris. Etes-vous encore dans la rue Saint-Honoré ou à l'arſenal? Je ne ſais pas trop où vous 1759.
prendre; vous me paraiſſez un beaucoup plus grand voyageur que moi; vous faites plus de chemin dans Paris que je n'en ai fait dans l'Europe. Si vous avez la curioſité de voir à Lyon les cours de France et de Naples, je vous conſeille de pouſſer juſqu'à Genève. Pour moi, je vous avertis que, ſi vous vous contentez de courir d'un bout de Paris à l'autre, et que vous ne veniez point chez moi, je prendrai le parti de venir vous voir.

Avez-vous pris quelque action dans les fermes générales? On ſe plaignait autrefois qu'il y eût quarante de ces meſſieurs, et aujourd'hui tout le monde l'eſt; c'eſt le royaume qui eſt fermier général du royaume. Cette opération eſt tout-à-fait anglaiſe. Remarquez que, depuis trente ans, nous avons tout pris des Anglais: philoſophie, petite vérole, nouvelle charrue et finances. Il ne nous manque que de prendre d'eux l'empire de la marine. Il me ſemble qu'on veut vous ôter, à vous autres Pariſiens, la liberté de penſer que vous devez auſſi aux Anglais; mais il eſt beaucoup plus aiſé de tenir une nation dans la ſtupidité pendant mille ans, comme nous avons eu l'honneur d'y être, que de nous y replonger quand une fois nous en ſommes ſortis. Frère *Berthier*, frère *Abraham Chaumeix* et leurs ſemblables auront beau crier que tout eſt perdu ſi on ſe met à avoir le ſens commun, les cabales les plus infames auront beau exciter le parlement de Paris à faire des remontrances au roi, et à faire brûler l'Encyclopédie, le roi et les philoſophes ſe moqueront du parlement. Bonſoir.

1759.

LETTRE LXVII.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

Aux Délices, 5 de mai.

Que j'écrive de la main de notre ami *Jean-Louis* ou de la mienne, cela eſt égal, ma chère nièce, pourvu que j'écrive. Votre ſœur n'a pas une ſanté bien brillante, et n'eſt pas, à beaucoup près, ſi ingambe que moi. Je ſuis devenu plus grand cultivateur et plus grand architecte que jamais: j'élève des colonnades, et j'ai des charrues vernies; il ne me manque que de tremper mon blé dans de l'eau de lavande. Vous irez, ſans doute, bientôt à Ornoi: vous m'y préparerez, s'il vous plaît, les logis; car ſoyez très-sûre que j'y viendrai radoter avant qu'il ſoit deux ans.

Vous me conſeillez, en attendant, de faire une tragédie, parce que le théâtre eſt purgé de petits-maîtres. Moi, faire une tragédie, après ce que le grand *Jean-Jacques* a écrit contre les ſpectacles! Gardez-vous, ſur les yeux de votre tête, de dire que je ſuis jamais homme à faire une tragédie: non, je ne fais point de tragédie. Vous voudriez, n'eſt-il pas vrai, une tragédie d'un goût nouveau, pleine de fracas, d'action, de ſpectacle, bien neuve, bien intéreſſante, bien ſingulière, féconde en ſentimens, en ſituations, des mœurs vraies, et cependant nouvelles ſur la ſcène? vous n'aurez rien de tout cela. Gardez-vous de croire que je faſſe une tragédie.

Assez d'autres en feront, et suppléeront par l'action théâtrale que je leur ai tant recommandée, au génie que je leur recommande encore plus. 1759.

Monsieur le conseiller du grand conseil, je vous suis très-obligé d'avoir rompu avec moi votre silence pythagorique. Vous n'êtes pas l'écrivain le plus fécond de nos jours, mais, quand vous vous y mettez, vous écrivez très-joliment, et vous avez, par-dessus madame de *Fontaine*, le mérite de l'orthographe. J'espère que dans l'année 1760, nous recevrons encore de vous un petit mot qui nous fera grand plaisir.

Monsieur le *Vitruve* d'Ornoi, je ne vous conseille pas de faire à votre château un aussi maudit escalier que vous en avez fait à celui de Tourney. Nous verrons comment vous aurez ajusté les appartemens de votre aile. Je n'oublierai point les offres que vous me faites d'être quelquefois, à Paris, mon ambassadeur auprès des puissances nommées banquiers, notaires, ou procureurs du parlement. Il faut que votre mousquetaire d'*Aumart* ait été blessé dans quelque bataille; c'est le plus déterminé boiteux que nous ayons dans la province : cependant il ne laisse pas de tuer, en clopinant, tous les renards et tous les cormorans qu'il rencontre.

Monsieur le capitaine de cavalerie (*), vous avez fait un cornette qui est le plus malheureux cornette du pays : non-seulement il n'a point de route, mais je ne sais pas trop par quelle route il pourra se tirer des coquins qu'il a engagés pour servir l'Etat. Ce sont des gens très-belliqueux, car ils jettent des

(*) M. de *Florian*.

1759. pierres à tous les paſſans, comme feſait mon ſinge. On a beau les mettre en priſon, ils finiront par aſſaſſiner leur cher cornette ſur le grand chemin.

Luc m'écrit, du 11 avril, que cette campagne-ci ſera plus meurtrière que les autres. Dieu veuille qu'il ſe trompe! Je crois que nous ne nous trompons pas en nous flattant que M. de *Silhouette* fera, dans ſon miniſtère, des choſes plus utiles aux hommes que *Luc* n'en fera de dangereuſes.

Adieu, ma chère nièce; les deux hermites vous embraſſent de tout leur cœur.

Je me ſuis arrangé avec la république de Genève pour avoir une belle terraſſe de trente toiſes de long. Cela n'eſt pas bien intéreſſant; mais c'eſt un grand embelliſſement à nos Délices, où je voudrais bien vous revoir.

LETTRE LXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

19 de mai.

C'EST aujourd'hui, mon cher ange, le 19 mai; et c'eſt le 22 avril qu'un vieux fou commença une tragédie (*) finie hier. Vous ſentez bien, mon divin ange, qu'elle eſt finie et qu'elle n'eſt pas faite; et que nos maçons, mes bœufs, mes moutons et les loups nommés fermiers généraux, contre leſquels

(*) Tancrède.

je combats, et deux ou trois procès qui m'amufent, et des correfpondances néceffaires, ne me permettront pas de vous envoyer mon griffonnage l'ordinaire prochain. Mon cher ange, je vous avais bien dit que la liberté et l'honneur rendus à la fcène française, échauffaient ma vieille cervelle. Ce que vous verrez ne reffemble à rien, et peut-être ne vaut rien. Madame *Denis* et moi nous avons pleuré; mais nous fommes trop proches parens de la pièce, et il ne faut pas croire à nos larmes. Il faut faire pleurer mes anges, et leur faire battre des ailes. Vous aurez fur le théâtre des drapeaux portés en triomphe, des armes fufpendues à des colonnes, des proceffions de guerriers, une pauvre fille exceffivement tendre et réfolue, et encore plus malheureufe, le plus grand des hommes et le plus infortuné, un père au défefpoir. Le cinquième acte commence par un *Te Deum*, et finit par un *De profundis*. Il n'y a eu jamais fur aucun théâtre aucun perfonnage dans le goût de ceux que j'introduis, et cependant ils exiftent dans l'hiftoire, et leurs mœurs font peintes avec vérité. Voilà mon énigme; n'en devinez pas le mot; et, fi vous le devinez, gardez-moi le fecret le plus inviolable: confpirons, mais ne nous décelons pas; donnons la pièce *incognito*. Jouiffons une fois de ce plaifir; il eft très-amufant, et d'ailleurs je crois le fecret néceffaire. La mefure des vers eft auffi neuve au théâtre que le fujet. Madame *Denis* n'en a point été choquée; au quatrième vers, elle s'y eft accoutumée. Elle a trouvé ce genre plus naturel que l'ancien, et quelquefois plus convenable au pathétique. Il met le comédien plus à fon aife, j'entends le bon comédien.

1759. Avec tout cela, nous pouvons être ſifflés, et il faut tâcher de ne l'être pas ſous mon nom.

Gardez-vous bien d'être auſſi empreſſé de faire voir mon monſtre, que je l'ai été à le former. Silence, anges; ou point de pièce.

Et ce n'eſt pas aſſez du ſilence, il faut jurer, comme Sᵗ *Pierre*, que vous ne me connaiſſez pas.

Nota benè que, dans notre petite drôlerie, nous n'avons ni rois, ni reines, ni princes, ni princeſſes, ni même de *gouverneur de toute la province*, comme dit *P. Corneille;* et c'eſt encore un agrément.

Voyez, ô anges, quel pouvoir vous avez ſur un ſuiſſe.

Je viens de lire Titus. C'eſt un tour que vous m'avez joué pour me punir d'avance de l'ennui que je vous cauſerai; et pour vous punir, je vous adreſſe ma réponſe au petit *Métaſtaſe*. Il ne m'a pas donné ſon adreſſe; prenez-vous-en à vous, ſi j'en uſe ſi librement.

Je baiſe toujours le bout des ailes.

LETTRE

1759.

LETTRE LXIX.

AU MEME, *à Paris.*

28 de mai.

Je vous envoie, mon cher ange, mon dernier printemps, mon ouvrage du mois de mai. Il eſt adreſſé à M. de *Courteille*. Ce n'eſt point à moi d'en juger, c'eſt à vous ; mais comment prévoir le ſuccès ou la chute d'une pièce qui n'eſt ni tragédie, ni comédie, ni en rimes ordinaires, et qui n'a aucun objet de comparaiſon ? Ne ſera-t-il pas amuſant de la faire donner par *le Kain* ou par M. de *Lauraguais* comme l'ouvrage d'un jeune inconnu ? J'ai changé la meſure, afin que ce maudit public ne me reconnût pas à ce qu'on appelle mon ſtyle. N'allez pas vous attendre à de belles tirades, à de ces grands vers ronflans, à des ſentences, à des attrapes-parterre, à de l'eſprit, à rien enfin de ce qui eſt en poſſeſſion de plaire. Style médiocre, marche ſimple ; voilà ce que vous trouverez ; mais s'il y a de l'intérêt, tout eſt ſauvé. Divin ange, je n'ai pas un moment ; j'ai quitté la Ruſſie pour vous, je retourne à Pétersbourg, et je baiſe en partant les ailes des anges.

1759.

LETTRE LXX.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Le 29 de mai.

Je suis toujours surpris, Monsieur, de voir que sur les bords de la Néva et de la Mosca on écrive et on parle français comme à Versailles. La lettre que M. de *Soltikof* vient de me rendre de la part de votre excellence, et sa conversation, redoublent ma surprise et mon plaisir. Je dois ajouter à ces sentimens ceux de la reconnaissance pour vos belles fourrures, et pour le thé que boit sa majesté chinoise. Il n'y a point, grâce à vos bontés, de potentat en Europe qui prenne de meilleur thé que moi, et qui ait de plus belles doublures d'habits.

Votre dernier envoi d'instructions met le comble à vos magnifiques présens; elles vont jusqu'à l'année 1721, et je me flatte, Monsieur, que vous m'honorerez bientôt de la suite de vos mémoires instructifs. Je ne négligerai rien pour tâcher de répondre à vos idées et à vos soins. J'espère avoir l'honneur de vous envoyer l'hiver prochain tout l'ouvrage. Je vous prie de trouver bon que je me livre à mon goût et à ma manière de penser; chaque peintre doit suivre son genre, et employer les couleurs qui lui réussissent le mieux. J'écris dans ma langue; la plupart des noms doivent être à la française. Nous ne disons point *Alexandros*, mais *Alexandre;* nous prononçons *Auguste*, et non pas *Augustus*, *Cicéron* au lieu de *Cicéro*, *Athènes*

au lieu d'*Athenoi*, &c. Les noms propres, chargés de doubles *w* et de confonnes, feront au bas des pages. 1759.

Je fuis bien sûr de me rencontrer avec un homme plein de goût, tel que vous êtes, en évitant toute affectation, et furtout l'affectation de faire un panégyrique. Il faut laiffer aux gazetiers et aux fots le foin de dire : *notre augufte monarque, fa gracieufe majefté, le roi de Pruffe eft en haute perfonne à fon armée, fa facrée majefté impériale a pris médecine, et fon augufte confeil eft venu le complimenter fur le rétabliffement de fa précieufe fanté.* A parler férieufement, tout ce qui tend à nous faire trop valoir, nous met toujours au deffous de ce que nous fommes.

Vous ne voulez pas non plus qu'on démente des faits avérés de toute l'Europe ; en déguifant une vérité publique, on affaiblit toutes les autres, et la plus mauvaife de toutes les politiques eft de mentir. Celui qui, en écrivant l'hiftoire d'*Alexandre*, nierait ou excuferait le meurtre de *Clitus*, s'attirerait le mépris et l'indignation. Si l'expérience m'a pu donner quelque connaiffance dans l'art d'écrire, je l'emploîrai à augmenter, fi je le puis, le refpect qu'on doit à *Pierre le Grand* et à votre empire, fans flatter perfonne.

Je penfe qu'en m'attachant à ces principes, je ne fuivrai que les vôtres. Il ne me reftera d'autre regret que celui de n'avoir pu voir l'empire dont j'écris l'hiftoire, et la perfonne qui me procure cet honneur et dont je ne ferai que le copifte.

J'ai l'honneur d'être avec tous les fentimens que je vous dois, &c.

1759.

LETTRE LXXI.

A M. LE DUC DE LA VALLIERE.

Aux Délices, mai.

N'AI-JE pas tout l'air d'un ingrat, monſieur le Duc? Il me ſemble que je devrais paſſer une partie de ma vie à vous remercier de vos bontés, et l'autre à tâcher de vous plaire; cependant je ne fais rien de tout cela. Je cultive la terre, je fais quelquefois de mauvais vers; mais je me garde de les envoyer aux ducs et pairs qui ont de l'eſprit et du goût. Vous n'allez plus à la comédie, et par conſéquent je ne veux plus en faire; mais comment peut-on avoir une bibliothèque complète de théâtre, et ne point entendre mademoiſelle *Clairon*? comment peut-on acheter fort cher des pièces de *Hardy*, et ne pas aller à celles de *Corneille*? Avez-vous la tragédie de Mirame, dont les trois quarts ſont du cardinal de *Richelieu*? La pièce eſt bien rare: c'était un déteſtable rimailleur que ce grand-homme. Le cardinal de *Bernis* ſeſait mieux des vers que lui; et cependant il n'a pas réuſſi dans ſon miniſtère; cela eſt inconcevable: c'eſt apparemment parce qu'il avait renoncé à la poëſie. Le roi de Pruſſe n'en uſe pas ainſi; il fait plus de vers que l'abbé *Pellegrin*; auſſi a-t-il gagné des batailles. Je ne veux point mourir ſans vous avoir envoyé une ode pour madame de *Pompadour*. Je veux la chanter fièrement, hardiment, ſans fadeur; car

je lui ai obligation. Elle eſt belle, elle eſt bienfeſante, ſujet d'ode excellent. Elle a eu la bonté de recommander à M. le duc de *Choiſeul* un mémoire pour mes terres, terres libres comme moi, terres dont je veux conſerver l'indépendance comme celle de ma façon de penſer. 1759.

Je me ſuis fait un drôle de petit royaume dans mon vallon des Alpes; je ſuis le vieux de la montagne, à cela près que je n'aſſaſſine perſonne. Madame de *Pompadour* a favoriſé ma petite ſouveraineté écornée. Savez-vous bien, monſieur le Duc, que j'ai deux lieues de pays qui ne rapportent pas grand'choſe, mais qui ne doivent rien à perſonne ?

Que les Dieux ne m'ôtent rien,
C'eſt tout ce que je leur demande.

On m'a écrit que M. de *Silhouette* feſait de trèsbonne beſogne. Il eſt vrai que celui-là n'a point fait de vers, mais il a traduit Pope, et voilà pourquoi il eſt bon miniſtre. Monſieur le Duc, vous avez fait de très-jolis vers, de ma connaiſſance; fourrez-vous dans le miniſtère, vous réuſſirez infailliblement. Je me jette du mont Jura aux pieds de Montrouge. Je m'occupe à enſemencer mes terres, à les rendre fécondes, et les filles auſſi, non pas en les ſemant, mais en les mariant; je ſuis bon citoyen. Oh ! le roi le ſaura, monſieur le Duc; et je vois d'ici qui lui en fera ma cour. Jouiſſez de votre vie charmante, et continuez vos bontés au ſuiſſe *Voltaire*.

1759.

LETTRE LXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

3 de juin.

Les ailes des anges m'ont obombré, mon cher et refpectable ami; j'ai le brevet pour Ferney plus favorable que je n'avais ofé le demander et l'efpérer : il eft pour moi comme pour madame *Denis*. Je n'aurais jamais ofé prétendre que mon nom fût couché en parchemin dans une patente fignée *Louis*.

Monfieur l'ambaffadeur, recevez mes très-humbles actions de grâce.

Mon cher ange, vous avez voulu un pot de vin pour vos négociations : vous devez l'avoir reçu; vous devez avoir lu mon petit drame. Si j'avais pu deviner que M. le duc de *Choifeul* poufferait fes bontés, que je vous dois, *jufqu'à parler de moi dans la chambre du roi*, j'aurais, moi, pouffé l'infolence jufqu'à demander dans le brevet l'infertion des droits de Tourney; cela n'aurait rien coûté; et cette grâce fi naturelle était tout auffi facile que l'autre. Ma modeftie m'a perdu, je n'ai pas eu la témérité de parler de moi; je n'ai demandé les droits de Ferney que pour ma nièce; mais Tourney ne regardait que moi, et je me fuis tu.

Maintenant que mon brevet pour Ferney eft obtenu, je n'ai pas l'infolence d'en demander un fecond pour Tourney. Figurez-vous quel plaifir ce ferait d'avoir deux terres entièrement libres, et comme cela irait à l'air de mon vifage. M. *de Broffes* m'a garanti tous

les droits de sa terre; mais c'est le beau billet qu'a *la Châtre*. Ils disent qu'il n'a pu me garantir des droits qui lui sont personnels, tant pis pour lui; il ne m'a vendu qu'à cette condition, mais tant pis pour moi qui serai vexé. 1759.

M. le parmesan qui êtes envoyé chez vous, je vous ai fait mon compliment (*). Vous avez été obligé d'écrire à Parme, vous n'avez pas le temps d'écrire aux Délices; cependant je vous ai envoyé une tragédie. Pour Dieu, donnez-moi un petit signe de vie. Que dites-vous de l'avis à frère *Bertier* et à *monsieur* des nouvelles ecclésiastiques?

Mille tendres respects à tout ange.

LETTRE LXXIII.

AU MEME.

Délices, 15 de juin.

Mon divin ange parmesan, je reçois enfin un mot de votre écriture céleste, et un volume de critiques de *Scaliger*, de la main de madame l'envoyée de Parme. Sa négociation ne sera pas difficile. Vous ne songez pas qu'il s'est passé trois semaines entre l'envoi de la chevalerie et votre réponse; et que, pendant trois semaines, il faut bien qu'une tragédie ait le temps de changer de visage: aussi en a-t-elle changé tous les jours. Je viens d'entrevoir quelques critiques auxquelles j'ai répondu, il y a plus de quinze jours, par des vers bons ou mauvais.

(*) M. d'*Argental*, conseiller d'honneur au parlement de Paris, venait d'être nommé ministre plénipotentiaire de Parme à Paris.

1759. Quelque respect que j'aye pour ce barbare de grand-homme, *Pierre I*, je l'abandonne à tout moment pour mes chevaliers. Les terres me désolent, M. d'*Espagnac* m'opprime, les fermiers généraux me tourmentent, j'ai peu de foin ; et cependant il faut faire des tragédies et des histoires avec une santé déplorable. Mademoiselle *Fel* a beau adoucir mes maux par son joli gosier, la tête va me tourner.

Mon cher ange, quelle différence de M. le duc de *Choiseul* à monsieur l'abbé ! Cependant vous n'aviez point hébergé, alimenté, rasé, désaltéré, porté M. le duc de *Choiseul*. J'augure bien de nos affaires, entre les mains d'un homme qui pense si noblement, qui fait du bien à ses amis ; c'est une belle ame. Dites-moi donc un peu : n'est-il pas très-bien avec la personne envers qui on prétend que *Babet* fut ingrate ?

Ah çà, combien de fromages de Parmesan vous donne-t-on par année ? n'est-ce pas douze mille ?

Je veux que mon ange soit à son aise. Vraiment, M. le duc de *Choiseul* a eu très-grande raison de créer ce poste ; le beau-père *Stanislas* a un ministre, et le gendre n'en aurait pas !

La poste part, je n'ai pas eu le temps de lire le volume de madame d'*Argental* ; je vais le dévorer. Je baise le bout de vos ailes à tous tant que vous êtes, le suisse *V*.

LETTRE LXXIV.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 15 de juin.

Je reçois, mon ancien ami, votre feconde lettre et votre mémoire; vous avez la bonté de m'envoyer encore quelques rogatons. Je fuis très-fâché que les idées philofophiques et les églogues de ceux qui ont pris le nom de *Salomon*, courent le monde: paffe encore fi c'étaient les ouvrages de mon *Salomon* du Nord; il eft fait pour être condamné par la forbonne; il n'a jamais commencé aucune de fes pièces par dire à une femme: *donnez-moi un baifer fur la bouche.*

J'ai grand'peur que mes paraphrafes du fage de Jérufalem ne courent d'une manière très-fautive; les copiftes et les commentateurs ont altéré le texte dans tous les temps.

Je n'ai point de foi au débarquement du *Pretender* en Ecoffe fur une flotte ruffe et fuédoife; cela me paraît tiré des Mille et une nuits. A l'égard de notre defcente, je fais des vœux pour elle; mais je crains furieufement les philofophes anglais poffeffeurs d'environ deux cents quatre-vingts vaiffeaux de guerre. Ce font deux cents quatre-vingts problèmes neuwtoniens, difficiles à réfoudre par nous autres cartéfiens.

Pour moi, je ne m'occupe que de mon czar *Pierre;* j'aime les créateurs; tout le refte me paraît peu de chofe. Je fuis bien aife de faire voir que les héros n'ont

1759. pas la première place dans ce monde : un légiflateur eft, à mon fens, bien au-deffus d'un grenadier ; et celui qui a formé un grand empire, vaut bien mieux que celui qui a ruiné fon royaume.

Si M. de *Silhouette* continue comme il a commencé, il faudra lui trouver une niche dans le temple de la gloire, tout à côté de *Jean-Baptifte Colbert*. Je vous en donnerai une dans le temple de l'amitié, fi vous m'écrivez quelquefois. Vos lettres contiennent toujours des chofes intéreffantes et font toujours grand plaifir à l'oncle et à la nièce.

Mandez-moi fi vous êtes affez heureux pour avoir quelques actions dans les fermes générales. Je crois que ce fera le meilleur bien du royaume ; mais, pour moi, je donne la préférence à mes bœufs, à mes chevaux, à mes moutons et à mes dindons ; et je préfère la vie patriarcale à tout. Quand vous viendrez me voir, je ferai tuer un chevreau, je répandrai de l'huile fur une pierre, et nous adorerons enfemble l'Eternel.

Le patriarche fuiffe.

LETTRE LXXV.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 18 de juin.

CETTE dépêche ficilienne doit être adreffée à madame l'envoyée de Parme, qui s'eft donnée la peine de faire un fi beau mémoire, et de l'écrire tout entier de fa main. Il paraît bien qu'elle doit partager toutes les négociations de monfieur l'envoyé ; elle connaît à fond toutes les affaires de la Sicile ; toutes fes réflexions font juftes, profondes et fines ; fes raifonnemens forts et preffans, bien déduits, clairement expofés, prouvés, appuyés. C'eft un petit chef-d'œuvre que ce mémoire ; et, ce qui n'eft jamais arrivé et n'arrivera plus, c'eft que l'auteur adopte fans reftriction toutes les critiques qu'elle a eu la bonté d'envoyer : il en fait auffi honneur à tous les anges, et baife le bout de leurs ailes avec une profonde humilité et les remercîmens les plus tendres et les plus fincères.

O anges ! ne foyez en peine de rien ; notre nièce et moi nous penfions comme vous, prefque fur tous les points ; mais nous n'avons pu réfifter à la rage de vous envoyer au plus vîte notre Chevalerie, et de vous faire voir qu'à foixante et fix ans on a encore du fang dans les veines. Tancrède a été fait comme Zaïre, en trois femaines : nous en avons des témoins ; et, à l'heure où nous fefons cette dépêche, nous

1759. attestons le ciel que tout est corrigé à peu-près suivant vos divines intentions que nous avons à moitié devinées et à moitié suivies.

Nous sentons avec douleur que notre intrigue est fondée sur un billet équivoque, comme celle de Zaïre; nous avouons en cela notre insuffisance et la stérilité de notre imagination ; mais nous réparerons cela par un gros bon sens qui règnera dans toute la pièce. Notre bon sens est très-aidé par les lumières des anges. Le message porté chez les Maures, pour arriver à Messine, n'était pas sans difficulté; le balourd qui porte ce billet a aussi son embarras. Ce sont les cordes et les poulies qui font mouvoir la machine; il faut qu'elles aillent juste, j'en conviens ; mais il faut que cette machine soit brillante, pompeuse; que tout intéresse, que le cœur soit déchiré, que les larmes coulent, qu'un grand et tendre intérêt ne laisse pas aux spectateurs le temps de la réflexion, et qu'ils ne songent aux poulies qu'après avoir essuyé leurs larmes.

Mon Dieu! que je fus aise quand j'appris que le théâtre était purgé de blancs poudrés, coiffés au rhinocéros et à l'oiseau royal ! Je riais aux anges en tapissant la scène de boucliers et de gonfanons. Je ne sais quoi de naïf et de vrai dans cette chevalerie me plaisait beaucoup, et soyez vivement persuadée que, si mes soins étaient faits, la pièce en vaudrait beaucoup mieux.

M. le conseiller de grand'chambre, d'*Espagnac*, me glace encore l'imagination, messieurs les fermiers généraux la tourmentent, mes maçons l'excèdent; il faut que j'arrange une colonnade le matin, et que

je rapetaſſe une ſcène le ſoir. Je vois encore que je ſerai obligé de préſenter une incivile requête par la main des anges à M. le duc de *Choiſeul*, et que j'abuſerai à l'excès de leur bonté. 1759.

Au milieu de tout cela, il faut faire imprimer l'hiſtoire d'une création de deux mille lieues, par l'auguſte barbare *Pierre le grand*, et faire connaître cent peuples inconnus. Mais retournons à Syracuſe.

Je ſuppoſe que mes juges trouveront bon que les biens de *Tancrède* ſoient une dot que l'Etat donne à *Orbaſſan* pour ſon mariage; ils verront, ſans doute, que cette circonſtance le rend plus odieux à *Tancrède* et à ſa maîtreſſe; ils ſeront convaincus qu'il ſerait inutile de parler de cette donation dans le conſeil d'Etat, ſi ce n'était pas un des articles du mariage. Il ne faut pas, à la vérité, qu'*Orbaſſan* reproche au beau-père de s'y oppoſer; mais il n'eſt peut-être pas mal qu'un autre chevalier faſſe ce reproche au beau-père. J'aime aſſez ces conteſtations parmi des gens du temps paſſé, dont la politeſſe n'était pas la nôtre, et qui avaient plus de caſques que de chemiſes.

Mes juges voient bien qu'à l'égard du billet porté par le balourd, quatre vers, au plus, ſuffiront pour graiſſer cette poulie.

Mes juges ſentent que c'eſt une choſe fort délicate de faire demander *Aménaïde* en mariage par un circoncis; c'eſt bien aſſez que quelque brutal de chevalier diſe qu'en effet il y a eu un beau ſarraſin qui a fait du bruit dans la ville, qu'il nomme même ce jeune mahométan, et qu'il faſſe tomber ſur lui tous les ſoupçons les plus vraiſemblables.

1759. Mes juges verront combien il eſt aiſé à ce ſoldat, intim ami de *Tancrède*, de dire, au commencement du troiſième acte, qu'il fit un tour à la ville, il y a deux jours, et qu'il y entendit murmurer du mariage d'*Orbaſſan*.

Mes juges ſavent qu'il ſuffit de quatre vers dans un endroit, et d'une douzaine dans un autre, pour expliquer ce qui n'eſt pas aſſez clair, et pour rendre l'intérêt plus touchant. Le commencement du cinquième acte, par exemple, avait beſoin d'être retouché, et je crois actuellement la ſcène du père et de la fille beaucoup plus intéreſſante; enfin, il me paraît qu'on ne m'a preſcrit que des choſes aiſées à faire.

J'avertis humblement que ces mots, *ce billet adultère*, ne révolteront point quand il n'y aura pas de petits-maîtres ſur le théâtre; ce n'eſt pas que je ſois beaucoup attaché à ce mot, et qu'il ne ſoit très-facile d'en ſubſtituer un autre; mais je le crois bon, et je le dis pour la décharge de ma conſcience.

Vous avez grande raiſon, Madame, de vous écrier et de m'accuſer de barbarie allobroge, ſur *ces beaux nœuds dont nos cœurs étaient joints, dont on peut accuſer ou vanter ſon courage*. Vous avez le nez fin, et moi auſſi; cela ne vaut pas le diable, et cela fut corrigé un quart d'heure après avoir eu l'impertinence de vous l'envoyer.

Je vais ſortir du Kamshatka où je ſuis à préſent, et j'aurai l'honneur de vous envoyer la pièce avant qu'il ſoit un mois; mais, avant ce temps-là, il ſe pourrait bien faire que je couchaſſe par écrit un beau mémoire dans lequel je m'accuſerais de l'énorme

bêtise de m'être fié à des billets de garantie pour les privilèges de ma terre de Tourney. 1759.

M. d'*Argental* s'étant bien voulu charger des finances du sieur *Pessellier*, il les enverra quand il pourra ; je ne suis pas pressé d'argent. De quoi s'avise *Pessellier* de gouverner les finances ? a-t-il trouvé quelque chose de mieux que les actions sur les fermes ? Cependant si M. d'*Argental* a la condescendance de m'envoyer cet écrit, ne peut-il pas le faire contresigner ? Je le mettrai dans les rayons de ma petite bibliothéque, destinés aux feseurs de projets ; j'en ai déjà bon nombre.

Dites-moi donc, mes anges, n'avez-vous pas douze mille parmesans au moins par an ? mais aussi n'êtes-vous pas obligés d'avoir une plus grosse maison ? Je me flatte que vous avez renoncé entièrement à la grand'chambre ; c'est un cu de sac bien ennuyeux. Et puis, quel bavard que cet avocat général !

Mes anges, je suis plus que jamais votre suisse *V.*

1759.

LETTRE LXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 23 de juin.

Mon divin ange parmefan. fi je n'obéis pas bien, j'obéis vîte. Il y a quelques coups de limeà donner, nous l'avouons; mais prenez toujours, et, avec le temps, toutes les lois de madame d'*Argental* feront exécutées. On fait bien qu'en parlant du courier qui va porter le billet doux, la confidente peut dire :

Il vous fut attaché dès vos plus jeunes ans,
Vos intérêts lui font auffi chers que fa vie.

et en faire ainfi un excellent domeftique qui fait pendre fa maîtreffe en ne difant pas fon fecret. Il y a encore quelque chofe à fortifier au cinquième acte; mais il s'agit à préfent d'une importante négociation. Votre fuiffe vous donnera bientôt autant d'affaire que votre Parme.

Madame la marquife a fu que je fefais un drame, et moi je lui ai écrit galamment que je le lui enverrais, que je le foumettrais à fes lumières, que je me fouvenais toujours des belles décorations qu'elle eut la bonté de faire donner à Sémiramis, &c. Elle m'a répondu qu'elle attendait la pièce. Que faut-il donc faire, mon cher ange? la donner à M. le duc de *Choifeul*, et que M. le duc de *Choifeul* la donne à madame la marquife, comme un fecret d'Etat. Elle fera fes obfervations,

elle

elle protégera notre Sicile. Je suis suisse, il est vrai; mais je fais mon monde, et je veux que les prêtres sachent que je suis bien en cour. 1759.

Vous voyez, mon divin ange, que je donne toujours la préférence au spirituel sur le temporel; vous serez bientôt outrecuidé d'un mémoire sur Tourney.

Mais M. le comte de *Choiseul* part-il bientôt? je voudrais lui envoyer quelque chose pour l'amuser sur la route. Qu'il n'oublie point la comtesse de *Bentinck* à Vienne, s'il veut être amusé.

LETTRE LXXVII.

AU MEME.

29 de juin.

MON divin ange, moi fâché contre vous! qui vous a dit cette anecdote? où l'avez-vous prise? Vous êtes bien mal instruit pour un plénipotentiaire. Ne sais-je pas que vous avez eu plus d'une affaire? et ne sais-je pas encore que vous avez daigné vous intéresser aux miennes? Je ne suis pas si suisse que je n'entende raison. Ne l'ai-je pas entendue sur les chevaliers? n'ai-je pas fourbi de nouveau leurs armes? n'ai-je pas à peu-près fait ce que madame *Scaliger* ordonnait?

Mon ange, que les fondemens soient bien ou mal faits, il n'importe; il faut donner la maison à madame la marquise; il faut la confier à M. le duc de *Choiseul;* et que, de ses mains bienfesantes, elle passe dans les belles mains de son amie. Il voulait, disiez-vous,

une tragédie pour pot de vin du brevet ; la voilà.
1759. Trève à vos critiques; laiffez place à M. de *Choifeul* et à madame de *Pompadour*, pour faire les leurs ; ils s'en intéreſſeront davantage au bâtiment, quand ils y auront mis quelques pierres. Ceci n'eſt point affaire de théâtre, c'eſt affaire d'Etat.

Vous m'avez laiſſé ignorer la bonne plaifanterie de la grand'chambre qui voulait députer à l'infant, et empêcher qu'aucun confeiller du parlement connût jamais les intérêts d'aucun Etat. Enfin, vous voilà compatible. Eſt-il vrai que vos confrères ont rendu un arrêt contre ceux qui ne faignent pas dans la pleuréfie ? Cet arrêt doit être imprimé avec celui qui condamne l'Encyclopédie. On pourrait faire un beau volume de ces arrêts-là.

Qu'importe, mon cher ange, qu'on donne mon Ruſſe tome à tome ou tout en bloc ? c'eſt l'affaire des libraires, et je ne m'en mêle pas. Je me mêle de plaire à l'autocratrice de toutes les Ruſſies ; il me faut une impératrice au moins dans mes intérêts, car je ne peux en confcience aimer *Luc* : ce roi n'a pas une aſſez belle ame pour moi. Il me femble que M. le duc de *Choifeul* le connaît bien. Je vous demande en grâce, mon cher ange, de fouhaiter au moins qu'il foit puni. Et ce poliſſon de *Greſſet*, qu'en dirons-nous ? quel fat orgueilleux ! quel plat fanatique ! et que les vers de *Piron* font jolis ! Mais que M. d'*Efpagnac* eſt raboteux, qu'il eſt difficile ! Il demande des chofes impoſſibles, des chofes que je n'ai point : c'eſt le Dieu des janféniſtes ; il commande pour qu'on n'obéiſſe pas. Je lui ai donné dix fois plus d'éclairciſſemens que jamais aucun poſſeſſeur de Ferney n'en

a donné depuis le douzième fiecle. Je fuis auffi honteux 1759.
que reconnaiffant de vos bontés, de vos peines, de celles de M. l'ambaffadeur de *Chauvelin;* je baife toutes les ailes.

Je ne peux encore penfer à un fous-brevet pour Tourney; je ne peux que fonger à vous, mes anges, à *Pierre le grand*, à mes chevaliers et à mes foins, vous embraffer tendrement avec la plus vive reconnaiffance, et vous aimer à jamais. Je fuis très-malingre; comment vous portez-vous?

LETTRE LXXVIII.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 29 de juin.

Eh bien, mon cher ami, vous êtes donc revenu à vos moutons; mais vous les quittez tous les ans, et je n'abandonne jamais les miens, quoiqu'ils ne foient pas fi gras que les vôtres.

Vous êtes enthoufiafmé avec raifon de notre miniftre des finances et de mademoifelle *Dubois;* on dit grand bien de l'un et de l'autre. Je fuis bien aife de voir un homme de lettres contrôleur général. Il a traduit un Varburton qui vous démontre net que jamais les lois de *Moïfe* n'ont laiffé feulement foupçonner l'immortalité de l'ame. Il a traduit le Tout eft bien; mais quand dirons-nous: *Tout n'eft pas mal?* Le génie de M. de *Silhouette* eft anglais, calculateur et courageux; mais, fi on nous prend des Guadeloupe, fi ces maudits Anglais ont plus de vaiffeaux

1759. que nous, et meilleurs, si les frais de la visite qu'on veut leur rendre sont perdus, si les dépenses immenses d'une guerre juste, mais ruineuse, absorbent les revenus de l'État, ni M. de *Silhouette* ni *Pope* n'y pourront suffire.

J'ai pris le parti de mettre une partie de ma fortune en terres : le roi de Prusse ne les saccagera pas, et elles porteront toujours quelques grains. Les biens en papier dépendent de la fortune, ceux de la terre ne dépendent que de DIEU. Si vous gouvernez votre Launay, vous savez que cette occupation emporte un peu de temps ; mais avouez qu'on en perd à Paris bien davantage. Je conduis tout le détail de trois terres presque contiguës à mon hermitage des Délices ; j'ai l'insolence de bâtir un château dans le goût italien, *nel gran gusto;* cela n'empêchera pas, mon ancien ami, que vous n'ayez votre *Pierre le grand* et une tragédie d'un goût un peu nouveau.

Puisque *Gresset* a renoncé à embellir la scène, il faut bien que je la gâte. Je me damne, il est vrai ; cela est honteux à mon âge ; mais j'aime passionnément à me damner. Vous connaissez, sans doute, l'épigramme de *Piron* sur ce fanatique orgueilleux de *Gresset.* Qu'elle est jolie ! qu'elle est bien faite ! que l'insolent ex-jésuite est bien puni ! Et que dites-vous du révérend père *Poignardini Malagrida* qu'on prétend avoir été loyalement brûlé à Lisbonne ? Malheureusement, ces nouvelles viennent des jansénistes. Qu'on les brûle ou qu'on les canonise, peu m'importe à moi, patriarche, qui ne connais plus que mes troupeaux, et qui ne suis point de leurs ouailles.

Savez-vous que le roi m'a donné de belles lettres

patentes, par lesquelles mes terres sont conservées dans leurs anciens priviléges? et ces priviléges sont 1759.
de ne rien payer du tout, d'être parfaitement libre. Y a-t-il un état plus heureux? Je me trouve entre la France et la Suisse, sans dépendre ni de l'une ni de l'autre. La grâce du roi est pour madame *Denis* et pour moi. Tout cela serait bon, si on digérait. Vous digérez, mon cher ami; mon estomac est déplorable; *spiritus promptus est, caro autem infirma.* Mon cœur est toujours à vous.

LETTRE LXXIX.

A MONSIEUR

LE COMTE DE SCHOUVALOF, *à Pétersbourg.*

Au château de Tourney, le 10 de juillet.

MONSIEUR,

Une grande fluxion sur les yeux me prive de l'honneur de vous écrire de ma main, et du plaisir de continuer, aussi rapidement que je le voudrais, l'Histoire de *Pierre le grand.* Je l'ai poussée jusqu'à la bataille de Pultava. Le journal que votre excellence a eu la bonté de m'envoyer, me sert à constater les dates, et à rapporter les événemens avec exactitude.

J'espère toujours, Monsieur, que non-seulement vous aurez la bonté de me faire parvenir la suite de ce journal, mais que je recevrai de vous des lumières

1759. ſur tout ce qui peut rendre ces événemens plus intéreſſans pour le public, et plus glorieux pour le monarque.

Je vois bien, dans les mémoires qu'on m'a confiés, quel jour on a pris une ville; je vois le nombre des morts, des priſonniers, dans une bataille; mais je ne vois rien qui caractériſe *Pierre le grand.* Le lecteur déſirera, ſans doute, de ſavoir comment il traita les principaux officiers ſuédois priſonniers, après la bataille de Pultava; comment la plupart des capitaines et des ſoldats furent tranſportés en Sibérie; comment ils y vécurent; avec quelle générosité l'empereur renvoya le prince de *Virtemberg ;* pourquoi le comte *Piper* fut détenu dans une priſon rigoureuſe; comment on traita les généraux *Renſchild* et *Levenhaupt*, et les autres; quel fut réellement l'appareil du triomphe à Moſcou. Un billet de lui, une réponſe, un mot, deviennent, dans de telles circonſtances, des choſes importantes pour la poſtérité; ſes négociations, furtout, doivent être un des plus grands objets de ſon hiſtoire.

Mais, Monſieur, tous les princes ont négocié, tous ont aſſiégé des villes et donné des batailles, nul autre que *Pierre le grand* n'a été le réformateur des mœurs, le créateur des arts, de la marine et du commerce. C'eſt par là, ſurtout, que la poſtérité l'enviſagera avec admiration : elle voudra être inſtruite en détail de tout ce qu'il a créé; elle demandera compte du moindre chemin public, des canaux pour la jonction des rivières, des règlemens de police et de commerce, de la réforme miſe dans le clergé; en un mot, de tous les objets ſur leſquels il a étendu ſes ſoins.

Il eſt même néceſſaire que toutes ſes grandes entrepriſes, depuis la Finlande juſqu'au fond de la Sibérie, ſoient préſentées au public dans un jour ſi lumineux, et d'une manière ſi impoſante, que les lecteurs ne puiſſent pas regretter ces anecdotes déſagréables dont tant de livres ſont remplis, et que la gloire du héros empêche de s'informer des faibleſſes de l'homme. 1759.

J'ignore, Monſieur, ſi c'eſt votre intention que l'Hiſtoire de *Pierre le grand* ſoit ſuivie d'un chapitre dans lequel je ferais voir, en raccourci, comment on a ſuivi en tout les vues de ce légiſlateur, avec quelle ſplendeur on a achevé ce qu'il avait commencé, et tout ce que votre nation a fait de grand juſqu'au temps heureux de l'impératrice régnante. Je fais mille vœux pour la durée et le bonheur de ſon empire; j'en fais d'auſſi ardens pour votre perſonne. Le protecteur des arts doit m'être bien cher; l'ouvrage dont vous m'avez chargé m'inſpire de la reconnaiſſance; toutes vos bontés me ſont précieuſes.

J'ai l'honneur d'être, &c.

1759.

LETTRE LXXX.

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Tourney, par Genève, 20 de juillet.

MADAME la parmesane, il faut commencer par vous rendre mille actions de grâce. Quelle bonté vous avez d'entrer dans tous ces détails de vieux chevaliers ! et, ce qui m'en plaît encore autant, c'est que vous avez une santé brillante; car rien ne pèserait tant à une malade que d'écrire tant de choses si réfléchies. Je l'éprouve bien tristement; il m'a pris un éblouissement, un je ne sais quoi, qui accommode fort peu les idées. *Tronchin* est venu au secours de ma pie-mère et de ma dure-mère, et c'est à son insçu que j'ai l'honneur de vous écrire. J'ai mis, mes divins anges, toutes vos remarques avec la pièce; et je ne reverrai ce procès que quand j'aurai la tête bien nette. En attendant, je vous envoie, pour vous amuser, le drame (*) de feu M. *Thompson*, traduit par mon ami M. *Fatema.*

Je ne veux, d'ici à quinze jours, penser ni aux chevaliers ni à *Pierre le grand;* j'oublierai jusqu'à M. l'abbé d'*Espagnac*. Il n'en est pourtant pas des affaires comme d'une pièce de théâtre et d'une histoire; ces ouvrages gagnent à se reposer, et les affaires perdent à n'être pas suivies. Mais, si je veux vivre, j'ai besoin d'un parfait repos pour quelque temps.

(*) Socrate.

Ne vous fâchez pas contre moi d'être comtesse, c'est un usage reçu; c'est un titre qu'on donne à beaucoup de ministres qui ne vous valent pas; et, si vous étiez en pays étranger, il faudrait bien vous y accoutumer malgré vous. Tout mon malheur est que vous n'ayez pas l'ambassade de Suisse; mais pourquoi non? cela vaut cent mille livres de rente; et on est bien pis que comte, on est roi. Après le plaisir de voir couper ses blés et battre en grange, c'est le premier des emplois; les douze mille fromages de Parmesan ne sont rien en comparaison. Vous auriez une bonne troupe de comédiens à Soleure, vous viendriez voir le petit château que je bâtis, vous seriez enchantée de mon château; il est d'ordre dorique, il durera mille ans. Je mets sur la frise: *Voltaire fecit.* On me prendra, dans la postérité, pour un fameux architecte. Vous ne vous souciez point de tout cela, parce que vous êtes à Paris; mais, peut-on ne jamais sortir de Paris? J'aime mon czar qui, dans un clin d'œil, allait bâtir à Archangel, à Astracan, sur la mer Noire, sur la mer Baltique. Mon Dieu, que vous êtes casaniers! 1759.

Dites-moi donc comment se trouve M. le comte de *Choiseul* de son voyage; ne sera-t-il pas bien excédé de l'étiquette de la cour de Vienne? Vous n'auriez point d'étiquette en Suisse, vous régneriez comme vous voudriez. Si je n'avais pas acquis des terres qui me tournent la tête, je supplierais M. le duc de *Choiseul* de me donner un consulat au grand Caire ou en Gréce. J'enrage de mourir sans avoir vu les pyramides et les ruines du théâtre d'*Eschyle*.

1759.

LETTRE LXXXI.

A LA MEME.

Aux Délices, 15 d'auguste.

VRAIMENT, Madame, il est bien temps de s'occuper de chevalerie, pendant que M. de *Contades*, en vrai angevin, mène à la boucherie tous les descendans de nos anciens chevaliers, et leur fait attaquer quatre-vingts pièces de canon, comme don *Quichotte* attaquait des moulins à vent. Cette horrible journée perce l'ame. Je suis français à l'excès, surtout depuis mon beau brevet dont j'ai l'obligation à vous, mes divins anges, et à MM. de *Choiseul*. *Luc* (vous savez qui est *Luc*) donne probablement bataille aux Autrichiens et aux Russes, au moment que j'ai l'honneur de vous écrire; du moins il m'a mandé que c'était sa royale intention. S'il est battu, comme cela peut arriver, quelle honte pour nous de l'avoir été par ce prince de *Brunswik!* Je voudrais que vous connussiez ce prince, vous seriez bien étonnée, et vous diriez : il faut que les gens qu'il bat soient de grands imbécilles. La vérité du fait est que toutes ces troupes-là sont mieux disciplinées que les nôtres. Quiconque ne suivra pas entièrement les maximes du maréchal de *Saxe*, sera infailliblement battu comme à Rosbac. Voilà ce que j'ai l'impudence de vous dire, en qualité d'historiographe; et je vous dis encore que je tremble pour votre descente en Angleterre.

Nous allons être réduits à la besace. Heureux qui a des fromages de Parmesan et des terres. 1759.

Mon accident n'a pas duré ; il m'a laissé encore des passions vives : celle d'être libre chez moi est très-forte ; mais la plus grande de mes passions, c'est l'attachement que j'ai pour mes divins anges.

J'ai envoyé d'énormes paquets à M. d'*Argental*, sous l'enveloppe de M. de *Courteille*. J'abuse des bontés de M. d'*Argental* et de M. de *Chauvelin*.

M. de *Choiseul* m'a fait l'honneur de m'écrire ; je le crois bien affligé. Ah, pauvres Français !

LETTRE LXXXII.

A M. CLAIRAUT.

19 d'auguste.

Votre lettre, Monsieur, m'a fait autant de plaisir que votre travail m'a inspiré d'estime. Votre guerre avec les géomètres, au sujet de la comète, me paraît la guerre des Dieux dans l'Olympe, tandis que, sur la terre, les chiens se battent contre les chats. Je suis effrayé de l'immensité de votre travail. Je me souviens qu'autrefois, quand je m'appliquais à la théorie de *Newton*, je ne sortais jamais de l'étude que malade ; les organes de l'application et de l'intelligence ne sont pas si bons chez moi que chez vous. Vous êtes né géomètre, et je n'étais devenu disciple de *Newton* que par hasard. Votre dernier travail doit certainement honorer la France : les Anglais ne peuvent pas avoir tout dit ; *Newton* avait fondé ses lois en partie sur celles de

1759. *Kepler*, et vous avez ajouté à celles de *Newton*. C'eſt une choſe bien admirable d'être parvenu à reconnaître les inégalités que l'attraction des groſſes planètes opère ſur la route des comètes : ces aſtres, que nos pères et les Grecs ne connaiſſaient qu'en qualité de chevelus, ſelon l'étymologie du nom, et en qualité de méchans, comme nous connaiſſons *Clodion le chevelu*, ſont aujourd'hui ſoumis à votre calcul, auſſi-bien que les aſtres du ſyſtême ſolaire ; mais il faudrait être bien difficile pour exiger qu'on prédît le retour d'une comète à la minute, de même qu'on prédit une éclipſe de ſoleil ou de lune : il faut ſe contenter de l'à peu-près dans ces diſtances immenſes, et dans ces complications de cauſes qui peuvent accélérer ou retarder le retour d'une comète. D'ailleurs la quantité préciſe de la maſſe de *Jupiter* et de *Saturne* peut-elle être connue avec préciſion ? cela me paraît impoſſible. Il me ſemble que, quand on vous accordera un mois d'échéance pour le retour d'une comète, comme on en accorde pour les lettres de change qui viennent de loin, on ne vous fera pas une grande grâce ; mais quand on avouera que vous faites honneur à la France et à l'eſprit humain, on ne vous rendra que juſtice.

Plût à Dieu que notre ami *Moreau-Maupertuis* eût cultivé ſon art comme vous, qu'il eût prédit ſeulement le retour des comètes, au lieu d'exalter ſon ame pour prédire l'avenir, de diſſéquer des cervelles de géans pour connaître la nature de l'ame, d'enduire les gens de poix réſine pour les guérir de toute eſpèce de maladie, de perſécuter *Koënig*, et de mourir entre deux capucins !

Au reſte, je ſuis fâché que vous déſigniez par le nom de *newtoniens* ceux qui ont reconnu la vérité

des découvertes de *Newton* : c'eſt comme ſi on appelait les géomètres *euclidiens*. La vérité n'a point de nom de parti : l'erreur peut admettre des mots de ralliement. On dit janſéniſtes, moliniſtes, quiétiſtes, anabaptiſtes, pour déſigner différentes ſortes d'aveugles : les ſectes ont des noms, et la vérité eſt vérité. Dieu béniſſe l'imprimeur qui a mis les *altercations* de la comète, au lieu d'altérations ! Il a eu plus raiſon qu'il ne croyait ; toute vérité produit altercation. Je pourrais bien me plaindre auſſi à mon tour de ceux qui m'ont appelé mauvais citoyen, quand j'ai mis le premier en France le ſyſtême de l'anglais *Newton* au net ; mais j'ai eſſuyé tant d'injuſtices d'ailleurs, que celle-là m'a échappé dans la foule. Je ſuis enfin parvenu à ne plus meſurer que la *courbe* que mes nouveaux ſemoirs tracent au bout de leurs rayons ; le réſultat eſt un peu de froment : mais, quand je me ſuis tué à Paris pour compoſer des poëmes épiques, des tragédies et des hiſtoires, je n'ai recueilli que de l'ivraie. La culture des champs eſt plus douce que celle des lettres ; je trouve plus de bon ſens dans mes laboureurs et dans mes vignerons, et ſurtout plus de bonne foi que dans les regrattiers de la littérature, &c. 1759.

Je cultive la terre ; voilà par où il faut finir. J'ai fait naître un peu d'abondance dans le pays le plus agréable et le plus pauvre que j'aye jamais vu. C'eſt une belle expérience de phyſique de faire croître quatre épis où la nature n'en donnait que deux. Les académies de *Cérès* et de *Pomone* valent bien les autres.

Felix qui potuit rerum cognoſcere cauſas,
Fortunatus et ille deos qui novit agreſtes !

1759.

LETTRE LXXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 17 d'auguſte.

MON divin ange, eſt-ce que M. *Fatema* n'aurait pas trouvé grâce devant vos yeux ? Voici, pour vous réjouir, un gros paquet contenant des choſes délicieuſes, un billet de M. *Fabri*, fermier de Gex, c'eſt-à-dire ſon reçu de ſon tiers de lods et ventes; quelle lecture agréable ! et puis une lettre à M. l'abbé d'*Eſpagnac*, pleine de jérémiades ſur le ſort des pauvres ſeigneurs de château ; et une lettre à M. de *Chauvelin* l'ambaſſadeur. Je me conſole au moins avec lui de cet embarras d'affaires. Savez-vous que je paſſe les jours entiers dans ces diſcuſſions de toute eſpèce? Il faut s'accoutumer à tout. Cette vie-là ne me déplaît point, elle eſt toute remplie. Il eſt plus doux qu'on ne penſe de planter, de ſemer et de bâtir. Je me plains toujours, ſelon l'uſage ; mais, dans le fond, je ſuis fort aiſe.

Je réſerve les chevaliers pour le temps des vendanges. Vous, mon cher ange, et M. de *Chauvelin*, qui daignez être mes médiateurs avec M. d'*Eſpagnac*, vous n'échouerez pas dans votre négociation. Liſez ma lettre à M. d'*Eſpagnac*, et vous verrez ſi j'ai raiſon ; liſez auſſi ma dépêche à M. de *Chauvelin*, et vous jugerez ſi le conſeil de monſeigneur le comte de *la Marche* n'a pas beaucoup de torts.

Enfin donc, je crois que mes Ruſſes ſont près du

grand Glogau. Qui croirait que la *Barbarini* (*) va être assiégée par mes Russes, et dans Glogau? O destinée! 1759.
Je n'aime point *Luc*, il s'en faut beaucoup : je ne lui pardonnerai jamais ni son infame procédé avec ma nièce, ni la hardiesse qu'il a de m'écrire deux fois par mois des choses flatteuses, sans avoir jamais réparé ses torts. Je désire beaucoup sa profonde humiliation, le châtiment du pécheur ; je ne sais si je désire sa damnation éternelle.

Mon divin ange, vous ne m'écrivez point ; vous ne me dites rien des succès de M. le comte de *Choiseul* à la cour de Vienne. Je sais sans vous qu'il y réussit beaucoup. Je suis toujours enchanté de M. le duc de *Choiseul*, et si enchanté que je ne lui demande rien. Je ne veux point du tout l'importuner pour ma terre viagère de Tourney ; je veux qu'il sache que je lui suis attaché par goût, par reconnaissance, et que l'intérêt ne déshonore point mes sentimens généreux.

Comment se porte madame *Scaliger* ? Je suis à ses pieds, et bientôt je travaillerai sur ses commentaires. Adieu, divins anges ; je souhaite à votre nation tous les succès possibles dans le continent et dans les îles. A propos, parlez-vous italien ?

Mille respects à tout ange.

(*) Danseuse de l'opéra de Berlin.

1759.

LETTRE LXXXIV.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

17 de feptembre.

Il eft vrai, Madame, que vous êtes dans un couvent comme *Héloïſe*, et que vous avez eu comme elle un oncle chanoine. Il eft encore vrai que je fuis à peu-près réduit à l'état d'*Abélard ;* mais, malheureufement pour moi, je ne peux pas goûter la confolation de vous dire : C'eft avec vous que j'ai perdu le peu que je regrette.

Je peux feulement vous affurer que je vous ai toujours trouvée très-fupérieure à *Héloïſe*, quoique vous ne foyez pas auffi théologienne qu'elle. Je vous ai connu une imagination charmante, et une vérité dans l'efprit que j'ai rencontrée bien rarement ailleurs. Si je n'ai point eu l'honneur de vous écrire, c'eft que ma retraite m'a fait penfer qu'un homme qui avait renoncé à Paris, ne devait pas fe jouer à ce qu'il a connu dans Paris de plus aimable.

J'ai été fenfiblement affligé de votre état, et je vous jure qu'il n'a pas peu contribué à me perfuader que le meilleur des mondes poffibles ne vaut pas grand'-chofe. Je crois avoir renoncé pour le refte de ma vie à la plus extravagante des villes poffibles. Ce n'eft pas que j'aye la vanité de me croire plus fage que fes habitans, mais je me fuis fait une petite deftinée

à

à part, avec laquelle je ne puis regretter aucune des folies des autres, attendu que je fuis trop occupé des miennes : je me fuis avifé de devenir un être entièrement libre. 1759.

J'ai joint à mon petit hermitage des Délices, des terres fur la frontière de France, qui avaient autrefois le beau privilége de ne dépendre de perfonne ; j'ai été affez heureux pour que le roi m'ait rendu tous ces priviléges, malgré le journal de Trévoux et les gazettes eccléfiaftiques. J'ai eu l'infolence de faire bâtir un château dans le goût italien ; j'ai fait dans un autre une falle de comédie ; j'ai trouvé de bons acteurs ; et, malgré tout cela, je me fuis aperçu à la fin que le plus grand plaifir confifte à être particulièrement et utilement occupé.

Je vois que tous les poëtes ont eu raifon de faire l'éloge de la vie paftorale, que le bonheur attaché aux foins champêtres n'eft point une chimère ; et je trouve même plus de plaifir à labourer, à femer, à planter, à recueillir, qu'à faire des tragédies et à les jouer. *Salomon* avait bien raifon de dire qu'il n'y a de bon que de vivre avec ce qu'on aime, fe réjouir dans fes œuvres ; et que tout le refte eft vanité.

Plût à Dieu, Madame, que vous puffiez vivre comme moi, et que votre fociété charmante pût augmenter mon bonheur. Vous voulez que je vous envoye les ouvrages auxquels je m'occupe quand je ne laboure ni ne sème ; en vérité, Madame, il n'y a pas moyen, tant je fuis devenu hardi avec l'âge. Je ne peux plus écrire que ce que je penfe, et je penfe fi librement qu'il n'y a guère d'apparence d'envoyer mes idées par la pofte.

1759. Il y a pourtant un ouvrage honnête qui eſt actuellement ſur le métier ; c'eſt l'hiſtoire de la création de deux mille lieues de pays, par le czar *Pierre*. Je fais cette hiſtoire ſur les archives de Pétersbourg, qu'on m'a envoyées ; mais je doute que cela ſoit auſſi amuſant que la vie de *Charles XII* ; car ce *Pierre* n'était qu'un ſage extraordinaire, et *Charles* un fou extraordinaire qui ſe battait, comme don *Quichotte*, contre des moulins à vent. J'aurai aſſurément l'honneur de vous envoyer un des premiers exemplaires ; mais je ſerai bien ſurpris ſi l'ouvrage eſt intéreſſant.

Non, Madame, je n'aime des Anglais que leurs livres de philoſophie, quelques-unes de leurs poëſies hardies ; et, à l'égard du genre dont vous me parlez, je vous avouerai que je ne lis que l'ancien Teſtament, trois ou quatre chants de Virgile, tout l'Arioſte, une partie des Mille et une nuits ; et, en fait de proſe françaiſe, je relis ſans ceſſe les Lettres provinciales. Ce n'eſt pas que les pièces nouvelles de nos jours, et les poëſies ſacrées de M. *le Franc* n'aient leur mérite. On m'a parlé auſſi d'un livre de ſon frère l'évêque, intitulé : *La réconciliation de l'eſprit avec la religion*, ou, comme quelques-uns diſent, la réconciliation normande ; mais on ne peut pas tout lire, et il faut bien ſe livrer à ſon goût.

Je vous félicite, Madame, vous et M. le préſident *Hénault*, de vivre ſouvent enſemble, et de vous conſoler tous deux des ſottiſes de ce monde, par les agrémens délicieux de votre commerce. J'eſpère que vous jouirez long-temps tous deux de cette conſolation. Vous avez été gourmande, et quand les gourmands

font devenus fobres, ils vivent cent ans. Si les événemens du temps font le fujet de vos converfations, elles ne doivent pas tarir; il ne laiffe pas d'y avoir quelque plaifir à voir tous les huit jours une fottife nouvelle. 1759.

C'eft encore un avantage que j'ai dans le petit coin du monde que j'habite : il n'y a point de pays où l'on foit inftruit plutôt de tout ce qui fe paffe dans l'Europe ; nous favons toujours les aventures d'Allemagne quatre jours avant vous. Le roi de Pruffe me fefait l'honneur de m'écrire affez régulièrement avant que les Ruffes lui euffent donné fur les oreilles; il n'a pas actuellement le temps d'écrire ; je le crois très-embarraffé : et, à moins d'un prodige, il faudra qu'il foit un exemple des malheurs de l'ambition ; mais, s'il fuccombe, il ne pourra pas au moins reprocher fa perte aux Français.

Adieu, Madame; foyez heureufe autant que vous le pourrez. Confervez votre fanté, continuez à faire le charme de la fociété, faites-vous lire des livres qui vous amufent. Vous ne pouvez lire l'Ariofte dans fa langue, et en cela je vous plains beaucoup; mais, croyez-moi, faites-vous lire la partie hiftorique de l'ancien Teftament d'un bout à l'autre; vous verrez qu'il n'y a point de livre plus amufant; je ne parle pas de l'édification qu'on en retire, je parle de la fingularité des mœurs antiques, de la foule des événemens dont le moindre tient du prodige, de la naïveté du ftyle, &c.

N'oubliez pas le premier chapitre d'*Ezéchiel*, que perfonne ne lit; mais faites-vous furtout traduire le chapitre XVI, qu'on n'a pas ofé traduire fidellement,

—— et vous verrez que *Jérusalem est une belle fille que le*
1759. *Seigneur a aimée dès qu'elle a eu du poil et des tetons ; qu'il a couché avec elle, et qu'il l'a entretenue magnifiquement ; que cependant elle a couché avec mille amans, et que même elle s'est souvent servie, quand elle était seule, de....* je n'ose pas dire quoi. Et au verset XX du chapitre XXIII, il est dit qu'*Oliba, la bien-aimée, après avoir tâté de mille amans, a donné la préférence à ceux qui ont le* talent *d'un âne.*

Enfin, cette naïveté, que j'aime sur toute chose, est incomparable. Il n'y a pas une page qui ne fournisse des réflexions pour un jour entier. Madame *du Châtelet* l'avait bien commenté d'un bout à l'autre.

Si vous êtes assez heureuse pour prendre goût à ce livre, vous ne vous ennuierez jamais, et vous verrez qu'on ne peut rien vous envoyer qui en approche. Ah, Madame, que le monde est bête ! et qu'il est doux d'en être dehors ! mais il faudrait surtout le fuir avec vous.

LETTRE LXXXV.

1759.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 17 de ſeptembre.

Il y a bien long-temps que je ne vous ai écrit, mon cher et ancien ami ; mais je ſuis le rat des champs, et vous le rat de ville.

Ruſticus urbanum murem mus paupere fertur
Accepiſſe cavo, veterem vetus hoſpes amicum.

Vous n'en avez pas tant fait, vous avez laiſſé là votre rat des champs. Ce n'eſt pourtant pas comme rat piqué de votre négligence, qu'il n'a point écrit ; c'eſt qu'il a été fort occupé dans tous ſes trous : car, tandis que votre deſtinée vous a fait faire le long voyage de la rue Saint-Honoré à l'arſenal, et que vous avez ainſi couru d'un pôle à l'autre, j'ai bâti, labouré, planté et ſemé.

Rident vicini glebas et ſaxa moventem.

Vous êtes retiré dans Paris, monſieur le pareſſeux ; vous philoſophez à votre aiſe chez M. de *Paulmi* ; mais moi, il faut que je viſite mes métairies, que je guériſſe mes payſans et mes bœufs quand ils ſont malades, que je marie des filles, que je mette en valeur des terres abandonnées depuis le déluge. Je vois autour de moi la plus effroyable misère dans le pays le plus riant ; je me donne les airs de

1759. remédier un peu à tout le mal qu'on a fait pendant des ſiècles. Quand on ſe trouve en état de faire du bien à une demi-lieue de pays, cela eſt fort honnête.

J'entends parler de gens qui vous ravagent, qui vous appauvriſſent des deux et trois cents lieues, ou avec leurs plumes, ou avec des canons; ces gens-là ſont des héros, des demi-dieux à pendre, mais je les reſpecte beaucoup.

On dit qu'à Paris vous n'avez ni argent ni ſens commun; on dit que vous êtes mal menés ſur mer et ſur terre; on dit que vous allez perdre le Canada; on dit que vos rentes, vos effets publics, coûtent grand riſque. Quand je dis vous, j'entends nous, car je vogue dans le même vaiſſeau; mais, en qualité de pauvre hermite habitant de frontière, je parle reſpectueuſement devant un habitant de la capitale.

Comme il faut lire quelquefois après avoir conduit ſa charrue et ſon ſemoir, dites-moi, je vous en prie, ce que c'eſt qu'une Hiſtoire des jéſuites, ou De la morale des jéſuites, ou Des dogmes des jéſuites, prouvés par les faits, en trois ou quatre volumes: en un mot, c'eſt une compilation de tout ce qu'ils ont fait de mémorable depuis frère *Guignard* juſqu'à frère *Malagrida*. J'ai demandé ce livre à Paris, mais je n'en ſais pas le titre.

Quid novi? comment vous portez-vous? n'êtes-vous pas gras à lard et aſſez honnêtement heureux? *Si ita eſt, congratulor. Farewell my dear.*

LETTRE LXXXVI.

1759.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Au château de Tourney, le 18 de septembre.

MONSIEUR,

J'AI reçu le panégyrique de *Pierre le grand*, que votre excellence a eu la bonté de m'envoyer. Il eſt bien juſte qu'un homme de votre académie chante les louanges de cet empereur. C'eſt par la même raiſon que les hommes ſont obligés de chanter les louanges de DIEU, car il faut bien louer celui qui nous a formés. Il y a certainement de l'éloquence dans ce panégyrique. Je vois que votre nation ſe diſtinguera bientôt par les lettres comme par les armes; mais ce ſera principalement à vous, Monſieur, qu'elle en aura l'obligation. Je vous ai celle d'avoir reçu de vous des mémoires plus inſtructifs qu'un panégyrique : ce qui n'eſt qu'un éloge ne ſert ſouvent qu'à faire valoir l'eſprit de l'auteur. Le titre ſeul avertit le lecteur d'être en garde ; il n'y a que les vérités de l'hiſtoire qui puiſſent forcer l'eſprit à croire et à admirer. Le plus beau panégyrique de *Pierre le grand*, à mon avis, eſt ſon journal, dans lequel on le voit toujours cultiver les arts de la paix au milieu de la guerre, et parcourir ſes Etats en légiſlateur, tandis qu'il les défendait en héros contre *Charles XII*. J'attends toujours vos nouveaux mémoires avec l'empreſſement du zèle que vous m'avez

1759. inſpiré. Je me flatte que j'aurai autant de ſecours pour les événemens qui ſuivent la bataille de Pultava, que j'en ai eu pour ceux qui la précèdent. Ce ſera une grande conſolation pour moi de pouvoir achever ma carrière par cet ouvrage; ma vieilleſſe et ma mauvaiſe ſanté me font connaître que je n'ai pas de temps à perdre: mais ce n'eſt pas le plus grand motif de mon empreſſement. Je ſuis impatient, Monſieur, de répondre, ſi je le puis, à la confiance que vous avez bien voulu me témoigner, et de ſatisfaire votre goût autant que je ſuivrai vos inſtructions.

Voici, Monſieur, un moment bien glorieux pour votre auguſte impératrice et pour la Ruſſie. C'eſt la deſtinée de *Pierre le grand* et de ſa digne fille de rétablir la maiſon de Saxe dans ſes Etats.

J'ai l'honneur, &c.

1759.

LETTRE LXXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1 d'octobre.

A MON CHER ANGE.

Il faura que, fur fes ordres, on tranfcrit à force la Chevalerie, et qu'on l'enverra inceffamment, comme affaire du confeil, à M. de *Courteille*. Pour la Femme qui a raifon, patience, s'il vous plaît; ce ferait deux femmes qui auraient raifon en un jour, et c'eft trop à la comédie. Pour madame *Scaliger*, qui fait la troifième, elle verra qu'on a été en tous les points de l'avis de fes remontrances. Au refte, nous jouons après-demain Mérope fur mon petit théâtre verd et or. Vous voyez bien, mes divins anges, qu'en fefant le rôle de *Narbas*, fefant bâtir, fefant mes vendanges, et fefant battre en grange, je ne peux guère fonger à la Femme qui a raifon.

A M. de Chauvelin, l'ambaffadeur.

Si fon excellence prend ce chemin de Genève, nous tâcherons de lui donner la Chevalerie fur mon théâtre grand comme la main; et, fi elle lui plaît, nous ferons bien fiers. Tous les fpectateurs feront ferment de n'en point parler, et je réponds que

—— Paris n'en ſaura rien. Nous voudrions ſeulement
1759. ſavoir quand monſieur l'ambaſſadeur paſſera par chez nous. Je lui réitère les plus tendres remercîmens.

A M. de Chauvelin, l'intendant.

PUISQUE ma ſangſue ne ſert qu'à le faire rire, je m'accommode ſérieuſement avec elle : j'aime à payer ce qui eſt dû ; mais injuſtice et rapacité révoltent ma bile, et l'allument. Je ſuppoſe que M. de *Chauvelin* a toujours la rage du bien public.

A M. de Chauvelin, l'abbé.

QU'IL ſoit averti que les remontrances du parlement n'ont réuſſi dans aucun pays de l'Europe. Il eſt triſte d'avoir la guerre contre les Anglais ; mais, puiſqu'ils nous battent, il faut bien que nous payions l'amende.

A Me Omer de Fleuri.

A qui en avez-vous, maître *Omer* ? Votre frère l'intendant eſt aimable ; mais quelle fureur avez-vous d'être un petit *Anitus* ? On ſe moque de vous et de vos diſcours, et de vos dénonciations. Mon Dieu, que cela eſt bête !

Somme totale.

LE ſens commun paraît exilé de France, mais il réſide chez mes anges, avec la bonté et l'eſprit.

N. B. Comment pourrons-nous parler de ces grands chevaliers, et dire que *tout Français est à craindre*, tandis que tout le monde nous donne sur les oreilles. Ah, mon divin ange, que j'ai bien fait de me composer une petite destinée indépendante! que j'ai bien choisi mes retraites! que je m'y moque du genre-humain! 1759.

Atque metus omnes strepitumque Acherontis avari
Subjicio pedibus.

Mais mon refrain, mon triste refrain, est toujours que je mourrai sans avoir revu mon cher ange. Il n'y a pas d'apparence que je revienne dans le pays des *Anitus* et des *Frérons.* Je suis continuellement partagé entre le bonheur extrême dont je jouis, et la douleur de votre absence.

1759.

LETTRE LXXXVIII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE,

CHEVALIER DE SAINT-LOUIS, SEIGNEUR DE DIRAC, &c., *à Angoulême.*

Le 1 d'octobre.

MONSIEUR,

LA confiance que vous voulez bien me témoigner, et le goût que vous avez pour la vérité, me touchent fenfiblement. Vous avez perdu, dites-vous, des protecteurs; mais vous êtes, fans doute, votre protecteur vous-même: on n'a befoin de perfonne, quand on a un nom et des terres. M. le chevalier d'*Aydie* a pris, il y a long-temps, le parti de fe retirer chez lui; il s'eft procuré par-là une vie heureufe et longue. Il n'y a perfonne qui ne regarde le repos et l'indépendance comme le but de tous fes travaux; pourquoi donc ne pas aller au but de bonne heure? On eft égal aux rois, quand on fait vivre heureux chez foi.

Quant aux objets de métaphyfique, dont vous me faites l'honneur de me parler, ils méritent votre attention. Il eft bien vrai que, dans les lois de *Moïfe*, il n'eft jamais parlé de l'immortalité de l'ame, ni de récompenfe et de peines dans une autre vie: tout eft temporel; et l'anglais *Warburton*, que M. *Silhouette* a traduit en partie, prétend que *Moïfe* n'avait pas

befoin de ce reffort pour conduire les Hébreux, parce qu'ils avaient DIEU pour roi, et que ce roi les punif- 1759.
fait fur le champ, quand ils avaient fait quelque faute. Cependant il eft clair que, du temps de *Moïfe*, les Egyptiens avaient embraffé le dogme et l'exiftence d'une ame aérienne et éternelle qui devait fe rejoindre au corps après une multitude de fiècles. C'eft pour cette raifon qu'on embaumait les corps, afin que l'ame les retrouvât, et qu'on bâtiffait des tombeaux en pyramides. L'idée de l'immortalité de l'ame et d'un enfer fe trouve dans l'ancien *Zoroaftre*, contemporain de *Moïfe*, dont les titres et les opinions nous ont été confervés dans le Sadder. La même opinion eft confirmée dans les poëfies d'*Homère*. Il eft vrai qu'on n'avait pas l'idée d'un efprit pur; l'ame, chez tous les anciens, était un air fubtil; mais il n'importe quelle fût fon effence; le grand intérêt des fociétés demandait qu'elle fût immortelle, et qu'après fa mort on pût lui demander compte. *Démocrite*, *Epicure* et plufieurs autres combattirent ce fentiment; ils prétendirent que les honnêtes gens n'avaient pas befoin d'un enfer pour être vertueux; que l'idée de l'enfer fefait plus de mal que de bien; que l'ame n'eft pas un être à part; que c'eft une faculté de fentir, de penfer, comme les arbres ont de la nature la faculté de végéter; qu'on fent par les nerfs; qu'on penfe par la tête, comme on touche avec les mains, et qu'on marche avec les pieds.

Pour *Platon* et *Socrate*, il eft indubitable qu'ils croyaient l'ame immortelle. Ce dogme a été le plus univerfellement répandu; il paraît le plus fage, le plus confolant et le plus politique. Pour peu que

1759. que vous lisiez, Monsieur, les bons livres traduits en notre langue, vous en saurez beaucoup plus que je ne pourrais vous en dire ; et, avec l'esprit juste que vous avez, vous vous formerez des idées saines de toutes ces choses qui nous intéressent véritablement. Vous avez grande raison de rejeter toutes les idées populaires; jamais les sages n'ont pensé comme le peuple. S[t] *Crépin* est le saint des cordonniers, S[te] *Barbe* est la sainte des vergettiers, mais la vérité est le saint des philosophes.

En voilà beaucoup pour un vieillard qui ne connaît plus que sa charrue et ses vignes.

Je trouve que la meilleure philosophie est celle de cultiver ses terres.

Je me croirais fort heureux si je pouvais avoir l'honneur de vous recevoir dans un de mes hermitages.

Je suis avec respect, &c.

AU MEME.

L'ETAT de la question est de savoir si dans la loi des Juifs, il leur est commandé de croire une autre vie ; si on leur promet le ciel après la mort, et si on les menace de l'enfer.

Or, dans la loi des Juifs, il n'y a pas un seul mot de ces promesses, de ces menaces ni de cette croyance. *Arnaud*, dans son Apologie du Port-royal, l'avoue formellement. *C'est le comble de l'ignorance*, dit-il, *de ne pas admettre cette vérité qui est une des plus communes. Les promesses de l'ancien Testament n'étaient que temporelles et terrestres : les Juifs n'adoraient un Dieu*

que pour les biens charnels. Il eſt indubitable que, dans le temps où l'on prétend que le Pentateuque fut écrit, les Chaldéens, les Syriens, les Perſes, les Egyptiens admettaient l'immortalité de l'ame. Il faut ſavoir ce que tous les peuples entendaient par ce mot chaldéen *ruah*, traduit en grec par *pneuma*, et chez les Latins par *anima ;* il voulait dire ſouffle, vent, vie, ce qui anime ; et ce mot eſt toujours pris pour la vie dans le Pentateuque. 1759.

Les ſonges dans leſquels l'on voit ſouvent ſes amis morts, et dans leſquels on s'entretient avec eux, firent aiſément croire qu'on avait vu les ames des morts. Ces ames étaient corporelles ; c'était un vent, c'était une ombre légère qui avait la figure du corps, c'étaient des mânes. Il n'y a pas un ſeul mot dans toute l'antiquité, juſqu'à *Platon*, qui puiſſe faire croire que l'ame eût jamais paſſé pour un être abſolument immatériel.

Thaut, *Sanchoniathon*, *Béroſe*, les fragmens d'*Orphée*, *Manéthon*, *Héſiode*, tous les anciens qui ont dit, ſans connaître les livres juifs, que DIEU fit l'homme à ſon image, crurent DIEU corporel ; et le Pentateuque ne parle jamais de DIEU que comme d'un être corporel.

Dans ce Pentateuque, il n'y a pas un ſeul mot concernant la ſpiritualité immatérielle de DIEU ni de l'ame humaine. Ceux qui, trompés par quelques mots équivoques, épars dans les prophètes, prétendent que les Juifs avaient quelque idée de l'ame immortelle, et des récompenſes et des peines après la mort, devraient conſidérer qu'ils font de *Moïſe* ou un ignorant bien groſſier, puiſqu'il n'annonce

1759. pas ce que les autres juifs ſavaient, ou un fourbe bien mal-aviſé, ſi, étant inſtruit de ce dogme ſi utile, il n'en ſeſait pas uſage.

La défenſe faite dans le Deutéronome, chapitre XVIII, *de conſulter les ſorciers ou voyans, les pythons*, et de demander la vérité aux morts, n'a rien de commun avec l'eſpérance d'être récompenſé dans la vie future.

Cette défenſe prouve ſeulement ce qu'on ſait aſſez, c'eſt qu'en Egypte, en Chaldée et en Syrie, il y avait des prophètes, des voyans, des ſorciers qui ſe mêlaient de prédire. On mettait le crâne ou un autre oſſement ſous ſon lit pour voir en ſonge l'ombre d'un mort. Ces ſuperſtitions très-anciennes ont duré juſqu'à nos jours. Le Pentateuque veut que l'on conſulte l'Urim et le Thummim, et non d'autres oracles; les prêtres juifs, et non d'autres prêtres; les voyans juifs, et non d'autres voyans.

Au reſte, il eſt prouvé par ce mot de *python*, qui ſe trouve dans le Deutéronome, que ce livre ne fut écrit que long-temps après la captivité, quand les Juifs commencèrent à entendre parler du ſerpent *Python* et des autres fables des Grecs.

Les Juifs ont écrit très-tard, et ſont un peuple très-moderne en comparaiſon des grandes nations dont ils étaient environnés.

L'ignorance, la ſuperſtition, la barbarie des Juifs ne doit avoir aucune influence ſur les hommes raiſonnables qui vivent aujourd'hui.

LETTRE

LETTRE LXXXIX.

1759.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Tourney, 6 d'octobre.

MONSIEUR,

Je vous avais déjà fait compliment ſur l'heureux ſuccès de vos armes, lorſque j'ai reçu la lettre dont votre excellence m'a honoré, avec la relation de la bataille, que M. de *Soltikof* a bien voulu me communiquer. Vos bontés augmentent tous les jours l'intérêt que je prends à la gloire de l'impératrice et à l'empire de Ruſſie. Le terme d'*honneur* doit être bien certainement à la mode chez vous, quoi qu'en diſe un certain homme qui a mis ſon honneur à faire bien du mal, et à en dire beaucoup de votre auguſte impératrice. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que j'ai pris part à la gloire de votre nation; tous les événemens ont juſtifié ma manière de penſer. Je vois, avec la plus ſenſible joie, que la digne fille de *Pierre le grand* perfectionne tout ce que ſon père a commencé. Le bruit a couru, dans nos Alpes, que ſa ſanté avait été dérangée: j'en ai reſſenti de bien vives alarmes. Nous feſons mille vœux, dans mes retraites, pour la durée et la proſpérité de ſon règne.

Le premier tome de l'Hiſtoire de *Pierre le grand* ſerait déjà parvenu à votre excellence, ſi les perſonnes que j'emploie étaient auſſi diligentes que je

—— l'ai été. La vie eſt bien courte, et tout ouvrage eſt
1759. bien long. Je conſacrerai ce qui me reſte de vie à travailler au ſecond volume, auſſitôt que j'aurai les matériaux néceſſaires. Il n'y a point d'occupation qui me ſoit plus précieuſe ; et, ſi je ſuis aſſez heureux pour ſeconder vos nobles intentions, je n'aurai jamais ſi bien employé mon temps ; mais je regretterai toujours de n'avoir pu voir la ville que *Pierre le grand* a fondée, et vous, Monſieur, qui faites fleurir les arts et les vertus dans le plus grand empire de la terre.

Je ſerai toute ma vie, avec l'attachement le plus reſpectueux et le plus ſincère, &c.

LETTRE XC.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 13 d'octobre.

Il eſt bien triſte, Madame, pour un homme qui vit avec vous, d'être un peu ſourd : je vous plains moins d'être aveugle. Voilà le procès des aveugles et des ſourds décidé. Certainement c'eſt celui qui ne vous entend point qui eſt le plus malheureux.

Je n'écris à Paris qu'à vous, Madame, parce que votre imagination a toujours été ſelon mon cœur ; mais je ne vous paſſe point de vouloir me faire lire les romans anglais, quand vous ne voulez pas lire l'ancien Teſtament. Dites-moi donc, s'il vous plaît,

où vous trouvez une hiſtoire plus intéreſſante que celle de *Joſeph* devenu contrôleur général en Egypte, et reconnaiſſant ſes frères? Comptez-vous pour rien *Daniel* qui confond ſi finement les deux vieillards? Quoique Tobie ne ſoit pas ſi bon, cependant cela me paraît meilleur que Tom Jones, dans lequel il n'y a rien de paſſable que le caractère d'un barbier. 1759.

Vous me demandez ce que vous devez lire, comme les malades demandent ce qu'ils doivent manger; mais il faut avoir de l'appétit, et vous avez peu d'appétit avec beaucoup de goût. Heureux qui a aſſez faim pour dévorer l'ancien Teſtament! Ne vous en moquez point : ce livre fait cent fois mieux connaître qu'*Homère* les mœurs de l'ancienne Aſie; c'eſt, de tous les monumens antiques, le plus précieux. Y a-t-il rien de plus digne d'attention qu'un peuple entier ſitué entre Babylone, Tyr et l'Egypte, qui ignore pendant ſix cents ans le dogme de l'immortalité de l'ame, reçu à Memphis, à Babylone et à Tyr? Quand on lit pour s'inſtruire, on voit tout ce qui a échappé lorſqu'on ne liſait qu'avec les yeux.

Mais vous, qui ne vous ſouciez pas de l'hiſtoire de votre pays, quel plaiſir prendrez-vous à celle des Juifs, de l'Egypte, et de Babylone? J'aime les mœurs des patriarches, non parce qu'ils couchaient tous avec leurs ſervantes, mais parce qu'ils cultivaient la terre comme moi. Laiſſez-moi lire l'Ecriture ſainte, et n'en parlons plus.

Mais vous, Madame, prétendez-vous lire comme on fait la converſation? prendre un livre comme on demande des nouvelles? le lire et le laiſſer là;

1759. en prendre un autre qui n'a aucun rapport avec le premier, et le quitter pour un troifième? En ce cas, vous n'avez pas grand plaifir.

Pour avoir du plaifir, il faut un peu de paffion ; il faut un grand objet qui intéreffe, une envie de s'inftruire déterminée, qui occupe l'ame continuellement; cela eft difficile à trouver, et ne fe donne point. Vous êtes dégoûtée; vous voulez feulement vous amufer, je le vois bien; et les amufemens font encore affez rares.

Si vous étiez affez heureufe pour favoir l'italien, vous feriez sûre d'un bon mois de plaifir avec l'Ariofte. Vous vous pâmeriez de joie ; vous verriez la poëfie la plus élégante et la plus facile, qui orne, fans effort, la plus féconde imagination dont la nature ait jamais fait préfent à aucun homme. Tout roman devient infipide auprès de l'Ariofte : tout eft plat devant lui, et furtout la traduction de notre *Mirabeau.*

Si vous êtes une honnête perfonne, Madame, comme je l'ai toujours cru, j'aurai l'honneur de vous envoyer un chant ou deux de la Pucelle, que perfonne ne connaît, et dans lequel l'auteur a tâché d'imiter, quoique très-faiblement, la manière naïve et le pinceau facile de ce grand-homme. Je n'en approche point du tout; mais j'ai donné au moins une légère idée de cette école de peinture. Il faut que votre ami foit votre lecteur, et ce fera un quart d'heure d'amufement pour vous deux, et c'eft beaucoup. Vous lirez cela, quand vous n'aurez rien à faire du tout, quand votre ame aura befoin de bagatelles ; car point de plaifir fans befoin.

Si vous aimez un tableau très-fidelle de ce vilain monde, vous en trouverez un quelque jour dans l'Histoire générale des sottises du genre-humain (que j'ai achevée très-impartialement). J'avais donné, par dépit, l'esquisse de cette histoire, parce qu'on en avait imprimé déjà quelques fragmens; mais je suis devenu depuis plus hardi que je n'étais; j'ai peint les hommes comme ils sont. 1759.

La demi-liberté avec laquelle on commence à écrire en France, n'est encore qu'une chaîne honteuse. Toutes vos grandes Histoires de France sont diaboliques, non seulement parce que le fond en est horriblement sec et petit, mais parce que les *Daniel* sont plus petits encore. C'est un bien plat préjugé de prétendre que la France ait été quelque chose dans le monde, depuis *Raoul* et *Eudes*, jusqu'à la personne d'*Henri IV* et au grand siècle de *Louis XIV*. Nous avons été de sots barbares, en comparaison des Italiens, dans la carrière de tous les arts.

Nous n'avons même, que depuis trente ans, appris un peu de bonne philosophie des Anglais. Il n'y a aucune invention qui vienne de nous. Les Espagnols ont conquis un nouveau monde; les Portugais ont trouvé le chemin des Indes, par les mers d'Afrique; les Arabes et les Turcs ont fondé les plus puissans empires; mon ami le czar *Pierre* a créé, en vingt ans, un empire de deux mille lieues; les Scythes de mon impératrice *Elisabeth* viennent de battre mon roi de Prusse, tandis que nos armées sont chassées par les paysans de Zell et de Volfenbutel.

Nous avons eu l'esprit de nous établir en Canada, sur des neiges, entre des ours et des castors, après

1759. que les Anglais ont peuplé, de leurs florissantes colonies, quatre cents lieues du plus beau pays de la terre, et on nous chasse encore de notre Canada.

Nous bâtissons encore de temps en temps quelques vaisseaux pour les Anglais, mais nous les bâtissons mal; et, quand ils daignent les prendre, ils se plaignent que nous ne leur donnons que de mauvais voiliers.

Jugez, après cela, si l'histoire de France est un beau morceau à traiter amplement, et à lire.

Ce qui fait le grand mérite de la France, son seul mérite, son unique supériorité, c'est un petit nombre de génies sublimes ou aimables, qui font qu'on parle aujourd'hui français à Vienne, Stockholm, et Moscou. Vos ministres, vos intendans et vos premiers commis n'ont aucune part à cette gloire.

Que lirez-vous donc, Madame? Le duc d'*Orléans* régent daigna un jour causer avec moi au bal de l'opéra : il me fit un grand éloge de *Rabelais;* et je le pris pour un prince de mauvaise compagnie, qui avait le goût gâté. J'avais alors un souverain mépris pour *Rabelais.* Je l'ai repris depuis; et comme j'ai plus approfondi toutes les choses dont il se moque, j'avoue qu'aux bassesses près, dont il est trop rempli, une bonne partie de son livre m'a fait un plaisir extrême. Si vous en voulez faire une étude sérieuse, il ne tiendra qu'à vous; mais j'ai peur que vous ne soyez pas assez savante, et que vous ne soyez trop délicate.

Je voudrais que quelqu'un eût élagué, en français, les Oeuvres philosophiques de feu milord *Bolingbroke :* C'est un prolixe personnage, et sans aucune méthode;

mais on en pourrait faire un ouvrage bien terrible pour les préjugés, et bien utile pour la raifon. Il y a un autre anglais qui vaut bien mieux que lui ; c'eft *Hume*, dont on a traduit quelque chofe avec trop de réferve. Nous traduifons les Anglais auffi mal que nous nous battons contre eux fur mer. 1759.

Plût à Dieu, Madame, pour le bien que je vous veux, qu'on eût pu au moins copier fidellement le Conte du tonneau du doyen *Swift;* c'eft un tréfor de plaifanterie dont il n'y a point d'idée ailleurs. *Pafcal* n'amufe qu'aux dépens des jéfuites, *Swift* divertit et inftruit aux dépens du genre-humain. Que j'aime la hardieffe anglaife! que j'aime les gens qui difent ce qu'ils penfent! C'eft ne vivre qu'à demi que de n'ofer penfer qu'à demi.

Avez-vous jamais lu, Madame, la faible traduction du faible Anti-Lucrèce du cardinal de *Polignac*? Il m'en avait autrefois lu vingt vers qui me parurent fort beaux : l'abbé de *Rothelin* m'affura que tout le refte était bien au-deffus. Je pris le cardinal de *Polignac* pour un ancien romain, et pour un homme fupérieur à *Virgile*; mais quand fon poëme fut imprimé, je le pris pour ce qu'il eft; poëme fans poëfie, et philofophie fans raifon.

Indépendamment des tableaux admirables qui fe trouvent dans Lucrèce, et qui feront paffer fon livre à la dernière poftérité, il y a un troifième chant dont les raifonnemens* n'ont jamais été éclaircis par les traducteurs, et qui méritent bien d'être mis dans leur jour. Nous n'en avons qu'une mauvaife traduction, par un baron *des Coutures*. Je mettrai, fi je vis, ce troifième chant en vers, ou je ne pourrai.

1759 En attendant, feriez-vous affez hardie pour vous faire lire feulement 40 ou 50 pages de ce *des Coutures?* Par exemple, liv. III, page 281, tome I, à commencer par les mots, *on ne s'aperçoit point;* il y a en marge XIIe argument. Examinez ce XIIe argument jufqu'au XXVIIe, avec un peu d'attention, fi la chofe vous paraît en valoir la peine.

Nous avons tous un procès avec la nature, qui fera terminé dans peu de temps; et prefque perfonne n'examine les pièces de ce grand procès. Je ne vous demande que la lecture de 50 pages de ce IIIe livre; c'eft le plus beau préfervatif contre les fottes idées du vulgaire; c'eft le plus ferme rempart contre la miférable fuperftition. Et quand on fonge que les trois quarts du fénat romain, à commencer par *Céfar*, penfaient comme *Lucrèce*, il faut avouer que nous fommes de grands poliffons, à commencer par *Joli de Fleuri.*

Vous me demandez ce que je penfe, Madame: je penfe que nous fommes bien méprifables, et qu'il n'y a qu'un petit nombre d'hommes répandus fur la terre qui ofent avoir le fens commun; je penfe que vous êtes de ce petit nombre. Mais à quoi cela fert-il? à rien du tout. Lifez la parabole du bramin que j'ai eu l'honneur de vous envoyer; et je vous exhorte à jouir, autant que vous pourrez, de la vie qui eft peu de chofe, fans craindre la mort qui n'eft rien.

Comme vous n'avez guère que des rentes viagères, l'ennuyeux ouvrage dont vous me parlez tombe moins fur vous que fur un autre. Sauve qui peut. Demandez à votre ami fi, en 1708 et en

1709, on n'était pas cent fois plus mal : ces souvenirs consolent. 1759.

La première scène de la pièce de *Silhouette* a été bien applaudie : le reste est sifflé, mais il se peut très-bien que le parterre ait tort. Il est clair qu'il faut de l'argent pour se défendre, puisque les Anglais se ruinent pour nous attaquer.

Ma lettre est devenue un livre, et un mauvais livre : jetez-la au feu, et vivez heureuse, autant que la pauvre machine humaine le comporte.

LETTRE XCI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Tourney, 22 d'octobre.

ACTEURS moitié français moitié suisses, décorateurs de mon théâtre de *Polichinelle*,

Durant quelques momens souffrez que je respire,

et que je réponde à mon ange. Je devrais lui avoir déjà envoyé la pièce, telle que Madame *Scaliger* la veut. Mon ange est aussi un peu *Scaliger*, et je le suis plus qu'eux tous. Vous ne la reconnaîtrez pas, cette Chevalerie. J'en use comme dans le temps où j'envoyais à mademoiselle *Desmares* des corrections dans un pâté : *hesternus error, hodierna virtus.* Si j'avais quatre-vingts ans, je chercherais à me corriger. Je n'ai point cette roideur d'esprit des vieillards, mon cher ange; je suis flexible comme une anguille, et vif comme un lézard, et travaillant toujours comme un écureuil. Dès qu'on

1759. me fait apercevoir d'une fottife, j'en mets vîte une autre à la place.

Notre confeil n'a jamais pu adopter les négociations de monfieur l'ambaffadeur; il fera refufé tout net, mais nous adoucirons le mauvais fuccès de fon ambaffade par une réception dont j'efpère que lui et madame l'ambaffadrice feront contens : d'ailleurs il entend raifon ; il ne voudra pas qu'un maure envoye un efpion dans Syracufe, quand les portes font fermées; il ne voudra pas que ce maure propofe de mettre tout à feu et à fang, fi l'on pend une fille. Figurez-vous le beau rôle que jouerait la fille pendant tout ce temps-là ; et ne voilà-t-il pas une intrigue bien attachante que l'embarras de quatre chevaliers qui délibèreraient, de fang froid, fi l'on exécutera mademoifelle ou non ! et puis alors, comment juftifier cette pauvre créature? qu'aurait-elle à dire? tout dépoferait contre elle. L'abbé d'*Efpagnac*, grand raifonneur, lui dirait : Mon enfant, non-feulement vous avez écrit à *Solamir*, mais vous l'excitez contre nous : il eft clair que vous êtes une malheureufe. Elle ferait forcée à dire toujours non, non, non, pendant deux actes ; ce ferait un procès criminel fans preuves juftificatives, et *Joli de Fleuri* ferait brûler fon billet comme un mandement d'évêque, et comme l'Eccléfiafte.

O juges malheureux qui, dans vos fottes mains,
Tenez fi pefamment la plume et la balance,
Combien vos jugemens font aveugles et vains !

Mon cher ange, on dit que la dernière pièce du traducteur de Pope eft fifflée : dites-moi fi elle réuffit

à la longue. Dites-moi s'il eſt vrai que M. le duc de *Broglie* eſt le *Germanicus* qui ranimera les pauvres légions de *Varus*. Quoi, les Anglais auraient pris Surate! ah, ils prendront Pondichéri; et *Dupleix* en rira, et j'en pleurerai; car j'y perdrai la moitié de mon bien, et mon beau château *nel guſto grande* ne ſera pas achevé; et, après avoir fait l'inſolent pendant deux ans, je demanderai l'aumône à la porte de mon palais. Faites la paix, je vous en prie, mon cher ange. 1759.

N'oubliez pas de demander à M. le duc de *Choiſeul*, s'il eſt content de la marmotte.

Madame *Denis* joue bien. Nous avons un *Tancrède* admirable. Je crois jouer parfaitement le bon homme: je me trompe peut-être; mais je vous aime paſſionnément, et en cela je ne me trompe pas; autant en fait la nièce.

Je ſupplie mes anges de m'écrire par Genève, et non à Genève, cet *à Genève* a l'air d'un réfugié.

LETTRE XCII.

AU MEME.

Aux Délices, 24 d'octobre.

Le théâtre de *Polichinelle* eſt bien petit, je l'avoue; mais, mon divin ange, nous y tînmes, hier neuf, en demi-cercle, aſſez à l'aiſe; encore avait-on des lances, des boucliers, et on attachait des écus et l'armet de *Mambrin* à nos bâtons verts et clinquans, qui paſſeront, ſi l'on veut, pour pilaſtres vert et or. Une

1759. troupe de racleurs et de fonneurs de cor faxons, chaffés de leur pays par *Luc*, compofaient mon orcheftre. Que nous étions bien vêtus! que madame *Denis* a joué fupérieurement les trois quarts de fon rôle! Je fouhaite, en tout, que la pièce foit jouée à Paris comme elle l'a été dans ma mafure de Tourney. Madame *Scaliger*, votre pièce a fait pleurer les vieilles et les petits garçons, les Français et les Allobroges : jamais le mont Jura n'a eu pareille aubaine. Le *billet adultère* n'a choqué perfonne; c'eft le mot propre. La ficilienne eft mariée par paroles de préfent, comme difent les vieux romans. *Vamir*, *Spartacus*, paffez les premiers, je ne fuis nullement preffé. Je vous enverrai, mon cher ange, pièce, rôles et notes, dans quelque temps, et vous en ferez ce qu'il vous plaira.

Si M. et madame de *Chauvelin* viennent dans mon hermitage des Délices, nous les mènerons à la comédie à Tourney. Une tragédie nouvelle et des truites font tout ce qu'on peut leur donner dans mon pays; mais j'ai bien peur que vous ne gardiez vos amis. Vous me mandez que M. de *Chauvelin* fera le jour de tous les faints chez moi; mais ne fe pourrait-il pas faire qu'il fût fecrétaire d'Etat en attendant. Mon cher ange, fi vous n'êtes pas auffi fecrétaire d'Etat, venez nous voir en allant à Parme; car il faudra bien que vous alliez à Parme. Vous verrez, en paffant, votre étrange tante : vous ferez un fort joli voyage. Que dites-vous de *Luc* qui, après avoir été frotté par mes Scythes, veut entreprendre le fiége de Drefde? Cette guerre ne finira point : en voilà pour dix ans. On me mande qu'on

eſt tout conſterné et tout ſot à Paris : on paye cher les malheurs de nos généraux; mais le parlement, 1759.
ſur les concluſions d'*Omer Joli*, raccommodera tout en feſant brûler de bons ouvrages.

Votre abbé *Zachée* eſt donc incurable (*) ! Heureuſement ſa maladie ne fait pas de tort à ſon frère l'ambaſſadeur ; les folies ſont perſonnelles. Et le vétillard d'*Eſpagnac*, qu'en ferons-nous? il me paraît que ce grave perſonnage marche à pas bien meſurés. Je vous demande bien pardon de vous avoir embâté de cette négociation.

On m'écrivait que le *choſe* du Portugal, comme dit *Luc* qui ne voulait pas l'appeler roi, avait envoyé tous les jéſuites à l'abbé *Rezzonico*, et en gardait ſeulement vingt-huit pour les pendre; mais ces bonnes nouvelles ne ſe confirment pas. Je baiſe le bout de vos ailes, mon divin ange.

(*) L'abbé de *Chauvelin* qui était de très-petite taille. Il l'appelle *Zachée*, par alluſion à ce petit juif qui grimpa ſur un arbre pour voir paſſer *Jeſus*.

1759. LETTRE XCIII.

A MONSIEUR

LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI, *à Bologne.*

Au château de Tourney, 1 de novembre.

MONSIEUR,

UNE indifpofition me prive de l'honneur de vous écrire de ma main. Mes marchés avec vous ne font pas fi bons que je m'en flattais, puifque ce n'eft pas vous qui daignerez traduire la tragédie que vous m'avez demandée : vous l'auriez furement embellie. Nous l'avons jouée trois fois fur mon petit théâtre de Tourney; nous avons fait pleurer tous les Allobroges et tous les Suiffes du pays; mais nous favons bien que ce n'eft pas une raifon pour plaire à des italiens. Ce qui pourrait me donner quelque efpérance, c'eft que nous avons tiré des larmes des plus beaux yeux qui foient à préfent dans les Alpes ; ces yeux font ceux de madame l'ambaffadrice de France à Turin. Elle a paffé quelques jours chez moi avec monfieur l'ambaffadeur; et tous deux m'ont raffuré contre la crainte où j'étais de vous envoyer un ouvrage fait en fi peu de temps; ce ne fera qu'avec une extrême défiance de moi-même que je prendrai cette liberté. Mon théâtre fe profterne très-humblement devant le vôtre. Nous favons ce que nous devons à nos maîtres.

J'ai reçu la Mort de Céfar, traduite par M. *Paradifi*. J'admire toujours la fécondité et la flexibilité de votre langue, dans laquelle on peut tout traduire heureufement; il n'en eft pas ainfi de la nôtre. Votre langue eft la fille aînée de la latine. Au refte, j'attends vos ordres, Monfieur, pour favoir comment je vous adrefferai le paquet. J'attends quelque chofe de mieux que vos ordres, c'eft l'ouvrage que vous avez bien voulu me promettre. 1759.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les fentimens que je vous dois, &c.

LETTRE XCIV.

A MADAME DE FONTAINE.

5 de novembre.

A la fin c'eft trop de filence,
En fi beau fujet de parler.

CES paroles, ma chère nièce, font tirées de *Malherbe* que vous ne connaiffez guère, et vont fort bien au fujet. Comment vous trouvez-vous des trois vingtièmes, et de la chute des actions fur les fermes, et de tout ce qui s'enfuit? Voilà bien le temps d'aimer fes terres et d'encourager l'agriculture; car, en confcience, c'eft le feul commerce qui nous refte. Nous fefons pitié à nos alliés et à nos ennemis.

Que vous êtes fage d'avoir achevé votre château! mais aurez-vous le courage d'y demeurer? Il faut que

1759. je vous avertiſſe que celui de Ferney eſt entièrement bâti et couvert; et, ſans vanité, c'eſt un morceau d'architecture qui aurait des approbateurs, même en Italie. N'allez pas croire que je n'aye ſacrifié qu'à l'agréable, j'y ai joint l'utile; et Ferney eſt devenu une terre de ſept à huit mille livres de rente, dans le pays le plus riant de l'Europe. Ajoutez à ces avantages l'agrément unique d'être libre, et de ne payer aucun droit, de quelque nature que ce puiſſe être. Je veux me bercer de l'idée que vous viendrez un jour nous voir dans toute notre beauté : il faut que vous veniez reconnaître des domaines qui, ſelon les droits de la nature, doivent appartenir à votre fils. C'eſt grand dommage que Ferney ne ſoit pas en Picardie; mais une terre libre mérite bien qu'on paſſe le mont Jura. Je ne ſuis point mécontent de la maſure de Tourney; j'y ai bâti au moins le plus joli des théâtres, quoique le plus petit. Nous y avons joué trois fois la Chevalerie, pour nous conſoler des malheurs de la France. Cette Chevalerie eſt comme le château de Ferney : cela ne veut pas dire que l'architecture en ſoit auſſi belle, cela veut dire ſeulement que j'ai pris autant de peine pour l'achever.

Après en avoir donné trois repréſentations, nous avons joué Mérope. Soyez très-convaincue que vous, et M. le chevalier de *Florian*, et le juriſconſulte, vous auriez été bien étonnés, et que vous auriez fondu en larmes.

Nous avions, à nos Délices, M. le marquis de *Chauvelin* ambaſſadeur à Turin, et madame ſa femme, députés de M. le duc de *Choiſeul* et de la tribu d'*Argental*, pour ſavoir comment j'étais venu

à

à bout de la Chevalerie. Ce voyage ne les a guère détournés de la route de Turin ; et je peux vous dire qu'ils ne sont pas mécontens d'avoir alongé leur chemin. Ils auraient beau courir tous les théâtres de l'Europe, ils ne verraient rien de si plaisant qu'un français suisse qui a fait la pièce, le théâtre et les acteurs. Votre sœur a joué comme mademoiselle *Duménil*; je dis comme mademoiselle *Duménil* dans son bon temps. Cela paraît un conte, une exagération d'oncle ; cela est pourtant très-vrai, et je le sais de cent personnes qui me l'ont toutes attesté par leurs larmes. Moi qui vous parle, je vous apprends que je suis un assez singulier vieillard. Ah! ma chère nièce, que nous vous avons regrettée ! c'est à présent qu'il faudrait être chez nous. Notre Carthage est fondée. Nous avons eu l'insolence de recevoir M. et madame de *Chauvelin* avec une magnificence à laquelle ils ne s'attendaient pas ; mais on ne peut trop faire pour de tels hôtes ; il n'y a rien de plus aimable dans le monde ; ils réunissent tous les talens et toutes les grâces ; ils séduiraient un amiral anglais, et feraient tomber les armes des mains du roi de Prusse.

1759.

Je suis excédé de plaisir et de fatigue, voilà pourquoi je ne vous écris point de ma main ; mais c'est mon cœur qui vous écrit, c'est lui qui vous dit combien il vous regrette, vous et les vôtres.

1759.

LETTRE XCV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Tourney, 5 de novembre.

DIVINS anges, les députés de votre hiérarchie vous auront peut-être rendu compte de la descente qu'ils ont faite dans nos cabanes. *Baucis* et *Philémon* ont fait de leur mieux. Deux tragédies en deux jours ne sont pas une chose ordinaire dans les vallées du mont Jura. Madame de *Chauvelin* nous a payés comme les sirènes, en chantant d'une manière charmante, et en nous ensorcelant. J'ai retrouvé monsieur l'ambassadeur tout comme je l'avais laissé, il y a environ quatorze ans, ayant tous les moyens de plaire sans avoir lu *Moncrif*, et expédiant dans ce département dix ou douze personnes à la fois. J'ai retrouvé ses grâces et ses mœurs faciles et indulgentes, que ni les Corses ni les Allobroges n'ont pu diminuer. Vous savez que, malgré cette envie et ce don de plaire à tout le monde, vous avez le fond de son cœur dont il distribue l'écorce par-tout. Nous nous sommes trouvés tous réunis par le plaisir de vous aimer. Combien nous avons tous parlé de vous! combien nous vous avons regrettés! et que de châteaux en Espagne nous avons bâtis! Il est vrai que ce n'est pas actuellement en France qu'on en fait d'agréables. Les nouvelles foudroyantes, qui nous ont atterrés coup sur coup, ne paraissent pas rendre le séjour de Paris délicieux. Divins anges, je ne me sens porté ni

à revoir Paris, ni à y envoyer mes enfans. Notre Chevalerie demande, ce me femble, à être jouée dans un autre temps que celui de l'humiliation et de la difette. Nous l'avons jouée trois fois fur mon théâtre de marionnettes, dans ma mafure de Tourney; deux fois devant les Allobroges et les Suiffes, fans avoir la moindre peur. Mais, quand il a fallu paraître devant vos députés, nos jambes et nos voix ont tremblé. Nous avons pourtant repris nos efprits, et nous avons fait verfer des larmes aux plus beaux et aux plus vilains vifages du monde, aux vieilles et aux jeunes, aux gens durs, aux gens qui veulent être difficiles. Les deux députés céleftes ont vu qu'en un mois de temps nous avions profité de tous les commentaires de madame *Scaliger*. Je leur laiffe le foin de vous mander tout ce qu'ils penfent de la pièce et des acteurs. 1759.

Vous ferez, fans doute, furpris que la Chevalerie ne vous parvienne pas avec ma lettre; mais il faut que vous conveniez que trois repréfentations doivent éclairer affez un auteur pour lui faire encore retoucher fon tableau. Il a été d'abord efquiffé avec fougue, il faut le finir avec réflexion. Paffez, encore une fois, *Vamir* et *Spartacus;* paffez. J'augure beaucoup du gladiateur, et je fouhaite paffionnément que *Saurin* réuffiffe. Mon cher ange, je crois que cet hiver doit être le temps de la profe, du moins pour moi. *Saurin*, d'ailleurs, a befoin d'un fuccès pour fa confidération et pour fa fortune. Je vous avoue que, fi j'ai auffi quelque petit fuccès à efpérer, je le veux dans un temps moins déplorable que celui où nous fommes. Je veux que certaines perfonnes aient

1759. l'ame un peu plus contente. Ce n'eſt pas à des cœurs ulcérés qu'il faut préſenter des vers ; c'eſt aux ames tranquilles, et douces et ſenſibles à la fois comme la vôtre.

Mérope - Aménaïde - Denis vous fait mille complimens, et moi je vous adore plus que jamais.

LETTRE XCVI.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Au château de Tourney, le 11 de novembre.

MONSIEUR,

M. de *Soltikof* s'eſt chargé de vous faire parvenir un petit ballot contenant quelques imprimés et quelques manuſcrits pour votre bibliothéque. J'offre à votre excellence ces fruits de ma petite terre, en attendant que je puiſſe lui envoyer ceux qu'elle a fait naître elle-même, et qui ſont le produit de votre glorieux empire.

Je n'ai jamais tant déſiré de m'attirer l'attention des lecteurs que depuis que je ſuis devenu votre ſecrétaire, car en vérité je n'ai que cette fonction, et ſi vous en exceptez le manuſcrit du général *le Fort*, et quelques autres pièces que j'ai conſultées, tout a été fidellement écrit ſur les Mémoires que vos bontés m'ont fait tenir. Vous aurez inceſſamment un volume entier qui eſt pouſſé non-ſeulement juſqu'à

la bataille de Pultava, mais qui embraſſe toutes les ſuites de cette journée mémorable. 1759.

Je vous avouerai que j'ai toujours beſoin de nouveaux éclairciſſemens ſur la campagne du Pruth. Cette affaire n'a jamais été fidellement écrite, et le public eſt auſſi incertain qu'il eſt avide d'en connaître le fond et les acceſſoires. Le journal de *Pierre le grand* paſſe bien légérement ſur cet important article.

Je ne doute pas, Monſieur, que vous ne me faſſiez communiquer ce qu'on pourra confier de vos archives. Soyez bien sûr que je ne veux être éclairé que pour aſſurer mieux la gloire de votre légiſlateur. Vous ſavez qu'on ne peut donner de crédit aux belles actions qu'en ne diſſimulant rien ; mais qu'en diſant la vérité, on peut toujours la préſenter dans un jour favorable. On a imprimé, depuis deux ans, à Londres, les Mémoires de *Witwarck*, envoyé d'Angleterre à votre cour dans le commencement du ſiècle. Ces Mémoires ne ſont pas trop favorables à l'impératrice *Catherine*, et ne rendent pas à *Pierre le grand* toute la juſtice qui lui eſt due. Je ſuis obligé de ſuivre quelquefois l'hiſtorien paſſionné de *Charles XII*, mais très-mal-adroit dans ſa paſſion, et très-peu judicieux dans ſes idées.

Quelques-uns de nos ſavans de Paris veulent que les Sibériens viennent des Huns, les Huns des Chinois, les Chinois des Egyptiens : on peut égayer une préface en montrant le ridicule de ces chimères. Il n'y a pas grand profit à faire pour l'eſprit humain, à rechercher l'ancienne hiſtoire des Huns et des ours, qui ne ſavaient pas plus écrire les uns que les autres.

Il s'agit de l'hiſtoire de celui qui a créé des hommes.

1759. Comme il ne faut rien que de vrai dans cette histoire, je vous ai supplié, Monsieur, de vouloir bien me dire si je dois employer le discours qu'on attribue à *Pierre le grand*, en 1714 : *Mes frères, qui de vous aurait pensé, il y a trente ans, que nous gagnerions ensemble des batailles sur la mer Baltique, &c.* Ce discours, s'il est authentique, est un morceau très-précieux.

Mon estime pour le jeune M. de *Soltikof* augmente à mesure que j'ai l'honneur de le voir. Il est bien digne de vos bienfaits. Son goût pour s'instruire, son assiduité à l'étude, son esprit qui est au-dessus de son âge, justifient tout ce que votre générosité fait pour lui. Je ne puis, en vous parlant de lui, oublier le général de son nom qui se couvre de tant de gloire, et qui en acquiert une nouvelle à votre empire.

Pour vous, Monsieur, vous vous contentez du rôle de *Mécénas;* ce rôle n'est pas assurément le moins noble et le moins utile; il mène à une sorte de gloire indépendante des événemens, et il est fait pour un esprit supérieur et pour un cœur bienfesant. Voilà la gloire véritable.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XCVII. 1759.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Aux Délices, 22 de novembre.

MONSIEUR,

J'AI reçu aujourd'hui le paquet dont vous m'avez honoré, par les mains de M. de *Soltikof;* il me paraît de jour en jour plus digne de ſon nom et de vos bontés. Je peux aſſurer votre excellence que rien ne vous ſera plus d'honneur que d'avoir développé ce mérite naiſſant. Vous avez la réputation de répandre des bienfaits; mais vous ne pouviez jamais les placer ni ſur une ame qui les méritât mieux, ni ſur un cœur plus reconnaiſſant. Il ſe formera très-vîte aux affaires, et vous aurez un jour en lui un homme capable de vous ſeconder dans toutes vos vues, de rendre votre patrie auſſi ſupérieure par les arts qu'elle l'eſt par les armes. Je vois bien que le lieu où il eſt à préſent eſt pour lui un petit théâtre. Votre excellence le ſera voyager en France, en Italie : je regretterai ſa perte, mais tout ce qui ſera de ſon avantage ſera ma conſolation. Je me flatte, Monſieur, que vous avez reçu à préſent tout ce que vous avez permis que je vous envoyaſſe ; le premier volume de *Pierre le grand*, un autre paquet aſſez gros de livres et de manuſcrits ; et une caiſſe d'eau de *Coladon*, que je ne vous ai préſentée que comme un des meilleurs remèdes pour

1759. les maux d'eftomac, auffi agréable à boire que l'eau des Barbades, et qui peut fervir à vos amis dans l'occafion ; car, pour vous, je fais que vous joignez à vos vertus celle d'être fobre. Votre excellence m'honore de préfens plus dignes d'elle et de fa cour. Je brave, avec vos belles fourrures, les neiges des Alpes, qui valent bien les vôtres. Un préfent bien plus cher, eft celui des manufcrits que je reçois; ils me ferviront beaucoup pour le fecond tome auquel je vais me mettre. Je n'ai point de temps à perdre. Mon âge et ma faible fanté m'avertiffent qu'il ne faut pas négliger un inftant. *Pierre le grand* mourut avant d'avoir achevé fes grandes entreprifes, fon hiftorien veut achever fa petite tâche.

Le catalogue de tous les livres écrits fur *Pierre le grand* me fervira peu, puifque, de tous les auteurs que ce catalogue indique, aucun ne fut conduit par vous. La trifte fin du czarovitz m'embarraffe un peu; je n'aime pas à parler contre ma confcience. L'arrêt de mort m'a toujours paru trop dur. Il y a beaucoup de royaumes où il n'eût pas été permis d'en ufer ainfi. Je ne vois dans le procès aucune confpiration; je n'y aperçois que des efpérances vagues, quelques paroles échappées au dépit, nul deffein formé, nul attentat. J'y vois un fils indigne de fon père; mais un fils ne mérite point la mort, à mon fens, pour avoir voyagé de fon côté, tandis que fon père voyageait du fien. Je tâcherai de me tirer de ce pas gliffant, en fefant prévaloir, dans le cœur du czar, l'amour de la patrie fur les entrailles de père.

Je fuis bien furpris de voir, dans les Mémoires que je parcours, ces mots-ci : *Les biens du monaftère de la*

Trinité ne ſont point immenſes, ils ont deux cents mille roubles de rente. En vérité, il eſt plaiſant de faire vœu de pauvreté pour tant d'argent : les abus couvrent la face de la terre. 1759.

Quelques lettres de *Pierre le grand* ſeront bien néceſſaires; il n'y a qu'à choiſir les plus dignes de la poſtérité. Je demande inſtamment un précis des négociations avec *Gortz* et le cardinal *Alberoni*, et quelques pièces juſtificatives. Il eſt impoſſible de ſe paſſer de ces matériaux. Ayez la bonté, Monſieur, de me les faire parvenir. Donnez-moi vîte, et vous recevrez vîte. Vous êtes cauſe que j'ai fait une tragédie, et que j'ai bâti un théâtre dans mon château, n'ayant rien à faire. J'en ſuis honteux; j'aurais mieux aimé travailler pour vous. J'aime mieux traiter l'hiſtoire de votre héros, que de mettre des héros imaginaires ſur la ſcène. N'allez pas me réduire à m'amuſer, quand je ne veux m'occuper qu'à vous ſervir. Regardez-moi comme votre ſecrétaire tendrement attaché.

1759.

LETTRE XCVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A vous ſeul.

Novembre.

MON divin ange, vous êtes un ange de paix. Permettez que je vous parle votre langue, après avoir parlé celle de notre tripot des Délices. Vous êtes né, de toutes façons, pour mon bonheur dans mes plaiſirs, dans mes affaires. Je vous dois tout; vous êtes en tout temps conſtitué mon ange gardien : écoutez donc ma dévote prière.

1°. Je voudrais ſavoir, en général, ſi M. le duc de *Choiſeul* eſt content de moi; et vous pouvez aiſément vous en enquérir un mardi. Tout ce que je peux vous dire, c'eſt que j'ai grande envie de lui plaire, et comme ſon obligé, et comme citoyen.

2°. S'il entrait avec vous dans quelque détail, comme il y eſt entré avec M. de *Chauvelin*, ne pourriez-vous pas lui dire, quelque autre mardi, la ſubſtance des choſes ci-deſſous.

Voltaire eſt dans une correſpondance ſuivie avec *Luc;* mais, quelque ulcéré qu'il puiſſe être et qu'il doive être contre *Luc*, puiſqu'il eſt capable d'avoir étouffé ſon reſſentiment au point de ſoutenir ce commerce, il l'étouffera bien mieux quand il s'agira de ſervir. Il eſt bien avec l'électeur palatin, avec le duc de *Virtemberg*, avec la maiſon de Gotha, ayant eu

des affaires d'intérêt avec ces trois maisons qui sont contentes de lui, et qui lui écrivent avec confiance. 1759.
Il a été le confident du prince de *Hesse* l'apostat. Il a des amis en Angleterre. Toutes ces liaisons le mettent en droit de voyager par-tout sans causer le moindre soupçon, et de rendre service sans conséquence.

Il a été envoyé secrétement, en 1743, auprès de *Luc*. Il eut le bonheur de déterrer que *Luc* alors se joindrait à la France; il le promit: le traité fut conclu depuis et signé par M. le cardinal de *Tençin*. Il pourrait rendre aujourd'hui quelque service non moins nécessaire.

Mon cher ange, il faut la paix à présent, ou des victoires complètes sur mer et sur terre; ces victoires complètes ne sont pas certaines, et la paix vaut mieux qu'une guerre si ruineuse. On ne se dissimule pas, sans doute, l'état funeste où est la France; état pire pour les finances et pour le commerce qu'il ne l'était à la paix d'Utrecht. Quelquefois, quand on veut, sans compromettre la dignité de la couronne, parvenir à un but désiré, on se sert d'un capucin, d'un abbé *Gautier*, ou même d'un homme obscur comme moi, comme on envoie un piqueur détourner un cerf avant qu'on aille au rendez-vous de chasse. Je ne dis pas que j'ose me proposer, que je me fasse de fête, que je prévienne les vues du ministère, que je me croye même digne de les exécuter; je dis seulement que vous pourriez hasarder ces idées, et les échauffer dans le cœur de M. le duc de *Choiseul*. Je lui répondrais sur ma tête qu'il ne serait jamais compromis; que je ne ferais jamais un pas ni en de çà ni en de là

1759. de ce qu'il me prefcrirait. Je penfe qu'il ne lui convient pas abfolument de demander la paix, mais qu'il lui convient fort d'en faire naître le défir à plus d'une puiffance, ou plutôt de faire mettre ces puiffances à portée de marquer des intentions fur lefquelles on puiffe enfuite fe conduire avec honneur.

Il part, fans doute, d'un principe auffi vrai que trifte; c'eft qu'il n'y a rien à gagner pour nous, d'aucune façon, dans ce gouffre où tout l'argent de la France a été englouti. J'ai pris la liberté de lui prédire la prife de Quebec et celle de Pondichéri : l'une eft arrivée, et je tremble pour l'autre. Il y a des citoyens de Genève qui ont des correfpondances par tout l'univers habitable. Il y a autour de moi des gens de toute nation, des miniftres anglais, des allemands, des autrichiens, des pruffiens, et jufqu'à d'anciens miniftres ruffes. On voit les chofes d'un œil plus éclairé qu'on ne les voit à Paris; on croit que, fi la defcente projetée dans une des provinces anglaifes s'effectue, il ne reviendra pas un feul français. Le paffé, le préfent et l'avenir font frémir. Je fais que le miniftère a du courage, et qu'il a, cette année, des reffources; mais ces reffources font peut-être les dernières, et on touche au temps de vérifier ce qui a été dit, qu'il y avait une puiffance qui donnerait la paix, et que cette puiffance était la misère.

J'ai peur qu'on ne foit réfolu encore à faire des tentatives ruineufes, après lefquelles il faudra demander humblement une paix défavantageufe, qu'on pourrait faire aujourd'hui utile, fans être déshonorante.

Enfin, mon cher ange, vous êtes accoutumé à

corriger mes plans: si celui-ci ne vous plaît pas, jetez-le au feu, et je vous enverrai simplement la Chevalerie. 1759.

Vous pouvez au moins savoir si M. le duc de *Choiseul* est content de moi. Ce n'est pas que je doive craindre qu'il en soit mécontent, mais il est doux d'apprendre de votre bouche à quel point il agrée ma reconnaissance. Comptez d'ailleurs que je ne suis pas empressé, et que je me trouve très-bien comme je suis, à votre absence près. Adieu; je baise le bout de vos ailes.

LETTRE XCIX.

AU MEME.

Aux Délices, 24 de novembre.

MON cher ange, vous me trouvez bien indigne des plumes de vos ailes; mais c'est pour en être digne que je diffère l'envoi de la Chevalerie. *Horace* veut qu'on tienne son affaire enfermée neuf ans; je ne demande que neuf semaines: voyez comme l'âge m'a rendu temporiseur. Je suis un petit *Fabius*, un petit *Daun*: d'ailleurs, moi qui ai d'ordinaire deux copistes, je n'en ai plus qu'un; et il ne peut suffire à tenir l'état de mes vaches et de mon foin en parties doubles, à la correspondance, et aux tragédies, et à *Pierre le grand*, et à *Jeanne*. Laissez-moi faire, tout viendra à point.

Dites-moi donc, mon divin ange, s'il ne vaut pas mieux bien faire que se presser. Quand on voudra

1759. faire la paix, qu'on se presse; mais, en fait de tragédies, si on les veut bonnes, il faut qu'on ait la bonté d'attendre. Parlez-moi, je vous en prie, de la fortune que vous avez faite à Cadix, et dites-moi si vous mangez sur des assiettes à cu noir. Le crédit est-il toujours grand à Paris? le commerce florissant? M. le duc de *Choiseul* m'a mandé que feu M. de *Meuse* avait une terre sur la porte de laquelle était gravé : *A force d'aller mal, tout va bien.*

Je vous demandais s'il daignait être content de moi, je vous dis aujourd'hui qu'il a la bonté d'en être content.

Quand vous serez de loisir et lui aussi, quand tout ira de pis en pis, quand on n'aura pas le sou, vous pourrez, mon divin ange, lui dire les belles lanternes dont il est question dans ma dernière épître; cela pourrait réussir, et, en tout cas, cela ne gâtera rien. Vous êtes maître de tout.

Mais vraiment, mon cher ange, je crois que tout le monde fera la campagne prochaine sur terre et sur mer; j'entends sur mer ceux qui auront des vaisseaux: il faut que je déraisonne politique.

1°. L'Espagne est seule en état de proposer la paix, d'offrir sa médiation, de menacer si on ne l'accepte pas, &c., &c.

2°. Les Anglais peuvent nous prendre Pondichéri, pendant que la gravité espagnole fera ses propositions.

3°. Le Canada n'est qu'un sujet éternel de guerres malheureuses, et j'en suis fâché.

4°. Il y a des gens qui prétendent que la Louisiane valait cent fois mieux, surtout si la Nouvelle Orléans qu'on appelle une ville était bâtie ailleurs.

5°. Je ne vois dans tout ceci qu'un labyrinthe et peu de fil. 1759.

J'aime à vous dire tout ce qui me paſſe par la tête, parce que vous êtes accoutumé à rectifier mes idées.

6°. *Luc* voudrait bien la paix. Y aurait-il ſi grand mal à la lui donner, et à laiſſer à l'Allemagne un contrepoids? *Luc* eſt un vaurien, je le ſais; mais faut-il ſe ruiner pour anéantir un vaurien dont l'exiſtence eſt néceſſaire?

7°. Si vous avez de quoi bien faire la guerre, faites-la; ſinon, la paix.

Vous vous moquez de moi, mon divin ange, vous avez raiſon; mais mes terres ſont couvertes de neige, tous mes travaux champêtres ſont malheureuſement ſuſpendus; permettez-moi de déraiſonner, c'eſt un grand plaiſir.

Mille tendres reſpects à madame *Scaliger*.

M. de *Choiſeul* a bien de l'eſprit.

LETTRE C.

AU MEME.

Aux Délices, 30 de novembre.

MON adorable ange, je vois bien, par votre lettre, que M. le duc de *Choiſeul* eſt encore plus eſtimable que je ne le croyais; je vois ſa franchiſe noble et digne d'un meilleur temps, et ſurtout je vois que ſon cœur eſt digne de vous aimer. Il vous a mis au fait de tout; il ne peut aſſurément mieux placer ſa confiance. Je lui envoie aujourd'hui un gros paquet

1759. de *Luc;* peut-être, avec le temps, on tirera quelque avantage des lettres que je fais paſſer. Je ne ſuis point jaloux du roi d'Eſpagne, s'il fait la paix ; moi, *Jodelet*, je ne vais point ſur les briſées de ſa Majeſté catholique.

Sérieuſement, mon cher ange, je n'ai eu aucune envie de me faire de fête ; j'ai ſeulement rêvé que, pouvant aller ſouvent chez l'électeur palatin qui daigne m'aimer un peu, et chez madame la ducheſſe de Gotha, et même à Londres où l'on m'a invité vingt fois, je pourrais, dans l'occaſion, faire paſſer au miniſtre un compte fidelle de ce que j'aurais vu et entendu. Je me flatte que M. le duc de *Choiſeul* ne me prend pas pour un *altè ſuccinctus* qui cherche pratique. Je ſuis frappé de nos malheurs ; et, s'il s'agiſſait de m'arracher à ma charmante retraite, pour aller ramaſſer quelque caillou qui pût ſervir parmi les fondemens qu'on cherche pour établir l'édifice de la paix, j'aurais été chercher ce caillou dans l'Elbe ou dans la Tamiſe ; mais, Dieu merci, je ſerai inutile, et je ne quitterai probablement pas mes étables, ma bergerie et mon cabinet.

Permettez-moi de laiſſer dormir mes chevaliers juſqu'en janvier. Pour les oublier mieux, je me mets au ſecond volume de *Pierre le grand.* Le Pruth, *Catherine* orpheline gouvernant un empire, un fils condamné par ſon père et par quatre-vingts juges dont la moitié ne ſavait pas ſigner ſon nom, ſeront une diverſion qui vaudra les neuf années d'*Horace.* On dit qu'une nouvelle ſcène de finances va égayer la nation. On ne fera point la guerre l'hiver, on courra aux ſpectacles, et la Chevalerie pourra vous amuſer ce carême.

Je

Je pense que c'était à l'abbé du *Resnel* à gouverner nos finances plutôt qu'à *Silhouette*; car celui-ci n'a traduit Pope et le Tout est bien qu'en prose, et l'abbé l'a traduit en vers; mais j'aimerais encore mieux *Martin* le manichéen. 1759.

De grâce, mon respectable ami, dites-moi si les effets publics reprennent un peu de faveur. J'ai quatre-vingts personnes à nourrir.

Est-il vrai que M. d'*Armentières* a été battu? est-il vrai que les flottes se battent? Je croyais que la flotte de M. le maréchal de *Conflans* allait à la Jamaïque. J'ai peur que tout n'aille au diable sur mer et sur terre. La paix, la paix, mon divin ange.

LETTRE CI.

A MADAME
LA MARQUISE DU DEFFANT.

Du 3 de décembre.

Je ne vous ai point dépêché, Madame, ce vieux chant de la Pucelle que le roi de Prusse m'a renvoyé, unique restitution qu'il ait faite en sa vie. Les plaisanteries ne m'ont pas paru de saison: il faut que les lettres et les vers arrivent du moins à propos. Je suis persuadé qu'ils seraient mal reçus immédiatement après la lecture de quelque arrêt du conseil qui vous ôterait la moitié de votre bien, et je crains toujours qu'on ne se trouve dans ce cas. Je ne conçois pas non

1759. plus comment on a le front de donner à Paris des pieces nouvelles ; cela n'eſt pardonnable qu'à moi, dans mon enceinte des Alpes et du mont Jura. Il m'eſt permis de faire conſtruire un petit théâtre, de jouer avec mes amis et devant mes amis; mais je ne voudrais pas me haſarder dans Paris avec des gens de mauvaiſe humeur. Je voudrais que l'aſſemblée fût compoſée d'ames plus contentes et plus tranquilles. D'ailleurs vous m'apprenez que les perſonnes qui ont du goût ne vont plus guère aux ſpectacles, et je ne ſais ſi le goût n'eſt point changé, comme tout le reſte, dans ceux qui les fréquentent; je ne reconnais plus la France, ni ſur terre, ni ſur mer, ni en vers, ni en proſe.

Vous me demandez ce que vous pouvez lire d'intéreſſant : Madame, liſez les gazettes; tout y eſt ſurprenant comme dans un roman. On y voit des vaiſſeaux chargés de jéſuites, et on ne ſe laſſe point d'admirer qu'ils ne ſoient encore chaſſés que d'un ſeul royaume; on y voit les Français battus dans les quatre parties du monde, le marquis de Brandebourg feſant tête tout ſeul à quatre grands royaumes armés contre lui, nos miniſtres dégringolant l'un apres l'autre comme les perſonnages de la lanterne magique, nos bateaux plats, nos deſcentes dans la riviere de la Vilaine. Une récapitulation de tout cela pourrait compoſer un volume qui ne ferait pas gai, mais qui occuperait l'imagination.

Je croyais qu'on donnerait les finances à l'abbé du *Reſnel;* car, puiſqu'il a traduit le *Tout eſt bien* de *Pope* en vers, il doit en ſavoir plus que le *Silhouette* qui ne l'a traduit qu'en proſe. Ce n'eſt pas que ce

M. de *Silhouette* n'ait de l'esprit et même du génie, et qu'il ne soit fort instruit ; mais il paraît qu'il n'a connu ni la nation, ni les financiers, ni la cour ; qu'il a voulu gouverner en temps de guerre comme à peine on le pourrait faire en temps de paix, et qu'il a ruiné le crédit qu'il cherchait, comptant pouvoir suffire aux besoins de l'Etat avec un argent qu'il n'avait pas. Ses idées m'ont paru très-belles, mais employées très-mal à propos. Je croyais sa tête formée sur les principes de l'Angleterre ; mais il a fait tout le contraire de ce qu'on fait à Londres, où il avait vécu un an chez mon banquier *Bénezet*. L'Angleterre se soutient par le crédit ; et ce crédit est si grand que le gouvernement n'emprunte qu'à quatre pour cent, tout au plus. Nous n'avons encore su imiter les Anglais ni en finance, ni en marine, ni en philosophie, ni en agriculture. Il ne manque plus à ma chère patrie que de se battre pour des billets de confession, pour des places à l'hôpital, et de se jeter à la tête la faïence à cu noir, sur laquelle elle mange, après avoir vendu sa vaisselle d'argent. 1759.

Vous m'avez parlé, Madame, de la Lorraine et de la terre de Craon ; vous me la faites regretter, puisque vous prétendez que vous pourriez quelque jour aller en Lorraine. Je me serais volontiers accommodé de Craon, si je m'étais flatté d'avoir l'honneur de vous y recevoir avec madame la maréchale de *Mirepoix* ; mais ce sont-là de beaux rêves.

Ce n'est pas la faute du jésuite *Menou*, si je n'ai pas eu Craon ; je crois que la véritable raison est que madame la maréchale de *Mirepoix* n'a pas pu finir cette affaire. Le jésuite *Menou* n'est point un sot comme

vous le ſoupçonnez, c'eſt tout le contraire; il a attrapé
1759. un million au roi *Staniſlas*, ſous prétexte de faire des miſſions dans des villages lorrains qui n'en ont que faire. Il s'eſt fait bâtir un palais à Nancy. Il fit croire au goguenard de pape *Benoit XIV*, auteur de trois livres ennuyeux in-folio, qu'il les traduiſait tous trois; il lui en montra deux pages, en obtint un bon bénéfice dont il dépouilla des bénédictins, et ſe moqua ainſi de *Benoit XIV* et de ſaint *Benoit*.

Au reſte, il eſt grand cabaleur, grand intrigant, alerte, ſerviable, ennemi dangereux, et grand convertiſſeur. Je me tiens plus habile que lui, puiſque, ſans être jéſuite, je me ſuis fait une petite retraite de deux lieues de pays, à moi appartenantes. J'en ai l'obligation à M. le duc de *Choiſeul*, le plus généreux des hommes. Libre et indépendant, je ne me troquerais pas contre le général des jéſuites.

Jouiſſez, Madame, des douceurs d'une vie tout oppoſée; converſez avec vos amis; nourriſſez votre ame. Les charrues qui fendent la terre, les troupeaux qui l'engraiſſent, les greniers et les preſſoirs, les prairies qui bordent les forêts, ne valent pas un moment de votre converſation.

Quand il gèlera bien fort, lorſqu'on ne pourra plus ſe battre ni en Canada, ni en Allemagne, quand on aura paſſé quinze jours ſans avoir un nouveau miniſtre ou un nouvel édit, quand la converſation ne roulera plus ſur les malheurs publics, quand vous n'aurez rien à faire, donnez-moi vos ordres, Madame, et je vous enverrai de quoi vous amuſer, et de quoi me cenſurer.

Je voudrais pouvoir vous apporter ces pauvretés

moi-même, et jouir de la consolation de vous revoir; mais je n'aime ni Paris, ni la vie qu'on y mène, ni la figure que j'y ferais, ni même celle qu'on y fait. Je dois aimer, Madame, la retraite et vous. Je vous présente mon très-tendre respect. 1759.

LETTRE CII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 5 de décembre.

HERMITE de l'arsenal, l'hermite de Tourney et des Délices est dictateur, parce qu'il a mal aux yeux. Vous m'écrivez toujours à Genève, comme si j'étais un parpaillot; mettez *par Genève*, s'il vous plaît: je ne veux pas que l'enchanteur qui fera mon histoire prétende, sur la foi de vos lettres, que j'ai fait abjuration. La bonne compagnie de Genève veut bien venir chez moi, mais je ne vais jamais dans cette ville hérétique. C'est ce que je vous prie de signifier à frère *Berthier*, supposé qu'il vive encore, ou à frère *Garasse*, ou même à l'auteur des Nouvelles ecclésiastiques. Il me semble qu'il faudrait faire une battue contre toutes ces bêtes puantes; mais les philosophes ne sont presque jamais réunis, et les fanatiques, après s'être déchirés à belles dents, se réunissent tous pour dévorer les philosophes. Un de mes plaisirs, dans mon petit royaume, est de tirer à cartouches contre ces drôles-là, sans les craindre; c'est un des amusemens de ma vieillesse.

1759. On dit que la tragédie de M. de *Thibouville* (*) n'a pas si bien réussi que l'Apparition de frère *Berthier*. Il y a quelques années que les choses sérieuses ne réussissent guère en France, témoin la prose retirée du traducteur de *Pope*, et témoin nos combats sur terre et sur mer. Il faut espérer que le diable, qui n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme, ne sera pas toujours à la porte de la pauvre France.

O passi graviora! dabit Deus his quoque finem.

On profitera, sans doute, des bons exemples des Russes et du maréchal de *Daun*. Retenez pour votre vie, mon ancien ami, une anecdote singulière; le roi de Prusse me mande, du 17 de novembre, ces propres mots : *Dans huit jours je vous en écrirai davantage de Dresde;* et, au bout de trois jours, il perd vingt mille hommes. Vous m'avouerez que ce monde-ci est la fable du Pot au lait.

Vous avez, sans doute, une mauvaise copie de la Femme qui a raison, et soyez sûr qu'on n'a que de très-détestables copies de presque tous nos amusemens de Tourney et des Délices. Vous auriez bien dû venir voir les originaux : nous avons joué une nouvelle tragédie sur un petit théâtre vert et or, et nous avons fait pleurer deux des plus beaux yeux que je connaisse, qui sont ceux de madame l'ambassadrice de *Chauvelin*, sans compter ceux de son mari, moins beaux à la vérité, mais appartenant à une tête pleine d'esprit et de goût. Ma nièce n'a pas tous les talens de mademoiselle *Clairon*, mais elle est

(*) Vamir.

beaucoup plus attendriſſante, et non moins vraie. Pour moi, je ſuis, ſans vanité, le meilleur vieillard que nous ayons à la comédie. 1759.

Je me ſuis un peu ruiné, mon cher ami, en bâtimens et en châteaux, et mes moutons ſe meurent de la clavelée ; cependant je n'ai point envoyé ma vaiſſelle à la monnaie, attendu qu'il n'y a point d'hôtel ni même aucune monnaie dans le pays de Gex, et que je ne veux point la vendre à des huguenots. Je n'ai point de cus noirs, et j'ai renoncé aux blancs que j'aimais autrefois à la folie.

M. de *Paulmi* a-t-il renoncé à l'exécrable deſſein d'aller en Pologne ? Préſentez-lui mes reſpects, et dites-lui que, s'il perſiſte dans cette triſte idée, j'avertirai les houſſards pruſſiens qui le prendront en paſſant. N'a-t-il donc pas aſſez de ſon mérite pour vivre à Paris toujours eſtimé et honoré ?

Bona noſce, mon ancien ami.

LETTRE CIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

5 de décembre.

MON cher ange, que dites-vous de *Luc* qui me mande, le 17 : *Je vous écrirai plus au long de Dreſde*, et le troiſième jour vous ſavez ce qui lui arrive. Vous voyez qu'il ne faut compter ſur rien, pas même ſur nos flottes, pas même ſur les tragédies de M. de *Thibouville.* Voyez ce qui arrive à frère *Berthier ;* il

1759. va à Verfailles dans toute fa gloire, et meurt en bâillant. On n'eft sûr de rien dans ce monde; j'en excepte Tancrède. Vous devez être sûr, mon divin ange, que je la mettrai à vos pieds; et, fi elle a le fort de *Thibouville*, ce ne fera pas fans y avoir bien fongé. Je me flatte que Spartacus va fe montrer. Seriez-vous affez ange pour faire dire au fefeur de Spartacus que mes chevaliers n'ofent fe battre contre fes gladiateurs, et que mon eftime et mon amitié lui ont cédé volontiers le pas ?

Je vois que la profe du traducteur de *Pope* ne lui a point du tout réuffi. Pourriez-vous avoir la bonté de me dire fi fes fucceffeurs écrivent plus rondement, et ont le ftyle moins dur. Que penfe-t-on des billets ou actions des fermes ? Il eft bien bas de vous parler de cette profe, ou plutôt de ces chiffres, au lieu de vous envoyer des tirades d'*Aménaïde* en vers croifés; mais on n'eft pas toujours fur *Pégafe;* on eft balotté dans le même vaiffeau où vous criez tous miféricorde.

LETTRE CIV.

AU MEME.

Aux Délices, 11 de décembre.

JE me flatte, mon divin ange, que la mort funefte de la princeffe que vous regrettez ne changera rien à votre deftinée, et que votre place n'en fera pas moins pour vous une fource de chofes utiles et agréables. Permettez-moi de vous marquer toute la

part que nous prenons, madame *Denis* et moi, à ce triste accident. Je suis persuadé que madame l'infante 1759.
vous avait bien goûté, qu'elle sentait tout ce que vous valez; et, en ce cas, vous perdez beaucoup. Votre cœur sera affligé; mais, quoique votre intérêt ne soit pas pour vous un motif de consolation, il faut bien que vos amis envisagent cet intérêt que vous êtes bien homme à négliger.

Voilà, dit-on, de belles espérances de paix; le roi d'Angleterre l'offre en vainqueur. Je ne veux point demander si cette déclaration de sa part est une suite de certaines démarches; je demande seulement, comme citoyen, si vous pensez que nous aurons la paix. Je la vois nécessaire pour nous. J'ai bien de la peine à la voir glorieuse; mais j'attends tout des lumières et de la belle ame de M. le duc de *Choiseul*. C'est alors que nous pourrons mettre les chevaliers français sur la scène; ils seront à vos ordres comme l'auteur. Cette Femme qui a raison me fait de la peine; on la dit imprimée, et très-mal: c'est ma destinée, et cette destinée désagréable a été toujours la suite de ma facilité. On ne se corrige de rien; au contraire, les mauvaises qualités augmentent avec l'âge comme les bonnes. Que vous êtes heureux! et que cette loi de la nature vous est favorable! Je vous souhaite, et à madame *Scaliger*, une jolie année 1760, et cinq ou six bonnes pièces nouvelles. Si j'avais du temps, j'en ferais une, bonne ou mauvaise; mais *Pierre* m'appelle; je ne connais que vous et lui.

1759.

LETTRE CV.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN,

AMBASSADEUR A TURIN.

Aux Délices, le 11 de décembre.

Il eſt bien beau à votre excellence de ſonger à des tragédies françaiſes, quand vous avez des opéra italiens. Pour moi, je renonce cet hiver aux uns et aux autres. *Phèdre*, non pas la *Phèdre* de *Racine*, mais *Phèdre* le conteur de fables, dit :

Vacès oportet, Eutyche, à negotiis,
Ut liber animus ſentiat vim carminis.

Je maintiens que le public de Paris eſt comme ce monſieur *Eutychius*; il n'eſt pas en état de ſentir *vim carminis*. Il lui faut argent, gaieté, ſuccès; il n'a rien de tout cela : il ſiffle tout pour ſe venger.

J'avais fait ma chevalerie dans un temps moins malheureux, et j'eſpérais que vous pourriez la voir à Paris. Vous et madame l'ambaſſadrice l'avez aſſez honorée dans ma petite retraite. M. le duc de *Choiſeul* eſt, je crois, à préſent un vrai *Eutychius*; moi, chétif, je ſuis *attriſtato*, *malinconico*, *ammalato*. L'hiver me rend de mauvaiſe humeur; il m'ôte le plaiſir de me ruiner en bâtimens. J'eſſuie des banqueroutes. Les miſères publiques pouſſent juſqu'au mont Jura, et viennent m'y trouver.

Vraiment oui, Monſieur, j'ai reçu une lettre du roi de Pruſſe; j'en ai reçu trois en huit jours. Je ſuis comme les gens de l'île des Papegots : l'avez-vous vu, bonnes gens, l'avez-vous vu? *eh oui, pardieu, nous en avons vu trois, et nous n'y avons guère profité.* Cette petite affaire me paraît auſſi épineuſe que celle de ce rude abbé d'*Eſpagnac* qui ne finit point, et qui s'amuſe à préſent à condamner le lit de juſtice. 1759.

Je penſe que tout le monde eſt devenu fou; cela ne ſerait rien, ſi l'on n'était pas auſſi devenu gueux. Je crois pourtant que *Luc* écrira à votre ami avant un mois. Pour moi, je vous remercierai toujours des bontés dont vous m'avez honoré auprès de cet épineux d'*Eſpagnac;* il devrait bien plutôt ſonger à tirer le pays de Gex de la misère, qu'à grimeliner des lods et ventes.

Il ne m'appartient pas de parler à votre excellence des affaires publiques; mais il faut que je vous conte un trait aſſez ſingulier, qui a quelque rapport à ce qui ſe paſſe ſur terre. Vous ſavez que le roi de Pruſſe m'écrit quelquefois en vers et en proſe, quand il a fait ſa revue et joué de la flûte; or, il m'écrivait, le 17 de novembre : *Nous touchons à la fin de notre campagne; elle ſera bonne, et je vous écrirai, dans une huitaine de jours, de Dreſde, avec plus de tranquillité et de ſuite qu'à préſent;* et vous ſavez, au bout de trois jours, ce qui lui eſt arrivé. Je trouve par-tout la fable du Pot au lait. Quel pot au lait que ce *Silhouette!* Son premier début m'avait ſéduit. Ce traducteur de Tout eſt bien de *Pope* m'a vîte rangé du parti de *Martin*, et m'a fait voir combien tout eſt mal. Il faut tâcher de vivre comme le ſeigneur *Pococurante.* Mais il y a

1759. un ſeigneur qui me paraît de tout point préférable; c'eſt le plus aimable des hommes, mari de la plus aimable des femmes. Je leur préſente à tous deux, avec leur permiſſion, les plus tendres reſpects.

LETTRE CVI.

A M. THIRIOT.

Le 15 de décembre.

VOUS ne vous plaindrez pas cette fois-ci, mon cher et ancien ami, que j'épargne les ports de lettres. J'ai peur qu'il ne ſoit ridicule de parler de comédie dans le temps qu'il n'eſt queſtion que de cus noirs, de bourſes vides, de flottes diſperſées et de malheurs en tout genre, ſur terre et ſur mer. L'eſpérance de la paix eſt dans le fond de la boîte de *Pandore;* mais, pendant que tout l'Etat ſouffre, il ſe trouve toujours des gredins qui impriment, des oiſifs qui liſent, et des *Frérons* qui mordent. Je vous prie de m'envoyer, par M. *Bouret* ou par quelque autre contre-ſigneur, la Femme qui a raiſon, et la Malſemaine dans laquelle *Fréron* répand ſon venin de crapaud.

On m'a envoyé la magnifique édition de l'Eccléſiaſte; elle eſt imprimée au louvre, avec mon portrait à la tête; mais il y a beaucoup de fautes, et le texte manque au bas des pages. Il en paraîtra une plus belle édition approuvée par le pape. Il faut apprendre à de petits eſprits inſolens, qui abuſent de leurs places, à quel point on doit les mépriſer, et à quel point on peut les confondre. On reviendrait à Paris

leur marquer tout le dédain qu'on leur doit, si on n'aimait pas mieux être chez soi libre et tranquille. 1759.

Sed nil dulcius est benè quam munita tenere
Edita doctrinâ sapientum templa serena,
Unde queas alios passim videre palantes.

LETTRE CVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 de décembre.

Ma dernière lettre était déjà partie, et mon cœur avait prévenu le vôtre, mon respectable ami, avant que je reçusse les dernières marques de votre amitié et de votre confiance. Vous me confirmez tout ce que j'avais imaginé, votre douleur raisonnable et les consolations de M. le duc de *Choiseul*. Il me semble que sa belle ame était faite pour la vôtre. En qui peut-il mieux placer sa confiance qu'en vous? n'y a-t-il pas de la modestie à lui à penser que c'est le ministère d'Angleterre qui jette les premiers fondemens de la paix? mais n'y a-t-il pas aussi un peu d'insolence à moi, à penser que je crois savoir que c'est M. le duc de *Choiseul* lui-même qui a tout préparé, et que c'est sur une de ses lettres envoyée certainement à Londres, que M. *Pitt* s'est déterminé? M. le duc de *Choiseul* lui-même ne m'ôterait pas de la tête qu'il est le premier auteur de la paix que toute l'Europe, excepté *Marie-Thérèse*, attend avec empressement. Cependant, si *Luc* pouvait être puni avant

1759. cette heureuse paix ! si, le chemin de la Lusace et de Berlin étant ouvert par le dernier avantage du général *Beck*, quelque *Hadick* pouvait aller visiter Berlin ! Vous voyez, divin ange, que, dans la tragédie, je veux toujours que le crime soit puni.

On parle d'une grande bataille donnée le 6 entre *Luc* et l'homme à la toque bénite : on la dit bien meurtrière. Trois lettres en parlent ; il n'y a peut-être pas un mot de vrai : nous ne le saurons que dans deux jours. Je m'intéresse bien vivement à cette pièce. Dès que les Autrichiens ont un avantage, M. le comte de *Kaunitz* dit à madame de *Bentink* : Ecrivez vîte cela à notre ami. Dès que *Luc* a le moindre succès, il me mande : J'ai frotté les oppresseurs du genre-humain. Cher ange, dans ces horreurs, je suis le seul qui aye de quoi rire ; cependant je ne ris point, et cela à cause des cus noirs, des annuités, des loteries et de Pondichéri ; car *sempre temo per Pondichéri.* Pour nos chevaliers, ils sont à vos ordres. Il faudra s'attendre aux insultes de ce polisson de *Fréron*, aux cris de la canaille. Je me préparerai à tout, en fesant mes pâques dans ma paroisse ; je veux me donner ce petit plaisir en digne seigneur châtelain. Et ce M. d'*Espagnac !* quel homme ! quel grand chambrier ! quel minutieux seigneur ! il ne finira donc jamais. Mais, à propos, je vous prépare des gantelets, des gages de bataille pour Pâques. Et pourquoi ne pas jouer Rome sauvée sur votre vaste théâtre cet hiver ? pourquoi ne pas entendre les cris de *Clytemnestre ?* ne faut-il rien hasarder ?

Mille tendres respects à madame *Scaliger*.

LETTRE CVIII.

1759.

FRAGMENT A UN JESUITE,

Du . . . .

S'IL y a des esprits de travers parmi vous, comme il y en a dans toutes les communautés, il me semble que les bons ne doivent pas payer pour les méchans, et qu'on n'en doit pas moins estimer un *Bourdaloue*, parce qu'on méprise un *Garasse*.

Ce monde-ci est une guerre continuelle ; on a des ennemis et des alliés. Nous voilà alliés contre le gazetier janséniste, et je souhaite que le Journal de Trévoux ne me fasse pas d'infidélités. Il ne faut pas ressembler au bon *David* qui pillait également les Juifs et les Philistins.

Dans cette guerre interminable d'auteurs contre auteurs, de journaux contre journaux, le public ne prend d'abord aucun parti que celui de rire; ensuite il en prend un autre, c'est celui d'oublier à jamais tous ces combats littéraires. Le gazetier ecclésiastique s'imagine que l'Europe s'occupera long-temps de ses feuilles ; mais le temps vient bientôt où l'on nettoie la maison, et où l'on détruit les toiles des araignées. Chaque siècle produit tout au plus dix ou douze bons ouvrages, le reste est emporté par le torrent du fleuve de l'oubli. Eh, qui se souvient aujourd'hui des querelles du père *Bouhours* et de *Ménage* ? et, si *Racine* n'avait pas fait ses tragédies, saurait-on qu'il écrivit contre Port-royal ? Presque tout ce qui n'est que personnel est perdu pour le reste des hommes,

1759.

LETTRE CIX.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, décembre.

QUANDO mi capitò la vostra gentile epistola, stavo bene, e ne fui allegro tutto il giorno, mà sono ricaduto, stò male, e sono pigro, attristato, malinconico; o tralasciato un mese i miei armenti, e l'istoria e la poësia, ed ancora voi stesso, cigno di Padova, chè cantate adesso sulle sponde del piccol Reno, *parvique Bononia Reni.*

Vi parlerò primà dell' opera rappresentata nella corte di Parma.

> Che quanto per udita io vene parlo,
> Signor miraste, e feste altrui mirarla.

Il vostro *saggio soprà l'opera* in musica fù il fondamento della riforma del regno de i castrati: il legame delle feste, e dell' azione a noi Francesi si caro, sarà forse un giorno l'inviolabil legge dell' opera italiana.

Notre quatrième acte de l'opéra de Roland, par exemple, est, en ce genre, un modèle accompli. Rien n'est si agréable, si heureux que cette fête des bergers qui annoncent à *Roland* son malheur; ce contraste naturel d'une joie naïve et d'une douleur affreuse, est un morceau admirable en tout temps et en tout pays. La musique change, c'est une affaire

de

de goût et de mode; mais le cœur humain ne change pas. Au reste, la musique de *Lully* était alors la vôtre; et pouvait-il, lui qui était un *valente buggerone di Firenze*, connaître une autre musique que l'italienne? 1759.

Je compte envoyer inceſſamment à M. *Albergati* la pièce que j'ai jouée ſur mon petit théâtre de Ferney, et qu'il veut bien faire jouer ſur le ſien, en cas qu'il ne ſoit point effrayé d'avoir commerce avec une eſpèce d'hérétique, moitié français, moitié ſuiſſe. Je crois, Meſſieurs, que, dans le fond du cœur, vous ne valez pas mieux que nous; mais vous êtes heureuſement contraints de faire votre ſalut.

M. *Albergati* m'a mandé qu'il avait vraiment une permiſſion de faire venir des livres. Oh Dio! *ô Dii immortales!* Les jacobins avaient-ils quelque intendance ſur la bibliothéque d'un ſénateur romain? Yes good, ſir, j am free and far more free, than all the citiſens of Geneva. *Libertas quæ ſera tamen reſpexit, ſed non inermem.* C'eſt à elle ſeule qu'il faut dire: *Tecum vivere amem, tecum obeam libenter.* Cependant j'écris l'hiſtoire du plus deſpotique bouvier qui ait jamais conduit des bêtes à cornes; mais il les a changées en hommes. J'ai chez moi, au moment que je vous écris, un jeune *Soltikof*, neveu de celui qui a battu le roi de Pruſſe; il a l'ame d'un anglais, et l'eſprit d'un italien. Le plus zélé et le plus modeſte protecteur des lettres que nous ayons à préſent en Europe, eſt M. de *Schouvalof*, le favori de l'impératrice de Ruſſie: ainſi les arts font le tour du monde.

Niente dal voſtro librajo, ve l'o detto, è un

—— briccone. *Annibal* et *Brennus* paſsèrent les Alpes
1759. moins difficilement que ne font les livres. *Interim*, *vive fclix*, and dare to come to us.

LETTRE CX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 de janvier.

—— JE conçois très-bien, mon divin ange, que vous enver-
1760. rez plus d'un courier pour raccommoder la balourdiſe de ce monſieur, ſoi-diſant d'Arragon, qui ſtipula ſi mal les intérêts du duc de Parme dans le traité croqué d'Aix-la-chapelle. Cet homme cependant paſſait pour un aigle. J'ai vu en ma vie bien des hiboux ſe croire aigles. Et que dirons-nous de ceux qui nous ont attiré cette belle guerre avec l'Angleterre, en ne ſachant pas ce que c'était que l'Acadie? Mon cher ange, le monde va comme il peut. Je n'ai d'eſpérance que dans M. le duc de *Choiſeul*. Mes annuités, actions, billets de loterie, font mille vœux pour lui.

Le tripot conſolerait un peu de toutes les misères qui nous accablent; mais, divin ange, j'ai fait bien des réflexions. Si la pièce réuſſit, peu de plaiſir m'en revient, comme je vous l'ai déjà dit; ſi elle tombe, force tribulations me circonviennent; parodies, brochures, foire, épigrammes, journaux, tout me tombe ſur le corps. J'ai ſoixante et ſix ans, comme vous ſavez, et je ne veux plus mourir de la chute d'une pièce de théâtre.

Je vous enverrai, n'en doutez pas, la Chevalerie à laquelle je ne peux plus rien faire; mais je vous supplierai de ne la donner qu'à bonnes enseignes; supposé même que vous daigniez vous amuser encore à ces bagatelles, après les impertinences d'*Auguste* et de *Cinna*. J'ai lu cette sottise, et j'ai été bien étonné qu'on l'attribuât à *Marmontel*. (*) 1760.

A l'égard de *Luc*, je n'ai fait autre chose qu'envoyer à M. le duc de *Choiseul* les lettres qu'il m'écrivait, pour lui être montrées. Je n'ai été qu'un bureau d'adresse. Il voit d'un coup d'œil ce qu'il peut faire de ces épîtres, si tant est qu'on en puisse faire quelque chose. Mais j'ai demandé à M. le duc de *Choiseul* une autre grâce, qui n'a nul rapport à *Luc*: voici de quoi il est question. Il faut plaire aux gens avec qui l'on vit. Le conseil de Genève a condamné à dix mille livres d'amende un citoyen qu'il aime, et qu'il a condamné malgré lui, sur une contravention faite par son commis, dans son commerce avec la France. Son procès a été fait à la réquisition du résident du roi à Genève. Le coupable en question se nomme *Prévost*: il est le moins coupable de tous ceux qui étaient dans le même cas; ce cas est la contrebande. Ce *Prévost* est ruiné: il a une femme qui pleure, des enfans qui meurent de faim. Le conseil veut bien lui remettre une partie de sa peine, mais il ne veut pas avoir cette condescendance sans savoir auparavant si M. le duc de *Choiseul* le trouve bon. Il ne veut pas en parler à M. de *Montpéroux*, résident de France,

(*) Parodie de la grande scène de la tragédie de Cinna, dont les personnages étaient MM. d'*Argental*, de *Voltaire* et le *Kain*.

1760. de peur de se compromettre, et de compromettre même le résident. On s'est donc adressé à moi. J'ai pris la liberté d'en écrire à M. le duc de *Choiseul*, et je vous conjure seulement d'obtenir qu'il vous dise qu'on peut faire grâce à ce pauvre diable, et qu'il n'en saura rien. Faites cette bonne œuvre le premier mardi, mon divin ange ; on ne peut mieux employer un mardi.

Joue-t-on le Gladiateur ? espère-t-on quelque chose de M. *Bertin*? avez-vous vu M. *Tronchin* de Lyon ? avez-vous reçu quelque consolation de Cadix? payera-t-on nos rentes? Madame *Scaliger*, comment vous portez-vous ? Je baise bien tendrement le bout de vos ailes; autant fait madame *Denis*.

Vraiment, mon divin ange, j'oubliais l'abbé d'*Espagnac*. Je ne croyais pas qu'avec de l'argent vous eussiez besoin d'un pouvoir. Votre nom seul est pouvoir ; mais voilà la pancarte que vous ordonnez.

LETTRE CXI.

A M. SENAC DE MEILHAN.

A Lausane, 12 de janvier.

MES yeux ne vont pas trop bien, Monsieur ; mais ils ont un grand plaisir à lire vos lettres. Vous jugez très-bien. Il y a des vers un peu durs dans l'ouvrage que vous avez la bonté de m'envoyer. Quand vous vous amusez à en faire, les vôtres ont plus de facilité, de douceur et de grâces ;

mais je fens auffi l'horrible difficulté de faire une pièce telle que cellè-ci, et cette difficulté me rend bien indulgent. D'ailleurs on ne doit fentir que les beautés d'un auteur qui commence : le public même a befoin de l'encourager. Probablement l'auteur eft fans fortune, c'eft encore une raifon de plus pour difpofer en fa faveur. On peut même dire de lui : *fpirat tragicum fatis, et feliciter audet.* Il m'a toujours paru qu'au théâtre le public était moins flatté de l'élégance continue d'une belle poëfie, qu'il n'était frappé de la beauté des fituations. Enfin, je me fais un plaifir de chercher toutes les raifons qui peuvent juftifier le fuccès d'un jeune homme qui a befoin d'encouragement. Nous allons jouer des pièces de théâtre dans ma retraite de Laufane, où je paffe mes hivers; et nous fentons tout le prix de l'indulgence. Je me vanterai à madame la marquife de *Gentil*, qui eft une de nos actrices, que vous voulez bien me conferver un peu de fouvenir; pour moi je ne vous oublierai jamais. Je vous prie de vouloir bien préfenter mes obéiffances à monfieur votre père et à monfieur votre frère, et d'être perfuadé de mes fentimens qui vous attachent pour jamais le fuiffe *V.*

1760.

1760.

LETTRE CXII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 23 de janvier.

J'AI laiſſé paſſer les fêtes de la nativité *d'el divino Bambino*, et ſa circonciſion. Je n'ai point voulu interrompre mon héros dans la foule des occupations graves ou gaies qu'il a pu avoir à Paris et à Verſailles ; mais je ne ſuis pas homme à laiſſer paſſer le mois de janvier ſans renouveler mes hommages à celui qui ſera toujours mon héros. Je ne ſais pas ſi, en 1760, ſon pays aura beaucoup de lauriers et beaucoup d'argent ; mais je ſais bien que la ſtatue de Gènes ſubſiſte, que la ſignature du fils du roi d'Angleterre, forcé à mettre bas les armes, ſubſiſte encore ; et que les baſtions du roc de Port-Mahon rendent un témoignage immortel. J'avoue que je ne conçois guère comment on laiſſe inutile le ſeul homme qui ait rendu de vrais ſervices. Je devrais pourtant le concevoir très-bien ; car je ne vois que de ces exemples, moi hiſtoriographe, dans les hiſtoires que je lis et que je compile. Je dis à préſent un petit mot de ce ſiècle, de ce pauvre ſiècle, de ce ſiècle des billets de confeſſion, des querelles pour un hôpital, des refus d'un parlement de rendre juſtice, des aſſemblées des chambres pour condamner un dictionnaire qu'on n'a pas lu ; de ce beau ſiècle où, en trois ans

de temps, l'Etat a été ruiné, quand nos armées devaient vivre aux dépens de l'Allemagne, &c. &c. 1760.

J'aurai du moins le plaisir d'avoir eu raison, quand je vous ai regardé comme un homme aussi supérieur qu'aimable. Je crois, à l'âge de soixante et six ans, voir les choses comme elles sont. Je les dirai comme je les vois. *La posterita ne dira cio che vorra.*

Je m'imagine que vous devez être ami de M. le duc de *Choiseul*. Je n'en sais rien, mais je le crois, parce qu'il me paraît avoir quelque chose de votre caractère. Il pense noblement, il rend service sans balancer, il aime le plaisir, il a beaucoup d'esprit, et la hauteur qui s'accorde avec les grâces. Il me semble que c'est l'homme de votre pays le plus fait pour vous.

Il s'est passé bien des choses tristes, extravagantes, comiques, depuis que je n'ai eu l'honneur de vous faire ma cour; mais c'est à peu-près l'histoire de tous les temps: c'est la même pièce qui se joue sur tous les théâtres, avec quelques changemens de noms. Quoi qu'il en soit, votre rôle est beau. Conservez-moi vos bontés, Monseigneur, et soyez persuadé que si j'avais en main la trompette de la Renommée, ce serait pour vous que je l'emboucherais. Je vous souhaite la continuation de votre gaieté. Jouissez de votre gloire, et riez des sottises d'autrui. Mille respects.

1760.

LETTRE CXIII.

A M. P. ROUSSEAU,

Et autres auteurs du Journal encyclopédique, au ſujet de la Femme qui a raiſon.

Janvier.

QUELQUE répugnance, Meſſieurs, qu'on puiſſe ſentir à parler de ſoi-même au public, et quelque vains que puiſſent être tous les petits intérêts d'auteurs, vous jugerez peut-être qu'il eſt des circonſtances où un homme, qui a eu le malheur d'écrire, doit au moins, en qualité de citoyen, réfuter la calomnie. Il n'eſt pas bien intéreſſant pour le public que quelques hommes obſcurs aient, depuis dix ans, mis leurs ouvrages ſous le nom d'un homme obſcur tel que moi; mais il m'eſt permis d'avertir qu'on m'a ſouvent apporté, dans ma retraite, des brochures de Paris, qui portaient mon nom avec ce titre, *imprimé à Genève.*

Je puis proteſter que non-ſeulement aucune de ces brochures n'eſt de moi, mais encore qu'à Genève rien n'eſt imprimé ſans la permiſſion expreſſe de trois magiſtrats, et que toutes ces puérilités, pour ne rien dire de pis, ſont abſolument ignorées dans ce pays, où l'on n'eſt occupé que de ſes devoirs, de ſon commerce et de l'agriculture, et où les douceurs de la ſociété ne ſont jamais aigries par des querelles d'auteurs.

Ceux qui ont voulu troubler ainſi ma vieilleſſe et mon repos, ſe ſont imaginés que je demeurais à Genève. Il eſt vrai que j'ai pris, depuis longtemps, le parti de la retraite, pour n'être plus en butte aux cabales et aux calomnies qui déſolent à Paris la littérature; mais il n'eſt pas vrai que je me ſois retiré à Genève. Mon habitation naturelle eſt dans des terres que je poſsède en France, ſur la frontière, et auxquelles ſa Majeſté a daigné accorder des priviléges et des droits qui me les rendent encore plus précieuſes. C'eſt là que ma principale occupation, aſſez connue dans le pays, eſt de cultiver en paix mes campagnes, et de n'être pas inutile à quelques infortunés. Je ſuis ſi éloigné d'envoyer à Paris aucun ouvrage, que je n'ai aucun commerce, ni direct ni indirect, avec aucun libraire, ni même avec aucun homme de lettres de Paris; et, hors je ne ſais quelle tragédie intitulée l'Orphelin de la Chine, qu'un ami reſpectable m'arracha il y a cinq à ſix années, et dont je fis le médiocre préſent aux acteurs du théâtre français, je n'ai certainement rien fait imprimer dans cette ville. 1760.

J'ai été aſſez ſurpris de recevoir, le dernier décembre, une feuille d'une brochure périodique, intitulée l'Année littéraire, dont j'ignorais abſolument l'exiſtence dans ma retraite. Cette feuille était accompagnée d'une petite comédie qui a pour titre la Femme qui a raiſon, repréſentée à Karouge, donnée par M. de *Voltaire*, et *imprimée à Genève*. Il y a dans ce titre trois fauſſetés. Cette pièce, telle qu'elle eſt défigurée par le libraire, n'eſt aſſurément pas mon ouvrage. Elle n'a jamais été imprimée à

1760. Genève : il n'y a nul endroit ici qui s'appelle Karouge; et j'ajoute que le libraire de Paris, qui l'a imprimée ſous mon nom, ſans mon aveu, eſt très-repréhenſible.

Mais voici une autre réponſe aux politeſſes de l'auteur de l'Année littéraire. La pièce qu'il croit nouvelle fut jouée, il y a douze ans, à Lunéville, dans le palais du roi de Pologne, où j'avais l'honneur de demeurer. Les premières perſonnes du royaume, pour la naiſſance, et peut-être pour l'eſprit et le goût, la jouèrent en préſence de ce monarque. Il ſuffit de dire que madame la marquiſe *du Châtelet, lorraine*, repréſenta la Femme qui a raiſon, avec un applaudiſſement général. On tait par reſpect le nom des autres perſonnes illuſtres qui vivent encore, ou plutôt par la crainte de bleſſer leur modeſtie. Une telle aſſemblée ſavait, peut-être auſſi bien que l'auteur de l'Année littéraire, ce que c'eſt que la bonne plaiſanterie et la bienſéance. Les deux tiers de la pièce furent compoſés par un homme dont j'envierais les talens, ſi la juſte horreur qu'il a pour les tracaſſeries d'auteur et pour les cabales de théâtre ne l'avaient fait renoncer à un art pour lequel il avait beaucoup de génie. Je fis la dernière partie de l'ouvrage; je remis enſuite le tout en trois actes, avec quelques changemens légers que cette forme exigeait. Ce petit divertiſſement en trois actes, qui n'a jamais été deſtiné au public, eſt très-différent de la pièce qu'on a très-mal à propos imprimée ſous mon nom. Vous voyez, Meſſieurs, que je ne ſuis pas le ſeul qui doive des remercîmens à l'auteur de l'Année littéraire, pour ces

belles imputations de *grossièreté tudesque*, *de bassesse et d'indécence* qu'il prodigue. Le roi de Pologne, les premières dames du royaume, des princes même peuvent en prendre leur part avec la même reconnaissance; et le respectable auteur que j'aidai dans cette fête doit partager les mêmes sentimens. 1760.

Je me suis informé de ce qu'était cette Année littéraire, et j'ai appris que c'est un ouvrage où les hommes les plus célèbres que nous ayons dans la littérature sont souvent outragés. C'est pour moi un nouveau sujet de remercîment. J'ai parcouru quelques pages de la brochure; j'y ai trouvé quelques injures un peu fortes contre M. *le Mierre*. On l'y traite d'homme sans génie, de plagiaire, de joueur de gobelets, parce que ce jeune homme estimable a remporté trois prix à notre académie, et qu'il a réussi dans une tragédie long-temps honorée des suffrages encourageans du public.

Je dois dire, en général, et sans avoir personne en vue, qu'il est un peu hardi de s'ériger en juge de tous les ouvrages, et qu'il vaudrait mieux en faire de bons.

La satire en vers, et même en beaux vers, est aujourd'hui décriée; à plus forte raison la satire en prose, surtout quand on y réussit d'autant plus mal qu'il est plus aisé d'écrire en ce pitoyable genre. Je suis très-éloigné de caractériser ici l'auteur de l'Année littéraire, qui m'est absolument inconnu. On me dit qu'il est depuis long-temps mon ennemi, à la bonne heure : on a beau me le dire, je vous assure que je n'en sais rien.

Si, dans la crise où est l'Europe, et dans les

1760. malheurs qui désolent tant d'Etats, il est encore quelques amateurs de la littérature qui s'amusent du bien et du mal qu'elle peut produire, je les prie de croire que je méprise la satire, et que je n'en fais point.

LETTRE CXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de février.

DIVIN ange, Spartacus est-il joué ? a-t-il réussi ? Je ne fais rien, je suis enterré dans mes Délices, les Géorgiques me poursuivent, je quitte la charrue pour prendre la plume. Vous me direz : Que ne vous servez-vous de cette plume pour regriffonner quelques vers de la Chevalerie? Patience, tout viendra. Cet hiver n'a pas été le quartier de *Melpomène* chez moi ; il faut un peu varier. Je mourrais d'ennui si je n'avais pas cent choses à faire. J'ai eu une violente querelle pour mon pain avec les commis des fermes; j'ai fait des écritures; je négocie avec les soixante : chacun a ses peines. Je voudrais seulement que vous vissiez le plan de mon château; il vaut pour le moins un plan de tragédie. C'est *Palladio* tout pur, et vous ne sauriez croire combien ces occupations sont satisfesantes, combien elles consolent de ces chiens de bureaux, de ces chiens de commis. Mais, mon cher ange, vous verrez mardi cet homme dont je suis fou, M. le duc de

Choiseul. Les lettres dont il m'honore m'enchantent. Dieu le bénira, n'en doutez pas. Il a la physionomie heureuse. Je sais bien qu'il ne donnera pas de flottes à M. *Berrier*, et quand il en donnerait, autant de perdu. *Non illi imperium pelagi.* Nous avons à Pondichéri un *Lalli*, une diable de tête irlandaise qui me coûtera tôt ou tard vingt mille livres tournois annuels, le plus clair de ma pitance; mais M. le duc de *Choiseul* triomphera de *Luc* de façon ou d'autre, et alors quelle joie! J'imagine qu'il vous montrera mes impertinentes rêveries. Savez-vous bien que *Luc* est si fou que je ne désespère pas de le mettre à la raison; c'est bien cela qui est une vraie comédie. Je voudrais que vous me donnassiez vos avis sur la pièce.

1760.

Ecrivez-moi donc un petit mot; dites-moi des nouvelles de la santé de madame *Scaliger;* dites-moi, je vous en prie, s'il est vrai que le père *Sacy*, jésuite, ait été condamné par corps aux consuls, pour une lettre de change de dix mille écus. Mais parlez-moi donc des poësies de cet homme qui a pillé tant de vers et de villes. Est-il vrai qu'on ait défendu son œuvre? Allons, maître *Joli*, bavardez, Messieurs, brûlez.

Ma foi, juge et rimeur, il faudrait tout lier.

Que je vous aime, mon cher ange!

1760.

LETTRE CXV.

A M. THIRIOT.

Le 18 de février.

Je fais venir, mon cher et ancien ami, un dictionnaire de santé et un almanach de l'état de Paris, sur votre parole; je crois surtout la santé très-préférable à Paris. J'ai grande envie de me bien porter, et nulle de venir dans votre ville. Vous me ferez grand plaisir de m'envoyer la pancarte arabe; j'en ai déjà quelque connaissance: elle est d'un anglais, et l'auteur, tout anglais qu'il est, a tort. Je crois en savoir beaucoup sur *Mahomet* que j'ai étudié à fond. Je n'ai pas l'honneur d'avoir les talens dont il se vante: douze femmes m'embarrasseraient beaucoup. Ni vous ni moi n'irons au ciel comme lui sur une jument; mais je tiens que nous sommes beaucoup plus heureux que lui: il a mené une vie de damné avec toutes ses femmes. Je n'aime, de tous les gens de son espèce, que *Confucius*; aussi j'ai son portrait dans mon oratoire, et je le révère comme je le dois.

Le philosophe de Sans-souci, qui n'est pas sans soucis, est encore au rang de ces gens que je n'envie point. Je ne connais point l'édition dont vous me parlez, mais j'en connais une faite à Lyon, dans laquelle il y a une épître au maréchal *Keith*, qui a fort choqué le tympan de toutes les oreilles pieuses: *Allez, lâches chrétiens*, &c., a révolté les dévots;

il voulait apparemment parler de ceux qui ont combattu contre lui à Rosbac; il leur prouve d'ailleurs, tant qu'il peut, que l'ame eſt mortelle. Je ſouhaite qu'ils en profitent, afin qu'ils ſe battent mieux contre lui, quand ils croiront avoir moins à riſquer. Le philoſophe de Sans-ſouci pille quelquefois des vers, à ce qu'on dit; je voudrais qu'il ceſsât de piller des villes, et que nous euſſions bientôt la paix. 1760.

Au reſte, ſi l'on m'accuſe d'avoir raboté quelquefois des vers de ce diable de *Salomon* du Nord, je déclare que je ne veux avoir nulle part à ſa mortalité de l'ame. Qu'il ſe damne tant qu'il voudra, je ne veux le voir ni dans ce monde ni dans l'autre.

Je prie DIEU que les houſſards pruſſiens ne dévaliſent point M. de *Paulmy* en chemin. Je ſuis très-fâché que mon petit hermitage ne ſe trouve point ſur ſa route. Il faudra que tôt ou tard il ramène le roi de Pologne à Dreſde. Si ce roi de Pologne était un *Sobiesky*, il y ſerait déjà l'épée à la main.

Au reſte, il faut que le *Salomon* du Nord ſoit le plus grand général de l'Europe, puiſqu'après deux batailles perdues, et l'affaire de Maxen, il trouve encore le ſecret de menacer Dreſde. Il écrit actuellement ſur les campagnes de *Charles XII;* c'eſt *Annibal* qui juge *Pyrrhus*. Ce qu'il m'en a envoyé eſt fort au-deſſus des rêveries du maréchal de *Saxe*.

D'*Arget* m'a paru très-inquiet de l'édition des poëſies du *Salomon;* il a craint qu'on ne lui imputât d'être l'éditeur. Dieu merci, on ne m'en ſoupçonnera pas, car *Salomon* me fit la niche de me défaire

1760. de ses œuvres à Francfort, et son ambassadeur en cette ville me signa bravement ce beau brevet :

Monsié, dès que vou aurez rendu les poeshies du roi mon maître vou pourez partir pour où vous sem-blera, et je lui signai : *Bon pour les poeshies du roi votre maître, en partant pour où il me semble.*

Et maintenant il me semble que je suis mieux aux Délices, à Tourney et à Ferney, qu'à Francfort. Voyez-vous quelquefois d'*Alembert*? n'a-t-il pas dans sa tête d'aller remplacer *Moreau-Maupertuis* à Berlin? C'est par ma foi bien pis que d'aller en Pologne.

Je suis fort aise que M. *Hénin* veuille bien se souvenir de moi : son esprit est comme sa physionomie, fort doux et fort aimable.

A propos, écrivez-moi si vous avez ouï dire que l'esprit de discorde se soit reglissé dans l'armée de M. le duc de *Broglie*. Si cela est, nous ferons encore des sottises. Dieu nous en préserve, car il n'y en a point qui ne coûte fort cher. *Interim vale, et me ama.*

LETTRE

1760.

LETTRE CXVI.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

18 de février.

L'ELOQUENT *Cicéron*, Madame, fans lequel aucun français ne peut penfer, commençait toujours fes lettres par ces mots : *Si vous vous portez bien, j'en fuis bien aife; pour moi, je me porte bien.*

J'ai le malheur d'être tout le contraire de *Cicéron :* fi vous vous portez mal, j'en fuis fâché ; pour moi, je me porte mal. Heureufement, je me fuis fait une niche dans laquelle on peut vivre et mourir à fa fantaifie. C'eft une confolation que je n'aurais pas eue à Craon, auprès du révérend père *Staniflas* (*), et de frère *Jean des Entomures de Menou.* C'eft encore une grande confolation de s'être formé une fociété de gens qui ont une ame ferme et un bon cœur ; la chofe eft rare, même dans Paris. Cependant j'imagine que c'eft à peu-près ce que vous avez trouvé.

J'ai l'honneur de vous envoyer quelques rogatons affez plats, par M. *Bouret.* Votre imagination les embellira. Un ouvrage, quel qu'il foit, eft toujours affez paffable quand il donne occafion de penfer.

Puifque vous avez, Madame, les poëfies de ce

(*) Le roi de Pologne, duc de Lorraine.

——— roi qui a pillé tant de vers et tant de villes, lisez
1760. donc son épître au maréchal *Keith*, sur la mortalité de l'ame ; il n'y a qu'un roi, chez nous autres chrétiens, qui puisse faire une telle épître. Maître *Joli de Fleuri* assemblerait les chambres contre tout autre, et on lacérerait l'écrit scandaleux ; mais apparemment qu'on craint encore des aventures de Rosbac, et qu'on ne veut pas fâcher un homme qui a fait tant de peur à nos ames immortelles.

Le singulier de tout ceci est que cet homme, qui a perdu la moitié de ses Etats, et qui défend l'autre par les manœuvres du plus habile général, fait tous les jours encore plus de vers que l'abbé *Pellegrin*. Il ferait bien mieux de faire la paix dont il a, je crois, tout autant de besoin que nous.

J'aime encore mieux avoir des rentes sur la France que sur la Prusse. Notre destinée est de faire toujours des sottises, et de nous relever. Nous ne manquons presque jamais une occasion de nous ruiner et de nous faire battre ; mais, au bout de quelques années, il n'y paraît pas. L'industrie de la nation répare les balourdises du ministère. Nous n'avons pas aujourd'hui de grands génies dans les beaux arts, à moins que ce ne soit M. *le Franc de Pompignan*, et monsieur l'évêque son frère ; mais nous aurons toujours des commerçans et des agriculteurs. Il n'y a qu'à vivre, et tout ira bien.

Je conçois que la vie est prodigieusement ennuyeuse quand elle est uniforme : vous avez à Paris la consolation de l'histoire du jour, et surtout la société de vos amis ; moi, j'ai ma charrue et des livres anglais, car j'aime autant les livres de cette nation

que j'aime peu leurs perſonnes. Ces gens-là n'ont, pour la plupart, du mérite que pour eux-mêmes. 1760. Il y en a bien peu qui reſſemblent à *Bolingbroke :* celui-là valait mieux que ſes livres ; mais, pour les autres anglais, leurs livres valent mieux qu'eux.

J'ai l'honneur de vous écrire rarement, Madame ; ce n'eſt pas ſeulement ma mauvaiſe ſanté et ma charrue qui en ſont cauſe ; je ſuis abſorbé dans un compte que je me rends à moi-même, par ordre alphabétique, de tout ce que je dois penſer ſur ce monde-ci et ſur l'autre, le tout pour mon uſage, et peut-être, après ma mort, pour celui des honnêtes gens. Je vas dans ma beſogne auſſi franchement que *Montagne* va dans la ſienne ; et, ſi je m'égare, c'eſt en marchant d'un pas un peu plus ferme.

Si nous étions à Craon, je me flatte que quelques-uns des articles de ce *Dictionnaire* d'idées ne vous déplairaient pas ; car je m'imagine que je penſe comme vous ſur tous les points que j'examine. Si j'étais homme à venir faire un tour à Paris, ce ſerait pour vous y faire ma cour ; mais je déteſte Paris ſincèrement, et autant que je vous ſuis attaché.

Songez à votre ſanté, Madame ; elle ſera toujours précieuſe à ceux qui ont le bonheur de vous voir, et à ceux qui s'en ſouviennent avec le plus grand reſpect.

1760.

LETTRE CXVII.

A M. LINANT.

Aux Délices, 22 de février.

Je remercie à deux genoux la philofophe (*) qui met fon doigt fur fon menton, et qui a un petit air penché que lui a fait *Liotard;* fon ame eft auffi belle que fes yeux. Elle a donc la bonté de s'intéreffer à notre malheureufe petite province de Gex; elle réuffira fi elle l'a entrepris; puiffe-t-elle venir fecourir et embellir les bords du lac de Genève! puiffe-t-elle revenir avec M. *Linant* et le prophète de Bohème!

J'écris, Monfieur, à M. d'*Argental* en faveur de mademoifelle *Martin*, ou *le Moine*, ou tout ce qu'il lui plaira; quelque nom qu'elle ait, je m'intéreffe à elle. J'ai entendu parler de deux nouveaux volumes du roi de Pruffe, imprimés depuis peu à Paris; il fait autant de vers qu'il a de foldats. La police a défendu fes vers, on dit même qu'on les brûlera : cela paraît plus aifé que de le battre.

Je fuis médiocrement curieux de l'éloquente Oraifon de M. *Poncet de la Rivière;* mais je voudrais avoir le Spartacus de M. *Saurin:* c'eft un homme de beaucoup d'efprit, et qui n'eft pas à fon aife. Je fouhaite paffionnément qu'il réuffiffe.

Vous me parlez de terribles impôts; puiffent-ils

(*) Madame de *la Live d'Epinai.*

ſervir à battre les Anglais et les Pruſſiens! mais j'ai peur que nous n'en ſoyons pour notre argent. 1760.

Je préſente mes obéiſſances très-humbles à toute la famille. Si madame d'*Epinai* veut m'écrire un petit mot, elle comblera de joie un ſolitaire malade dans ſon lit. Ce malade a demandé au grand *Tronchin* s'il fallait s'enduire de poix réſine, comme l'ordonne *Maupertuis;* il a répondu qu'il fallait attendre des nouvelles de l'académie françaiſe.

LETTRE CXVIII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 22 de février.

ON reconnaît ſes amis au beſoin. Il faut que vous me diſiez abſolument ce que c'était que cette lettre de change du révérend père de *Sacy* de la compagnie de *Jéſus* et de *Judas*. Il faut auſſi que vous ayez la bonté de me faire avoir, par le moyen de M. *Bouret*, les œuvres du poëte-roi. Je n'entends pas par là les pſaumes de *David*, mais bien la proſe et les vers de ſa Majeſté pruſſienne. Il n'eſt plus guère majeſté pruſſienne, attendu que les Ruſſes lui ont raflé la Pruſſe; il eſt encore électeur de Brandebourg, mais peut-être ne le ſera-t-il pas long-temps. Je ſerai fort flatté d'avoir mis la main à ſes ouvrages, s'ils durent un peu plus que ſon royaume.

A-t-on joué Spartacus, et monſieur *le Franc de Pompignan* a-t-il fait un bel éloge de *Maupertuis*?

1760. a-t-il bien prôné la religion de cet athée? a-t-il fait de belles invectives contre les déiſtes de nos jours? Je vous prie, mon cher ami, de me mettre un peu au fait.

J'ai beau exalter mon ame pour lire dans l'avenir, comme feu *Moreau-Maupertuis*, je ne peux deviner ce que deviendront nos fortunes. On parle d'arrangemens de finance, qui dérangeront furieuſement les particuliers. Si avec cela on peut avoir des flottes contre les Anglais, et des grenadiers contre le prince *Ferdinand*, il ne faudra pas regretter ſon argent.

Je n'ai point été ſurpris de voir qu'il n'y ait que quinze conſeillers au parlement qui aient porté leur vaiſſelle; mais je ſuis fâché que, ſur plus de vingt mille hommes qui en ont à Paris, il ne ſe ſoit trouvé que quinze cents citoyens qui aient imité mademoiſelle *Hus* et le roi.

On dit que le parlement fera brûler les œuvres du roi de Pruſſe; c'eſt une plaiſanterie digne de notre ſiècle: il vaudrait mieux brûler Magdebourg; mais malheureuſement on y rôtirait l'abbé de *Prades* qui eſt dans un cachot de la citadelle, et je n'aime point qu'on brûle les bons chrétiens.

Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE CXIX.

1760.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 7 de mars.

MON divin ange, le malingre des Délices eſt au bout des facultés de ſon corps, de ſon ame et de ſa bourſe. C'était un bon temps pour les gredins que celui de *Chapelain*, à qui la maiſon de *Longueville* donnait douze mille livres tournois annuellement pour ſa Pucelle; ce qui feſait, ne vous déplaiſe, environ le double des honoraires d'un envoyé de Parme. La maiſon de *Conti* n'en uſe pas comme la maiſon de *Longueville* avec les auteurs de la Pucelle; apparemment que M. le comte de *la Marche* ne me regarde pas comme un gredin. J'ai pris la liberté de lui écrire directement, et de lui expliquer mes droits très-nettement; et il m'a répondu très-honnêtement qu'il s'en tenait à la propoſition de M. l'abbé d'*Eſpagnac*. Si M. *Bertin* n'obtient pas une meilleure compoſition, je ne vois pas avec quoi on pourra mettre *Luc* à la raiſon. Je crois avoir tout le droit de mon côté, ainſi que le prétendent tous les chicaneurs.

Mais, après avoir chicané un an, j'aime encore mieux payer à monſeigneur, par amour et dominant, neuf cents vingt livres que je ne lui dois pas, que de les dépenſer en frais de procureurs et de juges; je ſuis bien las de tous ces frais. Le parlement de Dijon s'eſt aviſé de faire pendre, ou à peu-près, un pauvre diable de ſuiſſe, pour me faire

1760. payer la procédure, en qualité de haut jufticier; je fuis tout ébahi d'être haut jufticier, et de faire pendre des fuiffes en mon nom.

Le tripot eft plus plaifant; mais on a les fifflets et les *Frérons* à combattre. De quelque côté qu'on fe tourne, ce monde eft plein d'anicroches.

J'ai écrit à *Laleu* de faire porter chez vous neuf cents vingt livres, pour achever le compte abominable de M. l'abbé d'*Efpagnac;* mais, en même temps, je meurs de honte de vous donner toutes ces peines. Comment ferez-vous? ce confeiller clerc demeure à une lieue de chez vous; aurez-vous la bonté de lui écrire un petit mot d'avis par un poliffon? voudrez-vous qu'il vous envoye le tréforier de fon Alteffe féréniffime avec une belle quittance bien catégorique? ou bien, opinerez-vous que cette quittance fe faffe chez mon notaire? Tout ce que je fais, c'eft que vous êtes mon ange gardien de toutes façons, et que je fuis à préfent un pauvre diable. Je me fuis ruiné en bâtimens à la *Palladio*, en terraffes, en pièces d'eau; et les pièces de théâtre ne réparent rien. J'attends toujours, mon divin ange, que vous me difiez votre avis fur Spartacus.

Je fuis actuellement avec *Platon* et *Cicéron;* il ne me manque plus que l'abbé d'*Olivet* pour m'achever. Il y a loin de là au tripot; mais je fuis toujours à vos ordres, et à ceux de madame *Scaliger* à qui je préfente mes refpects. Votre créature *V.*

LETTRE CXX.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, le 7 de mars.

Je suis malade depuis long-temps, mon cher cygne de Padoue, et j'en enrage. Le *linquenda hæc* fait de la peine, quelque philosophe qu'on soit; car je me trouve fort bien où je suis, et n'ai daté mon bonheur que du jour où j'ai joui de cette indépendance précieuse et du plaisir d'être le maître chez moi, sans quoi ce n'est pas la peine de vivre. Je goûte dans mes maux du corps les consolations que votre livre fournit à mon esprit; cela vaut mieux que les pilules de *Tronchin.* Si vous voulez m'envoyer encore une dose de votre recette, je crois que je guérirai.

Si tout chemin mène à Rome, tout chemin mène aussi à Genève; ainsi je présume qu'en envoyant les choses de messager en messager, elles arrivent à la fin à leur adresse: c'est ainsi que j'en use avec votre ami M. *Albergati*, dont les lettres me font grand plaisir, quoiqu'il écrive comme un chat; j'ai beaucoup de peine à déchiffrer son écriture. Vous devriez bien, l'un et l'autre, venir manger des truites de notre lac, avant que je sois mangé par mes confrères les vers. Les gens qui se conviennent sont trop dispersés dans ce monde. J'ai quatre jésuites auprès de Ferney, des pédans de prédicans auprès des Délices, et vous êtes à Venise ou à Bologne. Tout cela est assez mal arrangé, mais le reste l'est de même.

1760. Ayez grand soin de votre santé; il faut toujours qu'on dise de vous :

Gratia, fama, valetudo contingit abundè.

Pour *gratia* et *fama*, il n'y a point de conseils à vous donner, ni de souhaits à vous faire.

Vive memor lethi; fugit hora; hoc quod loquor indè est. Vive lætus, et ama me.

LETTRE CXXI.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices, 7 de mars.

Je reçois, Monsieur, la lettre dont vous m'honorez, en date du 20 février; elle finit par une chose bien agréable. Vous me faites entrevoir que vous pourriez vous arracher quelque jour à la terre sainte, pour venir à la terre libre. En ce cas, je vous prierais de vous presser, car il y a quelque petite apparence que je ne serai pas encore long-temps *in terra viventium*. Mes maladies augmentent tous les jours. La nature s'est avisée de faire à mon ame un très-mauvais étui; mais je lui pardonne de tout mon cœur, puisque cela entrait nécessairement dans le plan du meilleur des mondes possibles.

J'ai l'honneur de vous envoyer, comme je peux, par les marchands de Genève, le Bolingbroke. Pour ma tragédie suisse, je ne peux la faire partir, pour deux raisons : la première, parce que je ne la crois

point bonne; la feconde, c'eft que, toute mauvaife qu'elle eft, mes amis, qui ont la rage du théâtre, 1760.
veulent la faire jouer à Paris. Mais je vous envoie en récompenfe une comédie qui n'eft pas dans le goût français : je fouhaite qu'elle foit dans le vôtre. Les lettres que vous daignez m'écrire, me font défirer de vous plaire plus qu'au parterre de notre grande ville.

J'ai l'honneur d'être, Monfieur, fans cérémonie, mais avec la plus grande vérité, votre, &c.

LETTRE CXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

17 de mars.

Le tripot l'emporte fur la charrue et fur la métaphyfique. Vous êtes obéi, mon divin ange, vous et madame *Scaliger;* un Tancrède et une Médime partent fous l'enveloppe de M. de *Courteille*, et ceci eft la lettre d'avis. Vous faurez encore que, comme il s'agit toujours d'arabes dans ces deux pièces, j'y ai joint un petit éclairciffement en profe fur le prophète *Mahomet*, dont je mets quelques exemplaires aux pieds de madame *Scaliger* comme aux vôtres.

Si vous connaiffez quelque favant dans les langues orientales, vous pourrez l'en régaler; c'eft du pédantifme tout pur.

Vous êtes bien véritablement mon ange gardien; vous me protégez contre le diabloteau *Fréron*, fans

m'en rien dire : c'eſt la fonction des anges gardiens ;
1760. ils veillent autour de leurs cliens, et ne leur parlent point. Que voulez-vous que je vous diſe ? vous êtes plus adorable que jamais, et j'ai pour vous culte de latrie.

J'ai ſaiſi l'occaſion pour demander une eſpèce de grâce ou plutôt de juſtice à M. de *Courteille*. On me perſécute, ne vous déplaiſe, de la part du conſeil : on veut que je ſois haut juſticier ; on fait pendre, ou à peu-près, de pauvres diables en mon nom. On me fait accroire que rien n'eſt plus beau que de payer les frais, et on va ſaiſir mes bœufs pour me faire honneur. Je ſuis toujours en querelle avec le roi, mais je le mène beau train. J'ai déjà fait bouquer meſſieurs du domaine ; je l'emporterai encore ſur eux, car j'ai raiſon, et M. de *Courteille* entendra raiſon. Je vous en fais juge ; liſez la lettre que je lui écris, ſeulement pour vous en amuſer et pour la recommander. La charge d'ange gardien n'eſt pas avec moi un bénéfice ſimple. Vous avez encore eu l'endoſſe d'un abbé d'*Eſpagnac ;* tout cela eſt fini. Je ne le traite pas comme le roi ; je crains un conſeiller clerc bien davantage, et j'aime mieux payer cent piſtoles que je ne dois pas, que d'avoir un procès avec un grand chambrier qui en ſait plus que moi. Mais pour le roi, je ne lui ſerai point de grâce ; il aura affaire à moi, avec ma chienne de haute juſtice. Pouſſez cela, je vous prie, vivement avec M. de *Courteille*.

Luc eſt plus fou que jamais ; je ſuis convaincu que, s'il voulait, nous aurions la paix. Je ne déſeſpère encore de rien ; mais il faudrait que M. le duc

de *Choiſeul* m'écrivît au moins un petit mot de bonté. Cela n'eſt-il pas honteux que je reçoive quatre lettres de *Luc* contre une de votre aimable duc. 1760.

Et M. le maréchal de *Richelieu*, autre négligent, autre *Pococurante*, que fait-il? ne le voyez-vous pas? n'a-t-il pas des filles? ne rit-il pas dans ſa barbe de tout ce qui ſe paſſe? eſt-il vrai que les jéſuites ont fait pour quinze cents mille francs de lettres de change qu'ils ne payent point? Il n'y a qu'à les mettre entre les mains des janſéniſtes, il faudra bien qu'ils payent.

Mon Dieu, que ſi j'ai de bon ſoin cette année je ſerai heureux!

Je baiſe plus que jamais le bout de vos ailes, avec la plus tendre reconnaiſſance.

Madame *Scaliger*, ſi je n'ai pas fait dans Tancrède tout ce que vous vouliez, écrivez contre moi un livre.

LETTRE CXXIII.

AU MEME.

26 de mars.

ANGE toujours gardien, je n'ai qu'un moment, il ſera conſacré aux actions de grâces, non pas pour le grand chambrier, non pas même pour le prince du ſang, mais pour vous ſeul. Il faut que vous ſachiez encore que M. *Budée de Boiſi*, qui m'a vendu la terre de Ferney, veut abſolument que je

1760. vous sollicite encore auprès de M. de *Courteille*, pour je ne sais quel procès auquel je ne m'intéresse guère. Je lui ai donc donné une lettre pour vous, qu'on vous présentera sans doute. Voilà comme nous sommes faits, nous autres provinciaux ; nous pensons qu'avec une lettre de recommandation on réussit à tout à Paris. Je ne vous ai point écrit de lettre de recommandation pour nos chevaliers ; je m'en soucie pourtant un peu plus que du procès de M. de *Boisi ;* mais je ne suis point du tout empressé de me faire juger, quoiqu'au fond je croye ma cause bonne. Vous voulez un chant de la Pucelle ; eh, mon Dieu, mon cher ange, que ne parliez-vous ? vous en aurez deux au lieu d'un. J'avais imaginé qu'un ministre ne se mettait pas en peine de ces facéties ; mais, puisque vous en êtes curieux, vous serez servi : vers et prose, tout est à vous.

Au milieu de mes douces occupations, je suis fâché ; on nous a pris Masulipatan, on nous prendra Pondichéri : il y a un an que je le dis. Je plains infiniment M. le duc de *Choiseul ;* on lui a donné notre pauvre vaisseau à conduire au milieu du plus violent orage. J'ai eu long-temps dans la tête que, si *Luc* voulait céder quelque chose, vous pourriez, en ce cas, vous débarrasser avec bienséance du fardeau et des chaînes que l'Autriche vous fait porter ; mais je ne vois qu'un petit coin, et pour bien voir il faut embrasser tout l'édifice. J'ai une étrange idée : je soupçonne que le roi de Portugal, que *Luc* appelait le *chose* de Portugal, pourrait bien perdre son chose, son royaume ; que le roi d'Espagne pourrait bien dans peu tenter cette conquête ; le temps est assez

favorable ; les jésuites sont gens à lui promettre le paradis en sus pour sa peine ; ils ne s'endorment pas. Le chose de Portugal n'est pas aimé, son ministre est détesté ; belle occasion pour un roi d'Espagne, qui a de l'argent et des troupes, de faire rebâtir Lisbonne. 1760.

Je ne peux aimer *Luc*, car je le connais ; mais il vaut mieux que le chose du Portugal. Nous verrons comment il se tirera d'affaire cette année. Mais nous, que ferons-nous ? rien sur mer, et peut-être des sottises sur terre. Plaisante saison pour mettre un héros français sur le théâtre !

M. le duc de *la Vallière* a donc fait l'Histoire chronologique de l'opéra ; c'est quelque chose ; il y a encore du génie en France.

Je vous adore.

LETTRE CXXIV.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 28 de mars.

Il faut que vous sachiez, mon ancien ami, que madame *Denis* me dit depuis un mois : J'écris demain à M. de *Cideville*, et que je dois mettre quelques lignes au bas des siennes. Je suis las d'attendre les femmes, et j'écris enfin de mon chef ; car je suis honteux de ne vous avoir point écrit depuis que vous me fîtes tant rire du puant marquis, et que vous me rendîtes de bons offices auprès de sa ladre personne.

1760. Je reçois quelquefois une lettre du grand abbé en douze mois; je fuis peu inftruit de vos marches, et fort incertain fi vous êtes dans le plat tumulte de Paris, ou fi vous jouiffez des douceurs de la retraite. Que vous avez bien fait de conferver cette terre, qu'on dit mériter bien mieux le nom de Délices que mes Délices! Plus on avance dans fa carrière, et plus on eft convaincu que l'on n'eft bien que chez foi. Pour moi, je vous répète que je ne date ma vie que du jour où je me fuis enterré. Ce n'eft pas que je ne fois affez au fait de ce qui fe paffe. Je vois tous les orages, mais je les vois du port; et je vous affure que mon port eft bien joli, et bien abrité.

Je fouhaiterais à mes amis des terres indépendantes et libres, comme les miennes. On paye affez en France. Il eft doux de n'avoir rien à payer dans fes poffeffions. Figurez-vous ce que c'eft à préfent que d'avoir des terres en Saxe, en Poméranie, en Pruffe, en Siléfie; c'eft bien pis que le troifième vingtième. Vous avez lu, fans doute, les Poëfies du philofophe de Sans-fouci, qu'on foupçonne de n'être ni fans fouci ni philofophe. Je fuis auffi honteux de tous les vers qui m'appartiennent dans fes œuvres, que fâché de fes œuvres guerrières. Jamais poëte n'a fait verfer tant de fang : *Tirtée* et *Denys* n'étaient que des petits garçons auprès de lui. Nous verrons s'il ira à Corinthe.

Adieu, mon ancien ami; fouvenez-vous quelquefois du fuiffe *Voltaire* qui vous aime.

LETTRE

LETTRE CXXV. 1760.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 12 d'avril.

MON divin ange, je suis bien faible, je vieillis beaucoup ; mais il faut aimer le tripot jusqu'au dernier moment. Voici une pièce de *Jodèle*, ajustée par un petit *Hurtaud*, que je vous envoie; mais vous comprenez bien que je ne vous l'envoie pas, et que jamais on ne doit savoir que vous vous êtes mêlé de favoriser ce petit *Hurtaud.* Je pense que cela vaut mieux que de donner ces chevaliers qui malheureusement passent pour être de moi. Le plaisir du secret, de l'incognito, de la surprise, est quelque chose. Vous savez ce que c'était que le Droit du seigneur; je ne l'ai pas dans mes terres, et il ne me servirait à rien. Il me paraît que ce petit *Hurtaud* a traité la chose avec décence. J'ai seulement remarqué dans la pièce le mot de sacrement; j'ignore si ce mot divin peut passer dans une comédie, sans encourir l'excommunication majeure. Je ne suis pas assez hardi pour corriger les vers d'*Hurtaud*, mais on peut bien mettre *votre engagement*, au lieu de votre sacrement; c'est, je crois, au premier acte, autant qu'il peut m'en souvenir.

Mettrez-vous M. le duc de *Choiseul* dans la confidence? Je le crois à présent plus occupé des Anglais que de ce qui se passait sous *Henri II.*

Voilà donc deux chants de Pucelle pour les

anges. Mais êtes-vous capables de garder le plus
1760. grand des secrets : Plus que vous, sans doute, m'allez-vous dire ?

Oui, je sais bien que j'ai joué *Tancrède*, et par là je l'ai affiché, il est vrai; mais je ne pouvais faire autrement. Il fallait essayer sur M. et madame de *Chauvelin* cette Chevalerie; mais ici le cas est différent. Point d'essai, et la chose est beaucoup plus singulière que tous les chevaliers du monde. Motus au moins. Et Pondichéri! ma foi, je le crois pris comme Surate.

Mon cher ange, nous parlerons une autre fois des chevaliers. Je crois que monsieur votre frère a raison de ne pas trop aimer Médime ou Fanime.

Mais comment va la santé de madame *Scaliger*? voilà le point essentiel.

Mon divin ange, vous êtes pour moi le démon de *Socrate*; mais son démon se bornait à le retenir, et vous m'inspirez.

LETTRE CXXVI.

1760.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 12 d'avril.

Je ne vous ai envoyé, Madame, aucune de ces bagatelles dont vous daignez vous amuſer un moment. J'ai rompu avec le genre-humain pendant plus de ſix ſemaines; je me ſuis enterré dans mon imagination, enſuite ſont venus les ouvrages de la campagne, et puis la fièvre; moyennant tout ce beau régime, vous n'avez rien eu, et probablement vous n'aurez rien de quelque temps.

Il faudra ſeulement me faire écrire : Madame veut s'amuſer, elle ſe porte bien, elle eſt en train, elle eſt de bonne humeur, elle ordonne qu'on lui envoye quelques rogatons; et alors on fera partir quelques paquets ſcientifiques, ou comiques, ou philoſophiques, ou hiſtoriques, ou poëtiques, ſelon l'eſpèce d'amuſement que voudra Madame, à condition qu'elle les jettera au feu dès qu'elle ſe les ſera fait lire.

Madame était ſi enthouſiaſmée de Clariſſe, que je l'ai lue pour me délaſſer de mes travaux pendant ma fièvre; cette lecture m'allumait le ſang. Il eſt cruel, pour un homme auſſi vif que je le ſuis, de lire neuf volumes entiers dans leſquels on ne trouve rien du tout, et qui ſervent ſeulement à faire entrevoir que mademoiſelle *Clariſſe* aime un débauché,

1760. nommé monſieur de *Lovelace*. Je diſais : quand tous ces gens-là ſeraient mes parens et mes amis, je ne pourrais m'intéreſſer à eux. Je ne vois dans l'auteur qu'un homme adroit qui connaît la curioſité du genre-humain, et qui promet toujours quelque choſe de volumes en volumes, pour les vendre. Enfin, j'ai rencontré *Clariſſe* dans un mauvais lieu au dixième volume, et cela m'a fort touché.

La *Théodore* de *P. Corneille*, qui veut abſolument entrer chez la *Fillon*, par un principe de chriſtianiſme, n'approche pas de *Clariſſe*, de ſa ſituation et de ſes ſentimens ; mais, excepté le mauvais lieu où ſe trouve cette belle angláiſe, j'avoue que le reſte ne m'a fait aucun plaiſir, et que je ne voudrais pas être condamné à relire ce roman : il n'y a de bon, ce me ſemble, que ce qu'on peut relire ſans dégoût.

Les ſeuls bons livres de cette eſpèce ſont ceux qui peignent continuellement quelque choſe à l'imagination, et qui flattent l'oreille par l'harmonie. Il faut aux hommes muſique et peinture, avec quelques petits préceptes philoſophiques, entremêlés de temps en temps avec une honnête diſcrétion. C'eſt pourquoi *Horace*, *Virgile*, *Ovide* plairont toujours, excepté dans les traductions qui les gâtent.

J'ai relu après Clariſſe quelques chapitres de *Rabelais*, comme le combat de frère *Jean des Entomures*, et la tenue du conſeil de *Picrocole* (je les ſais pourtant preſque par cœur) ; mais je les ai relus avec un très-grand plaiſir, parce que c'eſt la peinture du monde la plus vive.

Ce n'eſt pas que je mette *Rabelais* à côté d'*Horace* ; mais ſi *Horace* eſt le premier des feſeurs de bonnes

épîtres, *Rabelais*, quand il eſt bon, eſt le premier des bons bouffons. Il ne faut pas qu'il y ait deux hommes de ce métier dans une nation; mais il faut qu'il y en ait un. Je me repens d'avoir dit autrefois trop de mal de lui. 1760.

Il y a un plaiſir bien préférable à tout cela, c'eſt celui de voir verdir de vaſtes prairies, et croître de belles moiſſons; c'eſt la véritable vie de l'homme, tout le reſte eſt illuſion.

Je vous demande pardon, Madame, de vous parler d'un plaiſir qu'on goûte avec ſes deux yeux: vous ne connaiſſez plus que ceux de l'ame. Je vous trouve admirable de ſoutenir ſi bien votre état; vous jouiſſez au moins de toutes les douceurs de la ſociété. Il eſt vrai que cela ſe réduit preſque à dire ſon avis ſur les nouvelles du jour; et il me ſemble qu'à la longue cela eſt bien inſipide. Il n'y a que les goûts et les paſſions qui nous ſoutiennent dans ce monde. Vous mettez, à la place de ces paſſions, la philoſophie qui ne les vaut pas; et moi, Madame, j'y mets le tendre et reſpectueux attachement que j'aurai toujours pour vous. Je ſouhaite à votre ami de la ſanté, et je voudrais qu'il ſe ſouvînt un peu de moi.

1760. LETTRE CXXVII.

A M. LE COMTE DE LORENZI,

DE L'ACADEMIE DE BOTANIQUE DE FLORENCE.

Au château de Tourney, 15 d'avril.

J'AI reçu, Monfieur, la lettre et les patentes de botanifte dont vous m'honorez dans le temps où j'ai le plus befoin de fimples. Je ne fuis pas jeune, et je fuis très-malade. Si je peux trouver quelque herbe qui rajeuniffe, je ne manquerai pas de l'envoyer à votre académie. J'ai toujours été fâché qu'il y eût fur la terre tant de plantes qui fiffent du mal, et fi peu de falutaires : la nature nous a donné beaucoup de poifons et pas un fpécifique. C'eft dommage que nous ayons perdu le bel ouvrage de *Salomon*, qui traitait de toutes les plantes, depuis le cèdre jufqu'à l'hyfope : c'était fans doute un très-bel ouvrage, puifqu'il était compofé par un roi. Il était apparemment le premier médecin de fes fept cents femmes et de fes trois cents concubines. Je ne fais fi vous avez vu les héréfies du *Salomon* du Nord; il va plus loin que fon devancier, lequel ne fait pas s'il refte quelque chofe de l'homme après fa mort. Pour celui-ci, il eft sûr de fon fait; et il croit que fes foldats tuent fi bien leur monde qu'il n'en refte rien du tout. J'attends le *Peut-être* de *Rabelais* le plus doucement que je peux.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXXVIII.

1760.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

Aux Délices, 19 d'avril.

PARTEZ-VOUS bientôt, ma chère nièce, pour votre royaume d'Ornoi, et abandonnez-vous cette ville de Paris, qui n'eſt bonne que pour meſſieurs du parlement, les filles de joie et l'opéra-comique ? Etes-vous bien laſſe de cette malheureuſe inutilité dans laquelle on paſſe ſa vie, de ces viſites inſipides, et du vide qu'on ſent dans ſon ame après avoir paſſé ſa journée à faire des riens et à entendre des ſottiſes ? Comptez que vous aurez beaucoup plus de plaiſir à gouverner votre Ornoi, et à l'embellir, qu'à courir après les fantômes de Paris. Tout ce que j'apprends de ce pays-là fait aimer la retraite.

Luc m'écrit toujours; mais il ne m'écrit que pour me montrer qu'il a de l'eſprit, et pour me dire qu'il ne craint rien. Il prétend que nous n'aurons jamais ni honneur ni profit dans la belle guerre que nous feſons : j'ai grand'peur qu'il n'ait raiſon. J'embraſſe tendrement M. de *Florian* et monſieur votre fils, &c.

1760.

LETTRE CXXIX.

A M. PILAVOINE, *à Pondichéri.*

Au château de Ferney, le 23 d'avril.

MON cher et ancien camarade, vous ne sauriez croire le plaisir que m'a fait votre lettre. Il est doux de se voir aimé à quatre mille lieues de chez soi. Je saisis ardemment l'offre que vous me faites de cette histoire manuscrite de l'Inde. J'ai une vraie passion de connaître à fond le pays où *Pythagore* est venu s'instruire. Je crois que les choses ont bien changé depuis lui, et que l'université de Jaganate ne vaut point celle d'Oxford et de Cambridge. Les hommes sont nés par-tout à peu-près les mêmes, du moins dans ce que nous connaissons de l'ancien monde. C'est le gouvernement qui change les mœurs, qui élève ou abaisse les nations.

Il y a aujourd'hui des récolets dans ce même capitole où triompha *Scipion*, où *Cicéron* harangua.

Les Egyptiens, qui instruisirent autrefois les nations, sont aujourd'hui de vils esclaves des Turcs. Les Anglais, qui n'étaient, du temps de *César*, que des barbares allant tout nus, sont devenus les premiers philosophes de la terre, et, malheureusement pour nous, sont les maîtres du commerce et des mers. J'ai bien peur que, dans quelque temps, ils ne viennent vous faire une visite ; mais M. *Dupleix* les a renvoyés, et j'espère que vous les renverrez de même. Je m'intéresse à la compagnie, non seulement

à caufe de vous, mais parce que je fuis français, et encore parce que j'ai une partie de mon bien fur elle. Voilà trois bonnes raifons qui m'affligent pour la perte de Mafulipatan. 1760.

J'ai connu beaucoup MM. de *Lalli* et de *Soupire :* celui-ci eft venu me voir à mon petit hermitage auprès de Genève, avant de partir pour l'Inde ; c'eft à lui que j'adreffai ma lettre pour vous à Surate (*). N'imputez cette méprife qu'au fouvenir que j'ai toujours confervé de vous. Je penfe toujours à *Maurice Pilavoine de Surate :* c'était ainfi qu'on vous appelait au collége, où nous avons appris enfemble à balbutier du latin qui n'eft pas, je crois, d'un fort grand fecours dans l'Inde. Il vaut mieux favoir la langue du Malabar.

Je ferais curieux de favoir s'il refte encore quelque trace de l'ancienne langue des brachmanes. Les bramines d'aujourd'hui fe vantent de la favoir ; mais entendent-ils leur Veidam ? Eft-il vrai que les naturels de ce pays font naturellement doux et bienfefans? Ils ont du moins fur nous un grand avantage, celui de n'avoir aucun befoin de nous, tandis que nous allons leur demander du coton, des toiles peintes, des épiceries, des perles et des diamans, et que nous allons, par avarice, nous battre à coups de canon fur leurs côtes.

Pour moi, je n'ai point encore vu d'indien qui foit venu livrer bataille à d'autres indiens en Bretagne et en Normandie, pour obtenir, le crisk à la main, la préférence de nos draps d'Abbeville et de nos toiles de Laval.

(*) Voyez l'année 1758, 25 feptembre.

1760. Ce n'eſt pas aſſurément un grand malheur de manquer de pêches, de pain et de vin, quand on a du riz, des ananas, des citrons et des cocos. Un habitant de Siam et du Japon ne regrette point le vin de Bourgogne. J'imite tous ces gens-là : je reſte chez moi; j'ai de belles terres, libres et indépendantes, ſur la frontière de France. Le pays que j'habite eſt un baſſin d'environ vingt lieues, entouré, de tous côtés, de montagnes : cela reſſemble, en petit, au royaume de Cachemire. Je ne ſuis ſeigneur que de deux paroiſſes, mais j'ai une étendue de terrain très-conſidérable. Les pêches, dont vous paraiſſez faire tant de cas, ſont excellentes chez moi; mes vignes même produiſent d'aſſez bon vin. J'ai bâti, dans une de mes terres, un château qui n'eſt que trop magnifique pour ma fortune; mais je n'ai pas eu la ſottiſe de me ruiner pour avoir des colonnes et des architraves. J'ai auprès de moi une partie de ma famille, et des perſonnes aimables qui me ſont attachées. Voilà ma ſituation, que je ne changerais pas contre les plus brillans emplois. Il eſt vrai que j'ai une ſanté très-faible, mais je la ſoutiens par le régime. Vous êtes né, autant qu'il m'en ſouvient, beaucoup plus robuſte que moi, et je m'imagine que vous vivrez autant qu'*Aurengzeb*. Il me ſemble que la vie eſt aſſez longue dans l'Inde, quand on eſt accoutumé aux chaleurs du pays.

On m'a dit que pluſieurs raïas et pluſieurs omras ont vécu près d'un ſiècle : nos grands ſeigneurs et nos rois n'ont pas encore trouvé ce ſecret. Quoi qu'il en ſoit, je vous ſouhaite une vie longue et heureuſe. Je préſume que vos enfans vous procureront une vieilleſſe agréable. Vous devez, ſans doute, vivre avec

beaucoup d'aifance; ce ne ferait pas la peine d'être dans l'Inde pour n'y être pas riche. Il eſt vrai que la compagnie ne l'eſt point; elle ne s'eſt pas enrichie par le commerce, et les guerres l'ont ruinée : mais un membre du confeil ne doit pas fe fentir de ces infortunes. 1760.

Je vous prie de m'inſtruire de tout ce qui vous regarde, de la vie que vous menez, de vos occupations, de vos plaifirs et de vos eſpérances. Je m'intéreſſe véritablement à vous, et je vous prie de croire que c'eſt du fond de mon cœur que je ferai toute ma vie, Monſieur, votre, &c.

LETTRE CXXX.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

25 d'avril.

Je fuis ſi touché de votre lettre, Madame, que j'ai l'infolence de vous envoyer deux petits manufcrits très-indignes de vous, tant je compte fur vos bontés.

Lifez les vers quand vous ferez dans un de ces momens de loifir où l'on s'amuſerait d'un conte de *Bocace* ou de *la Fontaine*. Lifez la profe quand vous ferez un peu de mauvaiſe humeur contre les miſérables préjugés qui gouvernent le monde, et contre les fanatiques; et enſuite jetez le paquet au feu.

J'ai trouvé fous ma main ces deux fottiſes; il y a

 long-temps qu'elles sont faites, et elles n'en valent pas mieux.

Je n'ai jamais été moins mort que je le suis à présent. Je n'ai pas un moment de libre : les bœufs, les vaches, les moutons, les prairies, les bâtimens, les jardins, m'occupent le matin : toute l'après-dînée est pour l'étude ; et, après soupé, on répète les pièces de théâtre qu'on joue dans ma petite salle de comédie.

Cette façon d'être donne envie de vivre ; mais j'en ai plus d'envie que jamais, depuis que vous daignez vous intéresser à moi avec tant de bonté. Vous avez raison, car dans le fond je suis un bon homme. Mes curés, mes vassaux, mes voisins sont très-contens de moi ; et il n'y a pas jusqu'aux fermiers généraux à qui je ne fasse entendre raison, quand j'ai quelques disputes avec eux sur les droits des frontières.

Je sais que la reine dit toujours que je suis un impie. La reine a tort. Le roi de Prusse a bien plus grand tort de dire, dans son épître au maréchal *Keith :*

Allez, lâches chrétiens, &c., &c.

Il ne faut dire d'injures à personne ; mais le plus grand tort est dans ceux qui ont trouvé le secret de ruiner la France en deux ans, dans une guerre auxiliaire.

J'ai reçu ce matin une lettre de change d'un banquier d'Allemagne sur M. de *Montmartel.* Les lettres de change sont numérotées, et vous remarquerez que mon numéro est le mille quarantième, à commencer du mois de janvier. Il est bien beau aux Français d'enrichir ainsi l'Allemagne.

Il me vient quelquefois des anglais, des ruſſes ; tous s'accordent à ſe moquer de nous. Vous ne ſavez pas, Madame, ce que c'eſt que d'être français en pays étranger. On porte le fardeau de ſa nation : on l'entend continuellement maltraiter; cela eſt déſagréable. On reſſemble à celui qui voulait bien dire à ſa femme qu'elle était une catin, mais qui ne voulait pas l'entendre dire aux autres. 1760.

Tâchez, Madame, d'être payée de vos rentes, et de prendre en pitié toutes les misères dont vous êtes témoin. Accoutumez-vous à la diſette des talens en tout genre, à l'eſprit devenu commun, et au génie devenu rare; à une inondation de livres ſur la guerre pour être battus, ſur les finances pour n'avoir pas un ſou, ſur la population pour manquer de recrues et de cultivateurs, et ſur tous les arts pour ne réuſſir dans aucun.

Votre belle imagination, Madame, et la bonne compagnie que vous avez chez vous vous conſoleront de tout cela; il ne s'agit, après tout, que de finir doucement ſa carrière : tout le reſte eſt vanité des vanités, comme dit l'autre. Recevez mes tendres reſpects.

1760.

LETTRE CXXXI.

A M. THIRIOT.

Le 26 d'avril.

Je ne vous ai point encore remercié, mon cher et ancien ami, du beau calendrier des crimes des jéfuites; ce n'eft pas que je fois mort, comme on l'a dit au roi, mais je fuis toujours faible et languiffant. Si vous voulez me procurer guérifon entière, envoyez-moi auffi le calendrier des infolences janféniennes; car encore faut-il avoir fon almanach complet. Je tiens les uns et les autres également méchans; mais les jéfuites ont des troupes régulières, et les janféniftes ne font encore que des houfards fans difcipline. On m'a mandé qu'on avait mis à bicêtre deux troupes d'énergumènes qui fefaient des miracles; il faudrait faire travailler aux grands chemins tous ces animaux-là, jéfuites, janféniftes, avec un collier de fer au cou, et qu'on donnât l'intendance de l'ouvrage à quelque brave et honnête déifte, bon ferviteur de DIEU et du roi. Vous me demanderez pourquoi je veux faire travailler ainfi jéfuites et janféniftes? c'eft que je fais actuellement une belle terraffe fur le grand chemin de Lyon, et que je manque d'ouvriers.

M. de *Paulmy* eft-il parti avec M. *Hénin*, pour aller faire la Saint-Hubert avec le roi de Pologne? Il verra là vraiment une cour bien gaie et bien opulente, et un roi qui a bravement défendu fon Etat.

On parle beaucoup de paix, à ce que je vois;

mais les Anglais envoient dix-huit mille négociateurs en Allemagne pour rédiger les articles, et arment une forte eſcadre pour en aller porter la nouvelle à Pondichéri. 1760.

Le roi de Pruſſe mettra en vers l'hiſtoire du congrès, et la dédiera à *Greſſet* ou à *Baculard :* en attendant, il eſt un peu preſſé par les Ruſſes et les Autrichiens. On prépare cependant de beaux divertiſſemens à Vienne pour le mariage de l'archiduc. Il eſt bien digne de la majeſté autrichienne de donner des fêtes, au lieu d'envoyer l'héritier des céſars à l'armée du maréchal *Daun*, s'abaiſſer à voir tirer du canon. Cela eſt bon pour un petit marquis de Brandebourg, mais non pour le petit-fils de *Charles VI.*

Il me vient quelquefois des ruſſes, des anglais, des allemands; ils ſe moquent tous prodigieuſement de nous, de nos vaiſſeaux, de notre vaiſſelle, de nos ſottiſes en tout genre. Cela me fait d'autant plus de peine, à moi qui ſuis bon français, que l'on ne me paye point mes rentes. Plaignez-moi, car, depuis quelque temps, je ſuis en guerre pour des droits de terre : *Qui terre a, et qui plume a, guerre a.* Cela ne m'empêche ni de planter, ni de bâtir, ni de faire jouer la comédie, ni de faire bonne chère. Je ſuis ſeulement fâché que mon ami *Falkener* ſoit mort; je perds tous mes anciens amis. Reſtez-moi; et puiſque vous n'êtes pas homme à venir aux Délices, conſolez-moi de votre abſence en me diſant tout ce que vous penſez, tout ce que vous voyez, tout ce que vous croyez, tout ce que vous ne croyez pas; et ſur ce, je vous embraſſe de tout mon cœur.

1760.

LETTRE CXXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 d'avril.

Le malade, qui n'eſt pas mort, n'eſt pas aſſez abandonné de DIEU pour contredire ſon ange gardien. Il ne peut pas trop écrire de ſa main pour le préſent; tout ce qu'il peut faire eſt de ſe conformer à la volonté céleſte, et de dicter ſa réponſe à l'écrit intitulé Petites remarques, mais qu'on croit cependant eſſentielles.

On demande grâce pour le reſte, et ſurtout on inſiſte pour que mademoiſelle *Clairon* entre armée ſur le théâtre, parce qu'elle eſt à la tête de ſes ſoldats, parce qu'elle eſt forcenée, parce qu'elle ne ſait ce qu'elle veut, parce que j'ai vu ce moment faire un très-grand effet, parce que mademoiſelle *Clairon* aura fort bonne grâce avec une cuiraſſe et une lance à la main.

L'ange eſt très-ardemment ſupplié de ne pas s'oppoſer à ce mouvement théâtral, ſans quoi il agirait plutôt en démon incarné qu'en ange gardien.

On proteſte au divin ange que, ſi la pièce eſt ſifflée, on mettra tout ſur ſon compte, et qu'il en ſera reſponſable devant DIEU.

Au reſte, ſaudra-t-il que les comédiens, qui, en qualité de compagnie ou de troupe, ſont des ingrats, jouiſſent ſeuls de la part qui appartient à l'auteur, et qu'il ne puiſſe en gratifier quelqu'un qui en aurait de

la

la reconnaiſſance? Faudra-t-il qu'un libraire tel que *Michel Lambert*, qui a l'inſolence d'imprimer toutes les pauvretés que *Fréron* débite contre moi, gagne cent louis d'or à imprimer, malgré moi, mon ouvrage? cela eſt-il juſte? 1760.

Nous ne trouvons point ici que la pièce (*) du petit *Hurtaud* reſſemble à Nanine. *Acante* eſt une perſonne de condition, et *Nanine* eſt une payſanne; *Nanine* a une rivale, et *Acante* n'en a point; et *Mathurin* eſt bien un autre perſonnage que *Lucas*: mais nous réſervons à d'autres temps nos remontrances et nos plaintes.

Nous nous contentons de proteſter ici que nous n'avons jamais lu le Diſcours de monſieur *le Franc de Pompignan*; que nous mettons *monſeigneur ſon frère* au-deſſus de S[t] *Ambroiſe*; ſa *Didon* au-deſſus de celle de *Virgile*; ſes cantiques ſacrés au-deſſus de ceux de *David*, et d'autant plus ſacrés que perſonne n'y touche. Nous prêtons ſerment que nous n'avons jamais lu ni ne lirons jamais le Journal du révérend frère *Berthier*; et nous certifions à M[e] *Joli de Fleuri* que nous trouvons ſon Diſcours contre l'Encyclopédie un ouvrage unique en ſon genre. Nous lui en avons même fait de très-ſincères remercîmens qui paraîtront un jour, ſoit avant notre mort, ſoit après notre mort, et qui le couvriront de la gloire immortelle qu'il mérite.

Nous déclarons plus ſérieuſement que nous ne ſerons jamais aſſez fous pour quitter notre charmante retraite; que quand on eſt bien, il faut y reſter; que la vie frelatée de Paris n'approche aſſurément pas de

(*) Le Droit du ſeigneur.

—— 1760. la vie pure, tranquille et doucement occupée qu'on mène à la campagne; que nous fesons cent fois plus de cas de nos bœufs et de nos charrues que des perfécuteurs de la philofophie et des belles-lettres; que, de toutes les démences, la démence la plus ridicule eft de s'aller faire efclave quand on eft libre, et d'aller effuyer tous les mépris attachés au plat métier d'homme de lettres, quand on eft chez foi maître abfolu; enfin, d'aller ramper ailleurs, quand on n'a perfonne au-deffus de foi dans le coin du monde qu'on habite.

Plus j'approche de ma fin, mon cher ange, plus je chéris ma liberté; et, fi je ne la trouvais pas au pied des Alpes, j'irais la chercher au pied du mont Caucafe. J'ai fous ma fenêtre un aigle qui ne bouge depuis cinq ans, et qui n'a nulle envie d'aller dans le pays des aigles : je fuis comme lui. Mais vous favez, mon divin ange, combien mon bonheur eft empoifonné par l'idée que je mourrai fans vous avoir revu. Comptez que cela feul répand une amertume continuelle fur le deftin heureux que je me fuis fait. Je vous prie, pour ma confolation, de vouloir bien me mander ce que vous faites de Zulime, à qui vous faites donner les rôles, qui eft premier gentilhomme du tripot, s'il eft vrai qu'on joue une pièce contre les philofophes, dans laquelle on repréfente *Jean-Jacques* marchant à quatre pattes, et fi le premier gentilhomme du tripot fouffre une telle indécence? *Jean-Jacques Rouffeau*, s'étant mis tout nu dans le tonneau de *Diogène*, s'eft expofé, à la vérité, à être mangé des mouches; mais il me femble que c'eft affez de perfécuter les philofophes à la cour,

dans la ſorbonne et dans le parlement, et que c'en ferait trop de les jouer ſur le théâtre. Je n'aime pas d'ailleurs qu'on faſſe un batelage de la foire du temple de *Corneille*. 1760.

Mon cher ange, j'arrache la plume à mon clerc, pour vous dire, avec la mienne, combien je vous aime. Vous m'avez preſque fait aimer Zulime que je viens de relire.

A propos, j'ai toujours peur d'avoir fait quelque ſottiſe entre M. le duc de *Choiſeul* et *Luc*. Je tâche cependant de ne me point brûler avec des charbons ardens. Je me flatte que M. le duc de *Choiſeul* n'eſt pas mécontent de ma conduite, et qu'il n'a que des preuves de mon zèle et de ma tendre reconnaiſſance pour ſes bontés. Seriez-vous aſſez aimable pour m'aſſurer qu'il me les continue ? On parle ici beaucoup de paix. J'ai eu chez moi le fils de M. *Fox*, jadis premier miniſtre, qui n'en croit rien.

Je vous demande pardon de cette énorme lettre, et je me mets aux pieds de madame *Scaliger*.

1760.

LETTRE CXXXIII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

Aux Delices, le 28 d'avril.

MONSIEUR,

Si la chair n'était pas auffi infirme chez moi que l'efprit eft prompt quand il s'agit des fentimens d'eftime que vous m'infpirez, fi j'avais un moment de fanté, il aurait été employé depuis long-temps à vous remercier du fouvenir dont vous m'honorez. Je ne me fuis guère flatté que vous puiffiez paffer nos montagnes, et venir voir, dans un petit coin du monde, la philofophie libre et indépendante. Vous la porterez dans vos terres. Peu d'hommes favent vivre avec eux-mêmes, et jouir de leur liberté ; c'eft un tréfor dont ils font tous embarraffés. Le payfan le vend pour quatre fous par jour, le lieutenant pour vingt, le capitaine pour un écu de fix francs, le colonel pour avoir le droit de fe ruiner. De cent perfonnes, il y en a quatre-vingt-dix-neuf qui meurent fans avoir vécu pour eux. Les hommes font des machines que la coutume pouffe comme le vent fait tourner les ailes d'un moulin. Ce *Hume* dont vous me parlez, Monfieur, eft un vrai philofophe; il ne voit dans les chofes que ce que la nature y a mis. Je doute qu'on ait ofé traduire fidellement les petites libertés qu'il prend avec les préjugés de ce monde. Il n'eft pas encore permis en France d'imprimer des vérités

anglaifes : il en eft de la philofophie de ce pays-là comme de l'attraction et de l'inoculation, il faut du temps pour les faire recevoir. Les Anglais font les premiers qui aient chaffé les moines et les préjugés : c'eft dommage que nos maîtres d'école nous battent, et privent leurs écoliers de morue : nous fommes fur mer comme en philofophie, des commençans. Pour moi, Monfieur, je ne fuis qu'une voix dans le défert. Je refterai tout le mois de mai dans ma petite cabane des Délices ; elle n'eft éloignée de Genève que d'une portée de carabine ; il faut que le malade foit auprès du médecin. Mon *Efculape-Tronchin* eft à Genève. Si, contre toute apparence, vous veniez dans ces quartiers, vous y verriez un fuiffe qui vous recevrait avec toute la franchife et la pauvreté de fon pays, mais avec les fentimens les plus refpectueux.

1760.

LETTRE CXXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

30 d'avril.

O Anges, je mets tout fous vos ailes ; tout retombera fur vous. Le nœud eft bien mince ; *Ramire* eft bien peu de chofe, Madame ; je fuis fon mari ; eh, *Nicodème*, que ne le difais-tu plutôt ?

M. le duc de *Choifeul* femble avoir fenti cela comme je le fens ; il m'a écrit une lettre charmante. Mon divin ange, il paraît qu'il vous aime comme vous méritez d'être aimé. Dites-moi, en confcience,

1760. aurons-nous la paix ? Vous la voulez, mais veut-on vous la donner ? eſt-ce tout de bon ? J'ai plus beſoin de la paix que de ſifflets. J'aime mieux les chevaliers que les *Ramire*. Il n'y a que deux coups de rabot à donner aux chevaliers, mais il manque à tout cela un peu de force. Je baiſſe, je baiſſe, je fonds : j'ai acquis de la gaieté, et j'ai perdu du robuſte.

Vous vous moquez de moi ; on peut faire quelque choſe d'*Hurtaud*. Ce petit drôle-là n'a mis que quinze jours à ſon œuvre.

Nous allons jouer ſur notre théâtre de Ferney, mais je ne peux plus même faire les pères ; j'ai cédé mes rôles, je ſuis ſpectateur bénévole.

Mon cher ange, je deviens bien vieux ; j'ai, je crois, cinq ou ſix ans plus que vous.

Le temps va d'un tel pas qu'on a peine à le ſuivre.

Je voudrais bien ſavoir ſi le chevalier d'*Aidie*, autre philoſophe campagnard de mon âge, eſt à Paris, comme on me l'a mandé : ferait-il aſſez lâche pour ſe démentir à ce point ? au moins, je me flatte que c'eſt pour peu de temps. Vous avez dû recevoir vingt pages de moi l'ordinaire dernier, et je vous écris encore. Les gens qui aiment ſont inſupportables.

LETTRE CXXXV. 1760.

A M. SAURIN, *à Paris.*

5 de mai.

Je vous remercie de tout mon cœur, Monfieur; j'aime beaucoup *Spartacus*. Voilà mon homme; il aime la liberté, celui-là. Je ne trouve point du tout *Craffus* petit. Il me femble qu'on n'eft point avili quand on dit toujours ce qu'on doit dire. J'aime fort que *Noricus* tourne fes armes contre *Spartacus*, pour fe venger d'un affront; cela vaut mieux que la lâcheté de *Maxime* qui accufe fon ami *Cinna*, parce qu'il eft amoureux d'*Emilie*. Cet emportement de *Spartacus*, et le pardon qu'il demande noblement, font à l'anglaife; cela eft bien de mon goût. Je vous dis ce que je penfe; je vous donne mon fentiment pour mien, et non pour bon. Peut-être le parterre de Paris aura défiré un peu plus d'intérêt.

Il y a quelques vers duriufcules. Je ne hais pas qu'un *Spartacus* foit quelquefois un peu raboteux; je fuis las des amoureux élégans. Ma cabale veut donner, malgré moi, une pièce toute confite en tendreffe; il y a une efpèce d'amoureux qui me paraît un grand benêt. Cela a un faux air de *Bajazet;* cela eft bien médiocre. J'en ai averti : ils veulent la jouer; je mets le tout fur leur confcience.

Je vous avertis que je n'aime point du tout votre épître à M. *Helvétius;* quand je vous dis que je ne l'aime point, c'eft que je ne connais perfonne qui

l'aime. *Tout est dit :* non, tout n'est pas dit; et vous
1760. auriez dû dire adroitement bien des choses.

J'ignore si on a joué la farce contre les philosophes; on ne sait comment s'y prendre pour détruire cette pauvre raison. On braille contre elle sur les bancs, dans les rues; on la joue à la comédie. Lui donnera-t-on bientôt la ciguë? Vous êtes plus fous que les Athéniens. Jansénistes, molinistes, cafés, bord..., tout se déchaîne contre les philosophes; et les pauvres diables sont désunis, dispersés, timides. En Angleterre, ils sont unis, et ils subjuguent.

Je viens de recevoir le Discours de *le Franc de Pompignan* et les *Quand*. Il me prend envie de les avoir faits. Ce Discours est bien indécent, bien révoltant; il met en colere. Je m'applaudis tous les jours d'être loin de ces pauvretés. Je méprise les hypocrites, et je hais les persécuteurs; je brave les uns et les autres. Tout cela ne contribue pas à faire aimer les hommes. Il en vient pourtant chez moi beaucoup, et quelques-uns me remercient d'avoir osé être libre, et écrire librement. Pour le peu de temps qu'on a à vivre, que gagne-t-on à être esclave? Je voudrais vous voir, vous et votre ami.

Faites-moi le plaisir de me mander le succès de la pièce contre les philosophes, et le nom de cet *Aristophane.*

LETTRE CXXXVI.

1760.

A M. LACOMBE,

AVOCAT, ET DEPUIS LIBRAIRE, *à Paris.*

Aux Délices, 9 de mai.

Je recevrai, Monfieur, avec une extrême reconnaiffance l'ouvrage dont vous voulez bien m'honorer (*). Votre lettre me donne grande envie de voir votre livre; elle eft d'un philofophe, et il n'appartient qu'aux philofophes d'écrire l'hiftoire; les autres font des fatiriques, des flatteurs, ou des déclamateurs.

Je n'ai encore qu'un volume de prêt de l'Hiftoire de *Pierre le grand*. Les mémoires qu'on m'envoie de Pétersbourg viennent fort lentement et de loin à loin : plufieurs ont été pris en route par des houfards. Vous voyez que la guerre fait plus d'un mal. Au refte, je doute fort que cette hiftoire réuffiffe en France : je fuis obligé d'entrer dans des détails qui ne plaifent guère à ceux qui ne veulent que s'amufer. Les folies héroïques de *Charles XII* divertiffaient jufqu'aux femmes; des aventures romanefques, et telles même qu'on n'oferait les feindre dans un roman, réjouiffaient l'imagination; mais deux mille lieues de pays policées, des villes fondées, des lois établies, le commerce naiffant, la création de la difcipline militaire, tout cela ne parle guère qu'à la raifon.

Ajoutez à ce malheur celui des noms barbares,

(*) Hiftoire des révolutions de Ruffie.

inconnus à Verfailles et à Paris ; et vous m'avouerez
1760. que je cours grand rifque de n'être point lu de tout ce que vous avez de plus aimable.

Il fe pourra encore que maître *Abraham Chaumeix* me dénonce comme un impie, attendu que *Pierre le grand* n'a jamais voulu entendre parler de la réunion de l'Eglife grecque à la romaine, propofée par la forbonne. Les jéfuites fe plaindront qu'on les ait chaffés de Ruffie, tandis qu'on a laiffé une douzaine de capucins à Aftracan. Nous verrons, Monfieur, comment vous vous êtes tiré de ces difficultés.

Je fuis auffi indigné que vous qu'on permette à Paris l'affront qu'on fait fur le théâtre à des hommes refpectables. Serait-il poffible, Monfieur, qu'on eût défigné injurieufement dans la pièce nouvelle (*) MM. d'*Alembert*, *Diderot*, *Duclos*, *Helvétius*, et tant d'autres ? J'ai peine à croire que notre nation légère foit devenue affez barbare pour approuver une telle licence. Je ne fais qui eft l'auteur de cette pièce ; mais, quel qu'il foit, il aurait à fe reprocher toute fa vie un tel abus de fon talent ; et les approbateurs auraient encore plus de reproches à fe faire. Peut-être la licence qu'on fuppofe dans cette pièce, n'eft-elle pas auffi grande qu'on le dit. J'ignore fi la pièce a été jouée ; j'ai confervé à Paris peu de correfpondances : je fais feulement, en général, qu'on m'y attribue fouvent des ouvrages que je n'ai pas même lus. Les vôtres, Monfieur, ferviront à me défennuyer de ceux qui me font venus de ce pays-là.

Vous me donnez trop de louanges ; mais vous favez, vous qui êtes avocat, que la forme emporte

(*) Les Philofophes, comédie de *Paliffot*.

le fond. Elles font fi bien tournées qu'on vous pardonnerait même le fujet. 1760.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 de mai.

Un *Gafparini*, mon divin ange, doit demander ou avoir demandé votre protection pour débuter, pour être reçu, ou pour être fouffert à l'effai. Il eft bon dans les rôles à manteau, dans certains rôles de père ; et je vous affure qu'il fit mourir de rire dans le rôle de M. *Duru*, quoi qu'en dife le grand *Fréron* mon ami.

Je reçois vingt lettres de connus, d'inconnus, qui tous s'adreffent à moi pour que je fois le réparateur des torts, pour que je venge le public de l'infamie du théâtre. Je m'en garderai bien; je n'ai que trop fait le don *Quichotte*. Que les intéreffés pourvoyent à leurs affaires.

Je vous accable de lettres, pardon ; mais, puifque m'y voilà, vous faurez que j'ai relu Tancrède ; elle finiffait languiffamment. Que dites-vous des fureurs d'*Orefte?* déclamation, et puis c'eft tout. Mais fureurs de femme, fureurs mêlées de tendreffe, rage contre les chevaliers, emportemens contre fon père, larmes fur le corps de fon amant, évanouiffement, retour à la vie, tranfports, défefpoir aux yeux de ceux qui

1760. ont fait ſes malheurs ; ſi cela n'eſt pas théâtral, ſi cela n'eſt pas déchirant, je ſuis un grand ſot.

Patience ; la Chevalerie eſt quelque choſe de bien neuf, en dépit de l'envie ; et madame *Scaliger* ſera contente ; et je baiſe le bout de vos ailes plus que jamais, ainſi fait *Clairon-Denis.*

LETTRE CXXXVIII.

AU MEME.

Aux Délices, 25 de mai.

JE n'aime point, mon divin ange, que madame *Scaliger* ſoit toujours malade ; cela nuit beaucoup à la douceur de ma vie.

Vous êtes un homme bien hardi de vouloir faire jouer la Mort de Socrate ; vous êtes un *Anti-Anitus.* Mais que dira maître *Anitus-Joli de Fleuri* ? Ce Socrate eſt un peu fortifié depuis long-temps par de nouvelles ſcènes, par des additions dans le dialogue. Toutes ces additions ne tendent qu'à rendre les perſécuteurs plus ridicules et plus exécrables ; mais auſſi elles ne contribueront pas à les déſarmer. Les *Fleuri* feront ce qu'ils firent à Mahomet ; et ce *Pantalon* de *Rezzonico* ne fera pas pour moi ce que fit ce bon *Polichinelle* de *Benoit XIV.* Voyez ce que vous pouvez haſarder. Je ſuis à vos ordres avec toute la témérité poſſible. Je vous avertis ſeulement que les déclamations de *Socrate*, ſur la fin, doivent être bien courtes, et que celui qu'on va pendre ne doit pas pérorer long-temps : tout ſermon eſt ennuyeux.

Si vous avez la probité et le courage de faire jouer ce bon pafteur *Hume*, il n'y a qu'à donner à *Fréron* 1760. le nom de guêpe au lieu de *frélon;* M. *Guêpe* fera le même effet. Quant au petit procès-verbal des raifons pourquoi cette *Lindane* eft à Londres, c'eft l'affaire d'un moment. Les Français aiment donc ces procès-verbaux; les Anglais ne s'en foucient guère. *Lindane* eft à Londres : on ne fe foucie point de favoir comment elle y eft arrivée d'Ecoffe; et toutes ces vétilles ne font rien à l'intérêt et au fuccès. Mais, fi vous exigez ces préliminaires, vous ferez fervi, et vîte.

26 de mai.

On pourrait rendre le Droit du feigneur très-intéreffant au troifième acte. Cette pièce fut jetée en fable; elle n'a jamais coûté quinze jours. On peut aifément donner quelques coups de cifeau; vous ferez encore fervi fur cet article quand vous voudrez.

Très-bonne idée, excellente idée de reculer Médime; elle n'en vaudra que mieux; on aura le temps de la coiffer; elle ne paraîtra point immédiatement après l'infamie contre les philofophes; et j'aurai la gloire de n'avoir pas voulu que les comédiens profitaffent de ma pièce, après s'être déshonorés en fe prêtant pour de l'argent au déshonneur de la nation.

Mon très-cher ange, voilà une vilaine époque. La pièce de *Paliffot*, le difcours de maître *Joli*, celui de maître *le Franc de Pompignan*, mettent le comble à l'ignominie de la France; cela vient tout jufte après Rosbac, les billets de confeffion et les convulfions.



1760. M. de *Choiseul* est-il bien affligé de la maladie de madame de *Robecq* ? Je la tiens morte ; c'est la maladie de sa mère : c'est bien dommage ; mais pourquoi protéger *Palissot* ? Hélas ! M. de *Choiseul* protége aussi ce *Fréron*. Il a bien mal fait de s'adresser à lui pour répondre aux invectives horribles de *Luc* contre le roi : il ne connaît pas *Fréron* ; c'est un monstre, mais un monstre dont je ne fais que rire. Je ris de tout, je m'en trouve bien ; mais c'est bien sérieusement que je vous aime avec la plus grande tendresse.

LETTRE CXXXIX.

A MADAME DE FONTAINE, *à Ornoi.*

Aux Délices, 28 de mai.

Je suis toujours affligé, ma chère nièce, que la Picardie soit si loin de mon lac ; mais je vous vois d'ici bâtissant, arrangeant, meublant, et je me console en pensant que vous avez du plaisir. N'allez pas vous aviser de regretter Paris ; quand vous auriez vu la prétendue comédie des Philosophes, vous n'en seriez pas mieux ; et quand vous auriez été témoin de toutes les sottises qui se font dans ce pays-là, vous n'y gagneriez rien. Attendez patiemment que la destinée de l'Europe soit tirée au clair.

Luc a cent mille hommes sous les armes ; c'est presque autant de soldats qu'il a fait de vers. Les Russes en ont autant, la reine de Hongrie davantage.

Les Hanovriens et nous, nous en pouvons compter plus de quatre-vingts mille de chaque côté; ce qui, 1760.
joint aux Suédois, fait au-delà de cinq cents mille héros, à cinq sous par jour, qui vont travailler à nous donner la paix.

Luc, en attendant, fait imprimer ses œuvres. Il a été mécontent de l'édition qu'on avait donnée. On lui a fait apercevoir qu'il pouvait perdre quelques partisans en laissant subsister une tirade contre le christianisme, qui commence par *Lâches chrétiens.* Il a fait brûler cette édition par le bourreau à Berlin, et en a donné une autre où il a mis *Pauvres chrétiens;* ce qui a tout réparé, comme vous le voyez bien. C'est un rare mortel; il m'a confié qu'il ferait durer la guerre encore quatre ans; ainsi prenez vos mesures là-dessus.

Le tonnerre a fait des siennes en attendant le canon; il est tombé sur le chevalier de *la Luzerne* qui était à la tête de sa troupe: il a brûlé ses habits et sa culotte, sans lui faire beaucoup de mal; le chevalier est arrivé à cu nu. Si le roi de Prusse avait été là, il aurait cru que c'était une galanterie que le tonnerre lui fesait.

Si vous me demandez de mes nouvelles, je vous dirai que j'ai eu trois ou quatre petits procès; l'un avec un prêtre, l'autre avec les fermiers généraux, un troisième contre le parlement de Bourgogne, un quatrième contre la république de Genève. Je les ai tous gagnés, tous finis, gaiement et sans que personne fût de mauvaise humeur.

Nos jardins sont charmans. Nous allons jouer la comédie dès que l'*Ecluse* aura fait des dents à notre

1760. première actrice. Le duc de *Villars* prétend qu'il jouera les rôles de père ; *Marmontel* arrive avec un *Gaulard* receveur général : voilà l'état des chofes ; mais auffi rendez-moi compte des plaifirs d'Ornoi.

Dieu vous donne un jour, monfieur le chevalier (*), les mêmes fujets d'angoiffe qu'à monfieur votre père ! Il me fait l'honneur de m'écrire ; il confulte *Tronchin* ; favez-vous bien fur quoi ? fur ce qu'à l'âge de quatre-vingt-fept ans, il a le malheur de ne s'endormir qu'à quatre heures du matin, et de dormir jufqu'à dix ; d'ailleurs il eft affez content de lui.

Monfieur le jurifconfulte, que faites-vous ? êtes-vous toujours gras comme un moine ? que dites-vous de d'*Aumart* qui ne peut plus marcher depuis quatre mois, même avec des béquilles ? Je foupçonne notre ami *Tronchin* de s'être fourvoyé en lui appliquant, l'année paffée, un cautère pour le fortifier. J'ai peur que ce pauvre garçon ne boite toute fa vie.

Je vous embraffe tous ; je vous aime, je vous regrette.

(*) M. de *Florian*.

LETTRE

LETTRE CXL.

1760.

A M. THIRIOT.

Le 9 de juin.

J'AI reçu, mon cher et ancien ami, toutes les archives de l'esprit et de la raison, de l'horreur et de la méchanceté, du pour et du contre, de la persécution contre les philosophes, et de leur juste défense; il me manque la *Vision*. On dit qu'il y a des *Pourquoi*, des *Oui* et des *Non* nouveaux, qui sont aussi bons que les *Que;* je les attends aussi. Il faut que j'aye toutes les pièces du procès; il est intéressant.

J'étais dans un bosquet de roses quand je reçus votre paquet; je me flatte que je ne sentirai pas les épines de cette dispute. Voilà donc *Robin-mouton* envoyé à la boucherie! Est-ce pour la *Vision* qu'on a saisi *Robin*(*)? et cette *Vision* est-elle bien de *Grimm*? Je soupçonne que *Grimm* est de la troupe des prophètes, mais que l'esprit ne descend pas sur lui seul.

Il ferait bien à désirer que les frères fussent unis; ils écraseraient leurs indignes adversaires qui les mangent l'un après l'autre. Il faudrait que les *da*, *dé*, *di*, *do*, *du*, les *h*, les *g*, &c., soupassent tous ensemble deux fois par semaine.

Mes enfans, aimez-vous les uns les autres, si vous pouvez. Votre ennemi vous a dit, ou plutôt redit:

Que nous sommes perdus si nous nous divisons.

(*) Le libraire *Robin.*

1760. Par quelle dure fatalité arrive-t-il que j'aye la réponse de *Ramponeau*, et que je n'aye pas le factum de M. de *Beaumont* contre *Ramponeau* ? Il n'y avait qu'un exemplaire de ce factum dans notre petite province ; je ne l'ai tenu qu'un instant. Je l'ai lu rapidement, mais avec grand plaisir ; et j'ai eu la bêtise honnête de le rendre. Voyez combien les philosophes sont honnêtes gens, quoi qu'en dise *Palissot* !

Je vous envoie la seule copie de la réponse que j'aye en main ; elle est d'un homme de l'académie de Dijon : cela m'a paru gai, et je n'aime plus que ce qui est gai. Je veux passer, encore une fois, le reste de ma vie à lire et à rire.

Vous trouverez, sans doute, quelque bon citoyen qui se fera un plaisir de publier le plaidoyer de *Ramponeau*. Je voudrais avoir de plus belles choses à vous envoyer, et de plus longues ; mais il vient rarement de bonnes choses de la province.

Les Fétiches du président *Debrosses* n'ont pas eu grand cours ; le Discours même du président de Montauban n'est pas recherché : c'est la pierre sur laquelle on va aiguiser ses couteaux ; mais, pour la pierre, elle est au rebut.

La préface de *Palissot* est pire que son ouvrage. Il impute aux encyclopédistes des passages de *la Métrie ;* passages horribles, mais que *la Métrie* lui-même réfute. Il supprime la réfutation. Il présente ce poison à la cour, pour faire croire que ce sont nos philosophes qui l'ont apprêté. Je n'ai point ce livre de *la Métrie*, de *la Vie heureuse*. Pouvez-vous me faire avoir toutes les œuvres de ce fou ? Vous

devriez courir chez M. d'*Alembert*, qui ne sait pas peut-être combien ces passages sont altérés ; car ce livre est, je crois, très-rare. Je pense qu'il faudrait faire un ouvrage sage, ferme et piquant, où tous les tours de mauvaise foi des ennemis fussent relevés. Qui le peut mieux que M. d'*Alembert* ? Mais ce pauvre *Robin*, ce pauvre *Robin-mouton* ! Pour Dieu, envoyez-moi la *Vision*. 1760.

LETTRE CXLI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Delices, 15 de juin.

MON divin ange, à peine ai-je reçu votre paquet, que j'ai envoyé sur le champ la consultation à M. *Tronchin*, et je l'ai accompagnée de la lettre la plus pressante.

Je m'intéresse à la santé de M. de *Courteille* comme vous-même ; je dois beaucoup à ses bontés. Il est vrai qu'elles sont la suite de son amitié pour vous ; mais je n'en suis, par cette raison-là même, que plus reconnaissant. Dès que *Tronchin* aura fini, vous aurez son mémoire ; mais il faudra s'y conformer. Je vous jure, quoiqu'en dise M. le duc de *Choiseul*, que c'est un homme admirable pour les maladies chroniques ; la preuve en est que je suis en vie. Je vous prie de vouloir bien présenter mon respect à madame de *Courteille* qui m'édifie. Pour madame *Scaliger*, je crois qu'elle s'en tient à *Fournier*, et elle a raison ;

1760. il connaît son tempérament; il est attentif. Je voudrais qu'elle fît un peu d'exercice; mais il ne faut pas en parler aux dames de Paris.

Venons maintenant au tripot; passez-moi le mot, car je suis du métier, et nous allons jouer sur le nôtre. Je supplie donc mademoiselle *Clairon* de bien dire que j'ai retiré la Médime; elle la jouera ensuite quand elle voudra: mais je veux me donner un peu l'air d'être indigné de la pièce des grenouilles contre les *Socrate*. Je le suis encore davantage de la réponse intitulée *Vision*, dans laquelle on insulte madame de *R**** mourante; c'est le coup le plus mortel que les philosophes puissent se porter à eux-mêmes.

Je suppose que vous avez reçu, mon cher ange, mon paquet adressé à M. de *Chauvelin*, paquet dans lequel était ma réponse à *Palissot*. J'ai pris la liberté de vous prier que cette réponse passât par vos mains, afin que vous fussiez à la fois témoin et juge.

Encore une fois, il paraît difficile qu'on joue Socrate. Cette pièce ne peut plaire qu'en rendant les *Mélitus* et les *Anitus*, et les autres juges, aussi méprisables que des coquins peuvent l'être; d'ailleurs je voudrais que la pièce fût en vers, cela donne plus de force aux maximes, et la morale est un peu moins ennuyeuse en vers bien frappés qu'en prose.

Pour l'Ecossaise, vous l'aurez quand vous voudrez; et tout le procès-verbal du voyage de *Lindane* à Londres, et de ce qu'elle y fait, ne tiendra pas dix lignes. *Frélon* embarrasse fort M. *Hume*. Il me mande que, si on change le caractère de cet animal, il croira qu'on l'a craint, et qu'il est bon que ce scorpion subsiste dans toute sa laideur. Monsieur *Guêpe* vaut

bien monsieur *Frélon; wasp* signifie en anglais frélon et guêpe ; mais on ne peut pas s'appeler *Wasp* à Paris. 1760.

Le petit *Hurtaud* croit le Droit du seigneur ou le Débauché infiniment supérieur à Socrate et à l'Ecossaise ; il n'y voit pas la moindre ressemblance avec Nanine. Il compte vous soumettre la pièce, et vous l'envoyer avec l'ordonnance de M. *Tronchin;* (mais non, il ne vous l'enverra pas de quinze jours : tant mieux).

Venons, s'il vous plaît, à un autre article. Je ne lis point les feuilles de *Frélon.* J'ignore s'il loue ou s'il blâme les œuvres de *Luc;* mais, entre nous, je soupçonne M. le duc de *Choiseul* de s'être servi de lui pour répondre à une certaine ode de *Luc* contre le roi. Cependant M. le duc de *Choiseul* m'écrivit qu'il l'avait faite lui-même : tant mieux, si cela est ; j'aime qu'un ministre soit du métier, et j'admire sa facilité et sa promptitude.

Marmontel est ici avec un *Gaulard* très-aimable et très-doux. Il jure qu'il n'a pas la moindre part à l'infamie de la scène d'*Auguste*, et il le jure avec larmes.

Est-il vrai, mon cher ange, qu'on persécute les philosophes avec fureur ? Que je suis aise d'être aux Délices ; mais que je suis fâché d'être loin de vous !

Je reçois dans ce moment les arrêts de *Tronchin;* je ne crois pas que ce soit des édits contre lesquels on puisse faire des remontrances. Je vous adresse le paquet, afin qu'il parvienne par vous à madame de *Courteille*, avec qui je vous soupçonne de conspirer contre la gourmandise de monsieur.

1760.

LETTRE CXLII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 19 de juin.

Vous devez, encore une fois, mon cher et ancien ami, avoir reçu ma réponſe, et mes remercîmens, et la liſte de mes beſoins, par M. *Darboulin* à qui je l'ai recommandée.

M. d'*Alembert* ſuppoſe toujours que j'ai tout vu; c'eſt une règle de fauſſe poſition. Je n'ai rien vu; je n'ai point le Mémoire de M. *le Franc de Pompignan;* je demande l'*Interprétation de la nature*, *la Vie heureuſe*, de l'infortuné *la Métrie*, &c. &c.

Je réitère mes ſanglots ſur la *Viſion;* cette viſion eſt celle de la ruine de Jéruſalem. Voilà la philoſophie perdue et en horreur aux yeux de ceux qui ne l'auraient pas perſécutée. O ciel! attaquer les femmes! inſulter à la fille d'un *Montmorenci!* à une femme expirante! Je ſuis réellement au déſeſpoir.

M. d'*Alembert* croit m'apprendre que M. le duc de *Choiſeul* protége *Paliſſot* et *Fréron*. Hélas! j'en ſais plus que lui ſur tout cela, et je peux répondre que M. le duc de *Choiſeul* aurait protégé davantage les pauvres *Socrates;* et je vous prie de le lui dire. Il m'écrit que les philoſophes ſont unis, et moi je lui ſoutiens qu'il n'en eſt rien; quand ils ſouperont deux fois par ſemaine enſemble, je le croirai. On cherche à les diviſer; on va juſqu'à m'appeler l'oracle des philoſophes, pour me faire brûler le

premier. On ose dire, dans la préface de *Paliſſot*, que je ſuis au-deſſus d'eux; et moi je dis, j'écris qu'ils ſont mes maîtres. Quelle comparaiſon, bon Dieu, des lumières et des connaiſſances des d'*Alembert* et des *Diderot* avec mes faibles lueurs! Ce que j'ai au-deſſus d'eux eſt de rire et de faire rire aux dépens de leurs ennemis; rien n'eſt ſi ſain, c'eſt une ordonnance de *Tronchin*. 1760.

Ecrivez-moi, mon ancien ami; voyez *Protagoras-d'Alembert*, et venez aux Délices.

LETTRE CXLIII.

A M. DUCLOS.

A Tourney, 20 de juin.

Je crois, Monſieur, devoir vous informer de ce qui s'eſt paſſé entre M. *Paliſſot* et moi. Il vint aux Délices, il y a plus de deux ans; il m'envoya depuis, par le canal d'un jeune prêtre de Genève, ſa comédie jouée à Nancy, qui ne reſſemblait point à celle qu'il a donnée depuis à Paris. Je l'exhortai à ne point attaquer de très-honnêtes gens qui ne l'avaient point offenſé. Le prêtre de Genève, qui eſt un homme de mérite, lui écrivit en conformité.

M. *Paliſſot* m'a envoyé ſa pièce des Philoſophes imprimée. Il a depuis donné au public une lettre pour ſervir de préface à ſa comédie. Dans cette préface, il me fait l'injuſtice de dire que je ſuis

1760. au-dessus des philosophes qu'il outrage ; je ne sens l'intervalle qui me sépare d'eux, que par mon impuissance d'atteindre à leurs lumières et à leurs connaissances.

Il vous rend encore moins de justice qu'à moi, en attaquant sur le théâtre votre livre *des Mœurs.* Je lui ai mandé que je regarde ce livre comme un très-bon ouvrage, que votre personne mérite encore plus d'égards ; que si M. *Helvétius*, et tous ceux qu'il offense l'ont outragé publiquement, il fait très-bien de se défendre publiquement ; que s'il n'a point à se plaindre d'eux, il est inexcusable. Telle est la substance de ma lettre, que j'ai envoyée à cachet volant à M. d'*Argental.* Voilà, Monsieur, les éclaircissemens que j'ai cru vous devoir touchant cette aventure, et je vous prie de les faire passer à M. *Helvétius.*

Quant à la persécution qui s'élève contre les seuls hommes qui fassent aujourd'hui honneur à la nation, je ne vois pas sur quoi elle est fondée. Je soupçonne qu'elle ressemble à celle qui s'éleva contre *Pope*, *Swift*, *Arbutnot*, *Guay* et leurs amis: Ils en triomphèrent aisément ; je me flatte que vous triompherez de même, persuadé que sept ou huit personnes de génie, bien unies, doivent, à la longue, écraser leurs adversaires, et éclairer leurs contemporains.

Je pourrais me plaindre du discours de M. *le Franc* à l'académie ; il m'a désigné injurieusement. Il ne fallait pas outrager un vieillard retiré du monde, surtout dans l'opinion où il était que ma retraite était forcée ; c'était, en ce cas, insulter au

malheur, et cela est bien lâche. Je ne sais comment l'académie a souffert qu'une harangue de réception fût une satire. 1760.

Il est triste que les gens de lettres soient désunis ; c'est diviser des rayons de lumières pour qu'ils aient moins de force. Un homme de cour s'avisa d'imaginer que je vous avais refusé ma voix à l'académie. Cette calomnie jeta du froid entre nous, mais n'a jamais affaibli mon estime pour vous. Jugez de cette estime par le compte exact que je vous rends de mon procédé ; il est franc, et vous me rendrez justice avec la même franchise.

LETTRE CXLIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 23 de juin.

MON divin ange, M. le duc de *Choiseul* m'a mandé qu'il avait vu le Pauvre diable. Vous devez l'avoir chez vous : mais en voici, je crois, une meilleure édition que la cousine *Catherine Vadé* m'a envoyée, et que je remets dans vos mains pour vous amuser ; car il faut s'amuser. Voici encore l'amusement d'une nouvelle réponse à une nouvelle lettre de *Palissot de Montenoy*. Puisque vous avez eu la bonté de lui faire parvenir ma première, j'ose encore vous supplier de lui faire tenir ma seconde. Elle est *argumentum ad hominem ;* et, s'il ne fait pas ce que je lui demande, je pense qu'on

1760. peut alors rendre ma lettre publique ; mais ce ne sera pas sans votre consentement.

Vous aurez, par le premier ordinaire, le drame de *Jodèle*, ajusté au théâtre moderne par *Hurtaud*. Si cela ressemble à Nanine, j'ai tort ; si cela n'est pas gai et intéressant, j'ai encore tort ; si cela peut être joué sans qu'on soupçonne le moins du monde un autre qu'*Hurtaud*, j'aurai un vrai plaisir. Voulez-vous m'en faire un ? c'est de m'envoyer un des Mémoires de M. *le Franc de Pompignan*. Tout le monde m'en parle, et je ne l'ai point vu.

Mon cœur est aussi tendre avec vous, que coriace avec *Pompignan*. *Trublet* travaille au Journal chrétien. Il a imprimé que je le fesais bâiller. *Catherine Vadé* dit qu'il est plus ennuyeux encore que moi.

Mes respects, je vous prie, à *Abraham Chaumeix*, si vous le voyez chez M. *Joli de Fleuri*.

Je ne vous en aime pas moins, mon divin ange.

LETTRE CXLV.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 23 de juin.

LA poste part, je n'ai que le temps de vous dire, mon cher ami, que vous ne savez ce que vous dites ; que je sais mieux que vous l'aventure de *Robin*, et les sentimens de ceux qui l'ont fait coffrer, et le tort extrême qu'on a eu de fourrer madame la princesse de *R**** dans une querelle

de comédie, et qu'on trouve à Verſailles le Mémoire de *Pompignan* auſſi ſot qu'à Paris, et qu'un compliment de M. de *la Vauguion* n'eſt qu'un compliment, et qu'il ne faut point s'alarmer, et que les bons cacouacs auront toujours le public pour eux, et qu'il faut rire. 1760.

Par quelle fatalité me dit-on toujours : *Vous avez lu le Mémoire de Pompignan, que dites-vous de ce Mémoire et de ſa généalogie ?* et perſonne ne me l'envoie, et je ſuis tout honteux.

J'ai reçu une grande lettre de *Jean-Jacques Rouſſeau :* il eſt devenu tout-à-fait fou; c'eſt dommage.

J'ai commencé ma lettre, mon cher ami, par ces beaux mots : Vous ne ſavez ce que vous dites ; j'ajoute à préſent que vous ne ſavez ce que vous faites ; car il vaudrait bien mieux venir aux Délices, dans la chambre des fleurs, que d'aller chez un médecin dont vous n'avez pas beſoin, puiſque vous êtes gros et gras.

J'ai vu *Marmontel :* il eſt gros et gras auſſi, et de plus m'a paru fort aimable ; il ſoutient ſa diſgrâce en homme qui ne la méritait pas.

J'ai la *Viſion*, j'en ai deux exemplaires ; mais, pour Dieu, faites-moi avoir *Moſe's legation*, et *l'Interprétation de la nature.*

Je ſuis dans un commerce très-vif avec le bienheureux *Paliſſot ;* je lui ai écrit une lettre paternelle, en dernier lieu, dans laquelle je lui propoſe de faire une rétractation publique. Adieu, adieu; une autre fois je vous en dirai davantage, mais il faudrait venir chez nous. Je vous embraſſe tendrement.

1760.

LETTRE CXLVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 de juin.

MON cher ange pardonnera ſi je n'écris pas de ma main; on n'eſt pas de fer, quoiqu'on ſoit dans un ſiècle de fer. M. *Tronchin* eſt étonné que vos médecins de Paris n'aient pas prévu la pierre bilieuſe; je l'ai conſulté ſur le rhumatiſme; il demande des détails, et alors il dira ſon avis.

Il faudrait, mon divin ange, refondre l'Ecoſſaiſe, changer abſolument le caractère de *Frélon*, en faire un balourd de bonne volonté, qui gâterait tout en voulant tout réparer, qui dirait toutes les nouvelles en voulant les taire, et qui influerait ſur toute la pièce juſqu'au dernier acte. Cette pièce a été faite bonnement et avec ſimplicité, uniquement pour faire donner *Fréron* au diable; elle ne pourrait être ſupportée au théâtre, qu'en cas qu'on la prît pour une comédie véritablement anglaiſe. Elle reſſemble aux toiles peintes de Hollande, qui ne ſont de débit que quand elles paſſent pour être des Indes. Je vous enverrai, je crois, demain cette misère, avec quelques légères corrections. Il eſt impoſſible de rien changer aux deux derniers actes, à moins de faire une pièce nouvelle. Je me trompe peut-être, mais je crois que le Droit du ſeigneur vaut infiniment mieux. Vous aurez le petit embelliſſement de la fin de Tancrède en ſon temps, afin de ne pas mêler les eſpèces.

Pour Médime, j'en ai par-dessus la tête; je ne puis rien faire pour elle; je suis son serviteur, et lui souhaite toutes sortes de prospérités. Vous devriez bien donner un *Pauvre diable* à votre ancien portier; peut-être trouverait-il quelque honnête typographe qui s'en chargerait pour l'édification publique. Tout le monde admire la modestie de *le Franc de Pompignan*, et on voit combien le *roi et tout l'univers* prennent le parti de ce grand-homme; je crois que mademoiselle *Vadé* lui en dira deux mots. J'ai pris la liberté de vous adresser ma seconde réponse à la seconde lettre du sieur *Palissot*. Cette lettre le met si fortement et si honnêtement dans tout son tort, elle justifie si pleinement *Diderot*, elle doit faire tellement rougir monsieur *Joli de Fleuri* sans l'offenser, elle est si mesurée et si vraie dans tous ses points, que je crois que c'est une très-bonne œuvre de se la laisser dérober en ôtant votre nom. 1760.

Vous êtes un véritable ange d'avoir fait cette démarche auprès de madame la comtesse de *la Marck*; rien n'est plus digne de vous que de protéger *Diderot*, qui le mérite d'autant plus qu'il est malheureux.

1760.

LETTRE CXLVII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 30 de juin.

Je commence, mon cher ami, par ce qui eſt le plus intéreſſant. La perſonne, dont je reſpecte le nom et le mérite, ſe préparerait probablement de cruels repentirs, ſi elle prenait le parti dont vous parlez. Le ſervice eſt ingrat dans ce pays-là, les mœurs en général auſſi dures que le climat, la jalouſie contre les étrangers extrême, le deſpotiſme au comble, la ſociété nulle. Le maréchal *Keith* n'y put tenir, et aima encore mieux la Pruſſe, c'eſt tout dire. L'impératrice eſt aimable, mais ſa ſanté eſt fort équivoque : elle eſt menacée d'un mal qui ne pardonne guère, et à ſa mort il peut y avoir des révolutions. En général, une telle tranſplantation ne peut convenir qu'à un ſoldat de fortune, jeune, robuſte et ſans reſſource ; mais elle eſt bien peu faite pour un homme d'un ſi grand nom, encore moins pour une jeune dame élevée en France. Le nom de *M**** ne doit briller que dans nos armées. Il vaut mieux attendre tout du temps en France, que d'aller chercher l'ennui et le malheur ſous le pôle. Tel eſt mon avis, puiſqu'on me le demande. On peut, d'ailleurs, conſulter ſur cela M. *Alétof*, jeune ruſſe, qui parle français comme vous, et dont on m'a montré un petit ouvrage que vous verrez dans peu.

Je vous ai renvoyé le Pauvre diable, de *Vadé*, que vous m'aviez confié : Questa coyoneria m'a fort réjoui. M. *Bouret* a peur de son ombre ; il pouvait très-bien, sans rien risquer, m'envoyer la *Vision*. M. le duc de *Choiseul*, qui, d'ailleurs, abandonne *Palissot* à l'indignation publique, sait très-bien que je condamne plus que personne le trait indécent et odieux contre madame la princesse de *R****. Il est absurde de mêler les dames dans des querelles d'auteurs. Voilà des philosophes bien maladroits. Il faut se moquer des *Fréron*, des *Chaumeix*, des *le Franc*, et respecter les dames, surtout les *Montmorenci*. 1760.

Les jésuites, ci-devant empoisonneurs des ames, et aujourd'hui des corps, sont une plaisanterie si bien saisie de tout le monde, qu'elle se trouve dans les notes de l'ouvrage intitulé *le Russe à Paris*, composé par M. *Alétof*. Les beaux esprits se rencontrent. Ce poëme vaut mieux, à mon avis, que celui que je vous renvoie, et dont pourtant je vous remercie ; mais celui du Russe est cent fois plus varié, plus intéressant, plus général, plus utile.

La lettre à *Palissot* ne peut être confiée qu'avec le consentement de M. d'*Argental*, par les mains de qui elle a passé.

Je n'ai eu que par hasard le Mémoire de *Pompignan*. Tout le monde me demandait ce que j'en pensais, et personne ne me le fesait tenir.

Je vous prie instamment de me dire ce qu'on fait de l'imprudent et excusable abbé *Morellet*, de ce pauvre *Robin-mouton*, d'un autre typographe, des jésuites vendeurs d'orviétan, des crucifiés et des

1760. billets de loterie. Le nouvel emprunt, avec deux tiers en coupons, et le tiers en argent, se remplit-il ? Vous n'êtes pas homme à être instruit de ce dernier article.

Comment vont vos petites affaires? comment vous trouvez-vous de votre nouveau gîte? où logerez-vous dans trois mois?

Vale, et ama antiquum amicum.

LETTRE CXLVIII.

A M. SENAC DE MEILHAN.

Aux Délices, 4 de juillet.

FAITES de la prose ou des vers, Monsieur; donnez-vous à la philosophie ou aux affaires, vous réussirez à tout ce que vous entreprendrez. Je suis bien surpris de la conversation du maréchal de *Noailles* et de milord *Stairs*. Ils ne se parlèrent certainement à Dettingen qu'à coups de canon. M. le maréchal de *Noailles* s'en alla d'un côté, et l'anglais de l'autre. Milord *Stairs* vint à la Haie, où je le vis. Ces deux généraux s'écrivirent; j'ai leurs lettres; mais la prétendue conversation est des Mille et une nuits.

Soyez très-sûr que jamais le lord *Stairs* ne parla à *Louis XIV* qu'en présence de M. de *Torcy;* et le président *Hénault* sait bien que M. de *Torcy* n'a jamais entendu cette rodomontade qu'on attribue à *Louis XIV*, et qui eût été assurément bien mal placée.

Tout

Tout ce que vous m'envoyez sur M. le maréchal de *Saxe* me paraît très-conforme à son caractère. 1760.
Il est étrange qu'il ait fait la guerre avec une intelligence si supérieure, étant très-chimérique sur tout le reste. Je l'ai vu partir, pour aller conquérir la Courlande, avec deux cents fusils et deux laquais; revenir en poste pour coucher avec mademoiselle *le Couvreur*, et construire sur la Seine une galère qui devait remonter de Rouen à Paris en douze heures. Sa machine lui coûta dix mille écus, et les ouvriers se moquaient de lui. Mademoiselle *le Couvreur* disait: *Qu'allait-il faire dans cette galère?* C'est pourtant lui qui a sauvé la France, parce qu'il en savait plus que les hommes bornés à qui il avait affaire.

Vous me parlez, Monsieur, d'un voyage philosophique vers mon petit pays roman. Vos lettres inspirent le désir de voir celui qui les écrit; ma retraite serait très-honorée, et je serais charmé. Je félicite monsieur votre père d'avoir un fils aussi aimable. Assurez-le, je vous prie, de mon attachement, et soyez persuadé de tous les sentimens que vous faites naître dans le cœur du suisse *V.*

1760.

LETTRE CXLIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 de juillet.

MON cher ange, il faut faire ses soins et ses moissons à la fois, veiller à son bâtiment, apprendre ses rôles pour les comédies que nous allons jouer, avoir une correspondance suivie avec ma cousine *Vadé*, avec M. *Kouranskoy*, cousin germain de M. *Alétof*, avec le frère de la doctrine chrétienne, auteur de *la Vanité*. Cependant M. de *Courteille*, qui s'en va aux eaux de Vichi, me laisse en proie aux publicains, maudits dans l'Ecriture; et, quoiqu'il soit démontré que je ne suis point seigneur de la Perrière, on veut me faire payer les dettes du roi: *le Franc de Pompignan* ne me traiterait pas plus rudement. M. le duc de *Richelieu* s'enfuit à Bordeaux sans me faire réponse, et sans m'envoyer un passeport que je lui ai demandé pour un pauvre diable de gascon hérétique; et voilà mon hérétique sur le point d'être ruiné. Malgré tout cela, mon divin ange, voici encore quelques corrections nécessaires que le traducteur de M. *Hume* vous envoie. Maître *Aliboron*, dit *Fréron*, est un ignorant bien impudent de dire que le poëte-prêtre *Hume* n'est pas frère de *Hume* l'athée; il ne fait pas que *Hume* le prêtre a dédié une de ses pièces à son frère.

J'avais tant crié après le Mémoire du sieur *le Franc de Pompignan*, qu'on m'en a envoyé trois par

la dernière poste. Heureusement, le frère de la doctrine chrétienne, et M. *Kouranskoy*, cousin germain de M. *Alétof*, en avaient chacun un. 1760.

Mon divin ange, je ne peux regarder Médime d'un mois. Il ne faut pas se morfondre et s'appesantir sur son ouvrage; cela glace l'imagination.

A la façon dont vous parlez, on dirait que madame de *R**** est morte; j'en suis fâché; la mort d'une belle femme est toujours un grand mal. Est-il vrai que madame *du Deffant* prend parti contre la philosophie, et qu'elle m'abandonne indignement? Comment suis-je auprès de M. le duc de *Choiseul*? a-t-il fait voir à madame de *Pompadour* l'élucubration de M. de *Kouranskoy*?

Je vous conjure de vous servir de toute votre éloquence pour lui dire que, s'il arrive malheur à *Luc*, il n'en résultera pas malheur à la France; que le Brandebourg restera toujours un électorat; qu'il est bon qu'il n'y ait point d'électeur assez puissant pour se passer de la protection du roi; que tous les princes de l'Empire auront toujours recours à cette protection *contra l'aquila grifagna. Nota benè* que si *Luc* était déconfit cette année, nous aurions la paix l'hiver prochain.

Mademoiselle *Vadé* se recommande à *Robin-mouton*.

Mon divin ange, donnez des copies de ma lettre paternelle à *Palissot*. Où est donc la difficulté de mettre trois étoiles au lieu de votre nom, de dire la personne *à qui je me suis adressé*, ou de mettre tout ce qui vous plaira?

Mais revenons à l'Écossaise. Qui sont donc les mal-intentionnés qui prétendent que ce n'est pas

1760. une traduction, et qui veulent la mettre ſous mon nom pour la faire tomber ? Ah, les méchantes gens !

Il y a encore des mal-vivans qui prétendent que je ne ſuis pas chez moi de mon bon gré, qui l'impriment, qui veulent le faire croire; fi, que cela eſt vilain ! Il faut bien dire, bien ſoutenir qu'il ne tient qu'à moi d'aller rire à leur nez à Paris, mais que j'aime mille fois mieux rire où je ſuis; il faut qu'ils ſachent que je ſuis heureux, et qu'ils crèvent.

Il y a plus de deux mois qu'on m'a envoyé l'épigramme aſſez plate contre *Fréron*. Je joins à mon paquet les lettres originales de l'ami *Paliſſot*. Je vous prierai d'avoir la bonté de me les renvoyer.

J'ajoute, mon divin ange, que le commentateur de M. *Alétof* s'eſt trompé dans ſes notes. Il faut mettre le 14 au lieu du 10, jour de l'anniverſaire d'*Henri IV*.

Madame *Scaliger* n'aurait pas fait cette faute. Je lui préſente mes tendres reſpects, et me réjouis de ſa ſanté; et je vous aime encore plus que de coutume.

Un petit mot encore. Pourquoi changer le nom de *Frélon* ? eſt-ce la faute de *Hume* s'il y a un cuiſtre dans Paris qui porte un nom lequel a un rapport éloigné au mot de frélon ? de plus, ſongeons que, s'il eſt bon de rire, il eſt meilleur de rire aux dépens des méchans. Mais ce petit hypocrite de *Joli de Fleuri*, ce petit ballon noir, gonflé de vapeurs puantes, aura ſon tour, ſi DIEU n'y met la main.

Vous a-t-on dit que cette groſſe maſſe de chair fraîche, nommée le landgrave de Heſſe, eſt en priſon à Stade?

J'entends murmurer la prise de Marbourg. On ne saura que demain si la chose est vraie. 1760.

L'oncle et la nièce baisent le bout de vos ailes.

LETTRE CL.

A M. THIRIOT.

A Tourney, le 7 de juillet.

Vous m'avez comblé de joie, mon ancien ami, par votre lettre du 28. Je ne crois pas que M. d'*Alembert* se fasse prussien si aisément. Le *Salomon* du Nord doit être un peu embarrassé après la perte de ses vingt mille hommes à Landshut, ayant sous son nez quatre-vingts mille autrichiens, et cent mille russes à son cu, lesquels russes sont de rudes potsdamites.

Je ne sais si je me trompe, mais j'ai une grande idée de l'année 1760. On me mande qu'on vient d'envoyer prisonnier à Stade le landgrave de Hesse; je n'en suis pas surpris : il y a trois ans qu'il était prisonnier, et, en dernier lieu, il l'était encore dans ses Etats.

On dit que le duc de *Broglie*,

Sage en projets, et vif dans les combats,

a pris Marbourg et son château, avec douze cents hommes.

Le *Salomon* du Nord m'écrit toujours; il me mande que, le 19 de juin, il a voulu donner bataille à M. de *Daun*, qu'il n'a pu en venir à bout; mais que ce qui

1760. est différé n'est pas perdu. Il aime toujours à écrire en prose et en vers, dans quelque situation qu'il se trouve; mais je n'ai jamais pu obtenir de lui qu'il réparât, par la moindre galanterie, l'indigne traitement fait à ma nièce dans Francfort. Tant pis pour lui, n'en parlons plus.

Je vous ai mandé ce que je pensais d'un voyage en Russie. J'aime fort le Russe à Paris, mais je n'aime point que le premier baron chrétien soit russe. Songez que ces russes ne sont chrétiens que depuis six cents ans ou environ, et qu'il y avait déjà plusieurs siècles que les *M**** étaient baptisés. Je ne veux ni premier baron chrétien à Archangel, ni premier philosophe en Brandebourg.

Maître *Aliboron*, dit *Fréron*, me paraît furieusement bête. Il conte qu'un jour la nouvelle se répandit qu'il était aux galères, et il est assez aveugle pour ne pas voir que c'est une nouvelle toute simple.

Ramponeau n'est point si plaisant que le Pauvre diable; mais *Ramponeau* peut tenir son coin dans le recueil, quand ce ne serait qu'en faveur de la cabaretière *Raab*, aïeule de qui vous savez.

Dites à l'abbé *Trublet* qu'il faut qu'il se réconcilie avec les vers, comme *Pompignan* le prêtre avec l'esprit.

Dites à *Protagoras* qu'il se trompe grossièrement, pour la première fois de sa vie, s'il pense que M. le duc de *Choiseul* protège les *Polissons* et les *Frélons*, au point de prendre leur parti contre des hommes qu'il estime. Il les a protégés en grand seigneur, tel qu'il est; il leur a donné du pain; mais il est si loin de prendre leur parti, qu'il trouvera fort bon qu'on les

assomme de coups de canne. On aurait beaucoup mieux fait de prendre ce parti, que d'aller fourrer, mal à propos, la fille de M. le duc de *Luxembourg* dans des querelles de comédie. 1760.

Je savais déjà que *Robin-mouton* devait retourner à sa bergerie. Je ne sais si l'abbé *Morellet* ne restera pas encore quelques jours dans son château : c'est dommage qu'un aussi bon officier ait été fait prisonnier à l'entrée de la campagne.

Vous devriez bien, conjointement avec *Protagoras*, m'envoyer une liste des ennemis et de leurs ridicules; cela sera un peu long, mais il faut travailler pour le bien de la patrie. Je voudrais un peu de faits; je voudrais jusqu'aux noms de baptême, si cela se pouvait : les noms de saints font toujours un très-bon effet en vers. Je ne sais si l'abbé *Trublet* est de cet avis.

Nous avons ici une espèce de plaisant qui serait très-capable de faire une façon de *Secchia rapita*, et de peindre les ennemis de la raison dans tout l'excès de leur impertinence. Peut-être mon plaisant fera-t-il un poëme gai et amusant, sur un sujet qui ne le paraît guère. La Dunciade de *Pope* me paraît un sujet manqué.

Il est important encore de savoir le nom du libraire qui imprime le Journal de Trévoux, le Journal chrétien, ou tels autres rogatons; si ce libraire a femme, ou fille, ou petit garçon; car il faut de l'amour et de l'intérêt dans le poëme, sans quoi, point de salut. En un mot, mon plaisant veut rire et faire rire, et mon plaisant a raison, car on commence à se lasser des injures sérieuses; mais gardez le secret à mon plaisant. *Interim j am with all my heart y^r. V.*

1760.
LETTRE CLI

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

9 de juillet.

MON divin ange, je crois que la plaisanterie ne finira pas. On dit qu'il la faut courte; mais celle-ci m'amusera long-temps, à moins qu'elle ne vous ennuye.

Il me vient une idée que vous avez sans doute. Il faut, en dépit des dévots, mettre *Diderot* de l'académie. Mettez-vous à la tête de la cabale, nous aurons pour nous tous les philosophes. M. de *Choiseul*, madame de *Pompadour* ne s'opposeront pas à son élection; je me flatte même qu'ils nous aideront. Quelle belle réponse ce serait à l'infamie de *Palissot!* Entreprenez cette affaire, et réussissez; je serai au comble de la joie. La chose ne me paraît pas difficile; et, si elle l'est, c'est une nouvelle raison pour l'entreprendre.

N. B. Dans l'Ecossaise, page 25, quand le chevalier *Monrose* sort, et qu'avant de finir la scène troisième il demande, à part, à *Fabrice*, si milord *Falbrige* est à Londres, et qu'il demande au maître du café si ce lord vient souvent dans la maison, le cafetier répond, *il y vient quelquefois;* il doit répondre, *il y venait avant son voyage d'Espagne.*

Cette petite particularité est nécessaire, 1°. pour faire voir que *Monrose* ne vient pas sans raison se loger dans ce café-là; 2°. qu'il a besoin de *Falbrige;*

3°. pour prévenir les esprits sur la mort de ce *Falbrige;* 4°. pour fonder la demeure de *Lindane* près d'un café où ce *Falbrige* vient quelquefois. 1760.

C'est un rien; mais rien, c'est beaucoup.

Mon cher ange, la détention de la chair fraîche du landgrave ne se confirme pas; cependant je ne parierais pas contre.

Je vous écris fort à la hâte, mais j'ai bien plus de hâte de recevoir de vos nouvelles. Je n'ai pas un moment à moi, car j'ai quelque chose en tête, et toujours pour rire. Par-la-sang-bleu, je ne croyais pas être si plaisant que je suis.

LETTRE CLII.

AU PERE MENOU, *jésuite.*

Du 11 de juillet.

En vous remerciant du Discours royal et de vos quatre lignes.

Mettez-moi, je vous prie, aux pieds du roi, *ad multos annos.*

Envoyez surtout beaucoup d'exemplaires en Turquie, ou chez les athées de la Chine; car, en France, je ne connais que des chrétiens. Il est vrai que, parmi ces chrétiens, on se mange le blanc des yeux pour la grâce efficace et versatile, pour *Pâquier-Quesnel* et *Molina*, pour des billets de confession. Priez le roi de Pologne d'écrire contre ces sottises qui sont le fléau de la société; elles ne sont certainement bonnes ni pour ce monde ni pour l'autre.

1760. *Berthier* eſt un fou et un opiniâtre, qui parle à tort et à travers de ce qu'il n'entend point. Pour le révérend père colonel de mon ami *Candide*, avouez qu'il vous a fait rire, et moi auſſi. Et vous qui parlez, vous feriez le révérend père colonel dans l'occaſion; et je ſuis sûr que vous vous en tireriez très-bien, et que vous auriez très-bon air à la tête de deux mille hommes.

Je ſuis très-fâché que votre palais de Nancy ſoit ſi loin de mes châteaux, car je ſerais fort aiſe de vous voir; nous avons, l'un et l'autre, d'excellent vin de Bourgogne, nous le boirions au lieu de diſputer.

Une dévote, en colère, diſait à ſa voiſine: Je te caſſerai la tête avec ma marmite. Qu'as-tu dans ta marmite? dit l'autre; un bon chapon, répondit la dévote: eh bien, mangeons-le enſemble, dit la bonne femme.

Voilà comme on en devrait uſer. Vous êtes tous de grands fous, moliniſtes, janſéniſtes, encyclopédiſtes. Il n'y a que mon cher *Menou* de ſage; il eſt à ſon aiſe, bien logé, et boit de bon vin. J'en fais autant; mais, étant plus libre que vous, je ſuis plus heureux. Il y a une tragédie anglaiſe qui commence par ces mots: *Mets de l'argent dans ta poche, et moque-toi du reſte.* Cela n'eſt pas tragique, mais cela eſt fort ſenſé. Bonſoir. Ce monde-ci eſt une grande table où les gens d'eſprit font bonne chère; les miettes ſont pour les ſots, et, certainement, vous êtes homme d'eſprit. Je voudrais que vous m'aimaſſiez, car je vous aime.

LETTRE CLIII. 1760.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 de juillet.

MON divin ange, mettez *Diderot* de l'académie; c'eſt le plus beau coup qu'on puiſſe faire dans la partie que la raiſon joue contre le fanatiſme et la ſottiſe. Je vous promets de venir donner ma voix. Je vous embraſſerai, et je repartirai pour ma douce retraite, après avoir ſignalé mon zèle en faveur de la bonne cauſe. J'ai les paſſions vives. Je me meurs d'envie de vous revoir, et je ne peux trouver un plus beau prétexte que celui de venir donner ma voix à *Socrate*, et des ſoufflets à *Anitus*.

Il me ſemble que *Diderot* doit compter ſur la pluralité des ſuffrages; et ſi, après ſon élection, les *Anitus* et les *Mélitus* font quelques démarches contre lui auprès du roi, il ſera très-aiſé à *Socrate* de détruire leurs batteries, en déſavouant ce qu'on lui impute, et en proteſtant qu'il eſt auſſi bon chrétien que moi.

M. le duc de *Choiſeul* dit que vous ne l'aimez plus; vous l'avez donc bien grondé. Impoſez-lui pour pénitence de faire entrer *Diderot* à l'académie. Il faudrait qu'il daignât en être lui-même, et introduire *Diderot*; ce ferait *Périclès* qui mènerait *Socrate*.

Il me reſte encore un Ruſſe: je vous l'envoie. Mais pourquoi n'imprime-t-on pas à Paris ces choſes honnêtes, tandis qu'on imprime des Fréronades et des Pompignades?

1760. Voulez-vous avoir la bonté de donner l'inclufe à l'ambaffadeur de Francfort. Il eft ambaffadeur d'une fichue ville. Je le barrerai dans fes négociations, mais ce ne fera pas dans celle de faire recevoir *Diderot* chez les quarante.

LETTRE CLIV.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

14 de juillet.

Si vous aviez voulu, Madame, avoir le Pauvre diable, le Ruffe à Paris, et autres drogues, vous m'auriez donné vos ordres; vous auriez, du moins, accufé la réception de mes paquets. Vous ne m'avez point répondu, et vous vous plaignez. J'ai mandé à votre ami que vous êtes affez comme les perfonnes de votre fexe qui font des agaceries, et qui plantent là les gens après les avoir fubjugués.

Il faut vous mettre un peu au fait de la guerre des rats et des grenouilles; elle eft plus furieufe que vous ne penfez. *Le Franc de Pompignan* (page 9) a voulu fuccéder à M. le préfident *Hénault* dans la charge de furintendant de la reine, et être encore fous-précepteur ou précepteur des enfans de France, ou mettre l'évêque fon frère dans ce pofte. Ce *Moïfe* et cet *Aaron*, pour fe rendre plus dignes des faveurs de la cour, ont fait ce beau difcours à l'académie, qui leur a valu les fifflets de tout Paris. Leur

projet était d'armer le gouvernement contre tous ceux qu'ils accufaient d'être philofophes, de me faire exclure de l'académie, de faire élire à ma place l'évêque du Puy, et de purifier ainfi le fanctuaire profané. Je n'en ai fait que rire, parce que, Dieu merci, je ris de tout. Je n'ai dit qu'un mot, et ce mot a fait éclore vingt brochures, parmi lefquelles il y en a quelques-unes de bonnes et beaucoup de mauvaifes. 1760.

Pendant ce temps-là eft arrivé le fcandale de la comédie des Philofophes. Madame de *R**** a eu le malheur de protéger cette pièce, et de la faire jouer. Cette malheureufe démarche a empoifonné fes derniers jours. On m'a mandé que vous vous étiez jointe à elle; cette nouvelle m'a fort affligé. Si vous êtes coupable, avouez-le-moi, et je vous donnerai l'abfolution.

Si vous voulez vous amufer, lifez le Pauvre diable et le Ruffe à Paris. J'imagine que le Ruffe vous plaira davantage, parce qu'il eft fur un ton plus noble.

Vous lifez les ordures de *Fréron;* c'eft une preuve que vous aimez la lecture; mais cela prouve auffi que vous ne haïffez pas les combats des rats et des grenouilles.

Vous dites que la plupart des gens de lettres font peu aimables, et vous avez raifon. Il faut être homme du monde avant d'être homme de lettres; voilà le mérite du préfident *Hénault*. On ne devinerait pas qu'il a travaillé comme un bénédictin.

Vous me demandez comment il faut faire pour vous amufer: il faut venir chez moi, Madame. On y joue des pièces nouvelles, on y rit des fottifes de Paris, et *Tronchin* guérit les gens quand on a trop

—— mangé. Mais vous vous donnerez bien de garde de
1760. venir sur les bords de mon lac ; vous n'êtes pas encore assez philosophe, assez détachée, assez détrompée : cependant vous avez un grand courage, puisque vous supportez votre état ; mais j'ai peur que vous n'ayez pas le courage de supporter les gens et les choses qui vous ennuient.

Je vous plains, je vous aime, je vous respecte ; et je me moque de l'*univers* à qui *Pompignan* parle.

LETTRE CLV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 de juillet.

MON cher ange, ce pauvre *Carré* se recommande à vos bontés. *Fréron* s'oppose à la représentation de sa pièce, sous prétexte qu'on l'a, dit-il, appelé quelquefois *Frélon*. Quelle chicane ! Ne sera-t-il permis qu'à l'illustre *Palissot* de jouer d'honnêtes gens ?

Jérôme Carré croit que, si sa requête à messieurs les Parisiens paraissait quelques jours avant l'Ecossaise, messieurs les Parisiens seraient bien disposés en sa faveur.

Je reçois votre lettre du 9 ; je suis dans mon lit, entouré de cent paquets. On me presse pour le czar *Pierre I* : les philosophes me font enrager. Ils ne savent ce qu'ils font, ils sont défunis. J'aimerais mieux avoir affaire à des filles de chœur d'opéra qu'à des philosophes ; elles entendraient mieux raison.

J'ai à peine le temps de vous dire, mon divin ange, que vous me faites enrager sur l'Ecossaise. Où est donc la difficulté de diviser en deux pièces le fond du théâtre, de pratiquer une porte dans une cloison, qui avance de quatre ou cinq pieds? L'avant-scène est alors supposée tantôt le café, tantôt la chambre de *Lindane;* c'est ainsi qu'on en use dans tous les théâtres de l'Europe qui sont bien entendus. Le fond du théâtre représente plusieurs appartemens; les acteurs sortent des uns et des autres, selon que le besoin l'exige : il n'y a à cela nulle difficulté. 1760.

Pourquoi avez-vous la cruauté de vouloir que *Lindane* ennuye le public de la manière dont elle a fait connaissance avec *Murrai?* Ce *Murrai* venait au café; ce coquin de *Frélon*, qui y vient aussi, y a bien vu *Lindane;* pourquoi milord *Murrai* ne l'aurait-il pas vue? Ce sont ces petites misères, qu'on appelle en France bienséances, qui font languir la plupart de nos comédies. Voilà pourquoi on ne les peut jouer ni en Italie, ni en Angleterre, où l'on veut beaucoup d'action, beaucoup d'intérêt, beaucoup d'allée et de venue, et point de préliminaires inutiles.

Mon cher ange, il est très-plaisant de jouer l'Ecossaise; mais il faut absolument imprimer, deux ou trois jours auparavant, la requête de ce pauvre *Carré*, traducteur de *Hume*. Je me mets à l'ombre de vos ailes.

1760.

LETTRE CLVI.

A M. SENAC DE MEILHAN.

16 de juillet.

Vous m'écrivez, Monſieur, comme l'Egliſe ordonne qu'on faſſe ſes pâques, à tout le moins une fois l'an. Je voudrais que vous euſſiez un peu plus de ferveur; mais auſſi, quand vous vous y mettez, vous êtes charmant.

Je ſuis très-fâché que *** ſe ſoit déclaré l'ennemi des philoſophes, il ne faut pas ſe moquer des gens qu'on perſécute; paſſe pour les gens heureux et inſolens, c'eſt un grand ſoulagement de rire à leurs dépens.

On dit que *le Franc de Pompignan* eſt heureux, qu'il eſt gros et gras, qu'il eſt très-riche, qu'il a une belle femme; mais il a été fort inſolent en parlant à ſes confrères, et cela n'eſt pas bien. Je ne peux m'empêcher de ſavoir bon gré au couſin *Vadé*, et à M. *Alétof*, et même encore à un certain frère de la doctrine chrétienne, d'avoir rabattu l'orgueil de ce préſident de Querci. Ce n'eſt pas le tout d'avoir fait la Prière du déiſte, il faut encore être modeſte. Fi, que cela eſt vilain de ſe faire le delateur de ſes confrères ! Son frère l'évêque devait lui refuſer l'abſolution.

Moquez-vous de tous ces gens-là, et ſurtout de ceux qui vous ennuient. Faites mes complimens, je vous en prie, à monſieur votre père, et à monſieur votre frère que j'ai vu dans un pays où

certainement

certainement je ne le reverrai jamais. Vous trouverez les Délices un peu plus agréables qu'elles n'étaient, vous serez mieux logé, et nous tâcherons de vous faire les honneurs de la maison mieux que nous n'avons jamais fait. J'ai bâti un château dans le pays de Gex, mais ce n'est pas avec la lyre d'*Amphion;* son secret est perdu. Je me suis ruiné pour avoir eu l'impertinence d'être architecte. Je crois mon château fort joli, parce qu'un auteur aime toujours ses ouvrages; mais il me paraîtra bien plus agréable, si jamais vous me faites l'honneur d'y venir. 1760.

J'admire l'impudence des ennemis de la philosophie, qui prétendent qu'il ne m'est pas permis de revenir à Paris. Il ne tient qu'à moi assurément d'y être, et d'y souper avec MM. *Favart*, *Poinsinet* et *Colardeau;* mais je suis trop vieux, j'aime le repos, la campagne, la charrue et le semoir.

LETTRE CLVII.

A M. HELVETIUS.

Au château de Tourney, 16 de juillet.

J'AI reçu, mon cher philosophe, votre paquet de Voré, avec le même plaisir que ressentaient les premiers fidelles, quand ils recevaient des nouvelles de leurs frères confesseurs et martyrs. Je suis toujours inconsolable que vous n'ayez pas imité le président de *Montesquieu*, qui se donna bien de garde de faire

1760. imprimer ſon ouvrage en France, et qui ſe réſerva toujours le droit de le déſavouer, en cas que les monſtres de la bigoterie ſe ſoulevaſſent contre lui.

Je ſuis d'ailleurs convaincu qu'en y corrigeant une trentaine de pages, on aurait émouſſé les glaives du fanatiſme, et le livre n'y aurait rien perdu. Je l'ai relu pluſieurs fois avec la plus grande attention; j'y ai fait des notes. Si vous le vouliez, on en ferait une ſeconde édition, dans laquelle on confondrait les ennemis du bon ſens.

Il faudrait que vous donnaſſiez la permiſſion d'éclaircir certaines choſes, et d'en ſupprimer d'autres. Me *Joli de Fleuri* n'aurait rien à répliquer ſi on lui coupait les deux mains, et ſi on lui ſeſait voir que ce ſont ces deux mains qui ont procuré aux hommes les idées de tous les arts; puiſque, ſans les deux mains, aucun art n'eût pu être exercé. La main droite de Me *Joli de Fleuri* a écrit un réquiſitoire qui péche contre le ſens commun, d'un bout à l'autre. Vous avez donné malheureuſement prétexte à tous les ennemis de la philoſophie, mais il faut partir d'où l'on eſt.

A votre place, je ne balancerais pas à vendre tout ce que j'ai en France; il y a de très-belles terres dans mon voiſinage, et vous pourriez y cultiver en paix les arts que vous aimez.

Il eſt bien plaiſant, ou plutôt bien impertinent et bien odieux, qu'on perſécute, dans les Gaules, ceux qui n'ont pas dit la centième partie de ce qu'ont dit à Rome les *Lucrèce*, les *Cicéron*, les *Pline*, et tant d'autres grands-hommes.

Je vous prie inſtamment de m'envoyer tout votre

poëme; je vous en dirai mon avis, ſi vous le voulez, avec la ſincérité d'un homme qui aime la vérité, les vers et votre gloire. 1760.

C'eſt une choſe fort triſte que le ſuccès de la pièce des *Philoſophes.* Cette prétendue comédie eſt, en général, bien écrite, c'eſt ſon ſeul mérite; mais ce mérite eſt grand dans le temps où nous ſommes. Les oppoſitions qu'on a voulu faire aux repréſentations, n'ont fait qu'irriter la curioſité maligne du public; il fallait reſter tranquille, et la pièce n'aurait pas été jouée trois fois; elle ferait tombée dans le néant de l'oubli, qui engloutit tout ce qui n'eſt que bien écrit, et qui manque de ce ſel ſans lequel rien ne dure; mais les philoſophes ne ſavent pas ſe conduire : *Magis magnos clericos, non ſunt magis magnos ſapientes.*

M. *Paliſſot* m'a envoyé ſa pièce reliée en maroquin, et m'a comblé d'éloges injuſtes qui ne ſont bons qu'à ſemer la zizanie entre les frères. Je lui ai répondu qu'à la vérité je croyais faire des vers auſſi bien que MM. d'*Alembert*, *Diderot* et *Buffon*, que je croyais même ſavoir l'hiſtoire auſſi bien que M. d'*Aubenton ;* mais que, dans tout le reſte, je me croyais très-inférieur à tous ces meſſieurs et à vous. Je lui ai conſeillé d'avouer qu'il avait eu tort d'inſulter très-mal à propos les plus honnêtes gens du monde. Il ne ſuivra pas mon conſeil, et il mourra dans l'impertinence finale.

Tâchez de vous procurer le Pauvre diable, le Ruſſe à Paris, et l'Epître d'un frère de la doctrine chrétienne; ce ſont des ouvrages très-édifians; je crois que M. *Saurin* peut vous les faire tenir. On

1760. m'a dit que, dans le Ruſſe à Paris, il y a une note importante qui vous regarde. Les auteurs de tous ces ouvrages ne paraiſſent pas trop craindre les perſécuteurs fanatiques; il faut ſavoir oſer; la philoſophie mérite bien qu'on ait du courage : il ſerait honteux qu'un philoſophe n'en eût point, quand les enfans de nos manœuvres vont à la mort pour quatre ſous par jour. Nous n'avons que deux jours à vivre, ce n'eſt pas la peine de les paſſer à ramper ſous des coquins mépriſables. Adieu, mon cher philoſophe; ne comptez pour votre prochain que les gens qui penſent, et regardons le reſte des hommes comme les loups, les renards et les cerfs qui habitent nos forêts. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE CLVIII.

A M. LINANT.

18 de juillet.

Il y a long-temps, Monſieur, que je vous dois une réponſe. Je me ſuis fort intéreſſé à mademoiſelle *Martin;* mais il y a tant de gens à la foire qui s'appellent *Martin*, et j'ai reçu tant d'âneries de votre bonne ville de Paris, qu'il faut que vous me pardonniez de ne vous avoir pas répondu plutôt.

On m'a envoyé les vers du Ruſſe. Ils ne m'ont point paru mauvais pour un homme natif d'Archangel; mais il me paraît qu'il ne connaît pas encore aſſez Paris. Il n'a pas dit la centième partie

de ce qu'un homme un peu au fait aurait pu dire. D'ailleurs, je crois qu'il se trompe sur des choses essentielles : il appelle M. l'abbé *Trublet* diacre, et tout le monde prétend qu'il n'est que dans les moindres. J'ai remarqué quelques bévues dans ce goût-là, mais il faut être poli avec les étrangers. 1760.

On dit que Me *Joli de Fleuri*, avocat général portant la parole, fera un beau réquisitoire contre les Russes, attendu que M. *Alétof* est mort dans le sein de l'Eglise grecque; mais on prétend que la chose n'aura pas de suite, parce qu'il ne faut pas déplaire à l'impératrice de toutes les Russies. Je vous prie de dire à votre pupille, de ma part, qu'il deviendra un homme très-aimable, et qu'il aura une bonne tête.

Je me jette à la tête de madame sa mère (*), pour qui j'ai le plus-respectueux et le plus tendre attachement. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, de tout mon cœur, &c.

(*) Madame de *la Live d'Epinai*.

1760.

LETTRE CLIX.

A M. THIRIOT.

Le 18 de juillet.

NOTRE cher correſpondant, notre ancien ami eſt prié de vouloir bien faire parvenir au ſieur *Corbie* la lettre ci-jointe de *Gabriel Cramer*. Il paraît qu'il eſt de l'avantage des *Cramer* et des *Corbie* de s'entendre, et de faire conjointement une belle édition qui leur ſera utile, au lieu d'en faire deux, et de s'expoſer à en être pour leurs frais.

Si j'avais le noble orgueil de M. *le Franc de Pompignan*, mon amour propre trouverait ſon compte à voir deux libraires diſputer à qui ſera la plus belle édition de mes ſottiſes en vers et en proſe; mais je ne veux pas haſarder de leur faire tort, pour jouir du vain plaiſir de me voir orné de vignettes et de *culs de lampe*, avec une grande marge.

Je crois que vous pouvez, mon cher ami, concilier *Cramer* et *Corbie :* il eſt bon de mettre la paix entre les libraires, puiſqu'on ne peut la mettre entre les auteurs.

Il ne vient de Paris que des bêtiſes. *Le Franc de Pompignan* et *Fréron* ſe ſont imaginés que je ſuis l'auteur des *Si* et des *Pourquoi;* et vous ſavez qu'ils ſe trompent. On s'imagine encore que l'auteur de la Henriade ne peut pas revenir voir *Henri IV* ſur le Pont-neuf, et rien n'eſt plus faux; mais il préfère

ſes terres au Pont-neuf et à tous les ouvrages du Pont-neuf, dont Paris eſt inondé. 1760.

Ayez la charité de dire à *Protagoras* ce qui ſuit:

Protagoras fait ou laiſſe imprimer, dans le Journal encyclopédique, des fragmens de l'épître du roi de Pruſſe à *Protagoras;* et il dit, dans ſa lettre aux auteurs du Journal, qu'il n'a jamais donné de copie de cette épître du *Salomon* du Nord. Cependant *Protagoras* avait envoyé copie des vers du *Salomon* du Nord à *Hippoſila Bourgelat* à Lyon. Il eſt très-bon que les vers du *Salomon* du Nord ſoient connus, et qu'on voye combien un roi éclairé protége les ſciences, quand Me *Joli de Fleuri* les perſécute avec autant de fureur que de mauvaiſe foi. Le roi de Pruſſe, qui m'a envoyé cette épître, ne manquera pas de croire que c'eſt moi qui l'ai fait courir dans le monde. Je ne l'ai pourtant lue à perſonne; je ne vous en ai pas même envoyé un ſeul vers, à vous le grand confident; je ſuis innocent; mais je veux bien me faire anathème pour *Protagoras*, pourvu que la bonne cauſe y gagne.

Je ſouhaite que *Jean-Jacques Rouſſeau* obtienne de madame de *Luxembourg* la grâce de l'abbé *Morellet;* mais on eſt perſuadé que l'envoi de cette malheureuſe *Viſion* a avancé les jours de madame la princeſſe de *R****, en lui apprenant ſon danger que ſes amis lui cachaient. Cette cruelle affaire eſt venue après celle de *Marmontel.* On veut bien que, nous autres barbouilleurs de papier, nous nous donnions mutuellement cent ridicules, parce que c'eſt l'état du métier; mais on ne veut pas que nous mêlions dans nos caquets les dames et les ſeigneurs de la cour

1760. qui n'y ont que faire. La cour ne se soucie pas plus de *Fréron* et de *Palissot*, que des chiens qui aboient dans la rue, ou de nous qui aboyons avec ces chiens. Tout cela est parfaitement égal aux yeux du roi, qui est, je crois, beaucoup plus occupé de ces chiens d'Anglais qui nous desolent, que des écrivains en prose et en vers de son royaume. Je voudrais que nous eussions cent vaisseaux de ligne, dussions-nous nous passer des *Fréron* et des *Pompignan*.

Vous vouliez la réponse à *Charles Palissot*, la voici. Vous la montrerez sans doute à *Protagoras* qui en sera édifié; il verra que je me fais tout à tous pour le bien commun.

J'avoue qu'on ne peut attaquer l'*Inf*..., tous les huit jours, par des écrits raisonnés; mais on peut aller *per domos* semer le bon grain.

Je suis encore tout stupéfait qu'on puisse m'attribuer les Quand, les Vadé, les Alétof, &c. Quelle apparence, je vous prie, qu'au milieu des Alpes, quand on fait ses moissons, on aille songer à ces misères?

Interim ride, vale, et quondam veni.

LETTRE CLX.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices, 21 de juillet.

CARISSIMO Signore, ella ricevera il Shaftesbury quando piacerà al cielo. Il libro è mandato à un valente mercatante di Ginevra. O Dio! rendè mi la gioventù, ed io porterò tutti i miei libri inglesi al mio senatore.

Oui, la nature a raison quand elle dit que *Carlo Goldoni* l'a peinte; j'ai été cette fois-ci le secrétaire de la nature. Vraiment le grand peintre fera bien de l'honneur au petit secrétaire, s'il daigne mettre son nom quelque part. Il peut me compter au rang de ses plus passionnés partisans. Je serai très-honoré d'obtenir une petite place dans son catalogue.

Nous n'avons point encore ouvert notre théâtre, à cause des grandes chaleurs. Nous jouerons, comme *Thespis*, dans le temps des vendanges. Je lis actuellement *la Figlia obediente;* elle m'enchante. Je veux la traduire; je ne jouerai pas mal *il Pantalone.*

Plus j'avance en âge, et plus je suis convaincu qu'il ne faut que s'amuser. Et quel plus bel amusement que celui des *Sophocle* et des *Ménandre!*

Je me flatte que le cygne de Padoue, l'aimable *Algarotti* est avec vous. DIEU vous rende heureux l'un et l'autre, autant que vous méritez de l'être. On s'égorge en Allemagne, on s'ennuie à Versailles, on ne s'occupe à Londres que des fonds publics;

et, grâce à vous, Monſieur, on ſe divertit à Bologna
1760. la graſſa.

Il n'y a de ſages que ceux qui ſe réjouiſſent; mais ſe réjouir avec eſprit, queſto è divino.

J wish you Good health, loung life. Vous devez avoir tout le reſte par vous-même. Your moſt humble obedient ſervant, le ſuiſſe *V.*

LETTRE CLXI.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, 22 de juillet.

MON cher correſpondant, *quid nuper evenit?* J'avais envoyé pour vous un gros paquet à M. de *Villemorien*, il y a environ huit jours; et M. de *Villemorien* m'écrit qu'il ne peut plus ſervir à la correſpondance; et il me ſignifie cet arrêt ſans me parler du paquet; et comme je ne me ſouviens plus de la date, je ne ſais s'il m'écrit avant ou après l'avoir reçu; et cela me fait de la peine; et c'eſt à vous à ſavoir ſi vous avez mon paquet, et à le demander ſi vous ne l'avez pas, et à me dire d'où vient ce changement extrême; et vous noterez que, dans ce paquet, était entre autres ma lettre au *Paliſſot*, laquelle vous vouliez lire et faire lire; mais les notes du Ruſſe à Paris en diſent plus que cette lettre; et vous noterez encore qu'il y avait, dans mon paquet, un billet pour *Protagoras.*

On me mande de tous côtés que *le Franc* eſt

très-mal auprès de l'académie et du public, qu'on rit avec *Vadé*, qu'on bénit le Ruſſe, que le ſermon ſur la vanité plaît aux élus et aux réprouvés. Dieu ſoit béni, et qu'il ait la bonne cauſe en aide! Si on n'avait pas fait cette juſtice de *le Franc*, tout récipiendaire à l'académie ſe ſerait fait un mérite de déchirer les ſages dans ſa harangue. Je compte que M. *Alétof* a rendu ſervice aux honnêtes gens. 1760.

On dit qu'on imprime un petit recueil de toutes ces facéties. Hélas, ſans le malheureux paſſage du prophète, ſur madame la princeſſe de *R****, on n'aurait entendu que des éclats de rire de Verſailles à Paris.

Eſt-il vrai qu'on va jouer l'Ecoſſaiſe? Que dira *Fréron*? Ce pauvre cher homme prétend, comme vous ſavez, qu'il a paſſé pour être aux galères, mais que c'était un faux bruit. Eh, mon ami! que ce bruit ſoit vrai ou faux, qu'eſt-ce que cela peut avoir de commun avec l'Ecoſſaiſe?

LETTRE CLXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 25 de juillet.

MON cher ange ſaura d'abord que toute ma joie eſt finie. Nous ſommes plus battus dans l'Inde qu'à Minden. Je tremble que Pondichéri ne ſoit flambé. Il y a trois ans que je crie: Pondichéri, Pondichéri! Ah, quelle ſottiſe de ſe brouiller avec les Anglais

pour un *ut et annapolis*, sans avoir cent vaiſſeaux!
1760. Mon Dieu, qu'on a été bête! Mais eſt-il vrai qu'on a un peu pendu vingt jeſuites à Lisbonne? C'eſt quelque choſe, mais cela ne rend point Pondichéri.

Pour me conſoler, il faut que je vous parle d'un petit garçon de douze ans, il s'appelle *Buſſi;* il eſt fils d'une comédienne, il a de grands yeux noirs, joue joliment *Cliſtorel*, chante, a une jolie voix, eſt fait à peindre, eſt doux, poli et bien élevé, et réduit, je crois, à l'aumône. *Corbie* n'a-t-il pas l'opéra comique? *Corbie* n'eſt-il pas votre protégé? ne pourrai-je pas lui envoyer ce petit garçon? il ferait une bonne emplette: daignerez-vous lui en parler?

Eſt-il vrai que vous vous êtes oppoſé à la réception de la petite *Duranci?* pourquoi? Il me ſemble qu'on en peut faire une très-jolie laidron de ſoubrette.

Puiſque je vous parle d'acteurs, je peux bien vous parler de pièce. Jouera-t-on l'Ecoſſaiſe? ne ſera-ce point un crime de mettre *Frélon* ſur le théâtre, après qu'il a été permis d'y jouer *Diderot* par ſon nom?

Je ne ſais plus que devenir; je ſuis entre Socrate, l'Ecoſſaiſe, Médime, Tancrède et le Droit du ſeigneur. Vous avez reglé l'ordre du ſervice, tous les plats ſont prêts; mais on ne peut mettre en vers Socrate, à cauſe de la multiplicité des acteurs.

Un petit mot de l'abbé *Morellet*. Ne le protégez-vous pas? ne parlez-vous pas pour lui à M. le duc de *Choiſeul?* madame la ducheſſe de *Luxembourg* ne s'eſt-elle pas jointe à vous? Et *Diderot*, pourquoi ne pas faire une bonne brigue pour le mettre de

l'académie? Quand il n'aurait pour lui que quelques voix, ce ferait toujours une efpérance pour la première occafion, ce ferait un préliminaire; il n'aurait qu'à prévenir le public qu'il ne veut pas entrer cette fois, mais faire voir feulement qu'il eft digne d'entrer. Eh! qui fait s'il n'entrera pas tout d'un coup! s'il ne fléchira pas les dévots dans fes vifites! fi madame de *Pompadour* ne fe fera pas un mérite de le protéger! fi M. le duc de *Choifeul* ne fe joindra pas à elle! 1760.

Mon divin ange, jouez ce tour à la fuperftition; rendez ce fervice à la raifon; mettez *Diderot* de l'académie; il n'y a que *Spinofa* que je puiffe lui préférer.

Mille tendres refpects aux anges.

LETTRE CLXIII.

A M. THIRIOT.

Le 28 de juillet.

Il n'y a que les anciens amis de bons: vous êtes un correfpondant charmant.

Je n'entends pas l'énigme de M. de *Villemorien*. M. *le Normand* me fait écrire qu'il eft à mon fervice, et je profite de fes bontés. Il faut que les frères s'aident et foient aidés; il faut qu'ils s'entendent.

J'ai été joyeufement édifié de la pantalonnade hardie de *Saint-Foix*, qui veut dire tout ce qui lui plaira, et qu'on lui demande pardon. Voilà un

1760. brave homme : nous avons beſoin d'un tel grenadier dans notre armée. Envoyez-moi, je vous prie, la ſentence du lieutenant criminel.

J'attends avec impatience mon *Moſe's legation.* C'eſt dommage, à la vérité, de paſſer une partie de ſa vie à détruire de vieux châteaux enchantés. Il vaudrait mieux établir des vérités que d'examiner des menſonges; mais où ſont les vérités?

L'abbé *Mords-les* eſt donc toujours dans ſon château qui n'eſt point enchanté? Je ſuis affligé qu'il ait gâté notre tarte pour un œuf.

On diſait qu'on avait pendu vingt-deux jéſuites, et cela n'eſt pas vrai. On dit qu'un corps de nos troupes a été frotté, j'ai bien peur que cela ne ſoit trop vrai. On dit *Daun* battu, j'ai encore peur. On dit Pondichéri pris, et je tremble. Que faire à tout cela? cultiver ſes terres. J'ai défriché un quart de lieue carrée ; je ſuis digne des bontés de M. de *Turbilly.*

LETTRE CLXIV.

A M. DUCLOS.

Je dois vous dire, Monſieur, combien je ſuis touché des ſentimens que vous m'avez témoignés dans votre lettre. J'ai jugé que vous ſouffrez comme moi des outrages faits à la littérature et à la philoſophie, en plein théâtre et en pleine académie. Je crois que la plus noble vengeance qu'on pût prendre de ces ennemis des mœurs et de la raiſon, ſerait

d'admettre dans l'académie M. *Diderot;* peut-être la chofe n'eft-elle pas auffi difficile qu'elle le paraît 1760.
au premier coup d'œil. Je fuis perfuadé que, fi vous en parliez à madame de *Pompadour*, elle fe ferait honneur de protéger un homme de mérite perfécuté : il pourrait défarmer les dévots dans fes vifites, et encourager les fages. Je m'intéreffe à l'académie comme fi j'avais l'honneur d'affifter à toutes fes féances. Il me paraît que nous avons befoin d'un homme tel que M. *Diderot*, et que, dans fa fituation, il a befoin d'être membre de notre compagnie. Le pis aller ferait d'avoir au moins plufieurs voix pour lui, et d'être comme défigné pour la première place vacante. Cette démarche ferait honorable pour les lettres; elle ferait voir que l'académie ne juge point d'après de vaines fatires et de fauffes allégations. Enfin, vous pouvez prendre, avec M. *Diderot* et vos amis, les mefures qui vous paraîtront convenables. Si vous approuvez mon ouverture, et fi on a befoin d'une voix, je ferai volontiers le voyage; après quoi je retournerai à ma charrue et à mes moutons.

Je vous fupplie de me dire ce que vous en penfez, et de compter fur l'eftime fincère et l'inviolable attachement de votre, &c.

1760.

LETTRE CLXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

3 d'auguſte.

MON archange, que votre volonté ſoit faite ſur le théâtre comme ailleurs. Je vois que votre règne eſt advenu, et que les méchans ont été confondus;

Et, pour vous ſouhaiter tous les plaiſirs enſemble,
Soit à jamais hué quiconque leur reſſemble.

Si j'avais pu prévoir ce petit ſuccès, ſi, en barbouillant l'Ecoſſaiſe en moins de huit jours, j'avais imaginé qu'on dût me l'attribuer, et qu'elle pût être jouée, je l'aurais travaillée avec plus de ſoin, et j'aurais mieux couſu le cher *Fréron* à l'intrigue. Enfin, je prends le ſuccès en patience : j'oſerais ſeulement déſirer que madame *Alton* parût à la fin du premier acte; on s'y attendait. Je vous ſupplie de lui faire rendre ſon droit.

Madame *Scaliger* va-t-elle aux ſpectacles ? a-t-elle vu la pièce de M. *Hume* ?

N'avez-vous pas grondé M. le duc de *Choiſeul* de ce que la Chevalerie traîne dans les rues, et de ce que l'abbé *Mords-les* eſt encore ſédentaire ?

Il ne me paraît pas douteux à préſent qu'il ne faille donner à Tancrède le pas ſur Médime. On m'écrit que pluſieurs fureteurs en ont des copies dans Paris; les commis des affaires étrangères, n'ayant rien à faire, l'auront copiée. Il faut, je crois, ſe preſſer. Je ne crois pas qu'il y ait un libraire au monde, capable de donner ſept louis à un inconnu; en tout cas, ſi

Prault

Prault trouve grâce devant vos yeux, qu'il imprime Tancrède après qu'il aura été applaudi ou sifflé. Vous êtes le maître de Tancrède et de moi, comme de raison. 1760.

J'ignore encore, *en vous fesant ces lignes*, si j'aurai le temps de vous envoyer, par ce courier, les additions, retranchemens, corrections, que j'ai faits à la Chevalerie; si ce n'est pas pour cette poste, ce sera pour la prochaine.

Savez-vous bien à quoi je m'occupe à présent? à bâtir une église à Ferney; je la dédierai aux anges. Envoyez-moi votre portrait et celui de madame *Scaliger*, je les mettrai sur mon maître-autel. Je veux qu'on sache que je bâtis une église, je veux que mons de *Limoges* le dise dans son discours à l'académie, je veux qu'il me rende la justice que *le Franc de Pompignan* m'a refusée. J'avoue que je ressemble fort aux dévots qui font de bonnes œuvres, et qui conservent leurs infames passions. Il entre un peu de haine contre *Luc* dans ma politique. Je vous avoue que, dans le fond du cœur, je pourrais bien penser comme vous; et, entre nous, il n'y a jamais eu rien de si ridicule que l'entreprise de notre guerre, si ce n'est la manière dont nous l'avons faite *sur la terre et sur l'onde.* Mais il faut partir d'où l'on est, et être le très-humble et très-obéissant serviteur des événemens. Il arrive toujours quelque chose à quoi on ne s'attend point, et qui décide de la conduite des hommes. Il faudrait être bien hardi à présent pour avoir un système. Je me crois aujourd'hui le meilleur politique que vous ayez en France; car j'ai su me rendre très-heureux, et me moquer de tout. Il n'y a pas jusqu'au parlement de Dijon à qui je n'aye résisté en face; et je l'ai

fait désister de ses prétentions, comme verrez par
1760. ma réponse ci-jointe à M. de *Chauvelin*. Mon cher ange, je vous le répète, il ne me manque que de vous embrasser; mais cela me manque horriblement.

LETTRE CLXVI.

AU MEME.

6 d'auguste.

C'EST pour vous dire, ô ange gardien, que la Chevalerie est lue à l'armée, tous les soirs, quand on n'a rien à faire; c'est pour vous dire qu'il y en a trente copies à Versailles et à Paris, et que je prétends que M. le duc de *Choiseul* répare, par ses bontés, le tort qu'il m'a fait.

Il n'y a donc pas à balancer, il n'y a donc pas de temps à perdre; il faut donc jouer, il faut donc hasarder les sifflets, sans tarder une minute. Par tous les saints, la fin de Tancrède est une claironade terrible. Imaginez donc cette *Melpomène* désespérée, tendre, furieuse, mourante, se jetant sur son ami, se relevant en envoyant son père au diable, lui demandant pardon, expirante dans les convulsions de l'amour et de la fureur; je le dis, ce sera une claironade triomphante.

Vous avez dû recevoir mon gros paquet par M. de *Chauvelin*.

Au reste, je désapprouve fort les tribunaux normands.

Ma foi, juge et plaideurs, il faudrait tout lier.

Mon divin ange, il ne faudrait pas jouer l'Ecoſſaiſe trois fois la ſemaine ; c'eſt bien aſſez de ſiffler, deux fois en ſept jours, l'ami *Fréron*. 1760.

Je pris le premier dimanche du mois pour le ſecond, dans mon dernier paquet, je datai 10 ; j'en demande pardon à la chronologie.

Dites-moi, je vous prie, ce qu'on fait de l'abbé *Morellet*.

Mille tendres reſpects aux anges.

LETTRE CLXVII.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

6 d'auguſte.

Si la guerre contre les Anglais nous déſeſpère, Madame, celle des rats et des grenouilles eſt fort amuſante. J'aime à voir les impertinens bernés, et les méchans confondus. Il eſt aſſez plaiſant d'envoyer, du pied des Alpes à Paris, des fuſées volantes qui crèvent ſur la tête des ſots. Il eſt vrai qu'on n'a pas viſé préciſément aux plus abſurdes et aux plus révoltans ; mais, patience, chacun aura ſon tour, et il ſe trouvera quelque bonne ame qui vengera l'*univers*, et le préſident *le Franc de Pompignan*, et *Fréron*.

On ne parle que de remontrances ; je vous avoue que je ne les aime pas dans ce temps-ci, et que je trouve très-impertinent, très-lâche et très-abſurde

qu'on veuille empêcher le gouvernement de ſe défen-
1760. dre contre les Anglais qui ſe ruinent à nous aſſommer. La nation a été ſouvent plus malheureuſe qu'elle ne l'eſt, mais elle n'a jamais été ſi plate.

Tâchez, Madame, de rire comme moi de tant de pauvretés en tout genre. Il eſt vrai que, dans l'état où vous êtes, on ne rit guère; mais vous ſoutenez cet état, vous y êtes accoutumée; c'eſt pour vous une eſpèce nouvelle d'exiſtence; votre ame peut en être devenue plus recueillie, plus forte, et vos idées plus lumineuſes. Vous avez, ſans doute, quelques excellens lecteurs auprès de vous; c'eſt une conſolation continuelle; vous devez être entourée de reſſources.

Nous avons, dans Genève, à un demi-quart de lieue de chez moi, une femme de cent deux ans qui a trois enfans ſourds et muets: ils ſont converſation avec leur mère du matin au ſoir, tantôt en remuant les lèvres, tantôt en remuant les doigts, jouent très-bien tous les jeux, ſavent toutes les aventures de la ville, et donnent des ridicules à leur prochain auſſi bien que les plus grands babillards: ils entendent tout ce qu'on dit, au remuement des lèvres; en un mot, ils ſont fort bonne compagnie.

M. le préſident *Hénault* eſt-il toujours bien ſourd? du moins il eſt ſourd à mes yeux; mais je lui pardonne d'oublier tout le monde, puiſqu'il eſt avec M. d'*Argenſon*.

A propos, Madame, digérez-vous? Je me ſuis aperçu, après bien des réflexions ſur le meilleur des mondes poſſibles, et ſur le petit nombre des élus, qu'on n'eſt véritablement malheureux que quand on ne digère point. Si vous digérez, vous êtes ſauvée

dans ce monde ; vous vivrez long-temps et doucement, pourvu, furtout, que les boulets de canon du prince *Ferdinand* et les flottes anglaifes n'emportent pas le poignet de votre payeur des rentes. 1760.

Je n'ai nul rogaton à vous envoyer, et je n'ai plus, d'ailleurs d'adreffes contre-fignantes; tant on fe plaît à réformer les abus. Je fuis de plus occupé du czar *Pierre* matelot, charpentier, légiflateur, furnommé *le grand*. Ayant renoncé à Paris, je me fuis enfui aux frontières de la Chine : mon efprit a plus voyagé que le corps de *la Condamine*. On dit que ce fourdaud veut être de l'académie françaife ; c'eft apparemment pour ne pas nous entendre.

Heureux ceux qui vous entendent, Madame ! je fens vivement la perte de ce bonheur ; je vous aime malgré votre goût pour les feuilles de *Fréron*. On dit que l'Ecoffaife, en automne, amène la chute des feuilles. Mille tendres et fincères refpects.

LETTRE CLXVIII.

A M. THIRIOT.

A Ferney, le 8 d'augufte.

Vous ne me dites point qu'on a joué l'Ecoffaife, qu'il a paru une requête aux Parifiens, de *Jérome Carré*, traducteur de l'Ecoffaife, qu'on a imprimé une pièce de vers intitulée le Ruffe à Paris ; vous ne me dites rien de *Protagoras*, de l'abbé *Mords-les*, de l'évêque limoufin qui va fuccéder, dans l'académie,

1760. à frère *Jean des Entomures de Vauréal*, et qui aura sa tape s'il *pompignanise;* en un mot, vous ne me dites rien du tout. Réveillez-vous, mon ancien ami; instruisez-moi. Paris est-il toujours bien fou? comment vont les remontrances? où en sont les guerres des grenouilles et des rats? que dit-on de *Luc*? que font le grand *Fréron* et le sublime *Palissot*? Pour moi, je mets tout au pied du crucifix. Je bâtis une église; ce ne sera pas Saint-Pierre de Rome; mais le Seigneur exauce par-tout les vœux des fidelles; il n'a pas besoin de colonnes de porphyre et de candélabres d'or. Oui, je bâtis une église; annoncez cette nouvelle consolante aux enfans d'Israël. Que tous les saints s'en réjouissent. Les méchans diront, sans doute, que je bâtis cette église dans ma paroisse pour faire jeter à bas celle qui me cachait un beau paysage, et pour avoir une grande avenue; mais je laisse dire les impies, et je fais mon salut.

Je n'ai point vu *la sœur du pot;* mais on m'a envoyé un avis de parens assez plaisant pour faire interdire le sieur de *Pompignan*, au sujet de sa prose et de ses vers. Vous qui êtes au centre des belles choses, n'oubliez pas le saint solitaire de Ferney, et joignez vos prières aux miennes.

Vraiment, j'oubliais de vous demander s'il est vrai que *Palissot* ait été assez humble pour imprimer mes lettres, et s'il n'a pas altéré la pureté du texte. *Scribe, vale.*

LETTRE CLXIX. 1760.

A M. DE MAIRAN,

ANCIEN SECRETAIRE PERPETUEL DE L'ACADEMIE DES SCIENCES.

A Tourney, 9 d'auguste.

Je vous remercie bien fenfiblement, Monfieur, d'une attention qui m'honore, et d'un fouvenir qui augmente mon bonheur dans mes charmantes retraites. Il y a long-temps que je regarde vos lettres au père *Parennin* et fes réponfes, comme des monumens bien précieux; mais, n'allons pas plus loin, s'il vous plaît. J'aime paffionnément *Cicéron*, parce qu'il doute; vos lettres au père *Parennin* font des doutes de *Cicéron*. Mais quand M. de *Guignes* a voulu conjecturer après vous, il a rêvé très-creux. J'ai été obligé, en confcience, de me moquer de lui, fans le nommer pourtant, dans la préface de l'Hiftoire de *Pierre I.* On imprimait cette Hiftoire, l'année paffée, lorfqu'on m'envoya cette plaifanterie de M. de *Guignes*. Je vous avoue que j'éclatai de rire en voyant que le roi *Yu* était précifément le roi d'Egypte *Menès*, comme *Platon* était, chez *Scarron*, l'anagramme de *Chopine*, en changeant feulement *pla* en *cho*, et *ton* en *pine*. J'étais émerveillé qu'on fût fi doctement abfurde dans notre fiècle. Je pris donc la liberté de dire, dans ma préface : *Je fais que des philofophes d'un grand mérite*

1760. *ont cru voir quelque conformité entre ces peuples; mais on a trop abusé de leurs doutes, &c.*

Or, ces philosophes d'un grand mérite, c'est vous, Monsieur; et ceux qui abusent de vos doutes, ce sont les *Guignes.* Je lui en devais d'ailleurs à propos des Huns; car M. de *Guignes* se moque encore du monde avec son Histoire des Huns. J'ai vu des huns, moi qui vous parle; j'ai eu chez moi des petits huns nés à trois cents lieues de l'est de Joloskoi, qui ressemblaient comme deux gouttes d'eau à des *chiens de Boulogne*, et qui avaient beaucoup d'esprit; ils parlaient français comme s'ils étaient nés à Paris; et je me consolais de vous voir battus de tous côtés, en voyant que notre langue triomphait dans la Sibérie: cela est, par parenthèse, bien remarquable. Jamais nous n'avons écrit de si mauvais livres, et fait tant de sottises qu'aujourd'hui, et jamais notre langue n'a été si étendue dans le monde.

J'aurai l'honneur de vous soumettre incessamment le premier volume de l'Empire de Russie, sous *Pierre le grand.* Il commence par une description des provinces de la Russie, et l'on y verra des choses plus extraordinaires que les imaginations de M. de *Guignes:* mais ce n'est pas ma faute; je n'ai fait que dépouiller les archives de Pétersbourg et de Moscou, qu'on m'a envoyées. Je n'ai point voulu faire paraître ce volume, avant de l'exposer à la critique des savans d'Archangel et du Kamshatka. Mon exemplaire a resté un an en Russie: on me le renvoie, on m'assure que je n'ai trompé personne en avançant que les Samoïèdes ont le mamelon d'un beau noir d'ébène, et qu'il y a encore des races d'hommes gris-pommelés, fort jolis,

Ceux qui aiment la variété feront fort aifes de cette découverte ; on aime à voir la nature s'élargir : nous étions autrefois trop refferrés ; les curieux ne feront pas fâchés de voir ce que c'eft qu'un empire de deux mille lieues. Mais on a beau faire, *Ramponeau*, les comédies du boulevard, et *Jean-Jacques* mangeant fa laitue à quatre pattes, l'emporteront toujours fur les recherches philofophiques. 1760.

Je ne peux finir cette lettre, Monfieur, fans vous dire un petit mot de vos Egyptiens. Je vous avoue que je crois les Indiens et les Chinois plus anciennement policés que les habitans de Mefraïm ; ma raifon eft qu'un petit pays, très-étroit, inondé tous les ans, a dû être habité bien plus tard que le fol des Indes et de la Chine, beaucoup plus favorable à la culture et à la conftruction des villes ; et, comme les pêchers nous viennent de Perfe, je crois qu'une certaine efpèce d'hommes, à peu-près femblable à la nôtre, pourrait bien nous venir d'Afie. Si *Séfoftris* a fait quelques conquêtes, à la bonne heure ; mais les Egyptiens n'ont pas été taillés pour être conquérans. C'eft de tous les peuples de la terre le plus mou, le plus lâche, le plus frivole, le plus fottement fuperftitieux : quiconque s'eft préfenté pour lui donner les étrivières, l'a fubjugué comme un troupeau de moutons. *Cambife*, *Alexandre*, les fucceffeurs d'*Alexandre*, *Céfar*, *Augufte*, les califes, les Circaffiens, les Turcs, n'ont eu qu'à fe montrer en Egypte, pour en être les maîtres ; apparemment que du temps de *Séfoftris* ils étaient d'une autre pâte, ou que leurs voifins de Syrie et de Phénicie étaient encore plus méprifables qu'eux.

1760. Pour moi, Monſieur, je me ſuis voué aux Allobroges, et je m'en trouve bien; je jouis de la plus heureuſe indépendance, je me moque quelquefois des Allobroges de Paris. Je vous aime, je vous eſtime, je vous révérerai juſqu'à ce que mon corps ſoit rendu aux élémens dont il eſt tiré.

LETTRE CLXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 d'auguſte.

Je cherche ma dernière lettre à mon cher *Paliſſot*, pour vous l'envoyer. *Paliſſot* eſt un brave homme; il imprime *français*, *aurais*, *ſerais*, par un *a*; et les encyclopédiſtes n'en ont pas tant fait. Ce drôle-là ne manque pas d'eſprit, et a même quelque talent; mais c'eſt un calomniateur que mon cher *Paliſſot*, un miſérable; et j'ai eu l'honneur de l'en avertir aſſez gaiement, autant que je peux m'en ſouvenir. Ma dernière lettre à ce cher *Paliſſot* était toute chrétienne.

Je doute fort que M. de *Maleſherbes* me rende d'importans ſervices. Un folliculaire qui fait la feuille intitulée l'Avant-coureur, nommé *Jonval*, demeurant quai de Conti, m'a mandé qu'on lui avait donné *l'Oracle des philoſophes* à annoncer. Vous ſavez ce que c'eſt que cet Oracle; pour moi, j'en ignore l'auteur. Mon divin ange, vous me feriez plaiſir de me faire connaître ce bon homme; je lui dois, au moins, un remercîment. Ce *Jonval* l'annonçait donc, et, en même temps, le dénonçait aux

honnêtes gens comme un plat libelle. Il prétend que ſon cenſeur, qu'il ne nomme pas, lui a rayé ſon annonce, et lui a dit : Si vous tombez ſur *V.*, on vous en ſaura gré ; mais, ſi vous voulez défendre *V.*, on ne vous le permettra pas. Or, mon cher ange, vous ſaurez que *V.* ſe moque de tout cela, qu'il rit tant qu'il peut, et que, s'il digérait, il rirait bien davantage. O anges ! *V.* baiſe le bout de vos ailes avec plus de dévotion que jamais.

1760.

LETTRE CLXXI.

A M. DUCLOS.

11 d'auguſte.

JE ſais depuis long-temps, Monſieur, que vous avez autant de nobleſſe dans le cœur que de juſteſſe dans l'eſprit : vous m'en donnez aujourd'hui de nouvelles preuves. Je ne doute pas que vous ne veniez à bout d'introduire M. *Diderot* dans l'académie françaiſe, ſi vous entreprenez cette affaire délicate ; je vois que vous la croyez néceſſaire aux lettres et à la philoſophie dans les circonſtances préſentes. Pour peu que M. *Diderot* vous ſeconde par quelques démarches ſages et meſurées auprès de ceux qui pourraient lui nuire, vous réuſſirez auprès des perſonnes qui peuvent le ſervir. Vous êtes à portée, je crois, d'en parler à madame de *Pompadour ;* et, quand une fois elle aura fait agréer au roi l'admiſſion de M. *Diderot*, j'oſe croire que perſonne ne ſera aſſez hardi pour

1760. s'y oppofer. Nous ne fommes plus au temps des théatins évêques de Mirepoix : il vous fera d'ailleurs aifé de voir fur combien de voix vous pouvez compter à l'académie. Vous aurez l'honneur d'avoir fait ceffer la perfécution, d'avoir vengé la littérature, et d'avoir affuré le repos d'un des plus eftimables hommes du monde, qui, fans doute, eft votre ami. M. d'*Alembert* me paraît difpofé à faire tout ce que vous jugerez à propos pour le fuccès de cette entreprife. Je prends la liberté de vous exhorter tous deux à vous aimer de tout votre cœur : le temps eft venu où tous les philofophes doivent être frères, fans quoi les fanatiques et les fripons les mangeront tous les uns après les autres.

Je fuis entièrement à vos ordres pour le Dictionnaire de l'académie ; je vous remercie de l'honneur que vous voulez bien me faire : j'en ferai peut-être bien indigne, car je fuis un pauvre grammairien ; mais je ferai de mon mieux pour mettre quelques pierres à l'édifice. Votre plan me paraît auffi bon, que je trouve l'ancien plan, fur lequel on a travaillé, mauvais. On réduifait le Dictionnaire aux termes de la converfation, et la plupart des arts étaient négligés. Il me femble auffi qu'on s'était fait une loi de ne point citer ; mais un dictionnaire fans citation eft un fquelette.

Je fuis un peu furpris de vous voir dans le fecret de notre petite province de Gex, dont j'ai fait ma patrie ; mais je ne le fuis pas du fervice que vous voulez bien me rendre ; j'en fuis pénétré. Je crains fort de ne pouvoir obtenir de meffieurs du domaine ce que j'aurais pu avoir aifément d'un prince du fang,

comme engagiste ; mais j'ai toujours pensé qu'il faut tenter toute affaire dont le succès peut faire beaucoup de plaisir, et dont le refus vous laisse dans l'état où vous êtes. J'aurai l'honneur de vous rendre compte de l'état des choses, dès que M. le comte de *la Marche* aura conclu avec sa Majesté ; et je vous avoue que j'aimerais mieux vous avoir l'obligation du succès, qu'à tout autre. Cependant l'affaire de *Diderot* me tient encore plus à cœur que le pays de Gex ; j'aime fort ce petit coin du monde : c'est, comme le paradis terrestre, un jardin entouré de montagnes ; mais j'aime encore mieux l'honneur de la littérature. Je vous demande pardon de ne pas vous écrire de ma main ; je suis un peu malingre. 1760.

Encore un mot, je vous prie, malgré mon peu de forces. Il me vient dans la tête que le travail de votre Dictionnaire devient la raison la plus plausible et la plus forte pour recevoir M. *Diderot*. Ne pourriez-vous pas représenter ou faire représenter combien un tel homme vous devient nécessaire pour la perfection d'un ouvrage nécessaire ? ne pourriez-vous pas, après avoir établi sourdement cette batterie, vous assembler sept ou huit élus, et faire une députation au roi pour lui demander M. *Diderot* comme le plus capable de concourir à votre entreprise ? M. le duc de *Nivernois* ne vous seconderait-il pas dans ce projet ? ne pourrait-il pas même se charger de porter avec vous la parole ? Les dévots diront que *Diderot* a fait un ouvrage de métaphysique, qu'ils n'entendent point ; il n'a qu'à répondre qu'il ne l'a pas fait, et qu'il est bon catholique ; il est si aisé d'être catholique.

Adieu, Monsieur ; comptez sur ma reconnaissance

1760. et mon attachement inviolable. Vous prendrez peut-être mes idées pour des rêves de malade ; rectifiez-les, vous qui vous portez bien.

LETTRE CLXXII.

A M. THIRIOT.

Le 11 d'auguste, si, que *août* est barbare!

A Peine eus-je écrit à l'ancien ami pour avoir des nouvelles, que DIEU m'exauça, et je reçus sa lettre du 30 de juillet, dans laquelle il me parlait de la libération de l'abbé *Mords-les*, et de l'Ecossaise, et de *Catherine Vadé*, et d'*Alétof*, &c. M. d'*Argental* est celui qui a le plus contribué à nous rendre notre *Mords-les.* J'ai écrit tous les jours de poste, j'ai toujours été la mouche du coche ; mais je bourdonne de si loin, qu'à peine m'entend-on.

Oui, j'ai mon *Moïse* complet. Il a fait le Pentateuque comme vous et moi ; mais, qu'importe ; ce livre est cent fois plus amusant qu'Homère, et je le relis sans cesse avec un ébahissement nouveau.

Vous auriez bien dû cependant m'envoyer l'édition de mon commerce épistolaire avec le divin *Palissot ;* je veux voir si le texte est pur.

Il se montre donc, ce cher *Palissot !* il exulte en public ! il ne sait donc pas que sa pièce des Philosophes est *de frigidis !*

Mon ancien ami, il y a trois mois que je crève de rire en me levant et en me couchant. C'est d'ailleurs

un drôle de corps que notre ami *Protagoras* (*); il eſt têtu comme une mule, il eſt tout plein d'eſprit, 1760. il a toutes ſortes d'eſprit, il eſt gai, il eſt charmant. Il n'ira point en Brandebourg, de par tous les diables; car *Luc* eſt aux abois : ſa tentative ſur Dreſde n'eſt qu'un coup de déſeſpéré. *Quomodo cecidiſti de cœlo, Lucifer, qui mane oriebaris!* O *Luc*, l'aurais-tu cru que je ſerais cent fois plus heureux que toi ?

Mon ancien ami, il faut que nous nous revoyons avant d'aller trouver *Virgile* et l'abbé *Pellegrin* dans l'autre monde.

Qu'eſt-ce que vous faites chez le médecin *Baron* ? Venez aux Délices; elles ſont plus riantes que la rue *Culture-Sainte-Catherine.*

N. B. Souvenez-vous que je me ruine à bâtir une égliſe ; je veux qu'*Abraham Chaumeix* et ſes conſors en sèchent de douleur. Ils me verront enterrer dans le chœur, avec une auréole ſur la tête; ils ſeront bien attrapés. *Interim vivamus.*

P. S. Je viens de recevoir mes lettres à *Paliſſot* avec les réponſes, au lieu des lettres de *Paliſſot* avec mes réponſes ; ce *Paliſſot* eſt un peu infidelle.

(*) M. d'*Alembert.*

1760. LETTRE CLXXIII.

A M. MARMONTEL, *à Paris.*

13 d'auguste.

Nous avions été un peu alarmés, Monſieur, de certaines terreurs paniques que meſſieurs les directeurs de la poſte avaient conçues; jamais crainte n'a été plus mal fondée. M. le duc de *Choiſeul* et madame de *Pompadour* connaiſſent la façon de penſer de l'oncle et de la nièce; on peut tout nous envoyer ſans riſque; on ſait que nous aimons le roi et l'État. Ce n'eſt pas chez nous que des *Damiens* ont entendu des diſcours ſéditieux; on ne prétend point chez nous que l'Etat doive périr, faute de ſubſides; nous n'avons point de convulſionnaires dans nos terres. Je deſsèche des marais, je bâtis une égliſe, et je fais des vœux pour le roi. Nous défions tous les janſéniſtes et tous les moliniſtes d'être plus attachés à l'Etat que nous le ſommes. Il eſt vrai que nous rions du matin au ſoir des *Pompignans* et des *Frérons*; mais, quoique *le Franc* ait épouſé la veuve d'un directeur des poſtes, il ne peut empêcher qu'on ne me donne, tous les ordinaires, une liſte de ſes ridicules. Vous pouvez m'écrire en toute ſureté; le roi ne trouve point mauvais que des amis s'écrivent que *Fréron* eſt un bas coquin, et *le Franc* un impertinent. Les pauvretés de la littérature n'empêchent pas que M. le maréchal de *Broglie* ne ſoit dans Caſſel.

Abraham Chaumeix, *Jean Gauchat*, *Martin Trublet*,

ne

ne m'empêcheront pas de donner un beau feu d'artifice à la fin de la campagne. 1760.

Mon cher ami, il faut que le roi ſache que les philoſophes lui ſont plus attachés que les fanatiques et les hypocrites de ſon royaume ; l'univers n'en ſaura rien ; l'univers n'eſt fait que pour *Pompignan*. Je vous écris cette lettre en droiture, parce que M. *Bouret* ne m'a offert ſes bons offices que pour de gros paquets. Mandez-nous, je vous prie, par qui l'on peut vous ſauver dorénavant l'impôt d'une lettre ; dites-moi avec quelle noble fierté l'ami *Fréron* reçoit le fouet et la fleur de lis, qu'on lui donne trois fois par ſemaine à la comédie : donnez-nous des nouvelles ſurtout de votre ſituation, de vos deſſeins et de vos eſpérances ; l'oncle et la nièce s'intéreſſent également à vous. Préſentez mes reſpects, je vous prie, à madame *Geoffrin*. Si vous voyez M. *Duclos*, dites-lui, je vous prie, combien je l'eſtime, et à quel point je lui ſuis attaché ; mais, ſurtout, ſoyez bien perſuadé que vous aurez toujours dans l'oncle et dans la nièce deux amis eſſentiels.

Eſt-il poſſible qu'il y ait encore quelqu'un qui reçoive *Fréron* chez lui ? ce chien, feſſé dans la rue, peut-il trouver d'autre aſile que celui qu'il s'eſt bâti avec ſes feuilles ? eſt-il vrai qu'il eſt brouillé avec *Paliſſot*, et que la diſcorde eſt dans le camp des ennemis ? Contribuez de tout votre pouvoir à écraſer les méchans et la méchanceté, les hypocrites et l'hypocriſie ; ayez la charité de nous mander tout ce que vous ſaurez de ces garnemens. Mais, comme il faut mêler l'agréable à l'utile, parlez-moi de

—— *Melpomène-Clairon*. Que fait-elle ? que dit-elle ? que
1760. jouera-t-elle ?

> Lui a-t-on lu, d'une voix fauſſe et grêle,
> Le triſte drame écrit pour la Deneſle ?

Quelque choſe qu'elle joue, ce ſera un beau tapage quand elle reparaîtra ſur la ſcène. Adieu ; ſi vous avez envie de faire quelque tragédie, venez la faire chez nous ; c'eſt avec ſes frères qu'il faut réciter ſon office.

Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE CLXXIV.

A M. BAGIEUX,

CHIRURGIEN DU ROI, &c.

Aux Délices, 13 d'auguſte.

MA nièce eſt un gros cochon, comme ſont, Monſieur, la plupart de vos pariſiennes; cela ſe lève à midi ; la journée ſe paſſe ſans qu'on ſache comment ; on n'a pas le temps d'écrire, et, quand on veut écrire, on ne trouve ni papier, ni plume, ni encre ; il faut m'en venir demander, et puis l'envie d'écrire paſſe. Sur dix femmes, il y en a neuf qui en uſent ainſi. Pardonnez donc, Monſieur, à madame *Denis* ſon extrême pareſſe ; elle ne vous en eſt pas moins attachée, et elle aimerait encore mieux vous le dire que vous l'écrire. Je lui ſers de ſecrétaire ; je ſuis

exact, tout vieux et tout malingre que je fuis. Il eft bien jufte que vous ayez un peu d'amitié pour moi, puifque M. *Morand*, votre confrère, en a tant pour mon grand perfécuteur *Fréron*. 1760.

Sæpè premente Deo, fert Deus alter opem.

J'ai eu bon nez d'achever ma vie dans ma douce retraite; les *Fréron*, les *Pompignan*, les *Abraham Chaumeix*, m'auraient livré, fans doute, au bras féculier. Quelle inhumanité dans ce *Fréron*, de me foupçonner d'être l'auteur de l'Ecoffaife !

Un grand théologien mahométan prétend que DIEU envoie quelquefois un ange chirurgien aux méchans qu'il veut rendre bons; cet ange vient avec un fcalpel célefte pendant le fommeil du fcélérat, lui arrache le cœur fort proprement, en exprime le virus, et met un baume divin à la place. Je vous fupplie de daigner faire cette opération à *Fréron;* mais vous aurez bien de la peine à tirer tout le virus.

Je me félicite plus que jamais de n'être pas témoin de toutes les pauvretés qui fe font dans Paris; mais je regrette fort de ne point voir un homme de votre mérite. Comptez que c'eft avec les fentimens les plus vifs que j'ai l'honneur d'être, &c.

1760. LETTRE CLXXV.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Le 15 d'auguste.

CARO, vous voulez le Pauvre diable, ecco lo. Che fò io nel mio retiro? Crepo di ridere; e che farò? riderò in fino alla morte. C'est un bien qui m'est dû; car, après tout, je l'ai bien acheté. J'ai vu le *Skellendorf;* il a dîné dans ma guinguette; il a un jeune homme avec lui qui paraît avoir de l'esprit et des talens. J'attends votre chimiste; mais je vous dirai: *Attamen ipse veni.*

Frà un mese vi manderò il *Pietro;* mais songez que vous m'avez promis vos lettres sur la Russie. Je veux au moins avoir le plaisir et l'honneur de vous citer dans le second tome; car vous n'aurez cette année que le premier. Cette Histoire russe sera la dernière chose sérieuse que je ferai de ma vie; je bâtis actuellement une église, mais c'est que je trouve cela plaisant.

Tout mon chagrin est que vous n'ayez pas la Pucelle, la vraie Pucelle, très-différente du fatras qui court dans le monde sous mon nom. Quand je vous donnai le premier chant à Berlin, je n'étais point du tout plaisant; les temps sont changés; c'est à moi seul qu'il appartient de rire: quand je dis seul, je parle de *Luc* et de *moi*, et non de vous et de moi.

Je crois, comme vous, que *Machiavel* aurait été un bon général d'armée; mais je n'aurais pas conseillé

au général ennemi de dîner avec lui en temps de trève. 1760.

Je ne sais pas encore si Breslau est pris ; tout ce que je sais, c'est qu'il est fort doux de n'être pas dans ces quartiers-là, et qu'il ferait plus doux d'être avec vous.

L'amo, l'amerò sempre. Votre *Secretario* est un très-bon ouvrage.

LETTRE CLXXVI.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Aux Délices, 16 d'auguste.

VOICI deux génevois aimables que je prends la liberté d'adresser à mon cher gouverneur, et que je voudrais bien accompagner. MM. *Turretin* et *Rilliet* sont les seuls objets de mon envie ; car je vous jure, mon très-cher gouverneur, que je n'envie nullement ni *Pompignan* ni même *Fréron*. Je ne voudrais être à la place que de ceux qui peuvent avoir le bonheur de vous voir et de vous entendre. Il me paraît que ce *Fréron* vous a un tant soit peu manqué de respect dans une de ses mal-semaines. Il faut pardonner à un homme comme lui, enivré de sa gloire et de la faveur du public.

Mon cher *Palissot* est-il toujours favori de sa Majesté polonaise? comment trouvez-vous la conduite de ce personnage et celle de sa pièce ? Notre cher frère *Menou* m'a envoyé, de la part du roi de Pologne, *l'Incrédulité combattue par le simple...*

1760. *essai par un roi :* essai auquel il paraît que cher frère *Menou* a mis la dernière main. Il ne vous montrera pas la réponse que je lui ai faite, mais moi je vous montre ma lettre au roi de Pologne (*), et j'espère vous envoyer bientôt le premier volume de l'Histoire de *Pierre I.* Vous savez que c'est un hommage que je vous dois; je n'oublierai jamais certain petit certificat dont vous m'avez honoré. Quoique je sois occupé actuellement à bâtir une église, je me sens encore très-mondain; l'envie de vous plaire l'emporte sur ma piété : j'espère que DIEU me pardonnera cette faiblesse, et qu'il ne me fera pas la grâce cruelle de m'en corriger. Je sais qu'il faut oublier le monde, mais j'ai mis dans mon marché que vous seriez excepté nommément. Plaignez-moi, Monsieur, d'être si loin de vous, et de vieillir sans faire ma cour à ce que la France a de plus aimable. Mon tendre et respectueux attachement ne finira qu'avec ma vie.

LETTRE CLXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

17 d'auguste.

MON divin ange, il faut que notre ami *Fréron* soit en colère, car il ne peut être plaisant. Je viens de voir le récit de la bataille où il a été si bien étrillé. Le pauvre homme est si blessé qu'il ne peut

(*) Voyez *Lettres de plusieurs souverains*, &c. à la fin du volume des Lettres de l'impératrice de Russie; 15 d'auguste 1760.

rire. Si vous pouvez, mon cher ange, nous rendre le premier acte tel qu'il eſt imprimé, vous ferez plaiſir aux érudits qui aiment qu'on ne retranche rien d'une traduction d'un ouvrage anglais. Il paraît que la petite guerre littéraire n'eſt pas prête à finir. Tant qu'il y aura des regardans, il y aura des combattans; et il n'y aura que la laſſitude du public qui fera tomber les armes des mains. 1760.

Je crois que *Jérôme Carré*, le frère de la doctrine chrétienne, et *Catherine Vadé* et conſorts, ont rendu un très-grand ſervice à une certaine partie de la nation qui n'eſt pas peu de choſe. Si on avait laiſſé dire et faire les *Pompignan*, les *Paliſſot*, les *Fréron*, et même les maître *Joli de Fleuri*, les philoſophes auraient paſſé pour une troupe de gens ſans honneur et ſans raiſon. J'ai écrit une ſingulière lettre au roi *Staniſlas*, en le remerciant du livre que frère *Menou* a mis ſous ſon nom; je l'enverrai à mon ange.

Venons au fait de Tancrède. Je crois qu'il faut bénir la Providence de ce qu'elle a permis que M. le duc de *Choiſeul* n'ait pas regardé ce ſecret comme un ſecret d'Etat. Le ſpectacle en ſera ſi frappant, la ſituation ſi neuve, le cinquième acte (j'entends les deux dernières ſcènes) ſi touchant, mademoiſelle *Clairon* ſi ſupérieure, que vous en viendrez à votre honneur malgré *Fréron*.

Ici l'auteur s'embarraſſe, parce qu'il a un peu de fièvre; ce n'eſt pas *Fréron* qui la lui donne. Il va faire mettre ſur un papier ſéparé de petites annotations pour la Chevalerie.

1760.

LETTRE CLXXVIII.

A M. L'ABBÉ PERNETTI, *à Lyon.*

22 d'auguſte.

Nos conventicules de *Satan*, proſcrits par *Jean-Jacques* et par *Greſſet*, ne recommenceront, mon cher ami, que quand M. le duc de *Villars* ſera arrivé; je voudrais que votre archevêque pût y aſſiſter comme vous, je crois qu'il ne ferait pas mécontent de madame *Denis*. Il eſt bien ridicule qu'un primat des Gaules ne ſoit pas le maître d'avoir du plaiſir. Autrefois les évêques allaient aux ſpectacles; ce ſont ces faquins de calviniſtes et de janſéniſtes qui, n'étant pas faits pour des plaiſirs honnêtes, en ont privé ceux qui ſont faits pour les goûter. Les pontiſes d'Athènes et de Rome étaient juges des pièces tragiques, et ſurement n'en étaient pas meilleurs juges que votre adorable archevêque. Je ſuis très-fâché de n'être pas de ſon diocèſe, j'irais le conjurer à deux genoux de venir bénir l'égliſe que j'ai l'honneur de faire bâtir. Je vous offre, mon cher abbé, un autel et un théâtre; tous les deux ſont à votre ſervice. Je vous demande en grâce de me dire ſi ce que vous me mandâtes, le 18 d'auguſte, du parlement de Beſançon, eſt encore vrai le 23 d'auguſte. Eſt-il poſſible que ce parlement joue ſérieuſement la farce du Médecin malgré lui? et qu'il diſe à la *claſſe* du parlement de Paris : ***De quoi vous mêlez-vous? je veux qu'on me batte.*** Si la choſe

eſt ainſi, il n'y a rien eu de ſi plaiſant du temps de la fronde ; et, ſi le miniſtère a trouvé le ſecret de donner ce ridicule aux parlemens, le miniſtère eſt plus habile qu'eux. Je vous embraſſe de tout mon cœur, vous et vos amis. 1760.

LETTRE CLXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 d'auguſte.

MON cher ange, vous ne m'inſtruiſez pas dans mes limbes de ce que vous faites dans votre ciel; pas un petit mot ſur l'Ecoſſaiſe, ſur mon ami *Fréron*, ſur mon cher *Pompignan* qu'on dit être chez M. d'*Argenſon*, aux Ormes, avec le préſident *Hénault* qui va lui vendre ſa charge de ſurintendant-bel eſprit de la reine, et qui, pour pot de vin, trouve ſon Diſcours et ſon Mémoire excellens.

Il faut que je vous diſe que frère *Menou*, jéſuite, m'a envoyé une mauvaiſe déclamation de ſa façon, intitulée *l'Incrédulité combattue par le ſimple bon ſens*. Il a mis cet ouvrage ſous le nom du roi *Staniſlas*, pour lui donner du crédit ; il me l'a adreſſé de la part de ce monarque, et voici la réponſe que j'ai faite au monarque. Voyez ſi elle eſt ſage, reſpectueuſe et adroite. Vous pourriez peut-être en amuſer M. le duc de *Choiſeul*, en qualité de lorrain.

On me mande, mon divin ange, que vous allez

1760. faire jouer ce Tancrède, qui eſt déjà preſque auſſi connu que l'Ecoſſaiſe.

Mon vieux corps, mon vieux tronc a porté quelques fruits cette année, les uns doux, les autres un peu amers; mais ma ſéve eſt paſſée; je n'ai plus ni fruits ni feuilles. Il faut obéir à la nature, et ne la pas gourmander. Les ſots et les fanatiques auront bon temps cet automne et l'hiver prochain; mais gare le printemps.

Eſt-il vrai que *Gauſſin* ſe retire? qu'elle fait comme moi? qu'elle va en Berri être dame de château? et que, de plus, elle eſt mariée? Je ſuis bien aiſe qu'il y ait des châteaux pour les talens, pourvu que ce ne ſoient pas les châteaux de Vincennes et de la baſtille.

Une lettre venue de Prague annonce changement de fortune et défaite entière de *Laudon*. Il faut toujours, en fait de nouvelles, attendre le ſacrement de la confirmation. Mais ſi la choſe eſt vraie, je penſe comme vous; la paix, la paix; oui, mais voudra-t-on bien nous la donner?

En attendant, amuſez-vous avec Tancrède; mais qu'il ne ſoit pas ſifflé. On joue l'Ecoſſaiſe dans toutes les provinces; il ſerait triſte de déchoir et de faire ce petit plaiſir à *Fréron* et à *Pompignan*. Savez-vous bien, mon cher ange, que Tancrède eſt une affaire capitale?

Mille tendres reſpects aux anges.

LETTRE CLXXX. 1760.

A M. DAMILAVILLE.

DIRECTEUR DES VINGTIEMES, *à Paris.*

29 d'auguste.

Je réponds, Monfieur, à votre lettre du 12. Je vois avec plaifir l'intérêt que vous prenez à l'honneur des belles-lettres. Plus la place que vous occupez femblait devoir vous interdire le goût de la littérature, plus vous y avez de mérite. La publication de l'Hiftoire de Ruffie fous *Pierre le grand*, eft une nouvelle prématurée. Vous me feriez plaifir, Monfieur, de me dire quel eft ce M. *Do**** dont vous n'achevez pas le nom : les Suiffes comme moi ne font pas au fait de l'hiftoire de Paris, et n'entendent pas à demi-mot. Je n'ai point encore vu l'imprimé qui a pour titre : *Requête de Jérôme Carré aux Parifiens ;* vous me feriez plaifir de me l'envoyer ; on dit qu'il eft différent de celui qui courait en manufcrit. On m'a mandé qu'on jouait l'Ecoffaife à Lyon, à Bordeaux et à Marfeille, avec le même fuccès qu'à Paris. Je ne fais pas pourquoi le fieur *Fréron* s'eft obftiné à fe reconnaître dans le *Frélon* de M. *Hume.* Il eft certain que ce n'eft pas la faute de *Jérôme Carré*, qui n'eft qu'un fimple traducteur, et qui eft l'innocence même. Il ignorait abfolument qu'on eût jamais parlé d'envoyer le fieur *Fréron* aux galères ; c'eft le fieur *Fréron*

1760. lui-même qui a appris cette anecdote au public : il doit savoir ce qui en est.

En attendant, il est exécuté sur tous les théâtres de France; la punition est douce, s'il est coupable de toutes les choses dont on l'accuse. On m'a envoyé des mémoires sur sa vie, dont il y a, dit-on, plusieurs copies dans Paris. Il paraît, par ces mémoires, que cet homme appartient plus au châtelet qu'au Parnasse. Au reste, je ne l'ai jamais vu, je n'ai lu que deux ou trois de ses misérables feuilles qu'on oublie à mesure qu'on les lit.

Je m'occupe bien plus agréablement de vos lettres et des sentimens que vous me témoignez, que des sottises de ce gredin. Comptez, Monsieur, sur la vive sensibilité de votre, &c.

LETTRE CLXXXI.

A M. THIRIOT.

Le 29 d'auguste.

Je crois que c'est vous, mon cher correspondant, qui m'avez envoyé un très-bon ouvrage sur la satire intitulée *Comédie des Philosophes*. Mais, en général, on a pris *Palissot* trop sérieusement; si ces pauvres philosophes avaient été plus tranquilles, si on avait laissé jouer la pièce de *Palissot* sans se plaindre, elle n'aurait pas eu trois représentations. *Jérôme Carré* a été plus madré, il ne s'est point plaint, et il a fait rire; il est comme l'amant de

ma mie *Babichon*, qui *aimait tant à rire que souvent tout seul il riait dans sa grange.* 1760.

L'Ecossaise a été jouée dans toutes les provinces avec autant de succès qu'à Paris, et le tranquille *Jérôme* ricane dans sa retraite. Il a des tracasseries avec des prêtres pour l'église qu'il fait bâtir; mais il s'en tirera, et il en rira, et il en écrira au pape, quoique *Rezzonico* ne soit pas si goguenard que *Lambertini.*

Jean-Jacques, à force d'être sérieux, est devenu fou; il écrivait à *Jérôme*, dans sa douleur amère: ,, Monsieur, vous serez enterré pompeusement, et ,, je serai jeté à la voirie ,,. Pauvre *Jean-Jacques!* voilà un grand mal d'être enterré comme un chien, quand on a vécu dans le tonneau de *Diogène!* Ce véritable pauvre diable a voulu jouer un rôle difficile à soutenir; il est bien loin de rire. Envoyez-moi donc la lettre écrite à ce braillard d'*Astruc.*

On dit le roi de Prusse vainqueur en Silésie; nous en saurons des nouvelles demain. Je détourne, autant que je peux, les yeux de toutes ces horreurs; il est plus doux de bâtir, de planter et d'écrire. Ecrivez-moi donc, et je vous écrirai tant que je pourrai. *Farewell my friend.*

1760. LETTRE CLXXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

1 de septembre.

LA charité étant une vertu angélique, un pauvre malade compte sur celle de ses divins anges. Vous croyez bien que ce n'est pas par mauvaise volonté que je n'ai pas fait à *Tancrède* et à sa chère *Aménaïde* tout ce que je voudrais leur faire. Mes anges n'imaginent pas quel est le fardeau d'un homme très-faible et un peu vieux, qui a quatre campagnes à gouverner à la fois, qui s'avise de bâtir un château et une église, qui ne peut suffire à une correspondance forcée, qui, pour l'achever de peindre, se trouve assez embarrassé avec l'empire de toutes les Russies. Il est fort doux d'être occupé, mais il est dur d'être surchargé; le corps en souffre, Tancrède aussi. J'implore la clémence de madame *Scaliger;* je n'en peux plus. Des vers et moi ne peuvent se rencontrer ensemble d'ici à plus de trois mois. N'exigez rien de moi, mes divins anges, car je ne ferais que des sottises; il me reste à peine assez de tête pour vous dire que, s'il y a dans Tancrède la simplicité, la noblesse, l'intérêt, la nouveauté que vous y trouvez, cette pièce pourra être aussi bien reçue que l'Ecossaise. Mademoiselle *Clairon* pleure et fait pleurer, dites-vous; que demandez-vous de plus? Il se trouvera quelques raisonneurs qui, après avoir pleuré, diront à souper, que le courier qui portait la lettre

d'*Aménaïde* au camp des Maures devrait avoir parlé avant de mourir ; d'autres répondront qu'il devait ſe taire ; on demandera s'il y a aſſez de raiſons pour condamner *Aménaïde;* les gens de bonne volonté diront qu'il n'y en a que trop ; que ſon courier allait au camp des Maures ; que *Solamir* avait oſé la demander en mariage dans Syracuſe ; que *Solamir* l'avait aimée à Conſtantinople : il eſt encore très-naturel, et même indiſpenſable que *Tancrède* la croye coupable, puiſque ſon père même avoue à *Tancrède* qu'il n'eſt que trop sûr du crime de ſa fille ; toute l'intrigue eſt donc de la plus grande vraiſemblance, et ce ferait une choſe bien inutile et bien déplacée de faire parler un poſtillon qui ne doit point parler. Il me ſemble que, quand on a pour ſoi la vraiſemblance et l'intérêt, on peut riſquer de jouer à ce jeu dangereux de cinq actes contre quinze cents perſonnes. Permettez-moi de vous dire, mon cher ange, qu'il faut que *le Kain* mette beaucoup de paſſion dans ſon rôle; cette paſſion doit être noble, je l'avoue ; mais il faut que le déſeſpoir perce toujours à travers de cette nobleſſe.

1760.

Je ſouhaite que *Brizard* joue le bon homme comme j'ai eu l'honneur de le jouer ; croyez que, ma nièce et moi, nous feſons pleurer les gens quand nous voulons.

Que vous me faites plaiſir de me dire que vous ne pouvez pas ſouffrir cette familiarité plate que le bon homme *Sarrazin* prenait quelquefois pour le naturel, cette façon miſérable de réciter des vers comme on lit la gazette. J'aimerais, je crois, encore mieux l'ampoulé que je n'aime point.

1760. Au reste, vous savez bien que vous êtes le maître absolu de vos bienfaits, ainsi que de la pièce et de l'auteur. Je vous ai envoyé, par le dernier ordinaire, mon édifiante lettre au roi *Stanislas*. Je chercherai ces dialogues que vous voulez voir ; j'en ferai faire une copie ; tout est à vos ordres, comme de raison. Permettez-moi de vous remercier encore d'avoir vengé le public en donnant l'Ecossaise ; vous avez décrédité ce malheureux *Fréron* dans Paris et dans les provinces, et il était nécessaire qu'il fût décrédité. Donnez la bataille de Tancrède quand il vous plaira, vous êtes un excellent général ; si M. *Daun* avait conduit ses troupes, comme vous conduisez les vôtres, le roi de Prusse ne lui aurait pas dérobé tant de marches. Adieu, mon divin ange ; en voilà beaucoup pour un malingre qui n'en peut plus, mais qui adore ses anges.

LETTRE CLXXXIII.

A M. LE COMTE DE SAINT-ETIENNE,

Qui avait adressé à l'auteur une épître sur la comédie de l'Ecossaise.

Aux Délices, 1 de septembre.

TOUT malade que je suis, Monsieur, je suis très-honteux de ne répondre qu'en prose, et si tard, à vos très-jolis vers. Je félicite le roi de Pologne d'avoir toujours près de lui un gentilhomme qui pense comme vous. Cela fait presque pardonner

la

la protection qu'il a prodiguée à un malheureux tel que *Fréron*. Ce monarque eſt comme le ſoleil qui luit également pour les colombes et pour les vipères. 1760.

Lorſque j'ai demandé, Monſieur, votre adreſſe à madame la marquiſe *des Ayvelles*, je me flattais de vous faire de plus longs remercîmens; ma mauvaiſe ſanté ne me permet pas une plus longue lettre, mais elle ne dérobe rien aux ſentimens d'eſtime et de reconnaiſſance avec leſquels j'ai l'honneur d'être, &c.

Vous m'avez attendri, votre épître eſt charmante;
En philoſophe vous penſez.
Lindane eſt dans vos vers plus belle et plus touchante;
Et c'eſt vous qui l'embelliſſez.

LETTRE CLXXXIV.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices, 5 de ſeptembre.

Je ſuis dans mon lit depuis quinze jours, Monſieur. Vieilleſſe et maladie ſont deux fort ſottes choſes pour un homme qui aime comme moi le travail et le plaiſir. Il eſt vrai que pour du plaiſir vous venez de m'en donner par votre traduction, et par votre bonne réponſe à ce *Ca*...; mais je ne vous en donnerai guère, et j'ai bien peur que la tragédie des chevaliers errans ne vous ennuye. Ce

1760. qui n'eſt point ennuyeux, c'eſt votre traduction de Phèdre ; c'eſt le plus grand honneur qu'ait jamais reçu *Racine*.

Je remercie tendrement l'enfant de la nature, *Goldoni*. Je remercie le ſignor *Paradiſi*; mais c'eſt vous ſurtout, Monſieur, que je remercie. *Algarotti* a donc quitté *Machiavel* pour faire l'amour. Il paſſe ſon temps entre les Muſes et les dames, et fait fort bien. Si le cher *Goldoni* m'honore d'une de ſes pièces, il me rendra la ſanté ; il faut qu'il faſſe cette bonne œuvre. Je fais répéter Alzire autour de mon lit, et nous allons ouvrir notre théâtre dès que je ſerai debout. Nous n'avons pas de ſénateurs génevois qui jouent la comédie. Les pédans de *Calvin* n'approchent pas des ſénateurs de Bologne ; je n'ai pu corrompre encore que la jeuneſſe ; je civiliſe autant que je peux les Allobroges. Les Génevois, avant que je fuſſe leur voiſin, n'avaient, pour divertiſſement, que de mauvais ſermons. Ils ne ſont point nés pour les beaux arts comme meſſieurs de Bologne. Vous avez le génie et les fauciſſons ; mais mes chers Génevois n'ont rien de tout cela.

Adieu, Monſieur ; je vous aime comme ſi je vous avais vu et entendu.

Recevez les reſpects de l'hermite *V*.

LETTRE CLXXXV.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 12 de feptembre.

Vous êtes un grand et aimable enfant, Madame; comment n'avez-vous pas fenti que je penfe comme vous? Mais fongez que je fuis d'un parti, et d'un parti perfécuté, qui, tout perfécuté qu'il eft, a pourtant obtenu à la fin le plus grand avantage qu'on puiffe avoir fur fes ennemis, celui de les rendre à la fois ridicules et odieux.

Vous fentez donc ce qu'on doit aux gens de fon parti: M. le duc d'*Orléans* difait qu'il fallait avoir la foi des Bohèmes.

Je ne fais fi vous avez vu une lettre de moi au roi de Pologne *Staniſlas;* elle court le monde; c'eft pour le remercier d'un livre qu'il a fait de moitié avec le cher frère *Menou*, intitulé, *l'Incrédulité combattue par le fimple... bon fens.*

Si vous ne l'avez point, je vous l'enverrai; et je chercherai d'ailleurs, Madame, tout ce qui pourra vous amufer; car c'eft à l'amufement qu'il faut toujours revenir, et, fans ce point-là, l'exiftence ferait à charge: c'eft ce qui fait que les cartes emploient le loifir de la prétendue bonne compagnie, d'un bout de l'Europe à l'autre; c'eft ce qui fait vendre tant de romans. On ne peut guère refter férieufement

1760. avec ſoi-même. Si la nature ne nous avait faits un peu frivoles, nous ſerions très-malheureux; c'eſt parce qu'on eſt frivole que la plupart des gens ne ſe pendent pas.

Je vous adreſſerai, dans quelque temps, un exemplaire de l'Hiſtoire de toutes les Ruſſies. Il y a une préface à faire pouffer de rire, qui vous conſolera de l'ennui du livre.

Adieu, Madame; je ſuis malade, portez-vous bien; ſoyez auſſi gaie que votre état le permet, et ne boudez plus votre ancien ami qui vous eſt tendrement attaché pour toujours.

LETTRE CLXXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

17 de ſeptembre.

J'AI eu encore aſſez de tête pour dicter un dernier mémoire; mais je n'ai pas aſſez d'expreſſions pour dire à mes anges tout ce que je leur dois. J'avoue que madame d'*Argental* m'étonne toujours; je ne crois pas qu'il y ait encore une dame dans Paris capable de faire ce qu'elle a fait. Ce n'eſt pas aſſez d'avoir beaucoup d'eſprit et de goût, il faut ſe donner la peine de mettre toutes ſes penſées par écrit, de s'étendre ſur les défauts, d'y ſubſtituer des beautés; elle a tout fait. En vous remerciant, Madame; vous êtes encore au-deſſus de l'idée que j'avais de vous; j'ai été honteux de prendre moins

d'intérêt que vous à Tancrède. Vous m'avez donné de l'ardeur. Il me semble qu'il y a plus de cent vers changés depuis la première représentation. Je ne crois pas Tancrède un excellent ouvrage; mais enfin, tel qu'il est, grâce à vos bontés, je crois qu'il peut passer. J'y ai fait ce que j'ai pu; il faut enfin finir, comme vous dites; peut-être affaiblirais-je la pièce en y retouchant encore. 1760.

Il y a une grande différence entre descendre de *Pierre Corneille* ou de *Thomas*. Je me sens bien moins d'entrailles pour le sang de *Thomas* que pour l'autre. Je n'en ai guère non plus pour la muse limonadière, et j'aime beaucoup mieux lui donner une carafe de soixante livres, que de lui écrire. Mais j'abuse trop, Madame, de vos excessives bontés. Je n'ai qu'un chagrin dans ce monde, celui de n'être pas auprès de vous deux, et de ne vous remercier que de loin. Mais, s'il vous plaît, comment fera-t-on pour imprimer ce pauvre Tancrède? comment recoudre sur son habit tous les lambeaux, tous les haillons que j'ai envoyés, et dont vous avez daigné vous charger? Il faudra donc que vous ayez encore l'endosse de faire transcrire sur la pièce toutes ces guenilles; cela me fait mourir de honte.

Cependant, que penser de Pondichéri que les Anglais ont peut-être pris, et de la Martinique qu'ils peuvent prendre? et comment avoir dorénavant du sucre, du café, et de la casse surtout? est-il bien vrai que le cunctateur *Daun* ait bien battu l'infatigable *Luc*? Cet infatigable me mande pourtant qu'il est bien fatigué. On parle d'une bataille très-sanglante, et je n'en aurai de nouvelles sûres que

1760. quand la poste de France sera partie. Si *Luc* a perdu quinze mille hommes, comme on le dit, il est perdu lui-même; il ne lui restera bientôt que Magdebourg qui ne tiendra pas long-temps; mais alors qu'arrivera-t-il? Je lui pardonnerai peut-être s'il vient à Neuchâtel, et de Neuchâtel aux Délices; mais je ne pardonnerai jamais à *Omer Joli de Fleuri.* Non, vous n'êtes point assez indignés de l'impertinent discours que ce pauvre homme prononça, contre les philosophes, en parlement.

Comment trouvez-vous, s'il vous plaît, ma petite épître pompadourienne (*)? ne suis-je pas un grand politique? et cette politique n'est-elle pas très-désinvolte? ne suis-je pas bien fier? est-ce là une Triste d'*Ovide*? ai-je l'air d'un exilé? ai-je la bassesse de demander des grâces? ne suis-je pas digne de votre amitié? Mille respects tous fort tendres.

LETTRE CLXXXVII.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

20 de septembre.

MADAME *Scaliger*, vous êtes divine. Vous nous avez donc secourus dans la guerre; vous avez payé de votre personne; vous avez pansé les blessés, et mis les morts au quartier : c'est à vous que la dédicace devrait appartenir.

(*) L'épître dédicatoire de *Tancrède*.

Mes divins anges, nous jouâmes hier Alzire; nous allons rejouer Tancrède ; nous sommes à l'abri des cabales, c'est beaucoup. Nos plaisirs sont purs. M. le duc de *Villars*, grand connaisseur, nous encourage. Notre théâtre commence à être en réputation. *Brioché* n'avait pas si bien réussi chez les Suisses. Envoyez-nous donc la pièce telle qu'on la joue à Paris. Vous donnez l'Indiscret ; la pièce n'est-elle pas un peu froide ? 1760.

Le comique écrit noblement
Fait bâiller ordinairement.

Si Tancrède avait un plein succès, il faudrait hardiment donner la Femme qui a raison ; car, qu'elle ait raison ou non, elle est gaie, et la morale est bonne. Il y a beaucoup de coucherie, mais c'est en tout bien et en tout honneur.

Il faudrait que madame de *Pompadour* fût une grande poule mouillée pour craindre ma fière dédicace. Pardon, divins anges, de mon laconisme. Il faut marier demain notre résident de France dans mon petit château de Ferney. Nous sommes occupés à imaginer une façon nouvelle de dire la messe, et je vais répéter deux rôles, *Argire* et *Zopire*. La tête me tournera, si je n'y prends garde.

Je baise le bout de vos ailes humblement.

1760.

LETTRE CLXXXVIII.

A M. LE CHEVALIER DE R....X, *à Toulouſe.*

Aux Délices, 20 de ſeptembre.

MONSIEUR,

JE ne me porte pas aſſez bien pour avoir autant d'eſprit que vous. Vous me prenez trop à votre avantage, comme diſait *Waller* à *Saint-Evremond*. Vous êtes bien bon de lire des choſes dont je ne me ſouviens plus guère; mais vous avez trop d'eſprit pour ne pas voir que la *Réception de M. de Monteſquieu à l'académie françaiſe, pour s'être moqué d'elle*, n'eſt qu'un trait plaiſant, et rien de plus. Faites comme l'académie, Monſieur; entrez dans la plaiſanterie, et ſurtout ne liſez jamais les Diſcours de M. *Mallet*, à moins que vous n'ayez une inſomnie.

Vous expliquez très-bien, Monſieur, ce que M. de *Monteſquieu* pouvait entendre par le mot *vertu* dans une république. Mais ſi vous vous ſouvenez que les Hollandais ont mangé ſur le gril le cœur des deux frères de *Witt;* ſi vous ſongez que les bons Suiſſes, mes voiſins, ont vendu le duc *Louis Sforce* pour de l'argent comptant; ſi vous ſongez que le républicain *Jean Calvin*, ce digne théologien, après avoir écrit qu'il ne fallait perſécuter perſonne, pas même ceux qui niaient la trinité, fit brûler tout vif, et avec des fagots verds, un eſpagnol qui s'exprimait ſur la trinité autrement que lui : en vérité, Monſieur, vous

en conclurez qu'il n'y a pas plus de vertu dans les républiques que dans les monarchies. *Ubicumque calculum ponas, ibi naufragium invenies.* Comptez que le monde eſt un grand naufrage, et que la deviſe des hommes eſt, *ſauve qui peut.* 1760.

Je ſuis très-fâché d'avoir dit que *Guillaume* le conquérant diſpoſait de la vie et des biens de ſes nouveaux ſujets, comme un monarque de l'Orient: vous faites très-bien de me le reprocher. Je devais dire ſeulement qu'il abuſait de ſa victoire, comme on fait toujours en Orient et en Occident; car il eſt très-certain qu'aucun monarque du monde n'a le droit de s'amuſer à voler et à tuer ſes ſujets ſelon ſon bon plaiſir.

Nos pauvres hiſtoriens nous en ont trop fait accroire; et le plus mauvais ſervice qu'on puiſſe rendre au genre-humain, eſt de dire, comme ils ſont, que les princes orientaux ſont très-bien venus à couper toutes les têtes qui leur déplaiſent. Il pourrait très-bien arriver que les princes occidentaux, et leurs confeſſeurs, s'imaginaſſent que cette belle prérogative eſt de droit divin. J'ai vu beaucoup de voyageurs qui ont parcouru l'Aſie, tous levaient les épaules quand on leur parlait de ce prétendu deſpotiſme indépendant de toutes les lois. Il eſt vrai que, dans les temps de trouble, les monarques et les miniſtres d'Orient ſont auſſi méchans que nos *Louis XI* et nos *Alexandre VI.* Il eſt vrai que les hommes ſont par-tout également portés à violer les lois, quand ils ſont en colère; et que, du Japon juſqu'à l'Irlande, nous ne valons pas grand'choſe. Il y a pourtant d'honnêtes gens; et la vertu, quand elle eſt éclairée, change en paradis l'enfer de ce monde.

1760. Il paraît, par votre lettre, Monsieur, que votre vertu est de ce genre, et que l'illustre président de *Montesquieu* aurait eu en vous un ami digne de lui.

Un homme dont les terres ne sont pas, je crois, éloignées de chez vous, est venu passer quelque temps dans ma retraite; c'est M. le marquis d'*Argence*. Il me fait éprouver qu'il n'y a rien de plus aimable qu'un homme vertueux qui a de l'esprit. Je voudrais être assez heureux pour que vous me fissiez le même honneur qu'il m'a fait.

J'ai celui d'être, avec la plus respectueuse estime, &c.

LETTRE CLXXXIX.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Ferney, 21 de septembre.

MONSIEUR,

VOTRE excellence a reçu, sans doute, la lettre de M. le comte de *Goloskin*. J'ai pris la liberté de lui adresser pour vous un petit ballot, contenant quelques exemplaires du premier volume de l'Histoire de *Pierre le grand*. Votre excellence en présentera un à sa Majesté impériale, si elle le juge à propos; je m'en remets en tout à ses bontés. J'ai amassé, de mon côté, des matériaux pour le second volume; ils viennent de M. le comte de *Bassewits*, qui fut long-temps employé à Pétersbourg. Le gentilhomme que vous m'avez annoncé, qui devait me rendre de votre part de

nouveaux mémoires, n'eſt point venu ; je l'attends depuis près de deux mois. 1760.

Je ne peux m'empêcher de vous conter qu'on m'a remis des anecdotes bien étranges, et qui ſont ſingulièrement romaneſques. On prétend que la princeſſe, épouſe du czarovitz, ne mourut point en Ruſſie ; qu'elle ſe fit paſſer pour morte ; qu'on enterra une buche, qu'on mit dans ſa bière ; que la comteſſe de *Koniſmarck* conduiſit cette aventure incroyable ; qu'elle ſe ſauva avec un domeſtique de cette comteſſe ; que ce domeſtique paſſa pour ſon père ; qu'elle vint à Paris ; qu'elle s'embarqua pour l'Amérique ; qu'un officier français, qui avait été à Pétersbourg, la reconnut en Amérique et l'épouſa ; que cet officier ſe nommait d'*Auban ;* qu'étant revenue d'Amérique, elle fut reconnue par le maréchal de *Saxe ;* que le maréchal ſe crut obligé de découvrir cet étrange ſecret au roi de France ; que le roi, quoiqu'alors en guerre avec la reine de Hongrie, lui écrivit de ſa main, pour l'inſtruire de la bizarre deſtinée de ſa tante ; que la reine de Hongrie écrivit à la princeſſe, en la priant de ſe ſéparer d'un mari trop au-deſſous d'elle, et de venir à Vienne ; mais que la princeſſe était déjà retournée en Amérique ; qu'elle y reſta juſqu'en 1757, temps auquel ſon mari mourut ; et qu'enfin elle eſt actuellement à Bruxelles, où elle vit retirée, et ſubſiſte d'une penſion de vingt mille florins d'Allemagne, que lui fait la reine de Hongrie. Comment a-t-on le front d'inventer tant de circonſtances et de détails ? ne ſe pourrait-il pas qu'une aventurière ait pris le nom de la princeſſe, épouſe du czarovitz ? Je vais écrire à Verſailles, pour ſavoir quel peut être le

1760. fondement d'une telle hiſtoire, incroyable dans tous les points.

Je me flatte que notre hiſtoire de votre grand empereur ſera plus vraie. Songez, Monſieur, que je me ſuis établi votre ſecrétaire ; dictez-moi du palais de l'impératrice, et j'écrirai. M. de *Soltikof* paſſe ſa vie à étudier. Il ſe dérobe quelquefois à ſon travail pour aſſiſter à nos jeux olympiques. Nous jouons des tragédies nouvelles ſur mon petit théâtre de Tourney. Nous avons des acteurs et des actrices qui valent mieux que des comédiens de profeſſion. Notre vie eſt plus agréable que celle qu'on mène actuellement en Siléſie : on s'égorge, et nous nous réjouiſſons. J'ignore toujours ſi vous avez reçu le gros ballot que j'adreſſai à M. de *Keyſerling*, et la caiſſe de *Coladon.* Il y a malheureuſement bien loin d'ici à Pétersbourg. Je ſerai toute ma vie, avec le plus ſincère et le plus inviolable dévouement, &c.

LETTRE CXC.

A M. DE CIDEVILLE.

Le 22 de ſeptembre.

MON ancien ami, il eſt bien doux que mes fruits d'hiver ſoient encore de votre goût; mais il eſt triſte que nous ne les mangions pas enſemble. Vous voyez bien que ma table n'eſt pas toujours chargée de poires d'angoiſſe pour les *Trublet*; les *Chaumeix*, les *Fréron*, et les *le Franc de Pompignan*. Je n'aime pas trop la guerre : je n'ai attaqué perſonne en ma vie ; mais

l'infolence de ceux qui ofent perfécuter la raifon, était trop forte. Si on n'avait pas couvert *le Franc* d'opprobre, l'ufage de déclamer contre les philofophes, dans les difcours de réception à l'académie, allait paffer en loi; et nous allions paffer par les armes toutes les années. Encore une fois, je n'aime point la guerre; mais quand on eft obligé de la faire, il ne faut pas fe battre mollement. 1760.

Comptez que cela n'a rien dérobé ni à mes occupations, ni à mes plaifirs, ni à ma gaieté. Je n'en fais pas moins bâtir un très-joli château et une petite églife. Je joue même quelquefois le bon homme de père avec madame *Denis;* je joue paffablement, et madame *Denis* divinement. M. le duc de *Villars*, qui eft chez moi, et qui s'entend à merveille au théâtre, eft enchanté. DIEU m'a donné, à un quart de lieue des Délices, un château dont j'ai changé la grande falle en tripot de comédie. On peut y aller à pied: on y foupe. Le lendemain on va à Ferney, qui eft une terre belle et bonne; et dans aucune de ces terres on n'entend point parler d'intendant. On eft libre; on ne doit au roi que fon cœur. Des philofophes viennent nous y voir de cent lieues, mais vous mettez votre philofophie à n'y point venir. Vous y verriez qu'à foixante et fept ans, avec une faible fanté, on peut être mille fois plus heureux qu'à trente; et vous rendriez ce bonheur parfait.

Je ne fais fi l'abbé du *Refnel* eft auffi content de la vie que moi. Comment va fa fanté ? Mais furtout donnez-moi des nouvelles de la vôtre; et fongez qu'il y a, dans un petit pays riant et libre, deux cœurs qui font à vous pour jamais.

1760.

LETTRE CXCI.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Au château de Ferney, 23 de ſeptembre.

Je vous fais mon compliment comme mille autres, mon très-aimable gouverneur, et, je crois, plus ſincèrement et plus tendrement que mille autres. Je défie les *Menou* même de s'intéreſſer plus à vous que moi. Vous voilà gouverneur de la Lorraine allemande : vous aurez beau faire, vous ne ſerez jamais allemand. Mais pourquoi n'êtes-vous pas gouverneur de mon petit pays de Gex ? pourquoi *Tityre* ne fait-il pas paître ſes moutons ſous un *Pollion* tel que vous ? J'ai l'honneur de vous envoyer les deux premiers exemplaires d'une partie de l'Hiſtoire de *Pierre le grand*. Il y a un an qu'ils ſont imprimés, mais je n'ai pu les faire paraître plutôt, parce qu'il a fallu avoir auparavant le conſentement de la cour de Pétersbourg. Vous êtes, comme de raiſon, le premier à qui je préſente cet hommage. Vous verrez que j'ai fait uſage du témoignage honorable que je vous dois. De ces deux exemplaires, il y en a un pour le roi de Pologne. Je manquerais à mon devoir ſi je priais un autre que vous de mettre à ſes pieds cette faible marque de mon reſpect et de ma reconnaiſſance. Il eſt vrai que je lui préſente l'hiſtoire de ſon ennemi ; mais celui qui embellit Nancy rend juſtice à celui qui a bâti Pétersbourg; et le cœur de *Staniſlas* n'a point d'ennemis. Permettez donc, mon adorable

gouverneur, que je m'adresse à vous pour faire parvenir *Pierre le grand* à *Stanislas le bienfesant*. Ce dernier titre est le plus beau. 1760.

La Lorraine allemande vous fait-elle oublier l'académie française, dont vous seriez l'ornement? Certainement, vous ne feriez pas une harangue dans le goût de notre ami *le Franc de Pompignan*. Vous n'auriez point protégé la pièce des Philosophes; et, sans déplaire à l'auguste fille du roi de Pologne, auprès de qui vous êtes, vous auriez concilié tous les esprits. Quoique je n'aime guère la ville de Paris, il me semble que je ferais le voyage pour vous donner ma voix.

Je ne sais si les deux génevois ont eu le bonheur après lequel je soupire, celui de vous voir; je les avais chargés d'une lettre pour vous. J'avais pris même la liberté de vous communiquer mon petit remercîment au roi de Pologne, de son livre intitulé, *l'Incrédulité combattue par le simple bon sens*. Il a daigné me remercier de ma lettre par un petit billet de sa main, qui n'a pas été contre-signé *Menou*.

Adieu, Monsieur; daignez, dans le chaos, dans la décadence, dans le temps ridicule où nous sommes, me fortifier contre ce pauvre siècle par votre souvenir, par vos bontés, par les charmes de votre esprit, qui est du bon temps. Mille tendres respects.

1760.

LETTRE CXCII.

A M. THIRIOT.

A Ferney, 23 de feptembre.

MONSIEUR l'habitant du Marais, que n'envoyez-vous chercher des billets de loge et d'amphithéâtre chez M. d'*Argental*? pourquoi, dans les beaux jours, ne vous donnez-vous pas le plaifir honnête de la comédie? Je trouve un peu extraordinaire que meffieurs les comédiens du roi, et les miens, vous aient ôté votre entrée. Qu'ils vous en privent quand ils jouent les Philofophes, à la bonne heure; mais il me femble que ceux à qui j'ai fait préfent de plufieurs pièces de théâtre, et à qui j'abandonne le profit de la repréfentation et de l'impreffion, devraient vous avoir invité au petit feftin que je leur donne.

Je vous prie, mon cher amateur des arts, de vouloir bien ajouter à tous vos envois la traduction du *Père de famille*, ou du *Vero amico*, de *Goldoni*, par *Diderot*, avec fa préface et l'épître à M. de *la Marck*.

Si l'Ecoffeufe (*) eft plaifante, comme on me le mande, ayez la charité de la mettre dans le paquet; car il faut rire.

C'eft auffi pour rire que je voudrais favoir pofitivement fi c'eft l'ami *Gauchat* qui eft l'auteur de *l'Oracle des philofophes*, et fi ce *Gauchat* n'eft pas un de ces ânes de forbonne qu'on appelle docteurs.

(*) Parodie de l'Ecoffaife, par M. *Poinfinet* le jeune.

On

On dit qu'il n'y a pas trop de quoi rire à nos affaires de terre et de mer. Il faut s'égayer avec les lettres humaines et inhumaines, pour ne pas fe chagriner des affaires publiques. 1760.

Nous avons aux Délices M. le duc de *Villars* et un marquis d'*Argence*, grands amateurs de la fcience gaie. Ce marquis d'*Argence* vaut un peu mieux que le d'*Argens* des Lettres juives. Nous jouons la comédie, nous fefons des noces. Madame *Denis* joue à peu-près comme mademoifelle *Clairon*, excepté qu'elle a dans la voix un attendriffement que *Clairon* voudrait bien avoir. Mademoifelle de *Bazincourt* eft une excellente confidente, et vous un grand nigaud, mon cher ami, de n'être pas aux Délices ou à Ferney. *Et vale.*

LETTRE CXCIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, mercredi 23 de feptembre, à neuf heures du foir.

En arrivant aux Délices, après avoir répété Tancrède fur notre théâtre de *Polichinelle*, dans le petit caftel de Tourney, ô mes anges! ô madame *Scaliger!* je reçois votre paquet. Eft-il bien vrai? eft-il poffible? quoi, vous avez pris cette peine? vous avez eu cet excès de bonté, de patience? vous m'avez fecouru dans le danger? Mon cher ange, je favais bien que vous étiez un grand général; mais madame d'*Argental*, madame d'*Argental* eft le premier officier de l'état

major ! Je ne peux entrer ce soir dans aucun détail.
1760. La poste part demain matin, et nous jouons demain Tancrède. Tout ce que je peux vous dire, c'est que l'impatient *Prault* me mande qu'il va imprimer la pièce; et moi je lui mande qu'il s'en garde bien, qu'il ne fasse rien sans vos ordres; il me couperait la gorge, et à lui la bourse. Mes divins anges, il me faut laisser reprendre mes sens. Je jette les yeux sur la pièce, sur le beau factum de madame *Scaliger;* il faudrait répondre un volume, et je n'ai pas un instant.....

Tout ce que je vois en gros, c'est un étranglement horrible. Je cherche en vain, à la fin du troisième acte, un morceau qui nous enlève ici quand madame *Denis* le prononce :

> Comment dois-je te regarder ?
> Avec quels yeux, hélas !..... avec les yeux d'un père.
> Rien n'est changé, je suis encor sous le couteau, &c.

Cela nous fait verser des larmes; et ce morceau tronqué n'est plus qu'un propos interrompu, sans chaleur et sans intérêt. On m'écrit que *Brizard* est un cheval de carrosse; je ne suis qu'un fiacre, mais je fais pleurer.

Le second acte, sans quelques vers prononcés par *Aménaïde*, après sa scène avec *Orbassan*, est assurément intolérable, et il n'y a jamais eu de sortie plus ridicule; cela seul ferait capable de faire tomber la pièce la plus intéressante. Le monologue de madame *Denis* attendrit tout le monde, parce que madame *Denis* a la voix tendre, qu'il ne s'agit pas là de position de théâtre, de gestes, et de tout ce jeu muet

qu'on a fubftitué à la belle déclamation. Enfin, que voulez-vous, mes chers anges! on n'a pu me donner le temps de mettre la dernière main à l'ouvrage; c'eft la faute de ceux qui l'ont répandu dans Paris. Mes divins anges ont raccommodé cette faute beaucoup mieux que notre miniftère n'a pu réparer nos malheurs. Vous avez fauvé cinquante défauts : que ne vous dois-je point! Ah, c'était à vous qu'il fallait dédier la pièce! 1760.

Dites-moi, je vous en prie, de qui j'ai reçu une lettre cachetée avec un lion qui tient un ferpent dans une patte; écriture affez belle, parlant comme fi c'était d'après vous, prenant intérêt à la chofe; comme perfonne ne figne, il faut que je devine fouvent. Mais de quoi vous parlé-je là! Je lis le mémoire de madame *Scaliger*: il eft bien fort *de chofes*, raifonné à merveille, approfondi, et de la critique la plus vraie et la plus fine. Jamais l'amitié n'a eu tant d'efprit. On a feulement été trop alarmé, en quelques endroits, des clameurs de la cabale. Ces clameurs paffent, et l'ouvrage refte. Pourquoi *Zaïre* ne dit-elle pas fon fecret? parce que je ne l'ai pas voulu, Meffieurs; et on n'en pleure pas moins à Zaïre: ce fera bien pis à Fanime. Mais il faut finir, et être à vos genoux.

Je viens de lire le premier acte: cela va beaucoup mieux; mais il faut fouper. A demain les affaires.

Cependant, je ne fuis pas content de ce captif, et j'aimais bien mieux *Aldamon*. N'importe, allons fouper, vous dis-je; il eft onze heures, je n'ai pas mangé du jour.

1760. A minuit.

J'ai foupé tout feul ; j'ai un peu rêvé. Voici, mes chers anges, le monologue du fecond acte pour mademoifelle *Clairon.* Le premier n'était que naturel, mais trop élégiaque. Vous êtes gens de haut goût à Paris. Au nom de la fainte Vierge, faites réciter ce morceau à *Clairon;* il favorife tant la déclamation !

Je vous en prie, je vous en conjure.

LETTRE CXCIV.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

24 de feptembre.

VOILA ce que c'eft que de n'être point à Paris; on ne s'entend point ; on joue au propos interrompu. Je reçois un paquet de M. d'*Argental* avec Tancrède. Je joue Tancrède ce foir. Sachez, divine *Melpomène*, que je fais pleurer dans le rôle du bon homme. Il faut un vieillard verd, chaud, à voix moitié douce, moitié rauque, attendriffante, tremblotante. Divine *Melpomène*, je vous conjure, par les lois immuables du goût, de ne point fortir du théâtre, au fecond acte, comme une muette qu'on va pendre. Faites-moi l'amitié, je vous en fupplie, de réciter le monologue ci-joint ; il eft favorable à la déclamation, il nous tire ici des larmes. Comment ne fubjuguerez-vous pas tout le monde, en prêtant à ce morceau la force et le pathétique qui lui manquent ?

J'aurais plus de chofes à vous dire que je n'ai fait de mauvais vers en ma vie ; mais je plante des arbres ce matin, et je joue *Argire* ce foir. Deux heures de converfation avec vous me feraient grand bien; mais, quoi, *Fréron* et *Poinfinet* m'ont chaffé de Paris. Il eft jufte que les grands-hommes honorent la capitale, et que je fois dans les Alpes. Envoyez-moi, dans un billet, une larme ou deux des cent mille que vous faites répandre. 1760.

LETTRE CXCV.

A M. GOLDONI.

A Ferney, 24 de feptembre.

SIGNOR mio, pittore è figlio della natura, vi amo dal tempo ch'io leggo. Ho veduta la voftra anima nelle voftre opere. Ho detto : Ecco un uomo onefto e buono che hà purificato la fcena italiana, che inventa colla fantafia e fcrive col fenno. Oh ! che fecondità, mio fignore ! che purità ! come lo ftile mi pare naturale, faceto ed amabile ! Avete rifcattato la voftra patria dalle mani de gli arlecchini. Vorrei intitolare le voftre comedie : L'Italia liberata da' Goti. La voftra amicizia m'onora, m'incanta. Ne fono obligato al fignor fenatore *Albergati*, e voi dovete tutti i miei fentimenti a voi folo.

Vi auguro la vita la più lunga, e la più felice, giacchè non potete effere immortale, come il voftro nome. Voi penfate a farmi un onore, e già m'avete fatto il più gran piacere.

1760. J'use, mon cher Monsieur, de la liberté française, en vous protestant, sans cérémonie, que vous avez en moi le partisan le plus déclaré, l'admirateur le plus sincère, et déjà le meilleur ami que vous puissiez avoir en France. Cela vaut mieux que d'être votre très-humble et très-obéissant serviteur. *Voltaire.*

LETTRE CXCVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 24 de septembre.

MES divins anges, il faut vous rendre compte de tout. Nous venons de jouer Tancrède en présence d'une douzaine de parisiens, à la tête desquels était M. le duc de *Villars*. Non, vous ne vous imaginez pas quel talent madame *Denis* a acquis. Je voudrais qu'on pût compter les larmes qu'on verse à Paris et chez nous, et nous verrions qui l'emporte. Je vous dois celles de Paris; car les longueurs tarissent les pleurs; et vos coupures judicieuses, en rapprochant l'intérêt, l'ont augmenté.

Détaillons un peu les obligations que je vous ai. Premier acte, premier remercîment. La première scène du second supprimée, profit tout clair. Le monologue que jai envoyé fait très-bien chez nous, et doit réussir chez vous. Au troisième acte, pardon. Ce n'est pas surement vous qui avez mis ces malheureux vers:

Car tu m'as déjà dit que cet audacieux
A sur Aménaïde osé lever les yeux, &c.

On devrait lui répondre : *Mon ami, si on t'a déjà dit qu'on te prend ta maîtresse, tu devais donc en parler d'abord, tu devais donc être au désespoir.* C'est un contre-sens horrible. 1760.

Ecoutez-moi, mes chers anges ; on n'a pas fait réflexion qu'*Aldamon* n'est pas encore le confident de la passion de *Tancrède*. On a imaginé que *Tancrède* lui parlait comme à un homme instruit de l'état de son cœur. Il est évident que c'est et que ce doit être tout le contraire. *Aldamon* est un soldat attaché à *Tancrède*, qui a favorisé son retour, et rien de plus. Il est si clair qu'il ne sait point la passion de *Tancrède*, que *Tancrède* lui dit :

Cher ami je te dois
Plus que je n'ose dire, et plus que tu ne crois.

Donc *Aldamon* ne sait rien. Peu à peu la confiance se forme dans cette scène, et *Aldamon*, qui doit avoir assez de sens pour apercevoir une passion qu'il approuve, court faire son message, en disant à *Tancrède* :

C'est vous qui m'envoyez, je réponds du succès.

Il est bien mieux de mettre ce, *je réponds du succès*, dans la bouche du confident, que dans celle de *Tancrède*, car alors *Tancrède* dit, avec bien plus de bienséance et d'enthousiasme : *Il sera favorable.* Nous demandons tous à genoux qu'on laisse le troisième acte comme il est. Est-il possible qu'on ait ôté ces vers :

Rien n'est changé, je suis encor sous le couteau.
Tremblez moins pour ma gloire, &c.

1760. Ces vers, récités avec une fermeté attendriſſante, ont arraché des larmes. Si le père eſt ſi étriqué, s'il ne prend pas un intérêt tendre à la choſe, s'il ne flotte pas entre la crainte et l'eſpérance, en vérité, l'intérêt total diminue et la pièce en général eſt bien moins touchante. J'ai écrit à *le Kain* ſur ce troiſième acte, et je lui ai montré l'excès de ma douleur.

Dans le quatrième acte, il y a beaucoup d'art à fonder, comme vous avez fait, mes divins anges, la crédulité de *Tancrède*. Je voudrais ſeulement qu'il ne dît pas qu'il a pénétré le fond de cet affreux myſtère, mais qu'on ne l'a que trop dévoilé. Vous ne pouvez ſans doute ſouffrir ces vers :

Dans le rapide cours des plus brillans ſuccès
Solamir l'eût-il fait ſans être sûr de plaire ?

Je tiens toujours que c'eſt aſſez que le vieux *Argire* ait dit à *Tancrède*, elle eſt coupable. Un père au déſeſpoir eſt le plus fort des témoignages. Mais ſi vous voulez que *Tancrède* invente encore des raiſons pour ſe convaincre, à la bonne heure ; il faudra faire des vers.

Au cinquième acte, c'eſt encore un coup de maître d'avoir rendu à la fois le récit de *Catane* plus vraiſemblable et plus intéreſſant ; mais je ne peux concevoir pourquoi on a retranché :

Courez, rendez Tancrède à ma fille innocente.

Ce vers me paraît de toute néceſſité.

Si

O jour du changement, ô jour du déſeſpoir !

a fait un ſi mauvais effet, cela prouve que *Brizard* a joué bien froidement ; mais, bagatelle.

Je conviens que mademoiselle *Clairon* peut faire une très-belle figure en tombant aux pieds de *Tancrède;* mais si vous aviez vu madame *Denis*, pleurante et égarée, se relever d'entre les bras qui la soutiennent, et dire d'une voix terrible : *Arrêtez, vous n'êtes point mon père :* vous avoueriez que nul tableau n'approche de cette action pathétique, que c'est-là la véritable tragédie. Une partie des spectateurs se leva à ce cri, par un mouvement involontaire; et *pardonnez* arracha l'ame. Il y a un aveuglement cruel à me priver du plus beau morceau de la pièce. Je vous conjure de me le rendre. Qui empêche mademoiselle *Clairon* de se jeter et mourir aux pieds de *Tancrède*, quand son père, éperdu et immobile, est éloigné d'elle, ou qu'il marche à elle? qui l'empêche de dire, *j'expire*, et de tomber près de son amant ? 1760.

Barbare, laisse là ce repentir si vain.

fait un très-bel effet parmi nous, qui n'avons pas la ridicule impatience de votre parterre. Vous êtes bien bons de céder à l'impétuosité de la nation; il faut la subjuguer.

La somme totale de ce compte est, remercîment, tendresse, respect, et envie de ne point mourir sans vous revoir.

1760.

LETTRE CXCVII.

A M. LE KAIN.

Le 24 de septembre,

Avant d'aller jouer Tancrède, et après avoir écrit une longue lettre à M. et à madame d'*Argental*, et après avoir fait un petit monologue pour mademoiselle *Clairon*, à la fin du second acte, et après avoir enragé qu'on ne m'ait pas averti plutôt, et après m'être voulu beaucoup de mal d'être si loin de vous, et n'en pouvant plus, j'aurai peut-être encore le temps, mon cher *le Kain*, de vous dire un petit mot, que je n'ai point dit à M. et à madame d'*Argental*, en leur écrivant à la hâte, et étant ivre de leurs bontés.

C'est au sujet du troisième acte. Nous serions bien fâchés de le jouer comme on le joue au théâtre français. Vous n'avez pas fait attention qu'*Aldamon* n'est point du tout le confident de *Tancrède;* c'est un vieux soldat qui a servi sous lui. Mais *Tancrède* n'est pas assez imprudent pour lui parler d'abord de sa passion; il ne laisse échapper son secret que par degrés. D'abord, il lui demande simplement où demeure *Aménaïde:* et c'est cette simplicité précieuse qui fait ressortir le reste. Il ne s'informe que peu à peu, et par degrés, du mariage. Il ne doit point du tout dire à *Aldamon :*

Car tu m'as déjà dit que cet audacieux, &c.

ce vers gâte la scène de toutes façons. Si *Aldamon* lui a déjà dit cette nouvelle, s'il en est sûr, s'il s'écrie: *Il est donc vrai*, il doit arriver désespéré. Il ne doit

parler que de fa douleur; et le commencement de la fcène, qui chez moi fait un très-grand effet, devient très-ridicule. 1760.

Ne fentez-vous pas que tout l'artifice de cette fcène confifte, de la part de *Tancrède*, à s'ouvrir par gradations avec *Aldamon*? Il s'en faut bien qu'il doive lui dire tout fon fecret; et quand il lui dit:

Cher ami, tout mon cœur s'abandonne à ta foi,

remarquez qu'il fe donne bien de garde de dire: *J'aime Aménaïde.* Il le lui fait affez entendre, et cela eft bien plus naturel et bien plus piquant. Il ne veut paraître que comme un ancien ami de la maifon. Il ferait très-mal d'aller plus loin.

Ce féjour adoré qu'habite Aménaïde,

eft un vers d'opéra, intolérable.

Concevez donc qu'il ne permet à fon amour d'éclater que dans fon monologue. C'eft là qu'il doit commencer à dire: *Aménaïde m'aime.* S'il le dit, ou s'il le fait trop entendre auparavant, cela devient froid et abfurde.

Le vers d'*Aldamon* :

Je vais parler de vous, je réponds du fuccès,

eft très à fa place. Il refpecte, il aime *Tancrède* comme un grand-homme; il fait que le nom de *Tancrède* eft révéré dans la maifon; il eft plein de cette idée; il la confond avec un fimple meffage. Et quand *Aldamon* dit ce vers: *Je réponds du fuccès*, &c. *Tancrède* a bien meilleur air à dire avec enthoufiafme: *Il fera favorable.*

1760. Je vous prie très-inſtamment, mon cher ami, de repréſenter toutes ces choſes à M. d'*Argental*, et de remettre abſolument le troiſième acte comme il eſt. Vous me feriez un tort irréparable, ſi vous continuiez à m'expoſer ainſi devant le public, et ſurtout ſi l'on imprimait la pièce dans l'état où elle eſt par ma négligence et mon abſence. Voyez à quoi je ferais réduit ſi *Prault* imprimait la pièce avant que je vous l'aye envoyée, ſignée de ma main. Prévenez ce coup pour vous et pour moi.

Je ne peux entrer ici dans aucun détail; mais je dois vous dire que, dans la fermentation des eſprits, au milieu de la guerre civile littéraire, il faut s'attendre, les premiers jours, aux critiques les plus injuſtes. C'eſt une pouſſière qui s'élève et qui ſe diſſipe bientôt. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE CXCVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 de ſeptembre.

Je vous ai écrit des volumes, ô mes anges, tout en jouant Alzire, Mahomet, Tancrède et l'Orphelin. Ah, l'étonnante actrice que nous avons trouvée ! quelle *Palmire !* vingt ans, beauté, grâce, ingénuité, et des larmes véritables, et des ſanglots qui partent du cœur ! Pauvres Pariſiens, que je vous plains ! vous n'avez que des *Hus*.

Madame de *Pompadour* n'eſt point poule mouillée, ni moi non plus.

Prenez à cœur le long mémoire, les changemens que je vous ai envoyés par M. de *Courteille*. Que je jouiffe, au moins en idée, de deux repréfentations qui me fatisfaffent. Les cœurs font-ils donc faits à Paris autrement que chez moi? M. le duc de *Villars* ne s'y connaît-il point? ma nièce eft-elle fans goût? fuis-je un chien? que coûte-t-il d'effayer ce qui fait chez nous le plus grand effet? 1760.

Eft-il vrai que les décorations ne font pas belles? qu'il n'y a pas affez d'affiftans au troifième et au cinquième? que *Grandval* néglige trop fon rôle parce qu'il n'eft pas le premier? que *le Kain* ne prononce pas? que mademoifelle *Clairon* a joué faux quelques endroits? à qui croire? *la calomnie y règne*.

Madame de *Fontaine* a fait une belle action. J'aurai bientôt un grand fecret à vous confier.

Nous venons de répéter Fanime.— Plus de larmes qu'à Tancrède. — Un *Ramire* admirable. Je corromps toute la jeuneffe de la pédante ville de Genève. Je crée les plaifirs. Les prédicans enragent. Je les écrafe. Ainfi foit-il de tous prêtres infolens et de tous cagots.

O anges, à l'ombre de vos ailes.

LETTRE CXCIX.

AU MEME.

29 de feptembre.

Voici, je crois, mes dernières volontés, mon adorable ange; car je n'en peux plus. N'allez pas, je vous en conjure, caffer mon teftament; faites

1760. essayer ce qui a si bien réussi chez moi. Voilà les cabales un peu dissipées, voilà le temps de jouer à son aise. Les comédiens ne doivent pas rejeter mes demandes ; cela serait bien injuste, et me ferait une vraie peine. *Aménaïde-Denis* vous embrasse. Je me jette aux pieds de madame *Scaliger*. Je crois avoir profité de son excellent mémoire. Qu'il est doux d'avoir de tels anges !

Je crois que le démon de *Socrate* était un ami.

LETTRE CC.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Septembre.

No, nô, nô, caro cigno di Padova, non ho ricevuto le lettere soprà la Russia, e me ne dolgo ; car si je les avais lues, j'en aurais parlé dans une très-facétieuse préface où je rends justice à ceux qui parlent bien de ce qu'ils ont vu, et où je me moque beaucoup de ceux qui parlent à tort et à travers de ce qu'ils n'ont point vu. Baste, ce sera pour l'antiphone du second volume ; car vous saurez que, n'ayant point encore reçu les mémoires nécessaires pour le complément de l'ouvrage, je n'ai pas encore été plus loin que Pultava.

Or sù, bisogna sapere che vi sono due valenti banchieri à Milano chiamati *Bianchi* e *Balestrerio*, e quegli rinomati banchieri sono li corrispondenti d'un valente mercante o mercatante di Genevra chiamato *le Fort* di quella famiglia di *le Fort*, la

quale ha dato alla Ruſſia il gran conſigliere del gran *Pietro*. 1760.

Le lettere ſoprà la Ruſſia non ſi ſmariranno quando ſaranno indirizzate dal *Bianchi* à un *le Fort*. Prenez donc cette voie, caro cigno ; godete la voſtra bella patria. Je vais adreſſer inceſſamment à Veniſe le premier volume ruſſe, par le ſignor *Bianchi*. Je ſerais tenté d'y joindre le plan du petit château de Ferney, que je viens de faire bâtir moi tout ſeul. Les Allobroges me diſent que j'ai attrapé le vrai goût d'Italie ; *ſed non ego credulus illis*. Mais j'ai bâti auſſi une tragédie à l'italienne, qu'on joue actuellement à Paris. La ſcène eſt en Sicile. C'eſt de la chevalerie ; c'eſt du temps de l'arrivée des ſeigneurs normands à Naples, ou plutôt à Capoue. Il y eſt queſtion d'un pape qui eſt nommé ſur le théâtre. Cependant les français n'ont point ri, et les françaiſes ont beaucoup pleuré.

Je tiens toujours mes bons Pariſiens en haleine, de façon ou d'autre. J'amuſe ma vieilleſſe ; il n'y a guère de momens vides. Vous êtes, vous, dans la force de l'âge et du génie : je ne marche plus qu'avec des béquilles, et vous courez, et vous allez ferme ; e le dame e le muſe vi favoriſcono à gara.

Vive beatus ; have you read *Triſtram shandi ?* This a veri un accountable book an original one ; they run mad about it in england.

Les philoſophes triomphent à Paris. Nous avons écraſé leurs ennemis, en les rendant ridicules.

Vivez *beatus* ; vous dis-je.

1760. LETTRE CCI.

A M. NOVERRE,

PENSIONNAIRE DU ROI, MAITRE DES BALLETS DE L'EMPEREUR.

Septembre.

J'AI lu, Monſieur, votre ouvrage de génie (*); mes remercîmens égalent mon eſtime. Votre titre n'annonce que la danſe, et vous donnez de grandes lumières ſur tous les arts. Votre ſtyle eſt auſſi éloquent que vos ballets ont d'imagination. Vous me paraiſſez ſi ſupérieur dans votre genre, que je ne ſuis point du tout étonné que vous ayez eſſuyé des dégoûts qui vous ont fait porter ailleurs vos talens. Vous êtes auprès d'un prince qui en ſent tout le prix.

Une vieilleſſe très-infirme m'a ſeule empêché d'être témoin de ces magnifiques fêtes que vous embelliſſez ſi ſingulièrement. Vous faites trop d'honneur à la Henriade, de vouloir bien prendre le Temple de l'Amour pour un de vos ſujets: vous ferez un tableau vivant de ce qui n'eſt chez moi qu'une faible eſquiſſe. Je crois que votre mérite ſera bien ſenti en Angleterre, parce qu'on y aime la nature. Mais où trouverez-vous des acteurs capables d'exécuter vos idées? Vous êtes un *Prométhée;* il faut que vous formiez des hommes, et que vous les animiez.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(*) Lettres ſur la danſe et ſur les ballets.

LETTRE

LETTRE CCII.*

1760.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Septembre.

MON divin ange, vous êtes le meilleur général de l'Europe. Il faut que vous ayez bien difpofé vos troupes, pour gagner cette bataille; on dit que l'armée ennemie était confidérable. *Débora-Clairon* a donc vaincu les ennemis des fidelles. On dit que *Satan* était dans l'amphithéâtre, fous la figure de *Fréron*, et qu'une larme d'une dame étant tombée fur le nez du malheureux fit, psh, psh, comme fi ç'avait été de l'eau bénite.

Il eft abfolument néceffaire que la pièce s'imprime bientôt. Je foupçonne qu'il y en a déjà une édition furtive. Vous favez que j'avais ci-devant propofé à madame la marquife une dédicace; je ne peux honnêtement oublier ma parole; j'écris au protecteur M. le duc de *Choifeul*, protecteur que je vous dois, et je le prie de favoir de madame la marquife fi elle accepte l'épître. Vous connaiffez le ton de mes dédicaces; elles font un peu hardies, un peu philofophiques; je tâche de les faire inftructives. Si on les veut de cette efpèce, je fuis prêt; finon point de dédicace.

Madame *Scaliger*, vous avez fans doute taillé et rogné: vous avez fait des vôtres. Si la pièce vaut quelque chofe, ma foi, je le dois à vos critiques fcaligériennes. Etiez-vous là, Madame? Dites donc aux acteurs des deux premiers actes qu'ils ne foient pas fi froids et fi familiers.

1760. Des longueurs, mon cher ange! c'eſt dans ma lettre de remercîment qu'il y aurait des longueurs, ſi j'avais un moment à moi. Comment pourrais-je finir? je vous dois tout. Je baiſe le bout de vos ailes avec des tranſports de reconnaiſſance.

On dit que la lettre au roi *Staniſlas* a fait impreſſion ſur l'eſprit de monſeigneur le dauphin. Le roi de Pologne m'a remercié de ſa main, avec la plus grande bonté.

Nous venons de répéter Tancrède avec madame *Denis;* je parie, et même contre vous, que mademoiſelle *Clairon* ne joue pas ſi bien le quatrième acte.

N. B. Moi, père, je fais pleurer; que *Brizard* en faſſe autant, je l'en défie : il ne peut tomber de ſes yeux que de la neige.

LETTRE CCIII.

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

1 d'octobre.

CHARMANTE madame *Scaliger*, la lettre, le ſavant commentaire du 24 redoublent ma vénération. M. le duc de *Villars* s'habille pour jouer, à huis clos, *Gengis-kan;* la *Denis* ſe requinque : deux grands acteurs, par parenthèſe. On rajuſte mon bonnet, et je ſaiſis ce temps pour vous remercier, pour vous dire la centième partie de ce que je voudrais vous

dire. Je ſuis devenu un peu ſourd, mais ce n'eſt pas à vos remarques, ce n'eſt pas à vos bontés. (*) 1760.

Voilà à peu-près tous les ordres de ma ſouveraine exécutés en courant. Toutes les judicieuſes critiques ſcaligériennes ont trouvé un *V.* docile, un *V.* reconnaiſſant, un *V.* prompt à ſe corriger, et quelquefois un *V.* opiniâtre, qui diſpute comme un pédant, et qui encore vous ſupplie à genoux d'accepter ſes changemens, de faire ôter ce déteſtable *car tu m'as déjà dit que cet audacieux;* et il vous conjure, plus que jamais, d'ajouter au pathétique du tableau de *Clairon* au cinq, ce morceau plus pathétique encore :

Arrêtez, — vous n'êtes point mon père, &c.

Il me ſemble que, grâce à vos bontés, tout eſt à préſent aſſez arrondi, malgré la multitude de tant d'idées étrangères à Tancrède, qui me lutinent depuis un mois.

Madame *Denis* partage toute ma reconnaiſſance. Divins anges, veillez ſur moi; je vous adore du culte de dulie et de latrie.

LETTRE CCIV.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN,

AMBASSADEUR A TURIN.

Aux Délices, 3 d'octobre.

Le baron germanique, qui ſe charge de rendre ce paquet à votre excellence, eſt un heureux petit baron. Je connais des français qui voudraient bien

(*) Il y avait ici des corrections pour Tancrède.

—— être à fa place, et faire leur cour à M. et madame
1760. de *Chauvelin*. Je n'ai point eu l'honneur de vous écrire pendant que vous bouleverfiez nos limites, et que vous rendiez des favoyards français et des français favoyards. Je conçois très-bien qu'il y a du plaifir à être favoyard, quand vous êtes en Savoie. Souvenez-vous, Monfieur, que quand vous prendrez le chemin de Verfailles pour donner la chemife au roi, vous devez au moins venir changer de chemife dans nos hermitages.

J'ai l'honneur de vous envoyer une partie de la vie du *Solon* et du *Lycurgue* du Nord. Si la cour de Ruffie était auffi diligente à m'envoyer fes archives, que je le fuis à les compiler, vous auriez eu deux ou trois tomes au lieu d'un. Je me fouviens d'avoir entendu dire à vos miniftres, au cardinal *Dubois*, à M. de *Morville*, que le czar n'était qu'un extravagant, né pour être contre-maître d'un navire hollandais; que Pétersbourg ne pourrait fubfifter; qu'il était impoffible qu'il gardât la Livonie, &c.; et voilà aujourd'hui les Ruffes dans Berlin, et un *Tottleben* donnant fes ordres datés de Sans-fouci! Si j'avais été là, j'aurais demandé le beau Mercure de *Pigal*, pour le rendre au roi.

En qualité de tragédien, j'aime toutes ces révolutions-là paffionnément. J'ai et j'aurai contentement. Peut-être, fi j'étais *fir politic*, je ne les aimerais pas tant. Je ne fuis pas trop mécontent de vous autres fur terre, mais vous êtes fur mer de bien pauvres diables.

Si j'ofais, je vous conjurerais à genoux de débarraffer pour jamais du Canada le miniftère de France.

Si vous le perdez, vous ne perdez presque rien ; si vous voulez qu'on vous le rende, on ne vous rend qu'une cause éternelle de guerre et d'humiliations. Songez que les Anglais sont au moins cinquante contre un dans l'Amérique septentrionale. Par quelle démence horrible a-t-on pu négliger la Louisiane, pour acheter, tous les ans, trois millions cinq cents mille livres de tabac de vos vainqueurs ? N'est-il pas absurde que la France ait dépensé tant d'argent en Amérique, pour y être la dernière des nations de l'Europe ? 1760.

Le zèle me suffoque : je tremble depuis un an pour les Indes orientales. Un maudit gouverneur de la colonie anglaise à Surate, et un certain commodore qui nous a frottés dans l'Inde, sont venus me voir ; ils m'ont assuré que Pondichéri serait à eux dans quatre mois. Dieu veuille que M. *Berrier* confonde mon commodore !

Pour me dépiquer des malheurs publics et des miens propres (car je navige malheureusement dans la barque), je me suis mis à jouer force tragédies, et nous gardons des rôles pour madame l'ambassadrice. Nous jouâmes Fanime, ces jours passés ; la scène est à Saïd, petit port de Syrie. Nous eûmes pour spectateur un arabe, qui est de Saïd même, qui sait sept ou huit langues, qui parle très-bien français, et qui eut beaucoup de plaisir. Savez-vous bien que j'ai eu un autre arabe ? c'est l'abbé d'*Espagnac*. Pourquoi faut-il qu'un homme si coriace soit si aimable ? Vivent les gens faciles en affaires ! la vie est trop courte pour chipoter.

Vous connaissez la belle lettre de *Luc*, où il

1760. parle ſi courtoiſement de M. le duc de *Choiſeul.* J'ai bien peur que mes ruſſes n'aient pris auſſi une lettre qu'il m'adreſſait. Cet homme ne ménage pas plus les termes que ſes troupes; il perdra ſes Etats pour avoir fait des épigrammes. Ce ſera du moins une aventure unique dans les chroniques de ce monde.

Je ſuis un grand babillard, Monſieur; mais il eſt ſi doux de s'entretenir avec vous des ſottiſes du genre-humain, et de vous ouvrir ſon cœur! Je compte ſi fort ſur vos bontés, que je me ſuis laiſſé aller. Conſervez-moi, et madame l'ambaſſadrice, un peu de ſouvenir et de bienveillance. Je vous avertis que madame *Denis* eſt devenue très-digne de jouer les ſeconds rôles avec madame de *Chauvelin.*

L'oncle et la nièce ſont à ſes pieds. Je vous préſente mon tendre reſpect dans la foule de ceux qui vous aiment.

LETTRE CCV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 4 d'octobre, à midi.

EH, mon Dieu, mes anges, vous voilà fâchés contre moi! vous voilà les anges exterminateurs. Que votre face ne s'allume pas contre moi, et regardez-moi en pitié. — Je vous ai écrit une lettre ce matin: je réponds à votre courroux du 29. Figurez-vous que je n'ai le temps ni de manger ni de dormir; la tête me tourne.

1°. Je vous jure qu'on m'a mandé que *le Kain* et la *Clairon* avaient arrangé le troisième acte à leur fantaisie; mais allons pied à pied, si je puis, et commençons par le commencement. 1760.

2°. J'ai déjà dit et je redis que la transfusion des deux scènes paternelles d'*Argire* avec *Aménaïde*, en une seule scène, vers la fin du premier acte, était le salut de la république; j'ai remercié et je remercie.

3°. Je m'en tiens à cette manière de finir le premier acte :

> Viens, je te dirai tout. — Mais il faut tout oser;
> Le joug est trop affreux, ma main doit le briser;
> La persécution enhardit la faiblesse.

Cela fortifie le caractère d'*Aménaïde*, et rend en même temps ses accusateurs moins odieux.

4°. Le second acte commence encore d'une manière plus forte :

! . . . .

Moi des remords, qui, moi! le crime seul les donne, &c.

Et c'est *Aménaïde*, et non la suivante, qui fait tout; et il est bien plus naturel de lui donner de la confiance pour un esclave qui l'a déjà servie, que de remettre tout aux soins de *Fanie;* cela était trop d'une petite fille; et cette fermeté du caractère d'*Aménaïde* prépare mieux les reproches vigoureux qu'elle fait ensuite à son père.

5°. Jamais je n'ai eu d'autre idée, au troisième acte, que de faire apprendre à *Tancrède* son malheur par gradation; je n'ai jamais prétendu qu'il parlât d'abord à *Aldamon*, comme au confident de son amour; et quand *Tancrède* disait, au nom d'*Orbassan*,

Orbassan, l'ennemi, le rival de Tancrède!

1760. il le disait à part: et pour lever toute équivoque, j'ai mis l'*oppresseur* de *Tancrède*, au lieu de *rival*. J'ai toujours prétendu que *Tancrède*, en arrivant dans la ville, avait appris, par le bruit public, qu'*Orbassan* devait épouser *Aménaïde;* c'est une chose très-naturelle; tout le monde en parle, et *Aldamon* n'en sait que ce que la voix publique lui en a appris.

Quand *Tancrède* demande, qui commande les armes dans la ville? *Aldamon* peut répondre,

Ce fut, vous le savez, le respectable Argire;

mais *Orbassan* lui succède. En un mot, tout l'art de cette scène doit consister dans la manière dont *Tancrède* laisse pénétrer son secret par *Aldamon*, qui voit, par son émotion, quels sont ses chagrins et ses projets. *Je vais* parler *de vous* était équivoque; *vous* cependant ne signifie pas je vous *nommerai*, il signifie qu'*Aménaïde* pourra se douter quel est ce *vous;* mais cela est trop subtil, et *vous m'envoyez* vaut mieux. Ce sont bagatelles.

6°. *Je suis encore sous le couteau* est une expression noble et terrible; si on ne la trouve pas ailleurs, tant mieux; elle a le mérite de la nouveauté, de la vérité et de l'intérêt. Cette scène a fait un grand effet chez moi. Il faut laisser dire les petits critiques, qui font semblant de s'effaroucher de tout ce qui est nouveau, et qui ne voudraient que des expressions triviales; notre langue n'est déjà que trop stérile.

7°. La dernière scène du second acte était aussi nécessaire que cette dernière scène du troisième; mais comme ce petit monologue du second ne

peut être qu'une expreſſion ſimple de la ſituation d'*Aménaïde*, comme ce tableau de ſon état n'eſt point 1760.
un grand combat de paſſions, il ne faut pas s'attendre à de grands effets de ce monologue, mais ſeulement à rendre le ſpectateur ſatisfait, et à terminer l'acte avec rondeur et élégance, ſans refroidir.

8°. Si, *O ma fille, vivez, fuſſiez-vous criminelle*, eſt dit par un acteur glacé, tels que les acteurs français l'ont preſque toujours été; ſi ce vers n'eſt pas dans la bouche d'un homme qui ait déjà pleuré et fait pleurer, il eſt clair que ce vers doit être mal reçu; mais moi, en le diſant, j'arrache des larmes. J'ai voulu peindre un vieillard faible et malheureux; c'eſt la nature. Il y a un préjugé bien ridicule parmi nous autres francs, c'eſt que tous les perſonnages doivent avoir de la même nobleſſe d'ame, qu'ils doivent tous être bien élevés, bien élégans, bien compaſſés : la nature n'eſt pas faite ainſi.

9°. Le grand point eſt de toucher. — *Inventez des reſſorts qui puiſſent m'attacher* (dit *Boileau*). Or, *Aménaïde* eſt auſſi touchante à la lecture qu'au théâtre. Cependant vous ſavez, mes anges, que M. de *Chauvelin* avait été mécontent du quatrième acte; il avait imaginé d'envoyer un ambaſſadeur de *Solamir*, et de ſubſtituer une entrée et une audience aux ſentimens douloureux d'une femme qui a été condamnée à mort par ſon père, et qui eſt à la fois mépriſée et défendue par ſon amant. Toutes ces idées que chacun a dans ſa tête, de la manière dont on pourrait conduire autrement une pièce nouvelle, ne ſerviront jamais qu'à refroidir un auteur, à lui ôter tout ſon enthouſiaſme. On pourra gagner quelque choſe du

1760. côté de l'hiftorique, et on perdra tout l'intérêt. Si *Corneille* avait fuivi dans le Cid le plan de l'académie, le Cid était à la glace.

On crie aux premières repréfentations, et le *couteau*, et la haine *outrageufe*, et *je ne peux fouffrir ce qui n'eft pas Tancrède;* au bout de huit jours on ne crie plus.

10°. Les longueurs doivent être accourcies; mais l'étriqué et l'étranglé détruit tout. Un fentiment qui n'a pas fa jufte étendue, ne peut faire effet. Qu'eft-ce qu'une tragédie en abrégé ?

11°. Nous foutenons toujours que les derniers vers d'*Aménaïde* font un morceau pathétique, terrible, néceffaire, et nous en avons eu la preuve : — *Arrêtez, — vous n'êtes point mon père.* On fut tranfporté.

Je n'ai plus de papier, je n'ai plus ni tête ni doigts. Mon cœur eft navré de douleur, fi j'ai déplu à mes anges; mais, au nom de Dieu, ôtez-moi ce *car tu m'as déjà dit.*

LETTRE CCVI.

A M. THIRIOT.

Le 8 d'octobre.

Je vous dois bien des réponfes, mon ancien ami. Puifque vous logez chez un médecin, ce n'eft pas merveille que vous foyez malade. Si vous venez aux Délices, vous vous porterez bien. Madame *Denis* vous fera pleurer dans Tancrède, tout autant

que mademoiselle *Clairon* ; et moi, je vous ferai plus d'impression que *Brizard* : je suis un excellent bon homme de père. 1760.

Je vous enverrai incessamment un Pierre le grand par M. *Damilaville*.

Je ne peux vous donner la Capilotade que cet hiver ; je n'ai pas un moment à moi.

J'ai, dans mon taudis des Délices, M. le duc de *Villars*, un intendant, un homme d'un grand mérite qui a fait 150 lieues pour me voir. Nous couchons les uns sur les autres. Il y avait hier quarante-neuf personnes à souper. Nous jouons aujourd'hui Mahomet ; une *Palmire*, jeune, naïve, charmante, voix de sirène, cœur sensible, avec deux yeux qui fondent en larmes ; on n'y tient pas : *Gaussin* était une statue. *Nota bené* que j'arrache l'ame au quatrième acte.

Mon église ne se bâtira qu'au printemps. Vous voulez que j'ose consulter M. *Souflot* sur cette église de village, et j'ai fait mon château sans consulter personne.

J'ai reçu le Père de famille ; mais je voulais l'édition avec l'épigraphe grecque, et les deux lettres qui firent tant de bruit.

Bonsoir, mon cher ami ; la tête me tourne de plaisirs et de fatigue.

Dites-moi donc quelles critiques on fait de Tancrède, *et vale*.

1760.

LETTRE CCVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

8 d'octobre.

O divins anges, jugez ſi je ſuis fidelle à mon culte ; je vais jouer Zopire ; j'ai deux cents perſonnes à placer ; je fais copier Tancrède ; je vous écris. Où diable avez-vous pêché, mes anges, que j'avais un peu d'amertume, quand je ſuis pénétré de vos bontés.

Je vous enverrais aujourd'hui Tancrède, ſi j'avais ſeulement le temps de faire un paquet. Qui, moi de l'amertume, parce que j'ai pris le parti du troiſième acte, et que j'ai cru que *le Kain* me l'avait ſaboulé ! Pour Dieu, laiſſez-moi mon franc arbitre ; encore faut-il bien que j'aye mon avis : DIEU a permis à ſes créatures de dire ce qu'elles penſent. Mon cher ange, mandez-moi, je vous prie, où l'on en eſt de ce Tancrède, quel parti on prend. J'ai envoyé un long mémoire à *Clairon*, par Verſailles ; je vous écris auſſi par Verſailles. Je ne veux pas ruiner mes anges par mes bavarderies. Nous jouons donc Mahomet aujourd'hui. N'a-t-on pas fait cent critiques de Mahomet ? cela empêche-t-il qu'elle ne doive faire un effet terrible, qu'elle ne doive déchirer le cœur ? Ah, *Gauſſin*, *Gauſſin*, ſi vous aviez la centième partie de l'ame de madame *Rillet !* ſi on avait eu un *Séide!* Pauvres Pariſiens, vous n'avez point d'acteurs qui pleurent. J'ai un petit mot à vous dire, mes anges ; c'eſt que

presque toutes vos tragédies sont froides, et vos acteurs aussi, excepté la divine *Clairon*, et quelquefois *le Kain*. Mes yeux se sont ouverts, mais trop tard. Je mourrai sans avoir fait une pièce selon mon goût. 1760.

M. le duc de *Choiseul* vous a-t-il montré la facétie de ma dédicace?

Avez-vous reçu un Pierre?

Madame *Scaliger*, ne soyez donc plus fâchée contre moi. C'est que je suis à vos pieds, c'est que je vous aime et révère au pied de la lettre.

LETTRE CCVIII.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Ce 10 d'octobre.

Si vous n'êtes point un grand enfant, Madame, vous n'êtes pas non plus une petite vieille. Je suis votre aîné, et je joue la comédie deux fois par semaine; et le bon de l'affaire, c'est que nous jouons des pièces nouvelles de ma façon, que Paris ne verra pas, à moins qu'il ne soit bien sage et bien honnête.

Comme je fais le théâtre, les pièces et les acteurs, qu'en outre je bâtis une église et un château, et que je gouverne par moi-même tous ces tripots-là; et que, pour m'achever de peindre, il faut finir l'Histoire de *Pierre le grand*; et que j'ai dix ou douze lettres à

écrire par jour : tout cela fait que vous devez me
1769. pardonner, Madame, si je ne vous ennuie pas aussi souvent que je le voudrais.

J'ai pourtant un plaisir extrême à m'entretenir avec vous; vous savez que j'aime passionnément votre esprit, votre imagination, votre façon de penser. Vous aurez la moitié de Pierre incessamment. Il y a un paquet tout prêt pour vous, et pour M. le président *Hénault;* mais on ne sait comment faire pour dépêcher ces paquets par la poste.

Je vous avertis que la préface vous fera pousser de rire, et vous serez tout étonnée de voir que la plaisanterie n'est point déplacée.

J'y joins un chant de la Pucelle, qui pourra vous faire rire aussi. Je vous promets encore de vous chercher des fariboles philosophiques dans ma bibliothéque; mais il faut que vous sachiez que je ne suis guère le maître d'entrer dans ma bibliothéque à présent, parce qu'elle est dans l'appartement qu'occupe M. le duc de *Villars*, avec tout son monde. Il nous a joué, à huis clos, *Gengis-kan* dans l'Orphelin de la Chine : il vaut mieux que tous vos comédiens de Paris.

Je suis fort aise, Madame, qu'on ait imprimé ma lettre au roi de Pologne. Trois ou quatre lettres par an, dans ce goût-là, écrites aux puissances, ou soi-disant telles, ne laisseraient pas de faire du bien. Il faut rendre service aux hommes tant qu'on le peut, quoiqu'ils n'en valent guère la peine.

Mon petit parti d'ailleurs m'amuse beaucoup. J'avoue que tous mes complices n'ont pas sacrifié aux grâces; mais, s'ils étaient tous aimables, ils ne

feraient pas ſi attachés à la bonne cauſe. Les gens de bonne compagnie ne font point de proſélytes; ils ſont tièdes, ils ne ſongent qu'à plaire : DIEU leur demandera un jour compte de leurs talens. 1760.

Vous avez bien raiſon, Madame, d'aimer l'hiſtoire de mon ami *Hume;* il eſt, comme vous ſavez, le couſin de l'auteur de l'Ecoſſaiſe. Vous voyez comme il rend, dans cette hiſtoire, le fanatiſme odieux.

Ne croyez pas que l'Hiſtoire de *Pierre le Grand* puiſſe vous amuſer autant que celle des *Stuart;* on ne peut guère lire Pierre, qu'une carte géographique à la main; on ſe trouve d'ailleurs dans un monde inconnu. Une pariſienne ne peut s'intéreſſer à des combats ſur les Palus-méotides, et ſe ſoucie fort peu de ſavoir des nouvelles de la grande Permie et des Samoïèdes. Ce livre n'eſt point un amuſement, c'eſt une étude.

M. le préſident *Hénault* ne veut point que je donne Pierre, chiquette à chiquette : je ne le voudrais pas non plus, mais j'y ſuis forcé. On a un peu de peine avec les Ruſſes, et vous ſavez que je ne ſacrifie la vérité à perſonne.

Adieu, Madame; ſi vous aviez des yeux, je vous dirais : venez philoſopher avec nous, parce que vos yeux feraient égayés pendant neuf mois par le plus agréable aſpect qui ſoit ſur la terre; mais ce qui fait le charme de la vie eſt perdu pour vous, et je vous aſſure que cela me fait toujours ſaigner le cœur.

J'ai chez moi un homme d'un mérite rare, homme de grande condition, ancien officier retiré dans ſes terres : il les a quittées pour venir, à cent cinquante

1760. lieues de chez lui, philofopher dans une retraite. Je ne l'avais jamais vu, je ne favais pas même qu'il exiftât : il a voulu venir, il eft venu ; il fait de grands progrès, et il m'enchante. Mais, par malheur, il me vient des intendans ; ces gens-là ne font pas tous philofophes. Mon Dieu, Madame, que je hais ce que vous favez !

Je vais être en relation avec un brame des Indes, par le moyen d'un officier qui va commander fur la côte de Coromandel, et qui m'eft venu voir en paffant. J'ai déjà grande envie de trouver mon brame plus raifonnable que tous vos butors de la forbonne.

Adieu, encore une fois, Madame; je vous aime beaucoup plus que vous ne penfez.

LETTRE CCIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 d'octobre.

Vous êtes mes anges plus que jamais ; vous perfévérez dans votre miniftère de gardiens. Voici, mon cher et refpectable ami, ce que j'ai pu à peu-près répondre à votre lettre et au mémoire de madame *Scaliger*. Je prévois que ma réponfe fera inutile, puifqu'elle n'arrivera qu'après que Tancrède aura été joué à Verfailles ; mais, du moins, j'aurai la confolation d'avoir fait mon devoir. Si vous avez encore quelques petits fcrupules, je fuis à vos ordres.

Etes-vous

Etes-vous toujours dans l'idée de faire imprimer Tancrède par provision? En ce cas, je vous supplie 1760.
de faire transcrire sur la pièce les changemens que vous trouverez dans mon mémoire. Vos bontés ne se lassent pas.

Vous imaginez donc que je suis assez mal-habile pour fourrer, dans la dédicace, quelque chose que la marquise n'ait pas approuvé! je ne suis pas si niais. Voici cette dédicace mot pour mot, telle que M. le duc de *Choiseul* me l'a renvoyée, munie du grand sceau des petits appartemens. J'ai plus d'une raison de faire cette dédicace, et je crois que vous les devinez toutes.

Et vous, madame *Scaliger*, vous me croyez donc assez suisse pour ignorer que mon intendant de Bourgogne est le frère de mon cher avocat général? Sachez que ce frère m'a amené son neveu, propre fils de son frère. J'ai soupçonné sa mère d'avoir été une habile femme : car le jeune candidat est d'une taille fine et élancée, et son père est tout rabougri.

Nous avons à présent M. *Turgot* qui vaut mieux que tout le parquet. Celui-là n'a pas besoin de mes instructions, il m'en donnerait; c'est un philosophe très-aimable. Nous lui avons joué Fanime et les Ensorcelés: il dit qu'il n'avait pas pleuré à Tancrède; et je l'ai vu pleurer à Fanime; mais c'est que madame *Denis* a la voix attendrissante, et, quand nous jouons ensemble, on n'y tient pas.

George III ne changera pas la face de l'Europe; celle de *Luc* change tous les jours.

Mille tendres respects à tous les anges.

1760.

LETTRE CCX.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

15 d'octobre.

MADAME *Scaliger*, favez-vous bien que vous êtes adorable? Des lettres de quatre pages, des mémoires raifonnés, des bontés de toute efpèce : mon cœur eft tout gros. J'aime mes anges à la folie. Quand je vous ai envoyé des bribes pour Tancrède, imaginez-vous, Madame, qu'on m'effayait un habit de théâtre pour *Zopire*, et un autre pour *Zamti;* qu'il fallait compter avec mes ouvriers, faire mes vendanges et mes répétitions. J'écrivais au courant de la plume, et un *Tancrède fortait de la place.* Cette place n'eft pas tenable : il y avait cent autres incongruités; je m'en apercevais bien; je les corrigeais quand le courier était parti. J'envoyais des mémoires à *Clairon;* je priais qu'on fufpendît les repréfentations, qu'on me donnât du temps. Voilà qui eft fait; tout eft fini, plus de Chevalerie. Vous aurez une nouvelle leçon quand vous voudrez. Pour moi, je vais jouer le père de *Fanime* dans deux heures, et je vous avertis que je vais faire pleurer. *Fanime* fe tue; il faut que je vous confie cette anecdote. Mais comment fe tue-t-elle? à mon gré, de la manière la plus neuve, la plus touchante. Cette *Fanime* fait fondre en larmes; du moins madame *Denis* fait cet effet; car, ne vous

déplaise, elle a la voix plus attendrissante que *Clairon*. Et moi, je vous répète que je vaux cent *Sarrazin*, 1760. et que j'ai formé une troupe qui gagnerait fort bien sa vie. Ah, si nous pouvions jouer devant madame *Scaliger!* Mais vous a-t-on envoyé Pierre I? cela n'est pas si amusant qu'une tragédie. Que ferez-vous de la grande Permie et des Samoïèdes? Il y a pourtant une préface à faire rire, et j'ose vous répondre qu'elle vous divertira. Je crois que j'étais né plaisant, et que c'est dommage que je me sois adonné parfois au sérieux. Je n'ai point vu les fréronades sur Tancrède; mais je me trompe, ou *Jérôme Carré* est plus plaisant que *Fréron*. Je me moque un peu du genre-humain, et je fais bien; mais avec cela comme mon cœur est sensible! comme je suis pénétré de vos bontés! comme j'aime mes anges! je les chéris autant que je déteste ce que vous savez. Mon aversion pour cette infamie ne fait que croître et embellir. M. d'*Argental* est donc à la campagne. Comment peut-il faire pour ne pas sortir à cinq heures? comment va la santé de M. de *Pont-de-Vesle?*

Quand mon cher ange reviendra-t-il? Je suis à vos pieds, divine *Scaliger*.

1760.

LETTRE CCXI.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

16 d'octobre.

BELLE *Melpomène*, ma main ne répondra pas à la lettre dont vous m'honorez, parce qu'elle eſt un peu impotente; mais mon cœur, qui ne l'eſt pas, y répondra.

Raiſons enſemble, raiſonnons.

Les monologues, qui ne ſont pas des combats de paſſions, ne peuvent jamais remuer l'ame et la tranſporter. Un monologue, qui n'eſt et ne peut être que la continuation des mêmes idées et des mêmes ſentimens, n'eſt qu'une pièce néceſſaire à l'édifice; et tout ce qu'on lui demande, c'eſt de ne pas refroidir. Le mieux, ſans contredit, dans votre monologue du ſecond acte, eſt qu'il ſoit court, mais pas trop court. On peut faire venir *Fanie*, et finir par une ſituation attendriſſante. Je tâcherai d'ailleurs de fortifier ce petit morceau, ainſi que bien d'autres. On a été forcé de donner Tancrède avant que j'y euſſe pu mettre la dernière main. Cette pièce ne m'a jamais coûté un mois. Vos talens ont ſauvé mes défauts; il eſt temps de me rendre moins indigne de vous.

Je ne ſuis point du tout de votre avis (1), ma belle

(1) Ce fut contre ſon avis, et à la pluralité des voix, que mademoiſelle *Clairon* fut chargée de propoſer à M. de *Voltaire* de tendre le théâtre en noir, et de dreſſer un échafaud au troiſième acte de Tancrède. Les principes de cette grande actrice n'ont jamais différé de ceux qui ſont établis dans cette lettre.

Melpomène, fur le petit ornement de la Grève que vous me propofez. Gardez-vous, je vous en conjure, de rendre la fcène françaife dégoûtante et horrible, et contentez-vous du terrible. N'imitons pas ce qui rend les Anglais odieux. Jamais les Grecs, qui entendaient fi bien l'appareil du fpectacle, ne fe font avifés de cette invention de barbares. Quel mérite y a-t-il, s'il vous plaît, à faire conftruire un échafaud par un menuifier? en quoi cet échafaud fe lie-t-il à l'intrigue? Il eft beau, il eft noble de fufpendre des armes et des devifes. Il en réfulte qu'*Orbaffan*, voyant le bouclier de *Tancrède* fans armoiries, et fa cotte d'armes fans faveurs des belles, croit avoir bon marché de fon adverfaire; on jette le gage de bataille, on le relève; tout cela forme une action qui fert au nœud effentiel de la pièce. Mais faire paraître un échafaud, pour le feul plaifir d'y mettre quelques valets de bourreau, c'eft déshonorer le feul art par lequel les Français fe diftinguent; c'eft immoler la décence à la barbarie; croyez-en *Boileau* qui dit : 1760.

> Mais il eft des objets que l'art judicieux
> Doit offrir à l'oreille, et dérober aux yeux.

Ce grand-homme en favait plus que les beaux efprits de nos jours.

J'ai crié, trente ou quarante ans, qu'on nous donnât du fpectacle dans nos converfations en vers, appelées tragédies; mais je crierais bien davantage fi on changeait la fcène en place de Grève. Je vous conjure de rejeter cette abominable tentation.

J'enverrai dans quelque temps Tancrède, quand

—— j'aurai pu y travailler à loiſir; car figurez-vous que,
1760. dans ma retraite, c'eſt le loiſir qui me manque. Fanime ſuivra de près : nous venons de l'eſſayer en préſence de M. le duc de *Villars*, de l'intendant de Bourgogne, et de celui de Languedoc. Il y avait une aſſemblée très-choiſie. Votre rôle eſt plus décent, et par conſéquent plus attendriſſant qu'il n'était; vous y mourez d'une manière qu'on ne peut prévoir, et qui a fait un effet terrible, à ce qu'on dit. La pièce eſt prête. Je vais bientôt donner tous mes ſoins à Tancrède. Quand vous aurez donné la vie à ces deux pièces, je vous ſupplierai d'être malade, et de venir vous mettre entre les mains de *Tronchin*, afin que nous puiſſions être tous à vos pieds.

LETTRE CCXII.

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 18 d'octobre.

JE prends la liberté, Madame, de faire paſſer par vos mains ma réponſe à mademoiſelle *Clairon*, et je vous ſupplie inſtamment de vous joindre à moi pour empêcher l'aviliſſement le plus odieux qui puiſſe déshonorer la ſcène françaiſe et achever notre décadence. Que M. d'*Argental* et tous ſes amis employent leur crédit pour ſauver la France de cet opprobre.

J'ai encore une grâce à vous demander, qui ne regarde que moi, c'eſt de diſſiper mes continuelles

alarmes fur l'impreffion dont on me menace. Il y a certainement dans Paris des exemplaires de Tancrède, conformes à la leçon des comédiens. Il eft certain que, pour peu qu'on attende, la pièce paraîtra dans toute fa misère, pendant que je paffe le jour et la nuit à la corriger d'un bout à l'autre, à la rendre moins indigne de vous et du public. Vous en recevrez inceffamment une nouvelle copie, et je penfe qu'il fera convenable de toutes façons de la reprendre vers la Saint-Martin. On fera obligé de tranfcrire de nouveau tous les rôles. Il n'y en a pas un feul où je n'aye fait des changemens. Si ces changemens valent quelque chofe, c'eft à vous que j'en fuis redevable, c'eft à votre goût, à l'intérêt que vous avez pris à l'ouvrage, à vos réflexions auffi folides que fines. Si je me fuis un peu récrié contre quelques vers qu'on a été forcé de fubftituer à la hâte, fi ces vers m'ont paru défectueux, c'eft l'amour de l'art, et non l'amour propre, qui s'eft révolté en moi. Je n'ai pas fenti avec moins de reconnaiffance la néceffité de plufieurs changemens, je n'en ai pas moins approuvé vos remarques, et plufieurs vers mis à la place des miens. M. d'*Argental* fera-t-il encore long-temps à la campagne? Il me paraît qu'en fon abfence vous commandez l'armée avec bien du fuccès. Je me flatte que vos troupes préviendront les irruptions des houffards libraires. Quand jouera-t-on la Belle pénitente? mademoifelle *Clairon* eft-elle cette pénitente? Elle feule peut faire réuffir cette déteftable pièce anglaife; mais je me flatte que l'auteur, qui s'abaiffe à chercher des modèles chez les barbares, fe fera fort éloigné de

1760. son modèle. Si notre scène devient anglaise, nous sommes bien avilis ; nous ne sommes déjà que les traducteurs de leurs romans. N'avons-nous pas déjà baissé assez pavillon devant l'Angleterre? c'est peu d'être vaincus, faut-il encore être copistes? O pauvre nation! Madame, le cœur me saigne, mais il est à vous.

LETTRE CCXIII.

A M. DUCLOS, *à Paris.*

A Ferney, 22 d'octobre.

Vous êtes ferme et actif, vous aimez le bien public; vous êtes mon homme, et je vous aime de tout mon cœur. L'académie n'a jamais eu un secrétaire tel que vous.

Venons d'abord, Monsieur, à ce *Dictionnaire* que l'académie va faire imprimer.

Vous aurez votre *T.* dans un mois ou six semaines. Vous n'attendez pas après le *T* quand vous êtes à l'*A.* (*)

Non vraiment, je ne me repose point. *Robin-mouton*, vendeur de brochures au Palais-royal, correspondant de *Cramer*, et chargé de vous présenter un Pierre, a dû commencer par s'acquitter de ce devoir.

Vous êtes très-louable d'avoir fait sentir au vieux *Crébillon* sa faute. Je ne m'amuse guère à lire les approbations ; je ne savais pas que l'auteur de

(*) Ce travail de M. de *Voltaire* a été joint au Dictionn. philos., à la lettre *T.*

Rhadamiste et d'Electre eût eu l'indignité d'approuver une pièce qui est la honte de la littérature : c'était se joindre aux lâches persécuteurs des véritables gens de lettres ; mais le bon homme radote depuis long-temps. 1760.

Puissiez-vous réunir et venger les philosophes qu'on a voulu désunir et accabler. Est-il possible que ceux qui pensent soient avilis par ceux qui ne pensent pas ? Il faut que je vous conte que nous allions jouer une pièce nouvelle aux Délices; M. le duc de *Villars*, notre confrère, y était : arrive le frère d'*Omer de Fleuri*, notre intendant de Bourgogne, avec le fils d'*Omer*. Il fut bien reçu, on lui fit fête, on lui donna la comédie. Il me présenta le fils d'*Omer*, comme graine d'avocat général : Monsieur, dis-je au jeune homme, souvenez-vous qu'il faut être l'avocat de la nation, et non des *Chaumeix*. D'ailleurs, tout se passa à merveille.

Je prends acte avec vous que le Tancrède que vous avez vu n'est pas tout-à-fait mon Tancrède, mais celui des comédiens qui l'ont ajusté à leur fantaisie, et qui l'ont orné d'une soixantaine de vers de leur cru, assez aisés à reconnaître. Ils en ont usé comme de leur bien, parce que je leur ai abandonné le profit de la représentation et de l'édition. J'ai envoyé une petite dédicace à madame de *Pompadour* et à M. le duc de *Choiseul;* ils l'ont approuvée. Je lui parle (à madame de *Pompadour*), dans cette épître, du bien qu'elle a fait aux gens de lettres; je commence par citer *Crébillon*, et même avec quelque éloge, car il faut être poli; cela rend le procédé de *Crébillon* plus indigne. Je ne savais

pas alors qu'il se fût dégradé au point d'être le
1760. receleur de *Palissot*.

Je finis, mon respectable confrère, par me féliciter de voir, à la tête de nos travaux académiques, un homme de votre trempe. Parlez, agissez, écrivez hardiment : le temps est venu où le bon sens ne doit plus être opprimé par la sottise. Laissons le peuple recevoir un bât des bâtiers qui le bâtent, mais ne soyons pas bâtés. L'honnête liberté est notre partage.

Comptez sur l'estime infinie, le dévouement, la fidélité, l'amitié du suisse *Voltaire*.

LETTRE CCXIV.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Ferney, 25 d'octobre.

Je reçois, par M. de *Keyserling*, la lettre dont vous m'avez honoré du 11 de septembre, nouveau style, avec les mémoires sur le commerce et sur les campagnes en Perse. Je n'ai point encore entendu parler de M. *Pouschkin*, et du paquet qu'il devait me faire parvenir de la part de votre excellence ; j'ai toujours jugé qu'il s'arrêterait à Vienne, pour le mariage de l'archiduc. Vous venez de donner une belle fête à ce prince ; vos troupes, dans Berlin, font un plus bel effet que tous les opéra de *Metastasio*. C'est moi, Monsieur, qui suis inconsolable de n'avoir pu faire ma cour à monsieur votre neveu; jugez avec quels transports j'aurais reçu un homme

de votre nom, et digne d'en être. Je vois fouvent M. de *Soltikof;* je vous affure qu'il mérite de plus en plus votre bienveillance. 1760.

Il eft bien dur d'être fi loin de vous. J'ignore encore fi un ballot envoyé, il y a un an, à l'adreffe de M. de *Keyferling* à Vienne, eft parvenu à votre excellence ; j'ignore fi elle a reçu un autre ballot envoyé par Hambourg ; celui-là me tient moins au cœur ; il ne contenait qu'une efpèce d'eau des Barbades que je prenais la liberté de vous offrir.

Vous fentez, Monfieur, que je ne puis bâtir la feconde aile de l'édifice, fi je n'ai des matériaux ; vous avez commencé, vous achèverez. On eft content du premier volume ; le libraire en a déjà débité cinq mille exemplaires : *Pierre le grand* et vous, vous faites fa fortune ; c'eft votre deftinée à tous les deux de faire du bien. Mais comment puis-je continuer, fi je n'ai pas le précis des négociations de ce grand-homme, et la continuation du journal ? J'ajoute que j'ai befoin de quelques éclairciffemens fur le czarovitz. Je fuis à vos ordres, et je vous réponds que je ne vous ferai pas attendre ; mais aidez-moi ; ne me réduifez pas à répéter les mauvaifes hiftoires du fieur *Nefterufanoi*, et de tant d'autres. Il n'eft pas dans votre caractère d'abandonner une fi noble entreprife ; je fuis perfuadé qu'elle doit plaire à la digne fille de *Pierre le grand.* Difpofez de votre fecrétaire, de votre partifan le plus vif, de celui qui fera toute fa vie, avec le plus tendre refpect, &c.

J'ai eu l'impudence de porter chez M. de *Soltikof* le portrait de votre fecrétaire.

1760.

LETTRE CCXV.

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Ferney, 25 d'octobre.

Je me mets plus que jamais aux pieds de madame *Scaliger*. Je ne fais si monfieur le parmefan eft encore à la campagne ; je prends le parti d'adreffer la pièce à M. de *Chauvelin :* il y a plus de deux cents vers de changés, en comparant cette leçon à celle de la première repréfentation. C'eft fur cette dernière leçon que nous venons de la jouer, et j'ofe affurer que vous feriez bien étonnée des acteurs et du parterre. Enfin, Madame, je recommande à vos bontés cet ouvrage qui eft en partie le vôtre. Je vous dois, Madame, ce que j'ai pu y faire de paffable. Il eft bien important qu'on prévienne les déteftables éditions dont on me menace. Je mérite que les acteurs aient la complaifance de jouer ma pièce telle que je l'ai faite, et que mademoifelle *Clairon* ne m'immole point à fes caprices ; et vous méritez, furtout, qu'on faffe ce que vous voulez. Je ne demande que trois ou quatre repréfentations vers la Saint-Martin. Il fera néceffaire que tous les acteurs recopient leurs rôles, car il n'y en a point qui ne foient changés. J'aurai l'honneur de vous envoyer inceffamment la dédicace à madame de *Pompadour ;* M. de *Choifeul* prétend que la dédicace de Choifi ne lui a pas fait tant de plaifir.

Je ne mets point mon nom à la dédicace ; c'eſt un usage que j'ai banni : il eſt trop ridicule d'écrire une differtation comme on écrit une lettre *avec un très-obéiſſant ſerviteur.* 1760.

Par une raiſon à peu-près ſemblable, c'eſt-à-dire par l'averſion que j'ai toujours eue pour fourrer mon nom à la tête de mes opuſcules, je ſouhaite que *Prault* le ſupprime ; on ſait aſſez que j'ai fait Tancrède. Il n'eût pas été mal que ceux qui ont le profit de l'édition, euſſent mis quatre lignes d'avertiſſement ; toutes ces petites choſes peuvent aiſément être arrangées par vos ordres.

Nous venons de jouer encore Fanime avec des applaudiſſemens bien plus forts que ceux qu'on avait donnés à Tancrède ; c'eſt que Fanime a été jouée mieux qu'elle ne le ſera jamais. Je voudrais que vous puiſſiez voir un chevalier *Micault*, frère du garde du tréſor royal ; il y était. Vous aurez cette Fanime ſous votre protection, au moment que vous la demanderez.

Mais, une choſe à quoi vous ne vous attendez pas, c'eſt que vous aurez Oreſte ; j'ai voulu en venir à mon honneur ; je regarde Oreſte, à préſent, comme un de mes enfans les moins boſſus : vous en jugerez.

Je n'aime pas aſſurément un échafaud ſur le théâtre, mais j'y verrais volontiers les furies ; les Athéniens penſaient ainſi.

Je ſuppoſe, Madame, que vous avez reçu, il y a quelques jours, une grande lettre de moi, et une pour *Claiʒon;* le tout à l'adreſſe de M. de *Chauvelin* que j'ai auſſi chargé de Tancrède. Vous ai-je dit que

nous avons joué devant le fils d'*Omer de Fleuri*?
1760. M. l'abbé d'*Espagnac* arriva trop tard ; il eût été agréable d'avoir un grand chambrier pour spectateur.

O chers anges, que je voudrais vous revoir ! mais je hais Paris. Je ne peux travailler que dans la retraite ; je travaillerai pour vous jusqu'à la fin de ma vie. Vive le tripot.

LETTRE CCXVI.

A M. LE KAIN.

Aux Délices, 26 d'octobre.

Je réponds, mon cher ami, à votre lettre du 15 d'octobre. J'ai envoyé à M. d'*Argental* la tragédie de Tancrède, dans laquelle vous trouverez une différence de plus de deux cents vers ; je demande instamment qu'on la rejoue suivant cette nouvelle leçon qui me paraît remplir l'intention de tous mes amis. Il sera nécessaire que chaque acteur fasse recopier son rôle ; et il n'est pas moins nécessaire de donner incessamment au public trois ou quatre représentations avant que vous mettiez la pièce entre les mains de l'imprimeur. Ne doutez pas que, si vous tardez, cette tragédie ne soit furtivement imprimée ; il en court des copies : on m'en a fait tenir une horriblement défigurée, et qui est la honte de la scène française. Il est de votre intérêt de prévenir une contravention qui serait très-désagréable pour vous et pour moi.

Je me flatte que vous n'êtes pas de l'avis de mademoiselle *Clairon* qui demande un échafaud ; cela n'est bon qu'à la Grève ou sur le théâtre anglais ; la potence et des valets de bourreau ne doivent pas déshonorer la scène de Paris. Puissions-nous imiter les Anglais dans leur marine, dans leur commerce, dans leur philosophie, mais jamais dans leurs atrocités dégoûtantes ! Mademoiselle *Clairon* n'a certainement pas besoin de cet indigne secours pour toucher et pour attendrir tous les cœurs. 1760.

Je vous donnerai quelque jour une pièce où vous pourrez étaler un appareil plus noble et plus convenable. Nous avons joué ici Fanime avec des applaudissemens bien singuliers ; madame *Denis* y déploya les talens les plus supérieurs ; elle fit pleurer des gens qui n'avaient jamais connu les larmes ; enfin elle ne fut point indigne de jouer le rôle de *Fanime*, qui est celui de mademoiselle *Clairon*. Quand vous voudrez, vous aurez cette pièce ; mais il faut commencer par Tancrède.

Je vous prie très-instamment de me mander quelle pièce vous comptez mettre sur le théâtre vers la Saint-Martin ; mettez-moi un peu au fait de votre marche. Vous savez combien je m'intéresse à vos succès et à vos avantages ; comptez sur l'amitié inviolable de votre très-humble, &c.

1760.

LETTRE CCXVII.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 27 d'octobre.

CECI n'eſt point une lettre, Madame ; c'eſt ſeulement pour vous demander ſi vous avez reçu deux volumes de l'ennuyeuſe Hiſtoire de Ruſſie, l'un pour vous, l'autre pour le préſident *Hénault*. M. *Bouret* ou M. *le Normand* doit vous avoir fait remettre ce paquet. J'ignore pareillement ſi M. d'*Alembert* a reçu le ſien. Voulez-vous, Madame, avoir la bonté de lui demander s'il lui eſt parvenu : il vous fait quelquefois ſa cour, et je vous en félicite tous deux. Vous ne trouverez aſſurément perſonne qui ait plus d'eſprit, plus d'imagination et plus de connaiſſances que lui.

Je vous diſais, Madame, que je ne vous écrivais point ; mais je veux vous écrire : j'ai pourtant bien des affaires ; un laboureur qui bâtit une égliſe et un théâtre, qui fait des pièces et des acteurs, et qui viſite ſes champs, n'eſt pas un homme oiſif ; n'importe, il faut que je vous diſe que je viens de crier : Vive le roi, en apprenant que les Français ont tué quatre mille anglais à coups de baïonnette. Cela n'eſt pas humain ; mais cela était fort néceſſaire.

Je ne ſais pas ſi le roi de Pruſſe aura long-tems la vanité de payer régulièrement la penſion à monſieur d'*Alembert* ;

d'*Alembert;* ce ferait aux Ruffes à la payer fur les huit millions qu'ils viennent de prendre à Berlin. 1760.
Dieu merci, il ne s'eft pas encore paffé une femaine fans grandes aventures. Depuis que j'ai quitté le poëte *Sans-fouci*, j'ai peur de lui avoir porté malheur; je fouhaite qu'il finiffe fa vie auffi fagement et auffi tranquillement que moi; mais il n'en fera rien.

Je n'ai nulle nouvelle du frère *Menou*, ni de frère *Malagrida*, ni de frère *Berthier*, ni d'*Omer de Fleuri*, ni de *Fréron*. J'aurai l'honneur de vous envoyer quelque infolence le plutôt que je pourrai.

Prenez toujours la vie en patience, Madame; et, s'il y a quelque bon moment, jouiffez-en gaiement. Je me plains à tout le monde de mademoifelle *Clairon* qui a la fantaifie de vouloir qu'on lui mette un échafaud tendu de noir fur le théâtre, parce qu'elle eft foupçonnée d'avoir fait une infidélité à fon fiancé. Cette imagination abominable n'eft bonne que pour le théâtre anglais. Si l'échafaud était pour *Fréron*, encore paffe; mais, pour *Clairon*, je ne le peux fouffrir.

Ne voilà-t-il pas une belle idée de vouloir changer la fcène françaife en place de Grève? Je fais bien que la plupart de nos tragédies ne font que des converfations affez infipides, et que nous avons manqué jufqu'ici d'action et d'appareil; mais quel appareil, pour une nation polie, qu'une potence et des valets de bourreaux!

Je vous adreffe mes plaintes, Madame, parce que vous avez du goût; et je vous prie de crier à pleine tête contre cette barbarie. Voilà ma lettre finie; je vais voir mes greniers et mes granges.

1760. Je vous présente mon tendre respect, et je vous aime encore plus que mon blé et mon vin ; j'ai fait pourtant d'assez bon vin, et beaucoup. Je parie, Madame, que vous ne vous en souciez guère ; voilà comme l'on est à Paris.

LETTRE CCXVIII.

A M. THIRIOT.

A Ferney, 27 d'octobre.

Je vous dis et redis, mon vieil ami, qu'il me faut des fréronades où il est question de Tancrède ; il y a une bonne ame qui se charge d'en faire un assez plaisant usage.

Avez-vous des Pierre ? avez-vous donné un Pierre à *Protagoras* ? que faites-vous chez votre médecin ? *quid novi de litteratis et malefaciatis* ?

Que dites-vous de *Clairon* qui voulait un échafaud sur le théâtre ? Mon ami, il faut battre les Anglais, et ne pas imiter leur barbare scène. Qu'on étudie leur philosophie, qu'on foule aux pieds comme eux les infames préjugés, qu'on chasse les jésuites et les loups, qu'on ne combatte sottement ni l'attraction ni l'inoculation, qu'on apprenne d'eux à cultiver la terre, mais qu'on se garde bien d'imiter leur théâtre sauvage.

Vous verrez bientôt, à ce que j'espère, Tancrède dans son cadre. M. et madame d'*Argental* m'ont bien servi ; ils m'ont fait corriger bien des fautes :

voilà de vrais amis. Les comédiens m'ont tailladé assez mal à propos; mais tout sera réparé à la reprise. 1760.
Voyez cette reprise; je suis le plus trompé du monde, ou Tancrède doit faire pleurer toutes les petites filles à chaudes larmes.

J'ai bien peur que l'état de M. le duc de *Bourgogne* ne soit fatal aux spectacles. Le roi perd bien des enfans; il soutient de rudes épreuves de toutes façons. On ne le plaint point assez; et, quoiqu'on l'aime, on ne l'aime point assez. Allez, allez, messieurs les Parisiens, DIEU vous le conserve, et madame de *Pompadour;* elle n'a fait que du bien, et vous n'êtes que des ingrats. *Vale, amice.*

LETTRE CCXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 d'octobre.

MON divin ange, j'apprends que vous êtes revenu à Paris. Vous allez donc reprotéger Tancrède : vous devez avoir la nouvelle leçon entre les mains; je l'ai envoyée à madame *Scaliger*.

J'attends tout de mes anges; car les anges de ténèbres me persécutent. On m'a fait tenir une copie de Tancrède, capable de déshonorer l'auteur, les comédiens et les protecteurs, et de faire renoncer à la chevalerie et au théâtre. Il est sûr que bientôt ce détestable ouvrage sera imprimé, comme il est sûr que Pondichéri sera pris. J'imagine, mon cher ange, que vous préviendrez l'une de ces deux turpitudes, que vous

1760. ferez jouer Tancrède : vienne la Saint-Martin, et alors vous aurez la dédicace que je fortifierai de quelque nouvelle outrecuidance ; car il faut montrer aux fots que les philofophes ont autant d'appui que les perfécuteurs des philofophes, et de meilleurs appuis.

Il eft donc arrivé malheur au Pierre des *Cramer*. Ils l'avaient mis fous la protection de M. de *Malesherbes*, et on l'a fait moifir à la chambre fyndicale, en attendant qu'on l'eût contrefait. On affure que *Moncrif* avait été nommé pour examinateur de l'Hiftoire de Ruffie. L'auteur des Chats n'eft pas trop fait pour juger *Pierre le grand ;* il y a loin de fa gouttière au Volga et au Jaïk. Ces petites aventures ne me réconcilient pas avec la bonne ville.

Adieu ; je reviendrai quand ils feront changés.

Je ne peux, mon cher ange, m'empêcher de vous répéter ce que j'ai dit à madame *Scaliger* de l'effet prodigieux que madame *Denis* a fait dans Fanime. *Nota benè* que vous aurez cette Fanime quand il vous plaira. Je vous fupplierai de me renvoyer votre dernière copie, avec la première, la plus ancienne de toutes ; car il faut confronter ; et, quand il n'y aurait qu'un vers heureux à fe voler à foi-même, il ne faut rien négliger : les vieillards font un peu avares.

Ai-je dit à madame d'*Argental* que nous avions joué Fanime devant le fils d'*Omer de Fleuri* ? cela nous porta malheur ; elle fut mal jouée ce jour-là ; cependant elle fit affez d'effet.

J'ai gravement recommandé à *Omer minor* de ne pas attaquer ouvertement la raifon quand il ferait avocat dudit feigneur roi.

Mon cher ange, que dirons-nous d'Oreste ? mettrons-nous des furies dans ce tripot grec ? je les aimerais mieux qu'une potence dans Tancrède ; il faut que *Clairon* ait perdu l'esprit. Opposez-vous à cette horreur ; et n'ayons rien à l'anglaise, qu'une marine et la philosophie. 1760.

Ne va-t-on pas jouer une pièce de *le Mierre* ? Il m'a écrit ce *le Mierre* ; mais, où est sa demeure ? je n'en sais rien. Je prends la liberté de joindre ici ma réponse, et de vous supplier de la lui faire tenir par la poste d'un sou.

La correspondance emporte tout le temps, sans cela vous auriez une pièce nouvelle. Mes divins anges, courage. Je crois *Luc* bien mal ; mais je suis russe.

LETTRE CCXX.

A M. HELVETIUS.

27 d'octobre.

Je ne sais où vous prendre, mon cher philosophe ; votre lettre n'était ni datée, ni signée d'un *H* : car encore faut-il une petite marque dans la multiplicité des lettres qu'on reçoit. Je vous ai reconnu à votre esprit, à votre goût, à l'amitié que vous me témoignez. J'ai été très-touché du danger où vous me mandez que votre très-aimable et respectable femme a été, et je vous supplie de lui dire combien je m'intéresse à elle.

Oh bien, je ne suis pas comme *Fontenelle* ; car j'ai

1760. le cœur ſenſible, et je ne ſuis point jaloux, et de plus je ſuis hardi et ferme; et, ſi l'inſolent frère *le Tellier* m'avait perſécuté comme il voulut perſécuter ce timide philoſophe, j'aurais traité *le Tellier* comme *Berthier*. Croiriez-vous que le fils d'*Omer-Fleuri* eſt venu coucher chez moi, et que je lui ai donné la comédie? Il eſt vrai que la fête n'était pas pour lui; mais il en a profité auſſi-bien que ſon oncle, l'intendant de Bourgogne, lequel vaut mieux qu'*Omer*. J'ai reçu le fils de notre ennemi avec beaucoup de dignité, et je l'ai exhorté à n'être jamais l'avocat général de *Chaumeix*. Mon cher philoſophe, on aura beau faire; quand une fois une nation ſe met à penſer, il eſt impoſſible de l'en empêcher. Ce ſiècle commence à être le triomphe de la raiſon; les jéſuites, les janſéniſtes, les hypocrites de robe, les hypocrites de cour auront beau crier, ils ne trouveront dans les honnêtes gens qu'horreur et mépris. C'eſt l'intérêt du roi que le nombre des philoſophes augmente, et que celui des fanatiques diminue. Nous ſommes tranquilles, et tous ces gens-là ſont des perturbateurs; nous ſommes citoyens, et ils ſont ſéditieux; nous cultivons la raiſon en paix, et ils la perſécutent; ils pourront faire brûler quelques bons livres, mais nous les écraſerons dans la ſociété, nous les réduirons à être ſans crédit dans la bonne compagnie; et c'eſt la bonne compagnie ſeule qui gouverne les opinions des hommes. Frère *Eliſée* dirigera quelques badaudes, frère *Menou* quelques ſottes de Nancy; il y aura encore quelques convulſionnaires au cinquième étage; mais les bons ſerviteurs de la raiſon et du roi triompheront à Paris, à Voré, et même aux Délices.

On envoya à Paris, il y a deux mois, des ballots de l'Hiſtoire de *Pierre le grand*; *Robin* devait avoir l'honneur de vous en préſenter un, à M. *Saurin* un autre. J'apprends qu'on a ſoigneuſement gardé les ballots à la chambre nommée ſyndicale, juſqu'à ce qu'on eût contrefait le livre à Paris : grand bien leur faſſe. Je vous embraſſe, vous aime, vous eſtime, vous exhorte à raſſembler les honnêtes gens, et à faire trembler les ſots. 1760.

V. qui attend *H.*

LETTRE CCXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 d'octobre.

PARDON à mes divins anges. Jamais le prophète *Grimm* ne met au bas de ſes lettres un petit ſigne qui les faſſe reconnaître; jamais il ne donne ſon adreſſe. Je prends le parti de vous adreſſer ma réponſe. *Le Kain* m'a mandé qu'il avait en vain combattu mademoiſelle *Clairon*, quand elle me coupait mes membres, quand elle m'étriquait le ſecond acte auquel la dernière ſcène eſt abſolument néceſſaire, quand elle écourtait ſes fureurs, &c. J'ai répondu à *le Kain*, j'ai écrit à *Clairon*, j'ai ſoumis ma lettre aux anges, j'ai étalé le plus noble zèle contre la Grève.

Après avoir totalement perdu de vue Tancrède, pendant huit jours, je viens de le relire... Pièce théâtrale, pièce touchante, ſur ma parole; pain quotidien pour les comédiens. Je demande la repriſe à

—— la Saint-Martin, avec toutes les entrailles d'un père.
1760. A propos de père, n'y a-t-il point quelque ame charitable qui puiſſe avertir *Brizard-Argire* d'être moins *de frigidis. Eloignez-vous, ſortez ; vous n'êtes plus ma fille.* Je dis cela avec des ſanglots mêlés d'indignation ; je verſais des larmes en diſant :

Mais elle était ma fille, et voilà ſon époux.

Je pleurais avec *Tancrède ;* je friſſonnais quand on amenait ma fille ; je me rejetais dans les bras de *Tancrède* et de mes ſuivans. On s'intéreſſait à moi comme à ma fille. Je ſuis faible, d'accord ; un vieux bon homme doit l'être : c'eſt la nature pure. *Mohadar* eſt plus beau, j'en conviens. Autre pain quotidien, que cette pièce de Fanime : j'en viendrai à mon honneur, grâce à mes anges. Soyez donc juſte, madame *Scaliger ;* ſongez que, de vingt critiques, j'en ai adopté dix-neuf. Je ſuis pénétré de reconnaiſſance et de la plus profonde eſtime pour votre bonne tête ; mais, ma foi, les comédiens n'y entendent rien. Ils m'avaient gâté mon Orphelin chinois, ils caſſaient mes magots. Employez donc votre autorité pour que le tripot de Paris joue Tancrède, comme il vient d'être joué au tripot de Tourney.

La muſe limonadière me perſécute (*) ; ſi madame *Scaliger*, qui ſe connait à tout, voulait lui faire une petite galanterie de trente-ſix livres, je ſerai quitte. Permettez-vous que je vous prie d'envoyer la lettre à *Thiriot* par la poſte d'un ſou ? Pardonnez-moi toutes mes inſolences.

(*) Madame d'*Argental* avait envoyé à M. de *Voltaire* un quatrain à ſa louange, par madame *Bourette*.

LETTRE CCXXII. 1760.

AU MEME.

Aux Délices, 1 de novembre.

Je reçois, mon refpectable et charmant ami, votre lettre du 27 d'octobre. Il m'arrive rarement d'accufer les dates avec cette exactitude; mais ici la chofe eft très-importante pour le tripot, et le tripot ne m'a jamais été fi cher.

Celui qui griffonne ma lettre (car je ne peux pas griffonner ce matin, et je vais dire pourquoi), celui, dis-je, qui griffonne, prétend qu'il fit le paquet de Tancrède, le 24 d'octobre; et moi je crois que ce paquet fut envoyé le 21. Il eft toujours très-sûr qu'il fut adreffé à M. de *Chauvelin*, avec un Pierre; et, fi vous ne l'avez pas reçu, voilà une de ces occafions où il eft heureux que M. le duc de *Choifeul* ait les poftes dans fon département.

Je m'imagine que M. et madame d'*Argental* ne feront pas mécontens de ma docilité et de mon travail; et, s'il y a encore quelque chofe à faire, ils n'ont qu'à parler. J'ai écrit une grande lettre à madame d'*Argental*, fur les décorations de la Grève; je me flatte qu'elle fera entièrement de mon avis, et que nous ne ferons pas réduits à imiter, en France, les ufages abominables de l'Angleterre.

Voici pourquoi je n'écris pas de ma main; c'eft que je fuis dans mon lit, après avoir joué hier, vendredi, au foir, le bon-homme *Mohadar*, affez

1760. pathétiquement; mais je n'ai pas approché du ſublime de madame *Denis*. J'aurais donné une de mes métairies pour que mademoiſelle *Clairon* fût là. La fortune, qui me favoriſe depuis quelque temps, malgré maître *Aliboron*, dit *Fréron*, m'a envoyé, parmi les voyageurs qui viennent ici, un arabe qui a ſa maiſon à quelques lieues de Saïde, lieu de la ſcène. Figurez-vous quel plaiſir de jouer devant un compatriote; il parle français comme nous. Il paraît que notre langue s'étend à proportion que notre puiſſance diminue.

Je vous ai demandé de vouloir bien me faire tenir, par M. de *Courteille*, la plus ancienne et la plus nouvelle copie de Fanime que vous ayez; et, ſur le champ, vous aurez mon dernier mot.

Voudriez-vous avoir la charité de vous informer s'il eſt vrai qu'il y ait une mademoiſelle *Corneille*, petite-fille du grand *Corneille*, âgée de ſeize ans; elle eſt, dit-on, depuis quelques mois à l'abbaye de Saint-Antoine. Cette abbaye eſt aſſez riche pour entretenir noblement la nièce de *Chimène* et d'*Emilie*; cependant on dit qu'elle eſt comme *Lindane*, qu'elle manque de tout, et qu'elle n'en dit mot. Comment pourriez-vous faire pour avoir des informations de ce fait qui doit intéreſſer tous les imitateurs de ſon grand-père, bons ou mauvais?

Je ſuis plus fâché que vous de donner l'Hiſtoire de *Pierre le grand*, volume à volume, comme le Payſan parvenu; mais ce n'eſt pas ma faute, c'eſt celle de la cour de Pétersbourg, qui ne m'envoie pas ſes archives auſſi vîte que je les mets en œuvre: il faut me fournir de la paille, ſi on veut que je

cuife des briques. La préface fut faite dans un temps où j'étais très-drôle ; le fyftême de *Guignes* m'a paru du plus énorme ridicule. Je confeille à l'abbé *Barthelemi* de tirer fon épingle du jeu ; je voudrais de plus déshabituer le monde de recourir à *Sem*, *Cam* et *Japhet*, et à la tour de Babel ; je n'aime pas que l'hiftoire foit traitée comme les Mille et une nuits. 1760.

En vérité, vous devriez bien inspirer à M. le duc de *Choifeul* mon goût pour la Louifiane. Je n'ai jamais conçu comment on a pu choifir le plus déteftable pays du Nord, qu'on ne peut conferver que par des guerres ruineufes, et qu'on ait abandonné le plus beau climat de la terre, dont on peut tirer du tabac, de la foie, de l'indigo, mille denrées utiles, et faire encore un commerce plus utile avec le Mexique.

Je vous déclare que, fi j'étais jeune, fi je me portais bien, fi je n'avais pas bâti Ferney, j'irais m'établir à la Louifiane.

A propos de Ferney, j'ai vu M. l'abbé d'*Efpagnac*. Croiriez-vous bien que M. de *Fleuri*, intendant de Bourgogne, m'a amené le fils de mon ennemi, *Omer de Fleuri* ? Je l'ai reçu comme fi fon père n'avait jamais fait de plats réquifitoires.

Mon divin ange, et vous, madame *Scaliger*, autre ange, je fuis à vos pieds.

1760.

LETTRE CCXXIII.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Le 7 de novembre.

MONSIEUR,

On a fait, en deux mois, trois éditions du premier volume de l'Hiftoire de Ruffie. Les ennemis de votre empire n'en font pas trop contens; ils font un peu fâchés qu'on leur faffe voir votre grandeur, et furtout votre mérite. Cependant amis et ennemis demandent le fecond volume avec empreffement, et je fuis réduit à dire que les matériaux me manquent pour élever la feconde aile de votre édifice. Il n'eft pas poffible d'y travailler fans avoir des notions juftes, non-feulement de ce que *Pierre le grand* a fait dans fes Etats, mais auffi de ce qu'il a fait avec les autres Etats, de fes négociations avec *Gortz* et le cardinal *Alberoni*, avec la Pologne, avec la Porte ottomane, &c. Il ferait auffi bien néceffaire d'avoir quelques éclairciffemens fur la cataftrophe du czarovitz. Je vous dirai, en paffant, qu'il eft certain qu'il y a une femme qu'on a prife, dans quelques provinces de l'Europe, pour la veuve du czarovitz même; c'eft celle dont j'ai eu l'honneur de vous envoyer la petite hiftoire. Elle n'eft pas digne d'être mife a côté des faux *Démétrius*.

Je reviens, Monfieur, aux deux fujets de mes afflictions, qui font d'ignorer fi votre excellence a

reçu mes ballots, et de ne recevoir aucunes inſtructions. 1760.

Je vous répète que je n'ai point entendu parler du gentilhomme qui eſt à Vienne, et que vous aviez bien voulu charger de quelques paquets. Je ne peux finir cette lettre ſans vous dire combien votre nation a acquis d'honneur par la capitulation de Berlin. On dit que vous avez donné l'exemple de la plus exacte diſcipline, qu'il n'y a eu ni meurtre, ni pillage. Le peuple de *Pierre le grand* eut autrefois beſoin de modèle, et aujourd'hui il en ſert aux autres.

Adieu, Monſieur; employez votre ſecrétaire, et recevez le ſincère et tendre reſpect de *V.*

LETTRE CCXXIV.

A M. LE BRUN,

Qui avait écrit à l'auteur pour l'engager à prendre chez lui la petite-fille du grand Corneille.

A Ferney, 7 de novembre.

Je vous ferais, Monſieur, attendre ma réponſe quatre mois au moins, ſi je prétendais la faire en auſſi beaux vers que les vôtres. Il faut me borner à vous dire en proſe combien j'aime votre ode et votre propoſition. Il convient aſſez qu'un vieux ſoldat du grand *Corneille* tâche d'être utile à la petite-fille de ſon général. Quand on bâtit des châteaux et des

1760. églises, et qu'on a des parens pauvres à foutenir, il ne refte guère de quoi faire ce qu'on voudrait pour une perfonne qui ne doit être fecourue que par les grands du royaume.

Je fuis vieux, j'ai une nièce qui aime tous les beaux arts, et qui réuffit dans quelques-uns; fi la perfonne dont vous me parlez, et que vous connaiffez fans doute, voulait accepter auprès de ma nièce l'éducation la plus honnête, elle en aurait foin comme de fa fille; je chercherais à lui fervir de père; le fien n'aurait abfolument rien à dépenfer pour elle; on lui payerait fon voyage jufqu'à Lyon; elle ferait adreffée à Lyon à M. *Tronchin* qui lui fournirait une voiture jufqu'à mon château, ou bien une femme irait la prendre dans mon équipage. Si cela convient, je fuis à fes ordres, et j'efpère avoir à vous remercier jufqu'au dernier jour de ma vie de m'avoir procuré l'honneur de faire ce que devait faire M. de *Fontenelle*. Une partie de l'éducation de cette demoifelle ferait de nous voir jouer quelquefois les pièces de fon grand-père, et nous lui ferions broder les fujets de Cinna et du Cid.

J'ai l'honneur d'être avec toute l'eftime et tous les fentimens que je vous dois, Monfieur, votre, &c.

LETTRE CCXXV.

1760.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Ferney, le 12 de novembre.

RESPECTABLE et aimable gouverneur de la Lorraine allemande et de mes ſentimens, mon cœur a bien des choſes à vous dire ; mais permettez qu'une autre main que la mienne les écrive, parce que je ſuis un peu malingre.

Premièrement, ne convenez-vous pas qu'il vaut mieux être gouverneur de Bitche que de préſider à une académie quelconque ? ne convenez-vous pas auſſi qu'il vaut mieux être honnête homme et aimable, qu'hypocrite et inſolent ? enſuite n'êtes-vous pas de l'avis de l'Eccléſiaſte, qui dit que *tout eſt vanité*, excepté de *vivre gaiement avec ce qu'on aime* ?

Je m'imagine, pour mon bonheur, que vous êtes très-heureux, et je crois que vous l'êtes de la manière dont il faut l'être dans ce temps-ci, loin des ſots, des fripons et des cabales. Vous ne trouverez peut-être pas à Bitche beaucoup de philoſophes, vous n'y aurez point de ſpectacles, vous y verrez peu de chaiſes de poſte en cu de ſinge ; mais, en récompenſe, vous aurez tout le temps de cultiver votre beau génie, d'ajouter quelques connaiſſances de détails à vos profondes lumières ; vos amis viendront vous voir, vous partagerez votre temps entre Lunéville, Bitche et Toul. Et qui vous empêchera

1760. de faire venir auprès de vous des artiſtes et des gens de mérite qui contribueront aux agrémens de votre vie ? Il me ſemble que vous êtes très-grand ſeigneur ; cinquante mille livres de rente à Bitche ſont plus que cent-cinquante mille à Paris. Je ne vous dirai pas que notre règne vous advienne, mais que les gens qui penſent viennent dans votre règne. Si je n'étais pas aux Délices, je crois que je ſerais à Bitche, malgré frère *Menou*.

Frère *Saint-Lambert*, qui eſt mon véritable frère (car *Menou* n'eſt que faux-frère), frère *Saint-Lambert*, dis-je, qui écrit en vers et en proſe comme vous, m'a mandé que le roi *Staniſlas* n'était pas trop content que je préféraſſe le légiſlateur *Pierre* au grand ſoldat *Charles*. J'ai fait réponſe que je ne pouvais m'empêcher en conſcience de préférer celui qui bâtit des villes à celui qui les détruit, et que ce n'eſt pas ma faute ſi ſa Majeſté polonaiſe elle-même a fait plus de bien à la Lorraine, par ſa bienfeſance, que *Charles XII* n'a fait de mal à la Suède par ſon opiniâtreté. Les Ruſſes, donnant des lois dans Berlin, et empêchant que les Autrichiens ne fiſſent du déſordre, prouvent ce que valait *Pierre*. Ce *Pierre*, entre nous, vaut bien l'autre *Pierre-Simon-Barjone*.

Vous devez actuellement avoir reçu mon Pierre ; il me fâche beaucoup de ne vous l'avoir point porté ; mais il a fallu jouer le vieillard ſur notre petit théâtre, avec notre petite troupe, et je l'ai fait d'après nature. Je ſuis enchaîné d'ailleurs au char de *Cérès* comme à celui d'*Apollon* ; je ſuis maçon, laboureur, vigneron, jardinier. Figurez-vous que je n'ai pas un moment à moi, et je ne croirais pas

vivre,

vivre, si je vivais autrement; ce n'est qu'en s'occupant qu'on existe. 1760.

Voilà en partie ce qui me rend grand partisan de M. le maréchal de *Bellisle;* il travaille pour le bien public du soir au matin, comme s'il avait sa fortune à faire. Tout son malheur est que le succès de ses travaux ne dépend pas de lui. Le maréchal de *Daun* ne me paraît pas si grand travailleur.

Mon très-aimable gouverneur, vous êtes plus heureux que tous ces messieurs-là; vous êtes le maître de votre temps, et moi je voudrais bien employer tout le mien aupres de vous.

Recevez le tendre et respectueux témoignage de tous les sentimens qui m'attachent à vous pour toute ma vie. *Le suisse Voltaire.*

LETTRE CCXXVI.

A M. LE DUC D'UZÈS.

19 de novembre.

MONSIEUR LE DUC,

BÉNI soit DIEU de ce que vous êtes un peu malade, car, lorsque les personnes de votre sorte ont de la santé elles en abusent, elles éparpillent leur corps et leur ame de tous les côtés; mais la mauvaise santé retient un être pensant chez soi; et ce n'est qu'en méditant beaucoup qu'on se fait des

—— idées juftes fur les chofes de ce monde et de l'autre:
1760. on devient foi - même fon médecin. Rien n'eft fi pauvre, rien n'eft fi miférable que de demander à un animal en bonnet carré ce que l'on doit croire. Il y a long-temps que je fais que vous cherchez la vérité dans vous - même. Ce que vous me fîtes l'honneur de m'envoyer, il y a quelques années, fait voir que vous avez l'ame plus forte que le corps. Si vous avez perfectionné cet ouvrage, il fera utile aux autres comme à vous-même.

Les plaifanteries et les ouvrages de théâtre, dont vous me parlez, ne font que des amufemens, des bagatelles difficiles: l'étude principale de l'homme eft celle dont on s'occupe le moins. Prefque perfonne ne s'avife d'examiner d'où il vient, où il eft, pourquoi il eft, et ce qu'il deviendra. La plupart de ceux-mêmes qui paffent pour avoir le fens commun, ne font pas au-deffus des enfans qui croient les contes de leurs nourrices; et le pis de l'affaire eft que fouvent ceux qui gouvernent n'en favent pas plus que ceux qui font gouvernés; auffi quand ils deviennent vieux, et qu'ils font abandonnés à eux feuls, ils traînent une vieilleffe imbécille et méprifable; le doute, la crainte, la faibleffe empoifonnent leurs derniers jours: l'ame n'eft jamais forte que quand elle eft éclairée. Regardez - vous donc comme un des hommes les plus heureux, d'avoir fu penfer de bonne heure; vous vous êtes préparé des reffources sûres pour tous les temps de votre vie. Je voudrais bien que ma mauvaife fanté, et que mon âge avancé me permiffent, monfieur le Duc, de venir être quelquefois à Uzès le témoin des

progrès de votre efprit ; je voudrais m'éclairer et me fortifier auprès de vous ; mais, dans l'état où je fuis, je ne peux plus fortir de ma retraite ; il ne me refte qu'à fouhaiter que vous vous portiez affez bien pour venir confulter M. *Tronchin.* Il y a des malades qui ont la force de faire cent lieues pour fe faire tâter le pouls à Genève, et qui enfuite fe trouvent affez bien pour s'en retourner. Soyez perfuadé, monfieur le Duc, de l'eftime infinie, de l'attachement et du profond refpect du folitaire à qui vous avez fait l'honneur d'écrire. 1760.

LETTRE CCXXVII.

A M. DAMILAVILLE.

19 de novembre.

DIEU me devait un homme tel que vous, Monfieur. Vous aimez *Apollon* et *Cérès*, et je facrifie à l'un et à l'autre; vous déteftez le fanatifme et l'hypocrifie, je les ai abhorrés depuis que j'ai eu l'âge de raifon; vous aimez M. *Thiriot*, et il y a environ quarante ans que je le chéris comme l'homme de Paris qui aime le plus fincèrement la littérature, et qui a le goût le plus épuré; vous vous êtes lié avec M. *Diderot* pour qui j'ai une eftime égale à fon mérite : la lumière qui éclaire fon efprit échauffe fon cœur. Je ne me confole point qu'un fi beau génie, à qui la nature a donné de fi grandes ailes, les voye rognées par le cifeau des cafards. Celui d'*Atropos*

coupera bientôt les miennes ; mais, en attendant, je
1760. m'en fers avec quelque fatisfaction pour tomber fur les chats-huans qui veulent nous manger. Ces petits amufemens me délaffent quand j'ai tenu la charrue de la même main qui ofa crayonner la bonté de *Henri IV*, et le fanatifme de *Mahomet*.

Je vous remercie, moi et mon petit pays, du *Mémoire* fur les blés. Je crois que, de tous les poëtes, je fuis le plus utile à la France : j'ai défriché une lieue de pays, je fais vivre deux cents perfonnes qui mouraient de faim. *Amphion* arrangeait des pierres, et je fecours des hommes. Voilà les droits, Monfieur, que j'ai à votre amitié. J'ai renoncé au tumulte de Paris ; on y perd fon temps, et ici je l'emploie. Celui que je crois le mieux employé eft le moment où je lis vos lettres, et celui auquel je vous affure de mon eftime fincère et de mon attachement véritable.

Permettez que je mette dans ce paquet une lettre pour l'ami avec lequel vous avez tranfporté la fageffe à la taverne.

LETTRE CCXXVIII.

1760.

A M. THIRIOT.

Le 19 de novembre.

Mon cher et ancien ami, vos dernières lettres sont charmantes; mais vous ne difiez pas que vous aviez gobeloté au cabaret avec M. *Damilaville ;* il me paraît digne de boire et de penfer avec vous.

Embraffez pour moi l'abbé *Mords-les;* c'eft un grand malheur que deux ou trois lignes échappées à fa jufte indignation aient arrêté fa plume ; il était en beau train. Je ne connais perfonne qui foit plus capable de rendre fervice à la raifon.

Quoi! vous ne faviez pas qu'il y a dans l'hiftoire de l'académie des fciences un *Mémoire* de M. *le Rond*, jeune homme de quatorze ans, qui promettait beaucoup. M. *le Rond* a bien tenu parole ; mais foit *le Rond*, foit d'*Alembert*, dites-lui bien qu'il eft l'efpoir de notre petit troupeau, et celui dont *Ifraël* attend le plus. Il eft hardi, mais il n'eft point téméraire ; il eft né pour faire trembler les hypocrites, fans leur donner prife fur lui. Qu'il marche dans la voie du Seigneur, et qu'il ne craigne rien.

J'attends avec impatience les réflexions de *Pantophile-Diderot* fur Tancrède. Tout eft dans la fphère d'activité de fon génie ; il paffe des hauteurs de la métaphyfique au métier d'un tifferand, et de là il va au théâtre. Quel dommage qu'un génie tel que le

1760. ſien ait de ſi ſottes entraves, et qu'une troupe de coqs-d'inde ſoit venue à bout d'enchaîner un aigle.

J'ai l'orgueil d'eſpérer que ſes idées ſe rencontreront avec les miennes, et que ma pièce eſt comme il la déſire ; car elle eſt fort différente de celle qu'il a plu aux comédiens de charpenter ſur le théâtre : je crois vous l'avoir déjà dit.

Frère *Jean des Entomures Menou* m'épouvanterait à table, mais je ne le crains point ailleurs ; et ni lui ni perſonne ne m'empêchera de dire la vérité.

Le roi eſt content de l'Hiſtoire de *Pierre le grand;* madame de *Pompadour* penſe de même. M. le duc de *Choiſeul*, en digne miniſtre des affaires étrangères, en fait plus de cas que de celle de *Charles XII:* c'eſt-là le cas de dire:

Principibus placuiſſe viris non ultima laus eſt ;

et j'y ajoute :

Jeſuitis placuiſſe viris non maxima laus eſt.

Ne manquez pas de m'envoyer *preſto preſto* le *Mémoire* raiſonné du roi de Portugal contre les révérends pères, et comptez que cela figurera dans la *Capilotade*.

Voici une petite lettre de change pour un exemplaire de mes ſottiſes : je vous prie de les envoyer chercher chez *Robin-mouton*, de les faire relier proprement et promptement, et de les donner à *Platon-Diderot*.

On me mande que la *Corneille* en queſtion deſcend

de *Thomas* et non de *Pierre;* en ce cas, elle aurait moins de droits aux empreſſemens du public. J'avais imaginé de la donner pour compagne à madame *Denis;* nous aurions joué enſemble le Cid et Cinna, et nous aurions pourvu à ſon éducation comme à ſa ſubſiſtance. Mandez-moi ce que vous aurez appris d'elle, et je verrai, comme je l'ai mandé à M. *le Brun*, ce qu'un pauvre ſoldat peut faire pour la fille de ſon général. 1760.

Portez-vous bien, mon cher ami. J'entre dans ma ſoixante et ſeptième année, et j'ai encore aſſez de feu dans les intervalles de mes ſouffrances que je ſupporte aſſez gaiement.

Vivons et philoſophons; je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE CCXXIX.

A M. LE BRUN.

Aux Délices, 22 de novembre.

Sur la dernière lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire, Monſieur, ſur le nom de *Corneille*, ſur le mérite de la perſonne qui deſcend de ce grand-homme, et ſur la lettre que j'ai reçue d'elle, je me détermine avec la plus grande ſatisfaction à faire pour elle ce que je pourrai. Je me flatte qu'elle ne ſera point effrayée d'un ſéjour à la campagne, où elle trouvera quelqueſois des gens de mérite, qui ſentent tout celui de ſon grand-oncle. M. *Laleu*,

1760. notaire très-connu à Paris, et qui demeure dans votre voisinage, rue Sainte-Croix de la Bretonnerie, vous rembourfera fur le champ, et à l'infpection de cette lettre, ce que vous aurez débourfé pour le voyage de mademoifelle *Corneille*. Elle n'a aucun préparatif à faire ; on lui fournira en arrivant le linge et les habits convenables ; M. *Tronchin*, banquier de Lyon, fera prévenu de fon arrivée, et prendra le foin de la recevoir à Lyon, et de la faire conduire dans les terres que j'habite. Puifque vous daignez, Monfieur, entrer dans ces petits détails, je m'en rapporte entièrement à votre bonne volonté et à l'intérêt que vous prenez à un nom qui doit être fi cher à tous les gens de lettres.

J'ai l'honneur d'être, avec l'eftime et l'amitié dont vous m'honorez, Monfieur, votre, &c., &c.

LETTRE CCXXX.

A MADEMOISELLE CORNEILLE.

Aux Délices, 22 de novembre.

VOTRE nom, Mademoifelle, votre mérite et la lettre dont vous m'honorez, augmentent, dans madame *Denis* et dans moi, le défir de vous recevoir, et de mériter la préférence que vous voulez bien nous donner. Je dois vous dire que nous paffons plufieurs mois de l'année dans une campagne auprès de Genève ; mais vous y aurez toutes les facilités et tous les fecours poffibles pour tous les devoirs

de la religion ; d'ailleurs, notre principale habitation est en France, à une lieue de là, dans un château très-logeable que je viens de faire bâtir, et où vous ferez beaucoup plus commodément que dans la maison d'où j'ai l'honneur de vous écrire. Vous trouverez, dans l'une et dans l'autre habitation, de quoi vous occuper, tant aux petits ouvrages de la main qui pourront vous plaire, qu'à la musique et à la lecture. Si votre goût est de vous instruire de la géographie, nous ferons venir un maître qui sera très-honoré d'enseigner quelque chose à la petite-fille du grand *Corneille ;* mais je le serai beaucoup plus que lui de vous voir habiter chez moi. 1760.

J'ai l'honneur d'être avec respect, Mademoiselle, votre, &c.

LETTRE CCXXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 de novembre.

RIEN n'est plus importun, mes divins anges, qu'un pauvre diable d'auteur qui a fait une pièce à la hâte, qui ne la corrige pas trop à loisir, et qui est imprimé à cent lieues. Jugez de ma syndérèse par ma lettre à *Prault*, que j'ai l'honneur de vous envoyer. Je vous supplie de vouloir bien me faire tenir les feuilles imprimées, sous l'enveloppe de M. de *Courteille*, avant qu'elles soient tirées; car vous jugez bien qu'il y aura toujours quelques

1760. vers à changer, et peut-être auffi quelques lignes de profe dans la dédicace. L'académie m'a chargé de travailler à quelques feuilles de fon *Dictionnaire* : cette occupation déroute un peu de la poëfie, et il y a bien long-temps que je fuis dérouté. Les bâtimens, et les jardins, et tout le train de la campagne fait encore plus de tort aux vers que le *Dictionnaire* de l'académie.

A propos d'académie, ne voudriez-vous pas avoir la bonté de lui donner mon portrait ? Qu'importe qu'il foit mal ou bien, je n'irai pas me faire peindre à foixante et fept ans. Il s'agit feulement que *Fréron* ne foit pas en droit de dire qu'on n'a pas voulu de moi à l'académie, même en peinture. A propos d'académie encore, il y a M. *le Mierre*, grand remporteur de prix, et auteur d'Hypermneftre, à qui je devais une lettre. J'ignorais fon gîte. Je pris la liberté de vous adreffer ma lettre. Je n'ai point lu fon Hypermneftre fans plaifir. Pour le *Colardeau*, je ne le connais pas ; on dit qu'il fait de très-beaux vers ; il occupera long-temps mademoifelle *Clairon*. Eft-il vrai qu'elle arrive, fur le théâtre, violée ? C'eft dommage que cette action théâtrale ne fe foit pas paffée fur la fcène ; cela eft plus plaifant qu'un échafaud. J'ai donc du temps pour me raccommoder avec mademoifelle *Clairon*. Elle daignera donc ne point écourter mon malheureux fecond acte. Elle eft accoutumée à couper bras et jambes aux pièces nouvelles, pour les faire aller plus vîte. Bientôt les tragédies confifteront en mines et en poftures.

Souvent l'excès d'un mal nous conduit dans un pire.

Et *Luc*, *Luc*, quel diable d'homme! Voilà donc comme je ferai trop vengé. 1760.

On parle encore de deux ou trois petits maffacres, mais je n'en veux rien croire.

Mille tendres refpects.

LETTRE CCXXXII.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

26 de novembre.

Après avoir écrit hier au foir, à la hâte, à mes anges, je me couchai avec des fcrupules fur Tancrède, et nommément fur l'envie que j'aurais de prendre des libertés anglaifes et italiennes, en retranchant les lettres qui m'incommodent. A mon réveil, je reçois la lettre de M. d'*Argental* et de madame *Scaliger*.

Comment ferez-vous, mes anges, pour vous débarraffer de moi ? pourquoi M. d'*Argental* a-t-il mal aux yeux ? comment M. *Fournier* trouve-t-il cela? pourquoi le fouffre-t-il ? eft-ce Califte qui a fait trop pleurer mon cher ange ? eft-ce moi qui l'ai trop fatigué par mes paperaffes?

Crébillon mon maître. Bonne plaifanterie que *Fréron* prend pour du férieux. Il faut pourtant ne pas trop changer ce que madame la marquife a approuvé.

Voulez-vous : *que j'ai regardé comme mon maître ?*

—— Politeſſe ne coûte rien, et fait toujours un bon
1760. effet.

Voici la grande queſtion. Jouera-t-on Fanime cet hiver? non, à ce que je préſume; pourquoi? parce qu'il y a au troiſième acte un embrouillamini qui me déplaît, et au cinq il y a deux poignards qui me font de la peine. On a beaucoup pleuré, d'accord; mais il y a des gens bien malins à Paris. La fin de Fanime, déchirante, tragique : ſon père l'amadoue. *O mon père... j'en ſuis indigne*, avec un éclat de voix douloureux, et elle ſe tue. Bravo. Mais le poignard d'*Enide* et le poignard de *Fanime*, ces deux poignards me tuent. Que faire donc? donner Tancrède au mois de décembre, l'imprimer en janvier, et rire; enſuite nous verrons. Vous aurez de mes nouvelles; vous ne mourrez pas de faim.

C'eſt aſſez parler *Voltaire*, parlons *Corneille*. Je ſuis bien fâché que cette demoiſelle ne deſcende pas en droite ligne du père de Cinna; mais ſon nom ſuffit, et la choſe paraît décente. Vous avez vu cette demoiſelle, mes divins anges; c'eſt à vous qu'on s'adreſſe quand *Voltaire* eſt ſur le tapis. Connaiſſez-vous un *le Brun*, un ſecrétaire de M. le prince de *Conti*? C'eſt lui qui m'a encorneillé; il m'a adreſſé une ode au nom de *Pierre*. C'eſt à lui que j'ai dit : Envoyez-la-moi; qu'on paye ſon voyage, qu'on l'adreſſe à M. *Tronchin* à Lyon, &c. Mais il vaudrait bien mieux que ce fût madame d'*Argental* qui daignât arranger les choſes; cela ferait plus honorable pour *Pierre*, pour mademoiſelle *Corneille*, et pour moi; mais je n'ai pas le front d'abuſer à ce point des bontés dont on m'honore. Cependant,

je le répète, il convient que madame d'*Argental* soit la protectrice. Tout ce qu'elle fera, fera bien fait. Nul trousseau pour ce mariage. Madame *Denis* lui fera faire habits et linge. Nous lui donnerons des maîtres, et dans six mois elle jouera *Chimène*. 1760.

Je suis à vos pieds, divins anges.

LETTRE CCXXXIII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

Le 27 de novembre.

MONSIEUR,

Le philosophe des Alpes, et sa nièce, et tout ce qui a eu l'honneur de vous voir, vous regrette. Il nous est venu des philosophes depuis vous, mais aucun ne vous fera jamais oublier. Jugez combien Lucrèce est beau en latin, puisqu'il vous fait tant de plaisir dans un si mauvais français; et jugez du peu que nous valons, nous autres modernes, puisqu'aucun français n'a osé dire la dixième partie de ce que *Lucrèce* disait aux Romains sans témérité et sans crainte. On se plaint des fermiers généraux et des intendans; mais combien devrait-on s'élever contre des misérables qui mettent des impôts sur l'esprit, et qui tyrannisent la pensée? L'ignorance et l'infame superstition couvrent la terre : quelques personnes échappent à ce fléau, le reste est au rang des bêtes de somme; et on a si bien fait qu'il

1760. faut des efforts pour fecouer le joug infame qu'on a mis fur nos têtes. Nous fommes parvenus à regarder comme un homme hardi celui qui penfe que deux et deux font quatre.

Jouiffez, Monfieur, de votre raifon, dont fi peu d'hommes jouiffent, et ajoutez-y la jouiffance de la vie dans votre belle terre, dans le fein de votre famille, et dans la fociété de vos amis, furtout dans celle de M. de *la Ramière* à qui nous fefons nos très-humbles complimens, et qui me paraît bien digne de votre amitié. Adieu, Monfieur; fi le plaifir d'être aimé doit être compté pour quelque chofe, foyez sûr que vous le ferez toujours dans la petite retraite que vous avez daigné habiter. Votre petite chambre s'appelle la cellule du philofophe. Recevez mes tendres refpects.

LETTRE CCXXXIV.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

A Ferney, le 28 de novembre.

UN de mes chagrins, Monfieur, ou plutôt mon feul chagrin, eft de ne pouvoir vous écrire de ma main combien vous êtes aimable. Vous parlez d'*Horace* comme un homme qui aurait été fon intime ami, comme fi vous aviez vécu de fon temps. Il eft jufte qu'on connaiffe à fond les caractères auxquels on reffemble. Pour *Céfar*, j'imagine que vous auriez fait un voyage dans nos Gaules

avec le fils de *Cicéron*, au lieu d'aller à Pétersbourg; et que vous l'auriez empêché de se brouiller avec *Labiénus*. Je ne sais comment vous faites votre compte, mais on croirait que vous avez vécu familièrement avec tous ces gens-là. 1760.

Je vous fais encore de très-sérieux remercîmens sur votre voyage de Russie. Il y a toujours quelque chose à apprendre avec vous de la zone tempérée à la zone glaciale.

J'ai eu l'honneur de vous envoyer la première partie de l'Histoire du czar, et c'est probablement celle que vous avez. Vous me permettrez, s'il vous plaît, de vous citer dans la seconde; j'aime à me faire honneur de mes garans; il y a plaisir à rendre justice à des contemporains tels que vous. D'ailleurs l'histoire d'un fondateur est pour les sages, et l'Histoire de *Charles XII* plairait aux amateurs des romans. Si ce don *Quichotte*, au moins, avait eu une *Dulcinée!* On n'a aujourd'hui à écrire que des massacres en Allemagne, des processions à Rome, et des facéties à Paris.

Lætus sum, non validus, sed tuî amantissimus.

1760. LETTRE CCXXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

29 de novembre.

TELLE eſt dans nos Etats la loi de l'hyménée.
C'eſt la religion lâchement profanée ;
C'eſt la patrie enfin que nous devons venger.
L'infidelle en nos murs appelle l'étranger, &c.

Il faut avouer, mes divins anges, que je ſuis l'homme aux inadvertances. On change un vers, et on oublie d'envoyer les corrections devenues néceſſaires aux vers ſuivans, et on fatigue ſes anges horriblement. On ne ſait plus où l'on eſt. Il faut recopier la pièce, tous les rôles ; c'eſt la toile de *Pénélope*. Je ſuis à vos genoux, je vous demande pardon, je meurs de honte. Il y a plus de cent vers corrigés dans cette maudite Chevalerie ; tout cela eſt épars dans mes lettres. Si vous pouvez attendre, je crois que le meilleur parti eſt de vous envoyer la pièce bien recopiée. Vous êtes les maîtres de tout ; mais, en cas que vous faſſiez imprimer, je vous demande toujours en grâce de m'envoyer les feuilles.

J'apprends que meſſieurs les dévots, et MM. de *Pompignan*, ſe ſont beaucoup remués ſur la nouvelle que j'étais chez *Laleu* à Paris. J'apprends que les dévotes ſont fâchées de voir une *Corneille* aller dans la terre de réprobation, et qu'elles veulent me l'enlever. A la bonne heure; elles lui feront, ſans doute, un ſort

plus

plus brillant, un établissement plus solide dans ce monde-ci et dans l'autre; mais je n'aurai eu rien à me reprocher. Nous verrons qui l'emportera de cette cabale ou de vous. Vous devez savoir que tout cela a été traité, pour et contre, au lever du roi. Chacun a dit son mot. Voilà de grandes affaires, mais Pondichéri est plus important. 1760.

Que dites-vous de la Didon de M. *le Franc de Pompignan*, suivie du *Fat puni*? On est bien drôle à Paris !

Mille tendres respects.

LETTRE CCXXXVI.

A M. DE SENAC,

PREMIER MEDECIN DU ROI.

Aux Délices, 6 de décembre.

MA partie pensante, Monsieur, fait tout ce qu'elle vous doit, elle vous en remercie, elle y sera sensible jusqu'à ce qu'elle ne pense plus. Ma partie animale vous présente les papiers ci-joints, concernant la peste dont nous sommes menacés. Je sais qu'il y a peste et peste. Je ne prétends pas que celle qui dépeuple nos hameaux, dans un coin des Alpes, ait l'insolence de ressembler à celle de Marseille; je sais qu'il faut se tenir à sa place: mais enfin, si on néglige l'objet de ma requête, la chose peut aller loin. Il s'agit de quelques malheureux; mais ces malheureux ignorés et

1760. délaiffés font fujets du roi, et il étend fes regards fur les derniers de fes peuples. L'affaire dont il s'agit me paraît du reffort de votre archiatrie. Si, fans vous compromettre, vous pouvez, Monfieur, appuyer notre mémoire, vous aurez le plaifir de faire du bien. Je vous prends là par votre faible. Soyez très-sûr que, fi on ne remédie pas au mal, la contagion eft à craindre. Nous fommes obligés d'abandonner le château de Ferney, immédiatement après l'avoir achevé, et de nous réfugier en terre huguenotte. Voyez, Monfieur, ce que vous pouvez faire pour nos corps et pour nos ames. La mienne eft celle de votre ancien partifan, qui a l'honneur d'être, avec tous les fentimens qu'il vous doit, Monfieur, votre, &c.

LETTRE CCXXXVII.

A M. THIRIOT.

Le 8 de décembre.

JE n'ai pas un moment à moi, mon cher ami; je fuis, depuis un mois, accablé de travail et d'affaires. Plus on vieillit, plus il faut s'occuper. Il vaut mieux mourir que de traîner dans l'oifiveté une vieilleffe infipide : travailler, c'eft vivre.

Quand mademoifelle *Rodogune* viendra, elle fera bien reçue. Madame *Denis* ne lui a point écrit de lettre, mais deux lignes au bas de ma lettre.

M. *le Brun* eft le maître de fon ode, mais il ne devait pas, je crois, faire imprimer ma profe.

Je vous prie de dire à M. de *la Bastide* que, si je trouve quelques rogatons qu'il puisse insérer dans son *Monde*, je vous les adresserai. Pardon, si je ne lui écris pas. Je ne sais auquel entendre. La journée n'a que vingt-quatre heures. 1760.

Votre ouvrage *theologico-judaïco-rabbinico-philosophique* est peut-être fort bon, mais j'aimerais autant qu'on n'eût pas mis le titre de Berne et à M. l'*Oracle des philosophes*, pour faire croire que c'est moi qui suis le rabbin. Heureusement on ne m'y reconnaîtra pas.

Madame la première présidente *Molé* serait bien mieux de me payer soixante mille livres que son frère, le banqueroutier frauduleux *Bernard*, m'a volées à moi et à ma nièce, que de gémir sur le bien que je fais à mademoiselle *Corneille*, et qu'elle ne fait pas.

Vous me dites que *le Franc de Pompignan* n'a pas voulu aller à l'académie, je le crois; il y serait mal accueilli. Il alla se plaindre, ces jours passés, à monsieur le dauphin, qui dit tout haut : *Notre ami Pompignan pense être quelque chose.*

Qui est l'auteur de l'*Homme de lettres?* il y a du bon.

Qui est l'auteur du *Savetier?* apparemment quelqu'un de la profession. Le gaillard savetier de *la Fontaine* vaut mieux.

Je m'intéresse à l'abbé du *Resnel;* je suis de son âge. Je m'intéresse à *Balot*, et plus à vous. Vous avez donc soixante et trois, et moi soixante-sept. Je suis quelquefois assez gai pour mon âge; demandez à *le Franc.*

Vale, vive, scribe, lætare.

Venez ici, vous et vos nerfs.

1760. LETTRE CCXXXVIII.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

9 de décembre.

Il y a plus de fix femaines, Madame, que je n'ai pu jouir d'un moment de loifir; cela eft ridicule et n'en eft pas moins vrai. Comme vous ne vous accommodez pas que je vous écrive fimplement pour écrire, j'ai l'honneur de vous dépêcher deux petits manufcrits qui me font tombés entre les mains. L'un me paraît merveilleufement philofophique et moral : il doit, par conféquent, être au goût de peu de gens. L'autre eft une plaifante découverte que j'ai faite dans mon ami *Ezéchiel*.

On ne lit point affez *Ezéchiel*. J'en recommande la lecture tant que je peux; c'eft un homme inimitable. Je ne demande pas que ces rogatons vous divertiffent autant que moi, mais je voudrais qu'ils vous amufaffent un quart d'heure.

J'ai tenu bon contre M. d'*Argental*. Il aurait beau me démontrer la beauté d'un échafaud, j'aime fort le fpectacle, l'appareil, toutes les pompes du démon; mais pour la potence, je fuis fon ferviteur. Je le renvoie à *Defpréaux :*

Mais il eft des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille, et reculer des yeux.

D'ailleurs, je fuis fâché contre les Anglais : non-feulement ils m'ont pris Pondichéri, à ce que je crois, mais ils viennent d'imprimer que leur *Shakefpeare*, Madame, eft infiniment au-deffus de *Gilles*. 1760.

Figurez-vous, Madame, que la tragédie de Richard III, qu'ils comparent à Cinna, tient neuf années pour l'unité de temps, une douzaine de villes et de champs de bataille pour l'unité de lieu, et trente-fept événemens principaux pour unité d'action ; mais c'eft une bagatelle.

Au premier acte, *Richard* dit qu'il eft boffu et puant, et que, pour fe venger de la nature, il va fe mettre à être un hypocrite et un coquin. En difant ces belles chofes, il voit paffer un enterrement (c'eft celui du roi *Henri VI*) : il arrête la bière et la veuve qui conduit le convoi. La veuve jette les hauts cris; elle lui reproche d'avoir tué fon mari. *Richard* lui répond qu'il en eft fort aife, parce qu'il pourra plus commodément coucher avec elle. La reine lui crache au vifage : *Richard* la remercie, et prétend que rien n'eft fi doux que fon crachat. La reine l'appelle crapaud : vilain crapaud, je voudrais que mon crachat fût du poifon. — Eh bien, Madame, tuez-moi, fi vous voulez : voilà mon épée. Elle la prend : vas, je n'ai pas le courage de te tuer moi-même..... Non, ne te tue pas, puifque tu m'as trouvée jolie. Elle va enterrer fon mari, et les deux amans ne parlent plus que d'amour dans le refte de la pièce.

N'eft-il pas vrai que fi nos porteurs d'eau fefaient des pièces de théâtre, ils les feraient plus honnêtes ?

Je vous conte tout cela, Madame, parce que j'en fuis plein. N'eft-il pas trifte que le même pays qui a

1760. produit *Newton*, ait produit ces monſtres, et qu'il les admire ?

Portez-vous bien, Madame; tâchez d'avoir du plaiſir : la choſe n'eſt pas aiſée, mais n'eſt pas impoſſible. Mille reſpects de tout mon cœur.

LETTRE CCXXXIX.

A M. HELVETIUS, *à Paris*.

Le 12 de décembre.

MON cher philoſophe, il y a long-temps que je voulais vous écrire. La choſe qui me manque le plus, c'eſt le loiſir : vous ſavez que ce *la Serre volume ſur volume inceſſamment deſſerre*. J'ai eu beaucoup de beſogne. Vous êtes un grand ſeigneur qui affermez vos terres; moi, je laboure moi-même, comme *Cincinnatus*, de façon que j'ai rarement un moment à moi.

J'ai lu une héroïde d'un diſciple de *Socrate*, dans laquelle j'ai vu des vers admirables. J'en fais mon compliment à l'auteur, ſans le nommer. La pièce eſt un peu roide. *Bernard de Fontenelle* n'eût jamais ni oſé ni pu en faire autant. Le parti des ſages ne laiſſe pas d'être conſidérable et aſſez fier. Je vous le répète, mes frères, ſi vous vous tenez tous par la main, vous donnerez la loi. Rien n'eſt plus mépriſable que ceux qui vous jugent : vous ne devez voir que vos diſciples.

Si vous avez reçu un Pierre; ce n'eſt pas *Simon Barjone;* ce n'eſt pas non plus le Pierre ruſſe que je

vous avais dépêché par la poste, ce doit être un Pierre en feuilles que *Robin-mouton* devait vous remettre. Je vous en ai envoyé deux reliés, un pour vous et l'autre pour M. *Saurin*. Il a plu à messieurs les intendans des postes de se départir des courtoisies qu'ils avaient ci-devant pour moi; ils ont prétendu qu'on ne devait envoyer aucun livre relié. Douze exemplaires ont été perdus : c'est l'antre du lion. 1760.

De quelles tracasseries me parlez-vous? je n'en ai essuyé ni pu essuyer aucune. Est-ce de frère *Menou*? Ah! rassurez-vous; les jésuites ne peuvent me faire de mal; c'est moi qui ai l'honneur de leur en faire. Je m'occupe actuellement à déposséder les frères jésuites d'un domaine qu'ils ont acquis auprès de mon château. Ils l'avaient usurpé sur des orphelins, et avaient obtenu *lettres royaux* pour avoir permission de garder la vigne de *Naboth*. Je les fais déguerpir, mort-dieu! je leur fais rendre gorge, et la Providence me bénit. Je n'ai jamais eu un plaisir plus pur. Je fais un peu le maître chez moi, par parenthèse.

Vous ai-je dit que le frère et le fils d'*Omer* sont venus chez moi, et comme ils ont été reçus? vous ai-je dit que j'ai envoyé Pierre au roi, et qu'il l'a mieux reçu que le Discours et le Mémoire de *le Franc de Pompignan*? vous ai-je dit que madame de *Pompadour* et M. le duc de *Choiseul* m'honorent d'une protection très-marquée? Croyez-moi, croyez mes frères, notre petite école de philosophes n'est pas si déchirée: il est vrai que nous ne sommes ni jésuites ni convulsionnaires, mais nous aimons le roi sans vouloir être ses tuteurs, et l'Etat sans vouloir le gouverner.

1760. Il peut favoir qu'il n'a point de fujets plus fidelles que nous, ni de plus capables de faire fentir le ridicule des cuiftres qui voudraient renouveler les temps de la fronde.

N'avez-vous pas bien ri du voyage de *Pompignan* à la cour avec *Fréron* ? et de l'apoftrophe de monfieur le dauphin : *Et l'ami Pompignan penfe être quelque chofe*. Voilà à quoi les vers font bons quelquefois : on les cite, comme vous voyez, dans les grandes occafions.

J'ai vu un Oracle des anciens fidelles; cela eft hardi, adroit et favant. Je foupçonne l'abbé *Mords-les* d'avoir rendu ce petit fervice.

Dieu vous conferve dans la fainte union avec le petit nombre. Frappez et ne vous commettez pas. Aimons toujours le roi, et déteftons les fanatiques.

LETTRE CCXL.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de décembre.

VOILA la véritable leçon, mes divins anges. Voyez combien il eft difficile d'arriver au but; combien ce maudit art des vers eft difficile; quel tort irréparable on me ferait fi on imprimait Tancrède fans que je l'euffe corrigé. Mes anges, vous m'avez embarqué, empêchez que je ne faffe naufrage. Comment vont les deux yeux de mon ange gardien ? ont-ils lu

Califte ? Ah ! mes anges, j'ai bien peur qu'on ne corrompe entièrement la tragédie par toutes ces pantomimes de mademoifelle *Clairon*. Croyez-moi, une chambre tapiffée de noir ne vaut pas des vers bien faits et bien tendres. Il n'y a que les convulfionnaires qui fe roulent par terre. J'ai crié quarante ans pour avoir du fpectacle, de l'appareil, de l'action tragique ; mais *domandaro aqua, no tempefta*. 1760.

Et puis, comment le public français peut-il adopter la barbarie anglaife, le viol anglais, la confufion anglaife, la marche anglaife d'une pièce anglaife ? Pauvres Français ! vous êtes dans la fange de toutes façons, et j'en fuis fâché.

O mes anges ! ramenez donc le bon goût.

LETTRE CCXLI.

A M. LE KAIN.

Le 16 de décembre.

Je n'ai voulu vous répondre, mon cher *Rofcius*, que quand j'aurais vu enfin toute cette confufion, dans les rôles de Tancrède, un peu débrouillée, quand vous feriez débarraffés de la Belle pénitente, et quand vous feriez prêts à reprendre Tancrède.

Grâce aux bontés de M. et de madame d'*Argental*, tout eft en ordre ; et fi la pièce refte au théâtre, ce fera uniquement à leur bon goût et à leurs attentions infatigables qu'on en aura l'obligation. Je vous prie

1760. de vouloir bien vous conformer entièrement, dans la repréfentation, à l'édition de *Prault*. Rien n'eft plus ridicule que de voir jouer d'une façon ce qui eft imprimé d'une autre. Il ne faut jamais facrifier l'élocution et le ftyle à l'appareil et aux attitudes. L'intérêt doit être dans les chofes qu'on dit, et non pas dans de vaines décorations. L'appareil, la pompe, la pofition des acteurs, le jeu muet, font néceffaires; mais c'eft quand il en réfulte quelque beauté, c'eft quand toutes ces chofes enfemble redoublent le nœud et l'intérêt. Un tombeau, une chambre tendue de noir, une potence, une échelle, des perfonnages qui fe battent fur la fcène, des corps morts qu'on enlève, tout cela eft fort bon à montrer fur le Pont-neuf, avec la rareté, la curiofité. Mais, quand ces fublimes marionnettes ne font pas effentiellement liées au fujet, quand on les fait venir hors de propos, et uniquement pour divertir les garçons perruquiers qui font dans le parterre, on court un peu de rifque d'avilir la fcène françaife, et de ne reffembler aux barbares anglais que par leur mauvais côté. Ces farces monftrueufes amuferont pendant quelque temps, et ne feront d'autre effet que de dégoûter le public de ces nouveaux fpectacles et des anciens.

Je vous exhorte donc, mon cher ami, de ne fouffrir d'appareil au théâtre que celui qui eft noble, décent, néceffaire.

Pour ce qui eft de Tancrède, je crois que d'abord vos camarades doivent conformer leur rôle à l'imprimé; qu'enfuite ils doivent en faire une répétition, parce qu'il y a environ deux cents vers différens de ceux qu'on a récités aux premières repréfentations.

Je crois même qu'il y en a beaucoup plus de deux cents; je crois encore que vous devez donner deux représentations avant que *Prault* mette son édition en vente. Si la pièce réussit, il la vendra beaucoup mieux quand ces deux représentations l'auront fait valoir, et lui auront donné un nouveau prix. 1760.

Je vous embrasse de tout mon cœur, et je vous prie de me donner de vos nouvelles et des miennes.

LETTRE CCXLII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 de décembre, au soir.

Je reçois le paquet de mes anges, à six heures du soir; je le renvoie à huit. Il partira demain avec mes remercîmens qui doivent être fort longs, et avec ma courte honte d'avoir coûté tant de peines à ceux à qui je ne peux faire beaucoup de plaisir. Vous devez être regoulés de Tancrède; il n'y a que votre bonté qui vous soutienne. On n'a jamais fait, pour un pauvre diable d'auteur, ce que vous avez daigné faire pour moi. Je crois enfin cette pièce un peu mieux arrondie que quand je la fis si à la hâte; je la crois même plus touchante, et c'est-là le principal. Avec des vers bien faits, bien compassés, on ne tient rien si le cœur n'est ému.

J'avais bien raison de vouloir revoir l'édition de *Prault*. Daignez jeter les yeux sur la pièce, et vous verrez que j'ai fait toutes les corrections indispensables. Son édition était ridicule et absurde. *Prault* aura

1760. un peu à remanier, c'eſt le terme de l'art; mais c'eſt une peine et une dépenſe très-médiocres. Il a très-grand tort de craindre que l'édition des *Cramer* ne croiſe la ſienne. Les *Cramer* n'ont point commencé; ils n'ont point l'ouvrage, et ils ne l'imprimeront que pour les pays étrangers. D'ailleurs, j'enverrai inceſſamment au petit *Prault* un ouvrage ſur les théâtres, que je crois aſſez neuf et aſſez intéreſſant. Le zèle de la patrie m'a ſaiſi. J'ai été indigné d'une brochure anglaiſe dans laquelle on préfère hautement *Shakeſpeare* à *Corneille*. J'ai voulu venger l'oncle, en ayant chez moi la nièce. J'amuſerai d'abord mes anges de ce petit traité, et je ſupplierai très-inſtamment que *Prault* ne ſache pas qu'il eſt de moi, ou du moins qu'il mérite les petits ſervices que je peux lui rendre, en feignant de les ignorer.

Comme je n'ai nul goût à voir mon nom à la tête de mes ſottiſes, ou ſolles, ou ſérieuſes, ou tragiques, ou comiques, permettez-moi, mes chers anges, d'exiger que celui des comédiens ne s'y trouve pas plus que le mien. A quoi ſert-il de ſavoir qu'un nommé *Brizard* a joué platement mon plat père ? qu'eſt-ce que cela fait aux lecteurs ? J'ai une averſion invincible pour cette coutume nouvellement introduite.

Mes anges, je commence à ſouhaiter la paix. Il eſt vrai que je fais chez moi la guerre aux jéſuites, mais elle ne coûte rien : je les chaſſe et je triomphe. Mais la guerre contre les Anglais vous ruine, et c'eſt vous qu'on chaſſe. J'attends avec impatience ce qui adviendra, dans votre tripot, de la convocation des pairs. *La montagne, en travail, enfante une ſouris.*

Daignez me mander des nouvelles de l'Ecoſſaiſe

et des rogatons que je vous ai envoyés. Je souhaite à Térée beaucoup de prospérité, et que les vers de *Philomèle* soient le chant du rossignol. Mais monsieur *le Mierre* a-t-il reçu une certaine lettre que je pris la liberté d'adresser à M. d'*Argental*, ne sachant pas la demeure du père de Térée? Pardon, je dois vous excéder. 1760.

LETTRE CCXLIII.

A M. DESHAUTERAYES, *à Paris*.

Le 21 de décembre.

MONSIEUR,

J'AVAIS déjà lu vos doutes; ils m'avaient paru des convictions. Je suis bien flatté de les tenir de la main de l'auteur même. Les langues que vous possédez et que vous enseignez, sont nécessaires pour connaître l'antiquité; et cette connaissance de l'antiquité nous montre combien on nous a trompés en tout.

C'est l'empereur *Cam-hi*, autant qu'il m'en souvient, qui montra à frère *Parennin*, jésuite de mérite et mandarin, un vieux livre de géométrie, dans lequel il est dit que la proposition du carré de l'hypothénuse était connue du temps des premiers rois. Les Indiens revendiquent cette démonstration. Ce petit procès littéraire au bout du monde dure depuis quatre ou cinq mille ans; et nous autres, qu'étions-nous, il y a vingt siècles? des barbares qui ne

1760. ſavions pas écrire, mais qui égorgions des filles et des petits garçons à l'honneur de *Teutatès*, comme nous en avons égorgé, en 1572, à l'honneur de St *Barthelemi*.

Un officier, qui commande dans un fort près du Gange, et qui eſt l'intime ami d'un des principaux bramines, m'a apporté une copie des quatre Veidam, qu'il aſſure être très-fidelle. Il eſt difficile que ce livre n'ait au moins cinq mille ans d'antiquité. C'eſt bien à nous, qui ne devons notre ſacrement de baptême qu'aux uſages des anciens Gangarides qui paſsèrent chez les Arabes, et que Notre-Seigneur *Jéſus-Chriſt* a ſanctifié, c'eſt bien à nous, vraiment, à combattre l'antiquité de ceux qui nous ont fourni du poivre de toute antiquité. Le monde eſt bien vieux : les habitans de la Gaule ciſalpine ſont bien jeunes, et ſouvent bien ſots ou bien fous.

Si quelqu'un peut les rendre plus raiſonnables, c'eſt vous, Monſieur ; mais on dit qu'il y a des aveugles qui donnent des coups de pied dans le ventre à ceux qui veulent leur rendre la lumière.

Je ſuis, &c.

LETTRE CCXLIV. 1760.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 22 de décembre.

Il y a eu, Madame, de la réforme dans les poſtes. Les gros paquets ne paſſent plus. Je doute fort que vous ayez reçu ceux que j'ai eu l'honneur de vous adreſſer, et j'en ſuis très en peine. Je vous prie très-inſtamment de me tirer de cette inquiétude. Les rogatons que j'avais trouvés ſous ma main, pour vous amuſer ou pour vous ennuyer un quart d'heure, ſont des misères, je le ſais bien; mais je ſerais affligé qu'elles euſſent paſſé dans d'autres mains que les vôtres.

Comment vous amuſez-vous, Madame? que faites-vous de ces journées qui paraiſſent quelquefois ſi longues dans une vie ſi courte? comment le préſident s'accommode-t-il d'être ſeptuagénaire? Pour moi, qui touche à ce bel âge de la maturité, je me trouve très-bien d'avoir à gouverner les dix-ſept ans de mademoiſelle *Corneille*. Elle eſt gaie, vive et douce, l'eſprit tout naturel: c'eſt ce qui fait apparemment que *Fontenelle* l'a ſi mal traitée.

Je lui apprends l'orthographe, mais je n'en ferai point une ſavante; je veux qu'elle apprenne à vivre dans le monde, et à y être heureuſe.

1760. Je vous ſouhaite les bonnes fêtes, Madame, comme diſent les Italiens mes voiſins. Cependant vous ne ſauriez croire combien il y a de gens en Italie qui ſe moquent des fêtes. Mon Dieu, que le monde eſt devenu méchant! C'eſt la faute de ces maudits philoſophes.

LETTRE CCXLV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 de décembre.

COMMENT vont les yeux de mon cher et reſpectable ami, de mon divin ange? n'importune-je point un peu trop mes deux chevaliers? Plût à Dieu que les chevaliers de Tancrède fuſſent auſſi preux que vous! Mais il faut que je vous diſe qu'on a joué à Dijon, à la Rochelle, à Bordeaux, à Marſeille, la Femme qui a raiſon. Si l'ami *Fréron* m'a ôté les ſuffrages de Paris, je ſuis devenu un bon poëte en province. Pourquoi, après tout, ne ſouffrirait-on pas la Femme qui a raiſon dans la capitale? n'y aime-t-on pas un peu à ſe réjouir? n'y veut-on que des tombeaux, des chambres tendues de noir, et des échafauds?

En tout cas, voici Oreſte. Pourquoi tous ceux qui aiment l'antiquité ſont-ils partiſans de cet ouvrage? penſez-vous que mademoiſelle *Clairon* ne fît pas un grand effet dans le rôle d'*Electre*, et mademoiſelle *Duménil* dans celui de *Clytemneſtre*?

croyez-vous

croyez-vous que les cris de *Clytemnestre* ne fissent pas un effet terrible? 1760.

Vous aurez, mes anges, un autre petit paquet par la poste prochaine, ou je suis bien trompé; mais ce paquet ne sera point Fanime : pourquoi? parce qu'on ne peut faire qu'une chose à la fois, parce que je ne suis pas encore content, parce qu'il ne faut pas voir deux fois de suite un père qui dit noblement à sa fille qu'elle est une catin.

Je vous avoue que j'ai grande envie de savoir si la pièce de *Hurtaud* vous déplaît autant qu'elle nous a plu; si d'autres rogatons vous ont amusés; si vous n'attendez pas incessamment M. le maréchal de *Richelieu*. Vous me direz que je suis un grand questionneur; il est vrai, mes anges. Nous sommes très-contens de mademoiselle *Rodogune;* nous la trouvons naturelle, gaie et vraie. Son nez ressemble à celui de madame de *Ruffec;* elle en a le minois de doguin, de plus beaux yeux, une plus belle peau, une grande bouche assez appétissante, avec deux rangs de perles. Si quelqu'un a le plaisir d'approcher ses dents de celles-là, je souhaite que ce soit plutôt un catholique qu'un huguenot; mais ce ne sera pas moi, sur ma parole.

Mes divins anges, j'ai soixante et sept ans. Comptez que le plus beau portrait qu'on puisse faire de moi est celui que je vous envoyai, il y a, je crois, trois ans; j'étais bien jeune alors.

Mille tendres respects.

1760.

LETTRE CCXLVI.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI,

SENATEUR DE BOLOGNE.

A Ferney, 23 de décembre.

MONSIEUR,

Nous fommes unis par les mêmes goûts, nous cultivons les mêmes arts, et ces beaux arts ont produit l'amitié dont vous m'honorez; ce font eux qui lient les ames bien nées, quand tout divife le refte des hommes.

J'ai fu dès long-temps que les principaux feigneurs de vos belles villes d'Italie fe raffemblent fouvent pour repréfenter, fur des théâtres élevés avec goût, tantôt des ouvrages dramatiques italiens, tantôt même les nôtres. C'eft auffi ce qu'ont fait quelquefois les princes des maifons les plus auguftes et les plus puiffantes; c'eft ce que l'efprit humain a jamais inventé de plus noble et de plus utile pour former les mœurs, et pour les polir; c'eft-là le chef-d'œuvre de la fociété: car, Monfieur, pendant que le commun des hommes eft obligé de travailler aux arts mécaniques, et que leur temps eft heureufement occupé, les grands et les riches ont le malheur d'être abandonnés à eux-mêmes, à l'ennui inféparable de l'oifiveté, au jeu plus funefte que l'ennui, aux petites factions plus dangereufes que le jeu et que l'oifiveté.

Vous êtes, Monfieur, un de ceux qui ont rendu le plus de fervice à l'efprit humain dans votre ville de Bologne, cette mère des fciences. Vous avez repréfenté, à la campagne, fur le théâtre de votre palais, plus d'une de nos pièces françaifes, élégamment traduites en vers italiens; vous daignez traduire actuellement la tragédie de Tancrède; et moi, qui vous imite de loin, j'aurai bientôt le plaifir de voir repréfenter chez moi la traduction d'une pièce de votre célèbre *Goldoni*, que j'ai nommé, et que je nommerai toujours le peintre de la nature. Digne réformateur de la comédie italienne, il en a banni les farces infipides, les fottifes groffières, lorfque nous les avions adoptées fur quelques théâtres de Paris. Une chofe m'a frappé furtout dans les pièces de ce génie fécond, c'eft qu'elles finiffent toutes par une moralité qui rappelle le fujet et l'intrigue de la pièce, et qui prouve que ce fujet et cette intrigue font faits pour rendre les hommes plus fages et plus gens de bien. 1760.

Qu'eft-ce en effet que la vraie comédie? c'eft l'art d'enfeigner la vertu et les bienféances, en action et en dialogues. Que l'éloquence du monologue eft froide en comparaifon! A-t-on jamais retenu une feule phrafe de trente ou quarante mille difcours moraux? et ne fait-on pas par cœur ces fentences admirables, placées avec art dans des dialogues intéreffans?

Homo fum, humani nihil à me alienum puto.
Apprimè in vitâ eft utile, ut ne quid nimis.
Naturâ tu illi pater es, confiliis ego, &c.

—— C'eſt ce qui fait un des grands mérites de *Térence;*
1760. c'eſt celui de nos bonnes tragédies, de nos bonnes comédies. Elles n'ont pas produit une admiration ſtérile; elles ont ſouvent corrigé les hommes. J'ai vu un prince pardonner une injure, après une repréſentation de la clémence d'*Auguſte*. Une princeſſe, qui avait mépriſé ſa mère, alla ſe jeter à ſes pieds en ſortant de la ſcène où *Rhodope* demande pardon à ſa mère. Un homme connu ſe raccommoda avec ſa femme, en voyant le Préjugé à la mode. J'ai vu l'homme du monde le plus fier, devenir modeſte après la comédie du Glorieux : et je pourrais citer plus de ſix fils de famille que la comédie de l'Enfant prodigue a corrigés. Si les financiers ne ſont plus groſſiers, ſi les gens de cour ne ſont plus de vains petits-maîtres, ſi les médecins ont abjuré la robe, le bonnet et les conſultations en latin; ſi quelques pédans ſont devenus hommes, à qui en a-t-on l'obligation? au théâtre, au ſeul théâtre.

Quelle pitié ne doit-on donc pas avoir de ceux qui s'élèvent contre ce premier art de la littérature, qui s'imaginent qu'on doit juger du théâtre d'aujourd'hui par les treteaux de nos ſiècles d'ignorance, et qui confondent les *Sophocle* et les *Ménandre*, les *Varius* et les *Térence*, avec les *Tabarin* et les *Polichinelle!*

Mais que ceux-là ſont encore plus à plaindre, qui admettent les *Polichinelle* et les *Tabarin*, et qui rejettent les Polyeucte, les Athalie, les Zaïre et les Alzire! Ce ſont-là de ces contradictions où l'eſprit humain tombe tous les jours.

Pardonnons aux ſourds qui parlent contre la muſique, aux aveugles qui haïſſent la beauté; ce

font moins des ennemis de la fociété, conjurés pour en détruire la confolation et le charme, que des malheureux à qui la nature a refufé des organes. 1760.

Nos verò dulces teneant antè omnia Mufæ.

J'ai eu le plaifir de voir, chez moi à la campagne, repréfenter Alzire, cette tragédie où le chriftianifme et les droits de l'humanité triomphent également. J'ai vu, dans Mérope, l'amour maternel faire répandre des larmes, fans le fecours de l'amour galant. Ces fujets remuent l'ame la plus groffière, comme la plus délicate; et fi le peuple affiftait à des fpectacles honnêtes, il y aurait bien moins d'ames groffières et dures. C'eft ce qui fit des Athéniens une nation fi fupérieure. Les ouvriers n'allaient point porter à des farces indécentes l'argent qui devait nourrir leurs familles; mais les magiftrats appelaient, dans des fêtes célèbres, la nation entière à des repréfentations qui enfeignaient la vertu et l'amour de la patrie. Les fpectacles que nous donnons chez nous font une bien faible imitation de cette magnificence; mais enfin ils en retracent quelque idée. C'eft la plus belle éducation qu'on puiffe donner à la jeuneffe, le plus noble délaffement du travail, la meilleure inftruction pour tous les ordres des citoyens: c'eft prefque la feule manière d'affembler les hommes pour les rendre fociables.

Emollit mores, nec finit effe feros.

Auffi, je ne me lafferai point de répéter que, parmi vous, le pape *Léon X*, l'archevêque *Triffino*, le cardinal

1760. *Bibiena*, et, parmi nous, les cardinaux de *Richelieu* e *Mazarin* ressuscitèrent la scène : ils savaient qu'il vaut mieux voir l'Oedipe de *Sophocle*, que de perdre au jeu la nourriture de ses enfans, son temps dans un café, sa raison dans un cabaret, sa santé dans des réduits de débauche, et toute la douceur de sa vie dans le besoin et dans la privation des plaisirs de l'esprit.

Il serait à souhaiter, Monsieur, que les spectacles fussent, dans les grandes villes, ce qu'ils sont dans vos terres, et dans les miennes, et dans celles de tant d'amateurs ; qu'ils ne fussent point mercenaires ; que ceux qui sont à la tête des gouvernemens, fissent ce que nous fesons, et ce qu'on fait dans tant de villes. C'est aux édiles à donner les jeux publics ; s'ils deviennent une marchandise, ils risquent d'être avilis. Les hommes ne s'accoutument que trop à mépriser les services qu'ils payent. Alors l'intérêt, plus fort encore que la jalousie, enfante les cabales. Les *Claveret* cherchent à perdre les *Corneille*, les *Pradon* veulent écraser les *Racine*.

C'est une guerre toujours renaissante, dans laquelle la méchanceté, le ridicule et la bassesse sont sans cesse sous les armes.

Un entrepreneur des spectacles de la foire tâche, à Paris, de miner les comédiens qu'on nomme italiens ; ceux-ci veulent anéantir les comédiens français par des parodies ; les comédiens français se défendent comme ils peuvent : l'opéra est jaloux d'eux tous ; chaque compositeur a pour ennemis tous les autres compositeurs, et leurs protecteurs, et les maîtresses des protecteurs.

Souvent, pour empêcher une pièce nouvelle de paraître, pour la faire tomber au théâtre, et si elle réussit, pour la décrier à la lecture, et pour abymer l'auteur, on emploie plus d'intrigues que les wighs n'en ont tramé contre les torys, les guelfes contre les gibelins, les molinistes contre les jansénistes, les coccéïens contre les voétiens, &c. &c. &c. &c. 1760.

Je sais, de science certaine, qu'on accusa *Phèdre* d'être janséniste. Comment, disaient les ennemis de l'auteur, sera-t-il permis de débiter à une nation chrétienne ces maximes diaboliques ?

Vous aimez, on ne peut vaincre sa destinée,
Par un charme fatal vous fûtes entraînée.

N'est-ce pas-là évidemment un juste à qui la grâce a manqué ? J'ai entendu tenir ces propos dans mon enfance, non pas une fois, mais trente. On a vu une cabale de canailles, et un abbé *Desfontaines* à la tête de cette cabale, au sortir de bicêtre, forcer le gouvernement à suspendre les représentations de Mahomet, joué par ordre du gouvernement ; ils avaient pris pour prétexte que, dans cette tragédie de Mahomet, il y avait plusieurs traits contre ce faux prophète, qui pouvaient rejaillir sur les convulsionnaires : ainsi ils eurent l'insolence d'empêcher, pour quelque temps, les représentations d'un ouvrage dédié à un pape, approuvé par un pape.

Si M. de l'*Empirée*, auteur de province, est jaloux de quelques autres auteurs, il ne manque pas d'assurer, dans un long discours public, que messieurs ses rivaux sont tous des ennemis de l'Etat et de l'Eglise gallicane. Bientôt *Arlequin* accusera *Polichinelle* d'être

1760. janféniſte, moliniſte, calviniſte, athée, déiſte, collectivement.

Je ne fais quels écrivains ſubalternes ſe ſont aviſés, dit-on, de faire un Journal chrétien, comme ſi les autres journaux de l'Europe étaient idolâtres. M. de *Saint-Foix*, gentilhomme breton, célèbre par la charmante comédie de l'Oracle, avait fait un livre très-utile et très-agréable ſur pluſieurs points curieux de notre Hiſtoire de France. La plupart de ces petits dictionnaires ne ſont que des extraits des ſavans ouvrages du ſiècle paſſé; celui-ci eſt d'un homme d'eſprit qui a vu et penſé. Mais qu'eſt-il arrivé? ſa comédie de l'Oracle et ſes recherches ſur l'hiſtoire étaient ſi bonnes, que meſſieurs du Journal chrétien l'ont accuſé de n'être pas chrétien. Il eſt vrai qu'ils ont eſſuyé un procès criminel, et qu'ils ont été obligés de demander pardon; mais rien ne rebute ces honnêtes gens.

La France fourniſſait à l'Europe un Dictionnaire encyclopédique dont l'utilité était reconnue. Une foule d'articles excellens rachetaient bien quelques endroits qui n'étaient pas de main de maître. On le traduiſait dans votre langue; c'était un des plus grands monumens des progrès de l'eſprit humain. Un convulſionnaire s'aviſe d'écrire contre ce vaſte dépôt des ſciences. Vous ignorez peut-être, Monſieur, ce que c'eſt qu'un convulſionnaire; c'eſt un de ces énergumènes de la lie du peuple, qui, pour prouver qu'une certaine bulle d'un pape eſt erronée, vont faire des miracles de grenier en grenier, rôtiſſant des petites filles ſans leur faire de mal, leur donnant des coups de buche et de fouet pour l'amour de

DIEU, et criant contre le pape. Ce monſieur convulſionnaire ſe croit prédeſtiné, par la grâce de DIEU, à détruire l'Encyclopédie; il accuſe, ſelon l'uſage, les auteurs de n'être pas chrétiens; il fait un inliſible libelle en forme de dénonciation; il attaque à tort et à travers tout ce qu'il eſt incapable d'entendre. Ce pauvre homme, s'imaginant que l'article *Ame* de ce Dictionnaire n'a pu être compoſé que par un homme d'eſprit, et n'écoutant que ſa juſte averſion pour les gens d'eſprit, ſe perſuade que cet article doit abſolument prouver le matérialiſme de ſon ame; il dénonce donc cet article comme impie, comme épicurien, enfin comme l'ouvrage d'un philoſophe. 1760.

Il ſe trouve que l'article, loin d'être d'un philoſophe, eſt d'un docteur en théologie, qui établit l'immatérialité, la ſpiritualité, l'immortalité de l'ame, de toutes ſes forces. Il eſt vrai que ce docteur encyclopédiſte ajoutait, aux bonnes preuves que les philoſophes en ont apportées, de très-mauvaiſes qui ſont de lui; mais enfin la cauſe eſt ſi bonne, qu'il ne pouvait l'affaiblir: il combat le matérialiſme tant qu'il peut; il attaque même le ſyſtême de *Locke*, ſuppoſant que ce ſyſtême peut favoriſer le matérialiſme; il n'entend pas un mot des opinions de *Locke*: cet article enfin eſt l'ouvrage d'un écolier orthodoxe, dont on peut plaindre l'ignorance, mais dont on doit eſtimer le zèle, et approuver la ſaine doctrine. Notre convulſionnaire défère donc cet article de l'*ame*, et probablement ſans l'avoir lu. Un magiſtrat, accablé d'affaires ſérieuſes, et trompé par ce malheureux, le croit ſur ſa parole; on demande la ſuppreſſion du livre, on l'obtient: c'eſt-à-dire, on

1760. trompe mille souscripteurs qui ont avancé leur argent, on ruine cinq ou six libraires considérables qui travaillaient sur la foi d'un privilége du roi, on détruit un objet de commerce de trois cents mille écus. Et d'où est venu tout ce grand bruit et cette persécution? de ce qu'il s'est trouvé un homme ignorant, orgueilleux et passionné.

Voilà, Monsieur, ce qui s'est passé, je ne dis pas aux *yeux de l'univers*, mais au moins aux yeux de tout Paris. Plusieurs aventures pareilles, que nous voyons assez souvent, nous rendraient les plus méprisables de tous les peuples policés, si d'ailleurs nous n'étions pas assez aimables. Et, dans ces belles querelles, les partis se cantonnent, les factions se heurtent, chaque parti a pour lui un folliculaire (*). Maître *Aliboron*, par exemple, est le folliculaire de M. de l'*Empirée*; ce maître *Aliboron* ne manque pas de décrier tous ses camarades folliculaires, pour mieux débiter ses feuilles : l'un gagne à ce métier cent écus par an, l'autre mille, l'autre deux mille; ainsi l'on combat *pro focis*. Il faut bien que je vive, disait l'abbé *Desfontaines* à un ministre d'Etat : le ministre eut beau lui dire qu'il n'en voyait pas la nécessité, *Desfontaines* vécut; et tant qu'il y aura une pistole à gagner dans ce métier, il y aura des *Frérons* qui décrieront les beaux arts et les bons artistes.

L'envie veut mordre, l'intérêt veut gagner; c'est-là ce qui excita tant d'orages contre le *Tasse*, contre le *Guarini*, en Italie; contre *Dryden* et contre *Pope*, en Angleterre; contre *Corneille*, *Racine*, *Molière*, *Quinault*, en France. Que n'a point essuyé de nos

(*) Faiseur de feuilles.

jours votre célèbre *Goldini!* et, ſi vous remontez aux Romains et aux Grecs, voyez les prologues de *Térence*, dans leſquels il apprend à la poſtérité que les hommes de ſon temps étaient faits comme ceux du nôtre : . . . . *tutto l' mondo e fatto comé la noſtra famiglia*. Mais remarquez, Monſieur, pour la conſolation des grands artiſtes, que les perſécuteurs ſont aſſurés du mépris et de l'horreur du genre-humain, et que les bons ouvrages demeurent. Où ſont les écrits des ennemis de *Térence*, et les feuilles des *Bavius* qui inſultèrent *Virgile*? où ſont les impertinences des rivaux du *Taſſe*, et des rivaux de *Corneille* et de *Molière*?

1760.

Qu'on eſt heureux, Monſieur, de ne point voir toutes ces misères, toutes ces indignités! et de cultiver en paix les arts d'*Apollon*, loin des *Marſyas* et des *Midas!* qu'il eſt doux de lire *Virgile* et *Homère*, en foulant à ſes pieds les *Bavius* et les *Zoïle!* et de ſe nourrir d'ambroiſie, quand l'envie mange des couleuvres!

Deſpréaux diſait autrefois, en parlant de la rage des cabales :

Qui mépriſe Cotin n'eſtime point ſon roi,
Et n'a, ſelon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.

Le grand *Corneille*, c'eſt-à-dire le premier homme par qui la France littéraire commença à être eſtimée en Europe, fut obligé de répondre ainſi à ſes ennemis littéraires (car les auteurs n'en ont point d'autres) : *Je déclare que je ſoumets tous mes écrits au jugement de l'Egliſe; je doute fort qu'ils en faſſent autant.*

1760. Je prends la liberté de dire ici la même chose que le grand *Corneille*, et il m'est agréable de le dire à un sénateur de la seconde ville de l'Etat du saint-père; il est doux encore de le dire dans des terres aussi voisines des hérétiques que les miennes. Plus je suis rempli de charité pour leurs personnes et d'indulgence pour leurs erreurs, plus je suis ferme dans ma foi. Mes ouvrages sont la Henriade, qui peut-être ne déplairait pas au roi qui en est le héros, s'il revenait dans le monde, et qui ne déplaît pas au digne héritier de ce bon roi. J'ai donné quelques tragédies, médiocres à la vérité, mais qui toutes sont morales, et dont quelques-unes sont chrétiennes. J'ai écrit l'Histoire de *Louis XIV*, dans laquelle j'ai célébré ma nation sans la flatter; j'ai fait un Essai sur l'histoire générale, dans lequel je n'ai eu d'autre intention que de rendre une exacte justice à toutes les vertus et à tous les vices; une Histoire de *Charles XII*, une de *Pierre le grand*, fondées toutes les deux sur les monumens les plus authentiques; ajoutez-y une légère explication des découvertes de *Newton*, dans un temps où elles étaient très-peu connues en France : ce sont-là, s'il m'en souvient, à peu-près tous mes véritables ouvrages, dont le seul mérite consiste dans l'amour de la vérité et de l'humanité.

Presque tout le reste est un recueil de bagatelles, que les libraires ont souvent imprimées sans ma participation. On donne tous les jours sous mon nom des choses que je ne connais pas. Je ne réponds de rien. Si *Chapelain* a composé dans le siècle passé le beau poëme de la Pucelle; si, dans celui-ci, une

société de jeunes gens s'amusa, il y a trente ans, à faire une autre Pucelle; si je fus admis dans cette 1760. société; si j'eus peut-être la complaisance de me prêter à ce badinage, en y inférant les choses honnêtes et pudiques qu'on trouve par-ci par-là dans ce rare ouvrage dont il ne me souvient plus du tout, je ne réponds en aucune façon d'aucune Pucelle; je nie d'avance à tout délateur que j'aye jamais vu une Pucelle. On en a imprimé une, qui a été faite apparemment à la place Maubert ou aux Halles; ce sont les aventures et le langage de ce pays-là. Ceux qui ont été assez idiots pour s'imaginer qu'ils pouvaient me nuire en publiant, sous mon nom, cette rapsodie, devraient savoir que, quand on veut imiter la manière d'un peintre de l'école du *Titien* et du *Corrège*, il ne faut pas lui attribuer une enseigne de cabaret de village (*).

On sait assez quel est le malheureux qui a voulu gagner quelque argent, en imprimant, sous le titre de la Pucelle d'Orléans, un ouvrage abominable;

(*a*) Voici des vers de ce prétendu Poëme, intitulé la Pucelle,

Chandos suant et soufflant comme un bœuf,
Cherche du doigt si l'autre est une fille :
Au diable soit, dit-il, la sotte aiguille;
Bientôt le diable emporte l'etui neuf.
. . . .
En ce moment, en un seul haut le corps,
Il met à bas la belle creature;
Il la subjugue, et d'un rein vigoureux
Il fait jouer le belier monstrueux.

Il y a mille autres vers plus infames, et plus encore dans le style de la plus vile canaille, et que l'honnêteté ne permet pas de rapporter. C'est-là ce qu'un misérable ose imputer à l'auteur de la Henriade, de Mérope et d'Alzire.

1760. on le reconnaît aſſez aux noms de *Luther* et de *Calvin* dont il parle ſans ceſſe, et qui certainement ne devaient pas être placés ſous le règne de *Charles VII.* On ſait que c'eſt un calviniſte du Languedoc (*), qui a falſifié les Lettres de madame de *Maintenon;* qui l'outrage indignement dans ſa rapſodie de la Pucelle; qui a inſéré, dans cette infamie, des vers contre les perſonnes les plus reſpectables, et contre le roi même; qui a été deux fois en priſon à Paris pour de pareilles horreurs, et qui eſt aujourd'hui exilé: les hommes qui ſe diſtinguent dans les arts, n'ont preſque jamais que de tels ennemis.

Quant à quelques meſſieurs qui, ſans être chrétiens, inondent le public, depuis quelques années, de ſatires chrétiennes; qui nuiraient, s'il était poſſible, à notre religion, par les ridicules appuis qu'ils oſent prêter à cet édifice inébranlable; enfin, qui la déshonorent par leurs impoſtures; ſi on feſait jamais quelque attention aux libelles de ces nouveaux *Garaſſes*, on pourrait leur faire voir qu'on eſt auſſi ignorant qu'eux, mais beaucoup meilleur chrétien qu'eux.

C'eſt une plaiſante idée qui a paſſé par la tête de quelques barbouilleurs de notre ſiècle, de crier ſans ceſſe que tous ceux qui ont quelque eſprit ne ſont pas chrétiens! penſent-ils rendre en cela un grand ſervice à notre religion? Quoi! la ſaine doctrine, c'eſt-à-dire la doctrine apoſtolique et romaine, ne ſerait-elle, ſelon eux, que le partage des ſots? *Sans penſer être quelque choſe*, je ne penſe pas être un ſot; mais il me ſemble que ſi je me trouvais jamais

(*) *La Beaumelle.*

avec l'abbé *Guyon* dans la rue (car je ne peux le rencontrer que là) (*), je lui dirais : Mon ami, de quel droit prétends-tu être meilleur chrétien que moi? eſt-ce parce que tu affirmes, dans un livre auſſi plat que calomnieux, que je t'ai fait bonne chère, quoique tu n'ayes jamais dîné chez moi? eſt-ce parce que tu as révélé au public, c'eſt-à-dire, à quinze ou ſeize lecteurs oiſifs, tout ce que je t'ai dit du roi de Pruſſe, quoique je ne t'aye jamais parlé, et que je ne t'aye jamais vu? ne ſais-tu pas que ceux qui mentent ſans eſprit, ainſi que ceux qui mentent avec eſprit, n'entreront jamais dans le royaume des cieux? 1760.

Je te prie d'exprimer l'unité de l'Egliſe et l'invocation des ſaints, mieux que moi :

L'Egliſe toujours une, et par-tout étendue,
Libre, mais ſous un chef, adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des ſaints, la grandeur de ſon Dieu.

Tu me feras encore plaiſir de donner une idée plus juſte de la tranſſubſtantiation que celle que j'en ai donnée :

Le Chriſt, de nos péchés victime renaiſſante,
De ſes élus chéris nourriture vivante,
Deſcend ſur les autels à ſes yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu ſous un pain qui n'eſt plus.

Crois-tu définir plus clairement la trinité qu'elle ne l'eſt dans ces vers?

La puiſſance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis et diviſés, compoſent ſon eſſence.

(*) L'abbé *Guyon*, auteur d'un libelle déteſtable, intitulé *l'Oracle des philoſophes.*

1760. Je t'exhorte, toi et tes ſemblables, non-ſeulement à croire les dogmes que j'ai chantés en vers, mais à remplir tous les devoirs que j'ai enſeignés en proſe; à ne te jamais écarter du centre de l'unité, ſans quoi il n'y a plus que trouble, confuſion, anarchie. Mais ce n'eſt pas aſſez de croire, il faut faire; il faut être ſoumis dans le ſpirituel à ſon évêque, entendre la meſſe de ſon curé, communier à ſa paroiſſe, procurer du pain aux pauvres. Sans vanité, je m'acquitte mieux que toi de ces devoirs; et je conſeille à tous les poliſſons qui crient, d'être chrétiens, et de ne point crier. Ce n'eſt pas encore aſſez; je ſuis en droit de te citer *Corneille :*

Servez bien votre Dieu, ſervez votre monarque.

Il faut, pour être bon chrétien, être ſurtout bon ſujet, bon citoyen: or, pour être tel, il faut n'être ni janſéniſte, ni moliniſte, ni d'aucune faction; il faut reſpecter, aimer, ſervir ſon prince; il faut, quand notre patrie eſt en guerre, ou aller ſe battre pour elle, ou payer ceux qui ſe battent pour nous: il n'y a pas de milieu. Je ne peux pas plus m'aller battre, à l'âge de ſoixante et ſept ans, qu'un conſeiller de grand'-chambre; il faut donc que je paye, ſans la moindre difficulté, ceux qui vont ſe faire eſtropier pour le ſervice de mon roi, et pour ma ſureté particulière.

J'oubliais vraiment l'article du pardon des injures. Les injures les plus ſenſibles, dit-on, ſont les railleries. Je pardonne de tout mon cœur à tous ceux dont je me ſuis moqué.

Voilà, Monſieur, à peu-près ce que je dirais à tous ces petits prophètes du coin, qui écrivent contre

le

le roi, contre le pape, et qui daignent quelquefois écrire contre moi et contre des perfonnes qui valent mieux que moi. J'ai le malheur de ne point regarder du tout comme des pères de l'Eglife ceux qui prétendent qu'on ne peut croire en DIEU fans croire aux convulfions, et qu'on ne peut gagner le ciel qu'en avalant des cendres du cimetière de Saint-Médard, en fe fefant donner des coups de buche dans le ventre, et des claques fur les feffes (*). Pour moi, je crois que, fi on gagne le ciel, c'eft en obéiffant aux puiffances établies de DIEU, et en fefant du bien à fon prochain. 1760.

Un journalifte a remarqué que je n'étais pas adroit, puifque je n'époufais aucune faction, et que je me déclarais également contre tous ceux qui veulent former des partis. Je fais gloire de cette mal-adreffe; ne foyons ni à *Apollo* ni à *Paul*, mais à DIEU feul, et au roi que DIEU nous a donné. Il y a des gens qui entrent dans un parti pour être quelque chofe; il y en a d'autres qui exiftent fans avoir befoin d'aucun parti.

Adieu, Monfieur; je penfais ne vous envoyer qu'une tragédie, et je vous ai envoyé ma profeffion de foi. Je vous quitte pour aller à la meffe de minuit avec ma famille et la petite-fille du grand *Corneille*. Je fuis fâché d'avoir chez moi quelques fuiffes qui n'y vont pas; je travaille à les ramener au giron; et, fi DIEU veut que je vive encore deux ans, j'efpère aller baifer les pieds du faint-père avec les huguenots que j'aurai convertis, et gagner les indulgences.

(*) Ce font les myftères des janféniftes convulfionnaires.

In tanto la prego di gradire gli auguri di felicità
1760. ch'io le reco nella congiuntura delle proffime fante feste natalizie.

LETTRE CCXLVII.

A MILORD LITTLETON, *à Londres.*

Du château de Ferney, en Bourgogne.

J'AI lu les ingénieux *Dialogues des morts*, que vous venez de publier. J'y trouve que je fuis exilé, et que je fuis coupable de quelques excès dans mes écrits. Je fuis obligé peut-être, pour l'honneur de ma nation, de dire publiquement que je ne fuis point exilé, parce que je n'ai pas commis les fautes que l'auteur des Dialogues m'impute à fon gré.

Perfonne n'a plus élevé fa voix que moi en faveur des droits de l'humanité, et cependant je n'ai jamais excédé même les bornes de cette vertu.

Je ne fuis point établi en Suiffe, comme cet auteur mal inftruit le débite; je vis dans mes terres en France. La retraite convient aux vieillards qui ont affez vécu dans les cours pour les abhorrer et pour les fuir, et qui goûtent une douceur nouvelle de vivre dans la retraite et dans leurs poffeffions, avec des amis éclairés et fidelles. Il eft bien vrai que j'ai une petite maifon de campagne auprès de Genève, mais ma demeure et mes châteaux font en Bourgogne. La bonté que mon roi a eue de confirmer les priviléges de mes terres, qui font exemptes de toute impofition, m'a encore attaché à fa perfonne.

Si j'avais été exilé, je n'aurais pas obtenu des passeports de ma cour, pour plusieurs seigneurs anglais; 1760.
le service que je leur ai rendu, me donne droit à la justice que j'attends de l'auteur des Dialogues. (*)

Quant à la religion, je pense et je crois qu'il pense, comme moi, que DIEU n'est ni presbytérien, ni luthérien, ni de la basse ni de la haute Eglise; DIEU est le père de tous les hommes, père de milord et le mien.

LETTRE CCXLVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Décembre.

Remontrances de Voltaire à ses anges gardiens.

De Deliciis clamavi :

1°. MES anges ne cesseront-ils jamais d'être comme DIEU qui commande des choses impossibles ?

2°. Mes anges me croiront-ils de fer quand je suis d'argile, et prendront-ils zèle pour puissance ?

3°. Voudront-ils de suite deux pères condamnant leurs filles, et s'en repentant? ne faut-il pas un intervalle entre des choses qui ont quelque ressemblance ?

(*) Milord *Littleton* a avoué ingénument son tort à M. de *Voltaire*. Il a rendu sa lettre publique.

1760. 4°. Ne vaut-il pas mieux avoir le plaisir de donner la comédie du sieur *Hurtaud*, jouir de l'incognito, passer du tragique au comique, et rire sous cape de toutes les sottises du public ? *Nota benè* que je me flatte que mes anges verront que le Droit du seigneur ne ressemble en aucune manière à Nanine.

5°. Ou je suis une bête, ou le Droit du seigneur est comique et intéressant.

6°. Je crie à mes anges : Trouvez cela comique et intéressant, vous dis-je, et faites-le jouer adroitement.

7°. Je les supplie de vouloir bien faire envoyer le paquet ci-joint à la pauvre aveugle, madame *du Deffant*. Si elle a perdu les yeux, elle n'a pas perdu sa langue ; il faut consoler les affligés. Je demande pardon de la liberté grande.

8°. A propos de la liberté grande, et ma lettre à M. *le Mière* ?

9°. Dans peu, vous aurez nouvelle offrande.

10°. Pour Dieu, laissons là Fanime pour quelque temps.

Il faut présenter toujours des requêtes au conseil. Je suis occupé à chasser des jésuites d'un terrain qu'ils avaient usurpé sur des orphelins ; cela est plus difficile qu'une tragédie, mais j'en viendrai à bout, et cela sera plaisant ; mais il n'y a pas moyen de combattre les jésuites, et de rapetasser Fanime : il faut choisir.

11°. J'attends les feuilles de *Prault* ; je lui taillerai de la besogne.

12°. J'attends *Rodogune*. Je n'avais imploré les bontés de madame d'*Argental*, dans cette affaire, que pour lui témoigner mon respect, et pour mettre *Rodogune*

fous une protection plus honnête que celle de M. *le Brun*, quoique M. *le Brun* foit fort honnête. Je remercie tendrement monfieur comme madame d'*Argental* de toutes leurs bontés pour *Rodogune*. 1760.

13°. Qui eft l'auteur du *Savetier du coin*? il penfe bien, mais il eft trop favetier. Qui a fait *l'Homme de lettres*? il écrit mieux, mais cela n'eft pas piquant.

14°. Voici le gros article. Je n'aime point cette ophtalmie; les maux des yeux font férieux. Soyez bien fage, mon cher ange, que j'aime comme mes yeux; rafraîchiffez-vous, couchez-vous de bonne heure, ayez peu d'affaires, tenez-vous gai furtout; c'eft le remède univerfel.

Je baife le bout de vos ailes.

LETTRE CCXLIX.

AU MEME.

Décembre.

Je vous excède encore. *Rodogune* eft à Lyon chez *Tronchin*, entre quatre garçons. On la préfentera probablement à madame de *Groflée* qui ne manquera pas de lui manier les tetons, felon fa louable coutume; c'eft un honneur qu'elle fait à toutes les filles et femmes qu'on lui préfente. Eft-il vrai que l'abbé de *la Tour-du-Pin* avait grande envie de rompre ce voyage? il m'eft très-important de favoir ce qui en eft. Dites-moi, je vous en prie, Madame, tout ce que vous favez de cette aventure de roman.

1760. Je reviens au roman de Tancrède. Je vous conjure, mes anges, encore une fois, de bien recommander à *Prault* de ſuivre exactement la leçon que je lui envoie, et de n'y pas changer une virgule. C'eſt le placet de *Caritidès;* on n'en peut rien retrancher. Nous venons de jouer, ma nièce et moi, la ſcène du père et de la fille au ſecond acte : *Qu'entends-je ! vous, mon père ! Moi, ton père ! eſt-ce à toi de prononcer ce nom ?* Vous pouvez être convaincus que cela jette dans l'acte un attendriſſement, un intérêt qui manquait. Cet acte, qui paraiſſait froid, doit être brûlant, s'il eſt bien joué.

A propos de froid, c'eſt un ſecret sûr, pour faire de la glace, que de placer des détails hiſtoriques au milieu de la paſſion, à moins que ces détails ne ſoient réchauffés par quelques interjections, par des retours ſur ſoi-même, par des figures qui raniment la langueur hiſtorique.

Mais, craignant de lui nuire en cherchant à le voir,
Il crut que m'avertir était ſon ſeul devoir.

Ces deux vers ralentiſſent. Je raiſonne poëſie avec mes anges ; je diſſerte, ils me le pardonnent.

Non-ſeulement ces détails ſont froids, mais le ſpectateur eſt en droit de dire : En quoi donc cet eſclave craignait-il de nuire à *Tancrède ?* pourquoi, étant dans ſon camp, n'a-t-il pas cherché à le voir ? il devait, ſans doute, tout faire pour approcher de *Tancrède.* Il ſerait difficile de répondre à cette critique.

Ne vaut-il pas mieux ſuppoſer, en général, que mille obſtacles ont empêché l'eſclave d'aller juſqu'à *Tancrède ? Aménaïde*, en ſe plaignant de ces obſtacles et

de la destinée qui lui a toujours été contraire, en fesant parler ses douleurs, en se livrant à l'espérance, intéresse bien davantage; tout devient plus naturel et plus animé. Enfin, je resuplie, je reconjure à genoux M. et madame d'*Argental*, de s'en tenir à mon dernier mot. J'ose espérer que la reprise sera favorable: mais que mes anges se mettent à la tête du parti raisonnable, qui n'est ni pour les tragédies à marionnettes, ni pour les tragédies à conversations; qu'ils soutiennent vigoureusement le grand et véritable genre, celui du cinquième acte de Rodogune, d'Athalie, et peut-être du quatrième acte de Mahómet, du troisième de Tancrède, de Sémiramis, &c. 1760.

Vous devez avoir un chant de Pucelle; il n'est pas correct, malheureusement; le meilleur y manque. Vous avez *Acante*. Oh! pardieu, que manque-t-il à *Acante*? nous sommes fous d'*Acante*: que vous êtes à plaindre, si *Acante* ne vous plaît pas!

Pardon, voici une réponse pour *le Kain;* vous m'enverrez promener.

1760.

LETTRE CCL.

AU MEME.

A Ferney, 28 de décembre.

Et les yeux de mon ange, comment vont-ils en 1761? Je me fouviens de 1701 tout comme fi j'y étais; c'était hier. Ah, comme le temps vole! les hommes vivent trop peu: à peine a-t-on fait deux douzaines de pièces de théâtre, qu'il faut partir. Mais à quand Tancrède et l'édition du petit-fils, franc-fieux de Paris?

Je fais une réflexion, c'eft qu'il eft important, mes anges, que l'épître à madame la Marquife foit datée de *Ferney en Bourgogne, 10 d'octobre 1759*.

Remarquez toutes mes excellentes raifons: je dis *Ferney*, parce que madame de *Pompadour* s'eft intéreffée aux priviléges de cette terre; je dis *en Bourgogne*, afin que les fots et les méchans, dont il eft grande année, n'aillent pas toujours criant que je fuis à Genève; je dis *10 d'octobre 1759*, parce qu'elle fut écrite en ce temps-là; et furtout parce que, fi elle n'eft point datée, elle paraîtra une infulte au pauvre *Ami des hommes*, et à fon malheur. Vous favez que j'ai toujours penfé qu'il faut ou fe battre contre les Anglais, ou payer ceux qui fe battent pour nous; que je n'ai jamais cru la France fi déchirée qu'on le dit; que je penfe qu'il y a de grandes reffources après nos énormes fautes. Ces fentimens,

que j'ai toujours eus, je les exprime dans ma lettre à madame de *Pompadour;* mais ils deviennent une fatire du livre des Impôts, livre imprimé après ma lettre écrite. Je pafferais pour un lâche flatteur qui fe fait de fête, et qui eft de l'avis des fous-maîtres, pendant qu'un camarade valet eft *in ergaftulo* pour les avoir contredits. Mes divins anges, ce ferait-là un trifte rôle; et vous, qui vous chargez de mes iniquités, vous ne voudrez pas que celle-là me foit imputée. Il ne s'agit donc que de dater mon épître; je m'en rapporte à vos attentions tutélaires. Mademoifelle *Chimène* prend la plume; voyons comment elle s'en tirera.

1760.

» M. de *Voltaire* appelle M. et madame d'*Argental* » fes anges. Je me fuis aperçue qu'ils étaient auffi » les miens; qu'ils me permettent de leur préfenter » ma tendre reconnaiffance. »

Corneille.

Eh bien, il me femble que *Chimène* commence à écrire un peu moins en diagonale.

Mes anges, nous baifons le bout de vos ailes, *Denis*, *Corneille* et *V.*

1760.

LETTRE CCLI.

AU MEME.

A Ferney, pays de Gex, par Genève, 31 de décembre.

Les plus aimables et les plus difficiles de tous les anges, c'eſt vous, Monſieur et Madame. Si vous n'êtes pas contens de *Mathurin*, qui nous paraît aſſez plaiſant et tout neuf; ſi vous avez la cruauté de l'appeler vieux, quoique je ſois prêt à lui donner trente ans; ſi vous voulez que *Colette* en ſoit amoureuſe (ce que je ne voulais pas); ſi vous avez l'injuſtice de ſoutenir que le marquis et *Acante* ne s'aimaient pas depuis quatorze mois, quoiqu'ils diſent formellement le contraire, et peut-être aſſez finement; ſi vous n'êtes pas édifiés de voir un ſage qui parie de ne pas ſuccomber et qui perd la gageure; ſi vous n'aimez pas un débauché qui ſe corrige; ſi vous ne trouvez pas le caractère d'*Acante* très-original; je peux être très-fâché, mais je ne peux ni être de votre avis, ni vous aimer moins.

Je vous ſupplie, mes chers anges, de me renvoyer les deux copies, c'eſt-à-dire la première qui n'était qu'un avorton, et la ſeconde, que je trouve un enfant aſſez bien formé, qui vous déplaît.

Madame d'*Argental* eſt bien bonne de daigner ſe charger de faire un petit préſent à la muſe limonadière : je l'en remercie bien fort; c'eſt la ſeule façon honnête de ſe tirer d'affaire avec cette muſe.

Je ſuis très-fâché que *Fréron* ſoit au fort-l'évêque. Toutes les plaiſanteries vont ceſſer; il n'y aura plus moyen de ſe moquer de lui. 1760.

L'*Ami des hommes* eſt donc à Vincennes ? ſes ouvrages ſont donc traités ſérieuſement ? il aurait donc quelquefois raiſon ? Il m'a paru un fou qui a beaucoup de bons momens.

Il court parmi vous autres de ſingulières nouvelles. Eſt-il vrai que les Anglais ont propoſé de vous réduire à n'avoir jamais que vingt vaiſſeaux ? c'eſt-à-dire à en conſtruire encore dix ou douze? On ajoute une paix particulière entre *Luc* et *Thérèſe:* quand je la croirai, je croirai celle des janſéniſtes et des moliniſtes, des parlemens et des intendans, et des auteurs avec les auteurs.

J'apprends que meſſieurs de parlement brûlent tout ce qu'ils rencontrent, Mandemens d'évêques, vieux et nouveau Teſtament de frère *Berruyer*, Ouvrages de *Salomon*, Défenſe de la morale du bon *Jéſu* contre la morale du dur *Moïſe*, c'eſt-à-dire la réponſe à l'auteur de l'Oracle des philoſophes. Ils brûleront bientôt les édits dudit ſeigneur roi; mais je les avertis qu'ils n'auront pour eux que les halles, et point du tout les pairs et les princes. Je vois toutes ces pauvretés d'un œil bien tranquille, aux Délices et à Ferney. La petite *Corneille* contribue beaucoup à la douceur de notre vie : elle plaît à tout le monde ; elle ſe forme, non pas d'un jour à l'autre, mais d'un moment à l'autre. Ne vous ai-je pas mandé combien ſon petit gentil eſprit eſt naturel, et que je ſoupçonnais que c'était la raiſon pour laquelle *Fontenelle* l'avait déshéritée? Mes chers anges, permettez que je

1760. prenne la liberté de vous adreſſer ma réponſe à la lettre que ſon père m'a écrite, ou qu'on lui a dictée.

Prault ne m'enverra-t-il pas ſon Tancrède à corriger ? quand jouera-t-on Tancrède ? pourquoi la Femme qui a raiſon, par-tout, hors à Paris ? eſt-ce parce que *Waſp* en a dit du mal ? *Waſp* triomphera-t-il ? comment vont les yeux de mon ange ?

Eh vraiment, j'oubliais la meilleure pièce de notre ſac, l'aventure de ce bon prêtre, de ce bon directeur, de ce fameux janſéniſte, jadis laquais, qui a volé cinquante mille livres à madame d'*Egmont*.

Maître *Omer* le prendra-t-il ſous ſa protection ? requerra-t-il en ſa faveur ?

Fin du Tome cinquième.

TABLE ALPHABETIQUE
DES LETTRES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

B.

C.

D.

H.

L.

M.

N.

P.

R.

S.

U.

V.

Z.

Fin de la Table du tome cinquième.

